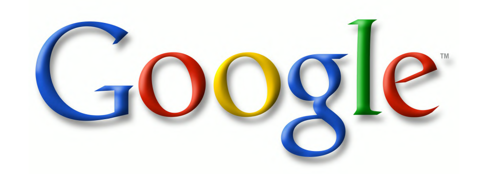



a39015 00025496 4b



HISTOIRE

D'ALLEMAGNE

ORIGINES DE L'ALLEMAGNE

ET DE L'EMPIRE GERMANIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Empereurs romains. — Caractères et portraits, 3e édit. — 1 vol. in-12. . . . . 3f 50.

Entretiens sur l'Histoire. Tome Ier. — Antiquité et moyen âge, 2e édit. — 1 v. in-12. . 3 50.

— Tome II. — Moyen âge. — 1 v. in-12. 3 50.

— Tome III. — Italie et Renaissance, 2e édit. — 1 v. in-12.

A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Abrégé de l'Histoire de l'Italie moderne jusqu'en 1861. — 1 vol. in-12.

Épisodes dramatiques de l'Histoire d'Italie. — 1 vol. in-12.

Les Vêpres siciliennes.
Nicolas Rienzi.
Masaniello. — 1 vol. in-12.

Année historique. — 1er vol., 1859; — 2e, 1860; — 3e, 1861; — 4e, 1862. — 1 vol. in-12.

Ulrich de Hutten. — Sa vie, ses œuvres, son époque. Histoire du temps de la Réforme allemande, 1849. — 1 vol in-8°. — Chez Joubert.

LE PUY. — TYPOGRAPHIE DE M.-P. MARCHESSOU.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE

ORIGINES

DE

L'ALLEMAGNE

ET DE L'EMPIRE GERMANIQUE

Avec Introduction générale et Cartes géographiques

I

PAR

JULES ZELLER

Professeur d'Histoire à l'école Normale supérieure et à l'école Polytechnique,

Ancien Recteur de Strasbourg.



PARIS

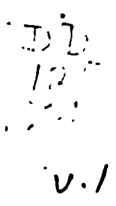
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872





INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE

« On ne saurait comprendre ni l'histoire de l'Allemagne sans celle de la France, ni l'histoire de la France sans celle de l'Allemagne, » disait récemment le recteur d'une grande université d'outre-Rhin; et la raison de l'intime union de ces deux histoires, aux époques les plus diverses, était donnée en même temps par l'historien, allemand aussi, d'une des époques les plus reculées de l'histoire de son pays, dans les termes suivants : « L'Allemagne s'est toujours trouvée, à toutes les époques, entre deux courants contraires qui ont alternativement influé sur son histoire : sous l'action du premier, qui lui est étranger, elle a accepté de gré ou subi de force l'influence gallo-latine; sous le second, qui lui est

propre, elle s'est isolée et comme ramassée sur elle-même, pour exclure tout élément hétérogène et vivre de son propre fonds. (1) »

En d'autres mots, il y a lutte en Allemagne entre la civilisation générale, issue de l'antiquité et transmise par l'Italie et la France au reste du monde, et une civilisation qui serait purement tudesque et ne dériverait que des instincts nationaux et de l'unique génie allemand. C'est l'opposition du teutonisme pur, de ce que nous avons appelé quelquefois la *teutomanie*, et de la civilisation que les Allemands appellent le plus souvent avec mépris *welche*, ou qu'ils qualifient de *romanisme*. On ne saurait se méprendre aujourd'hui sur le courant qui règne en Allemagne. La dernière guerre, nos voisins lettrés du moins l'ont assez répété, n'a eu pour but que de remplacer une civilisation par une autre, et ils ont tous salué leur victoire comme l'avènement d'une race et d'une ère nouvelles dans l'histoire de l'humanité? Etait-il bien prudent à la littérature et à la science allemandes de poser le problème en ces termes?

La civilisation allemande.

La race allemande, puisqu'on veut absolument que la civilisation soit une affaire de race, a fait son ap-

(1) M. Dœllinger, recteur de l'Université de Munich. *Ernst Dümmler. Geschichte des Ostfrænksichen Reiches*, p. 1.

parition dans l'histoire, avec les Teutons, au temps de Marius, avec les Suèves, au temps de César; et les premiers exploits dont elle se glorifie, c'est la conquête de la Gaule déjà policée et le renversement de l'empire romain, qui avait alors atteint et cultivé les rives du Rhin et du Danube, une première fois enlevées à la barbarie; c'est la ruine d'une civilisation. Et depuis, on peut dire que l'histoire de l'Allemagne a été le plus souvent une invasion continue en Italie, en Gaule, dans les pays slaves, ou une émigration ailleurs. La contrée allemande, pauvre, stérile ou tout en forêt, ne retenait guère ses habitants et leur humeur nomade les entraînait au dehors. Mais l'Allemagne n'a pas été seulement ainsi une fabrique de nations, *officina gentium;* le peuple allemand a été aussi un faiseur de ruines!

« Les Germains, » nous dit César dans ses *Commentaires*, « ne regardaient point comme une honte les brigandages qu'ils exerçaient, même entre eux, hors des limites de leur propre territoire (1). » — « Allemands, » nous dit Froissard, bien des siècles après, « sont moult convoiteux et toujours enclins à gaignier (2). » Et un proverbe slave les accuse d'aimer « à pondre leurs œufs dans les nids des autres. » La spoliation, la conquête ou le gain ont donc été

(1) César, *B. G.* : *Latrocinia nullam infamiam habent quæ extra fines civitatis fiunt.*
(2) Froissard, *Ed. Sim. Luce,* I, p. 191, 394, 449, 466.

pendant longtemps les mobiles de ces longues et fréquentes invasions. D'autres peuples, par exemple les Grecs, les Romains, les Français, se sont faits conquérants par ambition de policer ou de dominer et paraissent avoir eu des desseins politiques. Les Allemands seuls conquièrent encore pour *prendre,* pour s'établir, pour remplacer. Toutes leurs mesures sont calculées encore aujourd'hui, dans l'Alsace et la Lorraine, pour faire le vide afin de le combler. Voilà ce que le XIX[e] siècle ne croyait point revoir. La pauvreté de leur sol, la fécondité de la race, sont pour beaucoup dans ce caractère et dans cette conduite. C'est la race émigrante et le peuple-invasion.

L'Allemagne, il est vrai, a presque toujours prétendu à l'honneur de châtier et à l'avantage de régénérer les peuples coupables et déchus, pour avoir droit à les remplacer. L'historien allemand Luden condamne déjà les Gaulois que César estimait assez barbares, « comme un peuple pourri, » au temps d'Arioviste, il y a dix neuf cents ans! Mais qu'étaient donc alors ces Suèves qui venaient régénérer les Gaulois? L'odinisme de la forêt hercynienne valait-il mieux que le druidisme des forêts gauloises, et sont-ce les Gaulois ou les Germains que les Romains nous ont dépeints avec les plus avenantes couleurs? l'empire romain, coupable aussi au temps de la grande invasion du cinquième siècle, ne rencontre, chez les historiens allemands, aucune circonstance atténuante. On demande, cependant, ce

que ces peuples nomades et brutaux, faisant irruption dans les cités prospères et les champs cultivés de la Gaule et de l'Italie, pouvaient y apporter, si ce n'est l'ignorance, la férocité, le désordre et la barbarie? L'histoire nous dit que les Gallo-latins apprirent à ces barbares l'art de bâtir chez eux les villes qu'ils étaient venus détruire chez les autres et celui de cultiver leurs propres champs au lieu de bouleverser ceux du voisin. Faut-il parler de la religion de mansuétude et de douceur qu'ils s'efforcèrent de leur enseigner à la place d'une religion de guerre et de sang? et avec combien de temps et d'efforts!

Les historiens de Charlemagne retrouvaient encore ces barbares Germains, dans les clairières de leurs forêts, au point où Tacite, complaisant cependant dans ses peintures, les avait vus six siècles auparavant; tant il est vrai, nous assure un historien allemand lui-même, M. Waitz [1], « que la race allemande ne saurait, par ses propres forces, et sans une impulsion extérieure et une rupture avec ses propres traditions, arriver à un développement supérieur. » Les Francs seuls, plus apparentés aux Gaulois dont ils étaient le plus souvent alliés qu'aux vrais Teutons dont ils furent toujours ennemis, purent jouir, et grâce à leur intime fusion

(1) Luden, Ier vol.; — M. Waitz, *Deutsche Verfassungs geschichte*, III. — Voir ci-dessous, chap. VII, p. 131.

avec la Gaule, de cette fortune réservée aux peuples privilégiés; et ne fut-il pas bien heureux que notre Charlemagne ([1]), heureusement placé déjà avec les Francs sous le courant de l'Eglise et de la loi gallo-latines, au lieu du pillage, de la dévastation, de la barbarie et de la ruine que l'invasion avait déchaînées sans compensation dans l'empire romain, rapportât dans la Germanie, qu'il fixa enfin au sol, une religion, un gouvernement, et, pour la première fois, la fît entrer dans la sphère des nations chrétiennes, sinon encore civilisées?

Mais la grande époque de l'Allemagne, qui est devenue chez nos voisins l'objet de toutes les admirations et de tous les désirs de restauration d'aujourd'hui, c'est celle du saint empire romain germanique au moyen-âge : « C'est celle, » nous dit M. de Giesebrecht, son historien, « où le peuple allemand, fort de son unité sous ses empereurs, était arrivé à son plus haut degré de puissance, où, non-seulement il disposa librement de ses destinées, mais *où il commanda à d'autres peuples;* où, enfin, l'homme de race allemande valut le plus dans le monde et où le nom allemand jouissait de son plein et entier retentissement ([2]). »

Je le veux; ces puissants empereurs avaient des

(1) Ci-dessous, page 138.
(2) M. W. de Giesebrecht, préface de son *Histoire de l'empire allemand.*

rois et des ducs pour sujets, *à plantée :* les rois de Danemark, de Bohême et de Pologne, etc., etc.; ils ne connaissaient point, au delà du Rhin, des Alpes et de la Vistule, les bornes de leur puisssance, et regardaient la Toscane ou la Provence, la Hongrie ou la Pologne comme faisant partie de leur empire, aussi bien que la Saxe et la Bavière. Ils traitaient les papes à Rome comme des chapelains qu'on remercie quand on n'en est point satisfait, sous prétexte de les avoir meilleurs ou plus allemands. Nos premiers capétiens pour eux étaient des roitelets, des vassaux! Mais, je le demande, à part quelques peuplades slaves, converties et soumises au nord et à l'est, que donnaient à la civilisation un Otton, quand il faisait chanter à ses troupes un *Te Deum* sur les hauteurs de Montmartre, près Paris, ou un Barberousse allant prendre, à travers les villes de Crême ou de Milan détruites, au Vatican, la couronne impériale, des mains d'une de ses créatures, sur les cadavres de 4,000 Romains massacrés sur le pont Saint-Ange! Et cette longue histoire est-elle souvent autre chose?

Ces empereurs germains faisaient acte de puissance, d'accord! Ceux de leurs sujets que les fatigues ou le climat avaient épargnés revenaient chez eux chargés de butin; d'autres s'établissaient dans les châteaux italiens ou français des maîtres qu'ils avaient dépossédés; rien de plus vrai. Est-ce là le triomphe du teutonisme pur? L'empire germanique au dedans, pendant trois siècles, c'est la turbulence et la révolte

féodales en permanence; au dehors, c'est le pillage et la dévastation périodique des contrées voisines et singulièrement de l'Italie. Cette féodalité n'est docile à ses souverains que lorsqu'ils la mènent en guerre. Au dedans anarchie organisée; au dehors invasion régularisée!

Mais demandez quel bien ont fait ces empereurs, prétendus successeurs de Charlemagne? Ils se parent des noms de *saints* ou de *Romains*, n'étant ni l'un ni l'autre; ils sont la source de tout droit, de toute puissance, la tête de la chrétienté, ils le prétendaient du moins; mais cette grande époque impériale, où les « Allemands commandaient aux autres peuples et où le nom allemand avait dans le monde le plus plein retentissement, » qu'a-t-elle laissé après elle? Vous serez bien embarrassé de répondre. Ces Césars destituèrent quelques mauvais papes, mais ils firent la guerre à quelques-uns qui étaient excellents; ils réformèrent parfois le Saint-Siége, mais ils s'opposèrent aussi à la réforme de l'Eglise. Ils étaient chargés de maintenir l'unité chrétienne, la concorde dans l'Eglise, et ils rompirent le plus souvent la première et troublèrent presque toujours la seconde. Dans les affaires extérieures de l'Europe, n'avaient-ils pas bien de la peine à s'associer aux croisades, ces guerres offensives et toutes françaises de défense, contre les races infidèles et mongoles qui menacèrent cependant le plus l'Allemagne? « Pousse, pousse, Allemand », disait-on dans la seconde croisade aux compagnons de

l'empereur Conrad III, qui se fit battre en Asie-Mineure et revint comme il était parti. Le glorieux Barberousse lui-même, qui envahit six fois l'Italie, mourut sur la route de la Palestine, pour attendre son réveil dans les montagnes de la Cilicie ; et, parmi les ordres militaires et religieux, celui des chevaliers teutons quitta le premier la Terre-Sainte, quand saint Louis devait faire deux croisades encore ! N'y avait-il là point assez à gagner ? Ou bien, est-ce que les Allemands se souciaient peu déjà de faire la guerre pour une idée ou pour un tombeau ?

Et tandis que, trois siècles durant, l'empire germanique versa périodiquement, sur les contrées voisines, le torrent tudesque d'invasions incessantes qui ne leur apportaient que le pillage et la spoliation, le courant pacifique, *welche*, le *romanisme*, lentement, sourdement, reprit son œuvre si difficile et si souvent violemment interrompue. N'est-ce pas lui vraiment qui sut tempérer les guerres privées ou *le droit du poing* (Faustrecht) et la féodalité même, sortie des forêts germaines, par la *trêve de Dieu* et la chevalerie ? N'est-ce pas lui qui dota les villes, les bourgeoisies, au sein de la féodalité, de cette liberté que les villes allemandes elles-mêmes alors appelaient *libertas romana*. Qui a enseigné aux germains à bâtir sur les bords du Rhin des cathédrales dont le nom seulement fut gothique? Ne sont-ce pas aussi les villes italiennes, qui ont appris le commerce à la vieille hanse; n'est-ce pas la France, qui a su introduire,

sur un sol barbare, des universités sur le modèle de Paris, et enfin forcer cette rude langue germaine, familière seulement avec les sauvages récits du *Nibelungenlied*, à exprimer les sentiments plus élevés et plus doux de la poésie française et galloise? La poésie d'imitation des *Minnesænger* était au moins un plus heureux emprunt que le triste plagiat que les Césars tudesques, pour le malheur de l'Europe, avaient fait de l'empire de Charlemagne! Et l'Allemagne ne gagna-t-elle pas à la chute de cet empire, quand tombèrent les Hohenstauffen, la prospérité commerciale de ses grasses et populeuses cités, et les premiers essais de cette poésie bourgeoise et populaire qui forme l'un des plus heureux traits de sa littérature nationale?

Mais l'Europe doit à l'Allemagne, qui ne lui avait rien donné jusque là, la liberté de la pensée et la liberté de la conscience au XVI[e] siècle! Il serait vraiment bien étonnant que le teutonisme pur, qui était alors en arrière du reste de l'Europe, nous eût valu ces grands bienfaits! Il faut distinguer : la liberté de penser, d'examiner, était en germe, en épanouissement déjà, dans la renaissance italienne et française, fille de l'antiquité classique; la théologie tudesque de Luther a surtout, par la réforme, détruit l'unité chrétienne, l'unité allemande même, et déchaîné la manie des discussions de foi et l'horreur des guerres religieuses qui ont commencé en Allemagne et même

survécu chez elle à toutes les autres, dans la guerre de trente ans! Et c'est la France, la France elle-même, seule, qui, la première, a fait une réalité, par l'édit de Nantes, en 1598, de la vraie tolérance et de la liberté de conscience, un demi-siècle avant la paix de Westphalie qui les donna alors à peine aussi complètes à l'Allemagne (1).

Cependant, que reservait encore à l'Europe le vieil empire d'Allemagne, aux mains de la maison de Habsbourg?... Séparant d'une manière funeste la politique romaine de la politique française, il essayait de nouveau par deux fois, au seizième et au dix-septième siècles, de relever, aux dépens de tous, une nouvelle monarchie universelle en Europe. C'était aussi un héritage du moyen âge tudesque. L'Allemagne en souffrit la première et si fort qu'elle ne craignit pas de se confier, de se soumettre à l'influence française, pour échapper à celle de Rome conjurée avec l'empire. N'est-ce pas alors qu'elle invoqua, par deux fois aussi, le concours de la France, sous Henri II et sous le cardinal de Richelieu? Elle voulait échapper au péril qui la menaçait elle-même autant que l'Europe!

Il y avait, alors, sous Charles-Quint et pendant la guerre de trente ans, comme une déviation étrange de

(1) On sait que la paix d'Augsbourg de 1555 donnait, en Allemagne, la liberté du culte luthérien aux États et non aux personnes, c'est-à-dire au prince, au territoire, tandis que la conscience était enchaînée en vertu de ce principe : *Cujus regio, ejus religio.*

ces deux courants germaniques, dont l'opposition forme le tissu dramatique de l'histoire d'Allemagne et constitue sa lutte intérieure. Ils étaient tous les deux sortis de leurs lits habituels. Au contraire de ce qui arrivait ordinairement, le plus teutonique, celui du nord, s'associait à la France; le plus méridional était avec Rome. Leur conflit bouleversa profondément le sol germanique; et c'est à la suite de cet épouvantable orage, que les villes de Metz, de Toul et de Verdun d'abord, en 1559, et ensuite l'Alsace entière, à la paix de Westphalie (1648), se détachèrent de l'empire germanique, qu'il ne faut pas confondre avec l'Allemagne, et tombèrent librement entre les bras de la France pour y trouver le repos, la prospérité et l'honneur pendant deux siècles! A ce prix, qu'elle ne trouvait point trop cher, l'Allemagne, elle, échappait au despotisme unitaire d'une maison ambitieuse et jouissait enfin, à peu près, grâce à la France, de deux biens qui lui étaient chers alors, l'indépendance et la liberté de conscience. Au risque d'une compromission welche, elle avait versé du côté de la civilisation européenne.

Jamais l'Allemagne n'accueillit avec plus de complaisance qu'alors les eaux de la France sur son sol éprouvé par tant d'années de guerre. Louis XIV prêtait à l'empire l'armée victorieuse de Saint-Gothard pour défendre ses frontières; et ce souverain, malgré les excès dont il ne savait pas défendre sa politique, devenait l'objet de l'adoration idolâtrique et

trop souvent de l'imitation, puérile et maladroite il est vrai des petits souverains allemands. Stérilisée, par la réforme et assauvagie par une trop longue guerre, la littérature allemande elle-même se mettait à l'école du grand siècle français, pour rapprendre l'art de sentir, de penser et d'écrire.

Il est en Allemagne, aujourd'hui, de bon goût, de n'avoir plus que du mépris pour ces années d'apprentissage. Les plus illustres génies qui réveillèrent, avec tant de bonheur, le génie national allemand au dix-huitième siècle, Lessing, Gœthe et Schiller n'avaient pas tant d'ingratitude pour le grand siècle auquel ils devaient tant. Pour redevenir allemands, ils n'avaient point l'horreur de ce qui était étranger. C'était dans l'histoire de tous les peuples que Schiller prenait le sujet de plusieurs de ses drames, et Gœthe aimait autant à être loué comme un Grec ou un Italien que comme un Teuton; sortis de l'école, où ils s'étaient formés, ils nous traduisaient encore. Peut-être Lessing allait-il un peu loin en disant « qu'il ne pouvait se faire aucune idée de ce qu'on appelle amour de la patrie. » Si cette littérature était grande cependant, c'est qu'elle était moins encore nationale que cosmopolite, universelle et humaine. On ne saurait se le rappeler encore sans une sympathique admiration. Elle a révélé l'Allemagne au monde en se mettant avec elle sur un terrain commun à tous les peuples; et c'est là que nous avions appris à l'aimer.

Quels intimes et heureux rapports, après tout, que ceux de la France et de l'Allemagne au dix-huitième siècle, le siècle humain par excellence! Si les forces militaires de la France apparaissaient au delà du Rhin, c'était en alliées, appelées par l'Autriche et par la Prusse, par Frédéric II ou par Marie-Thérèse. Si Louis XV « ne faisait pas toujours la guerre en roi, » — « du moins il ne traitait pas de la paix en marchand ; » et, pour prix même de ses services, il ne demandait ni un pouce de territoire ni une pierre d'une forteresse allemande, et surtout point d'argent. La science allemande et la science française, à Berlin, se donnaient la main. Frédéric II avait Voltaire pour ami, autant que cela pouvait durer entre deux beaux esprits philosophes dont un souverain. Il n'y avait ni guerre ni haine de race. L'Europe allait à l'Allemagne et l'Allemagne se fondait dans l'Europe, c'est-à-dire dans la civilisation même. Il régnait, sur les deux rives du Rhin surtout, une sympathie véritable et comme une harmonie qui promettait aux deux nations le meilleur avenir. L'Allemagne n'avait-elle pas trouvé alors, et dans l'indépendance même, l'équilibre qu'elle avait longtemps cherché entre ces deux courants dont la victoire exclusive menacerait, l'un, de la dissoudre dans la civilisation générale et l'autre, de la renfermer dans un égoïsme national, jaloux et exclusif, même agressif et dominateur contre l'Europe?

Notre révolution ne paraissait pas devoir interrom-

pre cet heureux concours des esprits et des volontés. C'est Gœthe qui la saluait comme « le commencement d'une grande chose, » avec une complaisance qui nous fait aujourd'hui tristement sourire. Elle éveillait, sur les bords du Rhin et dans l'Allemagne du Sud, dans la classique Allemagne, les plus vives sympathies, trop tôt malheureusement compromises.

La création même d'un empire français conquérant, suscité par l'injuste agression de la Prusse et de l'Autriche contre nous, et cette grande lutte européenne de vingt-cinq années, qui fut plutôt celle de l'ancien régime et du nouveau, du despotisme et de la liberté, que celle de deux nations; tout cela n'avait rien compromis encore, malgré les tristes souvenirs laissés de part et d'autre. Les bords allemands du Rhin gardaient notre code. L'occident et le midi allemands, qui communiquent le plus intimement avec l'Europe civilisée et avec nous, de 1815 à 1848, se souvenaient plutôt, pourvu que nous fussions sages, de nos idées libérales que de leurs souffrances passagères. On pouvait encore s'en convaincre, en 1830 et en 1848, dans les contre-coups propagés par nos révolutions dans l'Allemagne libérale ; et la France, croyant tout apaisé, au fond peu belliqueuse et moins encore conquérante, plus fière d'être admirée que redoutée, vouait surtout à l'Allemagne savante et poétique, une sympathie dont elle ne ménageait l'expression ni dans sa littérature ni dans ses rapports de tous les jours. Comment le courant tu-

desque a-t-il, d'abord sourdement, lentement, puis avec éclat repris le dessus, tout envahi en Allemagne, et enfin renversé toutes les barrières, pour déborder sur l'Europe et menacer la civilisation même?

La politique et la science allemandes avant la guerre.

La politique a eu la plus grande part au grand changement qui s'est accompli de nos jours dans l'organisation de l'Allemagne; les passions nationales et patriotiques n'ont pas été étrangères non plus à la transformation qui s'est opérée récemment dans l'esprit allemand.

C'est le pays de l'Allemagne le plus pauvre, le dernier venu à la civilisation, le plus septentrional et même le moins allemand, la Prusse, qui a rendu l'avantage au courant teutonique et barbare. M. de Bismark surtout, un gentilhomme poméranien, a fait concourir à cette œuvre une monarchie toute administrative et militaire, une maison royale ambitieuse, un peuple positif et pratique, en exploitant habilement les passions, les intérêts et les besoins du reste de l'Allemagne. « Les questions du jour, » il l'avait dit, dès son entrée aux affaires, « ne devaient plus être décidées par des discours et des majorités — ç'avait été l'erreur de 1848 et 1849 — mais bien par *le fer et par le sang*. » — Or, les ques-

tions du jour, c'étaient, en Prusse et ailleurs, l'existence du gouvernement constitutionnel et, dans toute l'Allemagne, divisée en un trop grand nombre d'Etats, l'unité nationale. L'Allemagne avait soif de liberté et d'union. Mais, si l'on écartait décidément les discussions pacifiques pour résoudre ces questions, si l'on voulait faire appel à la violence, quel autre parti à prendre que de transformer la passion libérale en passion nationale, guerrière? Comment remplacer les discours et les majorités par la guerre, et l'amour de la paix et de l'union par l'esprit de domination et de conquête, si ce n'est en suscitant les jalousies des différents membres du corps germanique entr'eux, et en réveillant les vieilles haines assoupies contre l'étranger, si l'on ne pouvait l'entraîner dans ces querelles? Et, au bout de cette politique, n'y avait-il point la guerre en Allemagne et ensuite en Europe? Celui qui en est l'auteur le savait bien.

C'est là qu'il faut chercher l'origine véritable des convulsions de ces derniers temps et même la responsabilité vraie de la dernière guerre qui a changé si complétement l'équilibre du monde; et c'est là, pour l'avenir, l'importance considérable de ces grands événements.

Quels résultats a obtenu, depuis dix années, l'homme d'Etat qui, en 1848 et 1849, avait combattu le plus énergiquement, en Prusse, l'établissement du régime constitutionnel, et, en Allemagne

**

alors, la création d'un empire libéral, populaire? Il a su concentrer entre les mains du prince qui avait chargé le peuple de Berlin, en 1848, toute la puissance militaire de l'Etat prussien et, avec elle, il a réalisé l'unité de l'Allemagne sous la forme d'un empire militaire qui tient ses droits non du peuple allemand, mais seulement du dieu des combats.

Appelé au pouvoir, en 1862, par le nouveau roi Guillaume Ier, comment le représentant de la noblesse, du *Iunkerthum* prussien a-t-il réussi? il n'eut rien de plus pressé d'abord que d'éluder ou de violer la constitution, et de se faire voter un budget de guerre plus considérable, afin d'avoir la force à sa disposition; maître alors de cette force, tournant les passions libérales en passions patriotiques, il a donné pour mission à la Prusse de faire l'unité de l'Allemagne, en la remaniant ou en la soumettant à son gré, et il a offert à l'Allemagne pour prix de ses libertés intérieures la domination extérieure. Il fallait remuer jusqu'au fond, agiter les vieux ferments de querelles et de rivalité entre soi et, au dehors, tous les vieux instincts de race, même la convoitise, la jalousie et la haine, pour étouffer toute sympathie entre frères et toute idée de concorde avec les voisins. M. de Bismark s'est consacré, on sait avec quelle puissance et avec combien peu de scrupules, à cette œuvre difficile, destinée à faire rendre à des passions détestables ce que les bonnes n'avaient pu donner, et à compromettre peut-être l'Allemagne à jamais.

On sacrifiait ainsi l'indépendance à l'union, la liberté à la domination, la fraternité internationale à la haine de l'étranger ; mais le torrent teutonique, roulant dans ses flots les souverainetés héréditaires de l'Allemagne, les libertés particulières de ses peuples et les provinces ravies aux voisins, coulerait de nouveau à pleins bords, victorieux, dans le lit impérial de la tradition tudesque, au risque, comme autrefois, d'inonder encore toute l'Europe et de la soulever bientôt contre lui.

L'Allemagne en est arrivée là, à travers trois étapes sanglantes, séparées chacune par quatre années d'intervalles : Duppel, dans la guerre danoise, en 1862; Sadowa, dans la guerre autrichienne, en 1866; Sedan, dans la guerre de France, en 1870. On avait remarqué, autrefois, que l'Allemagne, sevrée d'invasions ou d'émigrations au dehors, quand elle ne vendait pas ses enfants comme soldats à l'étranger, se consumait elle-même par des guerres de trente ans ou de sept ans, où elle essayait de trouver dans le sang la solution de ses souffrances et de ses difficultés intérieures. Il y avait dans les derniers temps, en Allemagne, après cinquante années de paix, un excès de population que l'émigration était insuffisante à soulager, des questions intérieures graves à résoudre et une effervescence de passions patriotiques qui voulaient une issue. Tout concordait. L'Allemagne a eu, en dix années, à la fois la guerre civile et la guerre étrangère. Après avoir pris au petit

Danemark le Sleswig-Holstein, pour satisfaire l'orgueil national et habituer le teutonisme à l'odeur de la proie, M. de Bismark posa, contre l'Autriche, la question de la réforme fédérale, afin de pouvoir l'exclure de l'Allemagne, même par la guerre, et de faire passer celle-ci, de l'état de défense, où l'avaient bornée les traités de 1815, à l'attitude offensive.

« La situation de l'Allemagne est telle au centre de l'Europe », disait déjà alors M. de Giesebrecht, historien de l'ancien empire « que, jusqu'à la réalisation du rêve de la monarchie et de la paix universelles, il lui est, au milieu de ses voisins, réservé ou de tomber dans une position dépendante et inférieure, ou de prendre contre eux une attitude de commandement *(eine gebietende Haltung)* ». La proposition d'un parlement allemand, élu par le suffrage universel, n'était que l'ombre libérale destinée à cacher la proie véritable qu'on montrait de loin au teutonisme. L'Autriche exclue de l'Allemagne comme élément suspect, étranger, pourri, la Confédération du Nord faite, et la Prusse mise à la tête de l'Allemagne, il n'y avait plus que le Mein à passer pour mettre tout le *Vaterland* dans la Prusse; et, en bonne géographie politique et stratégie militaire, c'était en France qu'il fallait le franchir. Une guerre et une guerre avec la France, *l'ennemi héréditaire, le mauvais voisin*, était nécessaire pour faire l'empire allemand.

Jamais l'occasion n'avait paru plus favorable qu'en

1870 à la Prusse, pour faire la guerre au régime que nous avions et à la France telle qu'elle était alors. La monarchie prussienne allait à l'empire; et l'empire français allait, bon gré mal gré, à la monarchie constitutionnelle. La Prusse augmentait tous les jours sa force et ses ressources militaires ; la France diminuait son effectif et son budget de guerre, et proposait ou favorisait même des projets de désarmement général. L'esprit militaire désertait certaines classes de la société française et faiblissait même dans l'armée ; il s'exaltait en Prusse et gagnait de là toute l'Allemagne. La Prusse mettait la main sur l'Allemagne ; la France, malgré les apparences contraires, échappait à l'empire. L'Allemagne ne demandait, à tout prix, que l'unité, la puissance ; nous ne voulions plus que la liberté, l'indépendance.

Il semblait que l'Allemagne entière, qui avait été alors en partie avec nous, eût subi la défaite d'Iéna, dont le ressentiment avait si longtemps couvé en Prusse ; et la défaite de Waterloo paraissait, à la France désintéressée, la défaite d'un gouvernement plus peut-être que la sienne. Le gouvernement français, fondé dix-huit années auparavant, oscillait entre l'usage du pouvoir et l'essai véritable de la liberté, entre le désir de la paix et les velléités guerrières. Il ne savait pas choisir. Le gouvernement prussien de jour en jour plus ferme et plus résolu, et s'incarnant comme en une seule personne, marchait droit à la guerre par le chemin du pouvoir. Sans souci

de la liberté, l'Allemagne allait à l'unité; en défiance du pouvoir, la France rêvait à la décentralisation. Le patriotisme allemand, poursuivi depuis 1852 par le fantôme, hélas! bien chimérique du nom de Napoléon, ou enivré, comme on l'est par une passion éprouvée pour la première fois, oubliait tout pour elle et était en proie à ces craintes, aux tourments de cette jalousie ombrageuse et inquiète qui l'accompagne d'ordinaire. Le patriotisme français, au contraire, plus tourmenté qu'épris d'une liberté dont la pureté et la sincérité même lui paraissaient gâtées par des éléments fiévreux et maladifs, las de la gloire du dehors, revenu des conquêtes, envisageait tout tantôt avec une confiance aveugle, tantôt avec une morne inquiétude. Il avait donné la main au patriotisme de l'Italie, et, maintenant, il contemplait le patriotisme tudesque avec une générosité sentimentale qui pouvait passer pour de l'imprudence ou de l'incurie, s'il n'y avait eu surtout trouble intellectuel et malaise moral profonds, précurseurs des mauvais jours!

C'est alors que M. de Bismark fit partir l'une de ses mines, depuis longtemps creusées entre les deux peuples, pour faire éclater la guerre, et précipita sur nous le torrent militaire de l'Allemagne depuis longtemps ménagé et préparé. Et le moment, à quelques mois et au choix de l'occasion déterminante près, le moment était depuis longtemps prévu, fixé à l'avance! M. de Bismark ne s'était fait voter, par

le parlement du Nord, le budget de guerre et l'armée de la Confédération que jusqu'en 1871 ; et déjà, on ne l'a pas assez remarqué, au commencement de 1870, un conflit avait menacé d'éclater entre Berlin et le parlement allemand. Il fallait sortir, coûte que coûte, de cet embarras. Est-il besoin d'ajouter maintenant, d'un côté, à cette longue préméditation la supériorité de l'organisation et du nombre, l'emploi de moyens de terreur inusités dans les guerres modernes en Europe, toute la science sûre d'une longue étude et, de l'autre, toutes les légèretés ou toutes les précipitations d'une surprise ? Mais le suprême avantage pour M. de Bismark, agissant dans un pays divisé, et en état de révolution c'est d'avoir pu, durant des faits de guerre qui ne doivent plus nous surprendre, faire manœuvrer à son gré sa diplomatie mobile et implacable entre l'Empire tombé et la République naissante, entre la République contestée et la Commune menaçante, toujours entre deux gouvernements qu'il pouvait tenter et tromper tour à tour. Voilà surtout ce qui a mis cet homme aussi remarquable par la ténacité des desseins que par l'absence des scrupules, à même de nous réduire, au milieu des plus lamentables catastrophes, aux dernières amertumes, et d'édifier, dans le *sang* welche et à Versailles, l'empire teutonique poursuivi avec le *fer* allemand.

Que l'Allemagne lettrée et savante soit revenue

maintenant aussi au plus pur teutonisme et se soit faite la complice servile de M. de Bismark, avec une sorte de fureur contre nous, c'est ce qui n'étonnera point ceux qui savent l'entraînement aveugle, l'absence de goût et de mesure, avec lesquels nos voisins se précipitent par les voies qu'on leur fraye, au risque d'en changer assez souvent : « Peu importe aux Allemands, » a dit, il y a longtemps, Scaliger le Grand, « quel vin ils boivent, pourvu que ce soit du vin, et quel latin ils parlent, pourvu que ce soit du latin. » Nous l'avons vu : une fois à table, les Allemands se sont échauffés en vidant les verres de la liqueur de la Sprée, et avec quel entrain teutonique n'ont-ils pas parlé! Ils ont avalé le teutonisme jusqu'à la lie ; leur tête n'y a point tenu, et leur langage n'a pas été du goût le plus pur.

Il n'est point de science qui ne se soit attablée : la linguistique, avec le vénérable Grimm, a fixé les frontières de l'Allemagne à celles même de sa langue, partout où retentit le noble vocable *Ia;* pour la géographie, Kiepert les a portées, de notre côté, à la chaîne des Ardennes. La philosophie et la physique, au lieu de lois, n'ont plus reconnu que des forces; elles ont fait une science de la formule fameuse : « la force prime le droit. » — « On ne saurait s'opposer, » disait l'un, « au développement d'une force en voie d'expansion, » et l'autre : « Les races supérieures ont le droit d'éliminer les races inférieures. » M. Blun-

tschli a fait litière du droit naturel et du droit des gens, pour ne plus laisser debout que le droit *historique*. Le *droit historique!* Deux mots qui jurent d'être associés ensemble, comme s'il était possible d'unir ce qui est immuable de sa nature et ce qui change, ce qui demeure et ce qui passe! Partout où la race allemande a mis une fois le pied, elle a un droit inaliénable, imprescriptible, au mépris des traités intervenus : *Adversus hostem æterna auctoritas esto.* Arrière l'idéal, l'absolu, l'humain. Place au seul teutonisme.

Entre l'histoire et la politique, il y a une limite délicate que les esprits fins ou sincères seuls apprécient. L'histoire n'est-elle pas la politique qu'on a faite et la politique l'histoire qu'on fait? Nos voisins ont mis le pied sur cette limite fragile, et l'histoire est devenue, entre leurs mains, une arme de guerre. Avant la guerre contre les Danois, leurs écrivains ont donc cherché à perdre, dans l'estime de l'Europe, ces frères rebelles? Avant la guerre contre l'Autriche, ils ont établi, sur preuves authentiques et documents, que M. de Bismark avait, avec vérité, déclaré « la dynastie de Habsbourg et l'empire d'Autriche également pourris? » Avant la guerre contre la France, M. de Sybel, dans son *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* a enfin établi un parallélisme menaçant entre la France révolutionnaire commençante et le démembrement de la Pologne anarchique, agonisante et démembrée!

Les Romains se contentaient de ne point parler ou

de mal parler des peuples qu'ils avaient détruits. Les Allemands cherchent à les perdre par avance dans l'opinion, pour arriver à mieux les détruire. Et ils connaissent à fond ce grand art. M. Mommsen ne s'est-il pas proposé d'étudier l'histoire romaine, comme il nous le dit, pour voir comment, « dans la carrière du progrès, les races mal douées ou incultes s'anéantissent et disparaissent sous l'alluvion de celles qui sont marquées au coin d'un plus haut génie [1]? » Et, la guerre à peine déclarée, M. Du Bois-Reymond, recteur de Berlin, n'a-t-il pas dit, en séance solennelle : » Il se peut que nous ne puissions pas détruire la nation française comme les Anglo-Américains ont détruit les Peaux-Rouges. Mais il pourrait arriver quelque chose de plus terrible encore, à savoir que les Français, semblables à des malfaiteurs, bannis de toute société, tournassent, dans leur désespoir, les armes les uns contre les autres, et que, au sortir de ces luttes homicides, la famille gallo-romaine fût anéantie. » Et il s'en est fallu de peu que ce sort ne fût réservé à Paris, grâce à M. de Bismark, inspirateur et agent de cette sinistre prédiction, qui, pendant la guerre, remuait sous main notre lie, agitait nos torches, et trouvait, on se l'imagine aisément, quelque grain de raison, peut-être tudesque, jusque dans la Commune!

(1) Mommsen, *Hist. rom.*, I, p. 10. — Du Bois-Reymond, *Discours à l'Université de Berlin*, août 1870. M. de Giesebrecht, *Deutsche reden*.

Voilà le teutonisme ramené à lui-même et laissé à sa propre inspiration. A la fin du dix-huitième siècle et au commencement de celui-ci, la littérature, la science allemandes ne relevaient, comme disait l'un des maîtres les plus autorisés d'alors, « que de deux divinités : la liberté et l'indépendance. » Erreur aussi! « Il est faux, » dit M. de Giesebrecht, « que la science n'ait point de patrie et qu'elle plane au-dessus des frontières que la politique a élevées pour séparer les différentes sociétés humaines. La science ne doit pas être cosmopolite, elle doit être nationale, allemande. » Et cette science lui faisait dire : « La domination appartient à l'Allemagne, parce qu'elle est une nation d'élite, une race noble, et qu'il lui convient, par conséquent, d'agir sur ses voisins comme il est du droit et du devoir de tout homme, doué de plus d'esprit ou de plus de force, d'agir sur les individus moins bien doués ou plus faibles qui l'entourent; » à la bonne heure! et il faut savoir gré à l'historien de l'empire allemand de n'avoir pas ajouté : « même pour les éliminer, les remplacer ou les détruire. »

N'allez pas croire au moins que ce fut entraînement de parole; non, c'était système... philosophique. « Le point de vue particulier de l'histoire nationale allemande, » ajoute M. de Giesebrecht, « loin d'être défavorable à l'étude et à la philosophie de l'histoire universelle, est, au contraire, la plus sûre méthode d'arriver à la conception vraie et profonde de l'histoire universelle, c'est-à-dire de poursuivre et de

saisir l'idée de Dieu, son origine et ses progrès s'incorporant dans la vie des grandes nations, » et singulièrement, bien entendu, dans la vie de la nation allemande qui est « la plus noble » et dont « la noblesse n'est pas un vain mot *(ein lehres wort)* ! » Mais quel est donc ce Dieu, si ce n'est celui de la force aveugle, le sauvage dieu Thor, le vrai dieu, « le vieux dieu de la patrie allemande, » comme s'expriment ses poëtes. Les anciens sacrifices du sang, versé par le fer, ne répugnent même pas à son culte d'aujourd'hui. M. de Sybel, si savant, n'ignore point qu'il y avait de vieilles peuplades germaines « qui préféraient offrir à ce dieu, comme plus précieux, les unes le sang de leurs parents et de leurs amis, les autres celui de l'étranger ; » et c'est lui qui, en parlant des Autrichiens, Bavarois, Wurtembergeois et autres tués par les Prussiens, au temps de Sadowa, pour faire l'unité de l'Allemagne, s'écrie : « en politique *le sang a une saveur et une force tout à fait spéciale (blut ein ganz besonderer saft ist).*

Et l'on s'est étonné, une fois la guerre déclarée, que parmi MM. les savants allemands, ceux-là même que l'on avait comblés chez nous de plus de prévenances et de sympathies, se soient comme donné le mot pour dénoncer la France aux autres peuples, attiser les rigueurs de la guerre, légitimer ses plus abominables excès, et justifier ses plus cruelles exigences. Quoi ! M. Mommsen, l'historien de Rome, a pris à tâche de nous aliéner les Italiens, M. Max

Muller, le mythologue, d'indisposer l'opinion anglaise contre nous. Un juriste, M. Bluntschli a trouvé, dans les temps païens et barbares, les raisons nouvelles, au dix-neuvième siècle, d'un droit des gens qui autorisait, en guerre, la prise des otages, le bombardement des villes ouvertes, les déprédations et le reste. MM. Strauss, un théologien, de Treitschke, un publiciste au moins, tous honorables savants, ont reculé le plus loin possible, sur le territoire français et la fortune de la France, les limites des spoliations de la politique prussienne; enfin M. de Sybel, le théoricien du *vaterland* allemand et de la gallophobie, a soutenu que, s'il y avait maintenant dans les frontières de l'empire germanique « quelques masures et quelques pauvres âmes, danoises, françaises, polonaises, » c'était pour la plus grande sécurité de l'Allemagne et le plus grand bien de l'Europe !

On a pris la peine de répondre, en France, à la plupart de ces messieurs; et on a tâché à leur faire un peu honte. C'était méconnaître, non peut-être le caractère allemand, mais l'état mental actuel de nos savants voisins. Etait-ce indélicatesse, défaut de générosité, impuissance originelle à concevoir certains sentiments plus familiers à d'autres races? Peut-être. A coup sûr, c'était la conséquence de leurs théories, l'entraînement du système; et en Allemagne, on le sait, le système commande tant qu'il règne. La civilisation allemande ne voulait plus relever que d'elle-

même, la science allemande n'était plus universelle, humaine, elle était teutonique. L'une et l'autre n'avaient plus qu'une patrie, l'Allemagne; et c'était assez. Tout ce que nous pouvions espérer des plus modérés, et quelques-uns n'y ont pas manqué, de ce ton bénin qui les caractérise, c'est qu'ils prissent la peine de nous persuader que cela était inévitable et fait pour notre plus grand bien. Pour les autres, retrempés dans le courant tudesque, revenus à leur origine, ils excitaient les convoitises, les brigandages, *latrocinia,* et les haines perpétuelles et les inexpiables colères, *odia perpetua et inexpiabiles iras,* déjà constatés par les Romains chez cette race : « Périsse la France, » disaient-ils, « c'est la loi du destin! Notre victoire n'est pas seulement la chute d'une nation qui a *occupé le premier rang dans le monde,* elle est la fin d'une civilisation tout entière. De nouvelles générations se lèvent, issues d'une autre origine et semblent promettre à l'humanité une civilisation supérieure. C'est à elles désormais qu'appartient la suprématie des destinées humaines (1). »

Prenons-y garde, cet accès de teutonisme n'est pas passé. M. de Bismark pourrait encore avoir à craindre des velléités libérales. Il ne s'est fait voter les fonds et les contingents de guerre que jusqu'en 1874, comme il avait fait précédemment jusqu'en 1866 et

(1) Une brochure anti-française et en mauvais français mais publiée par un homme important à Ratisbonne, 1871.

en 1870 ; et, nous l'avons vu, les étapes que l'Allemagne fait contre ses voisins et contre la civilisation, dans la carrière impériale, sont de quatre années. Si M. de Bismark, à la veille de 1874, avait encore besoin d'une guerre pour détourner l'attention du libéralisme allemand, sur qui tomberait-elle encore? Nos voisins professent que c'est une joie et un honneur non-seulement d'être, mais de devenir allemand. « C'est devenu une joie d'être allemand » disait, il y a déjà quatre ans, Gust. Freytag. « Encore un peu de temps et cela sera regardé aussi comme un grand honneur par les nations étrangères (1). »

L'empire allemand et l'Allemagne.

L'Allemagne n'a point à se faire aujourd'hui plus d'illusions que l'Europe elle-même. La restauration de l'empire germanique est un péril aussi grand pour la liberté intérieure de l'Allemagne que pour l'indépendance de l'Europe, et les Hohenzollern les menacent beaucoup plus l'une et l'autre que ne pouvaient le faire autrefois les Habsbourg. Pour avoir passé de mains catholiques à des mains protestantes et du midi au nord de l'Allemagne, le danger n'a

(1) *Es ist eine Freude geworden Deutscher zu sein. Nicht lange, und es mag auch bei fremden nationen der erde als eine hohe Ehre gelten.*

pas diminué; au contraire. Il a changé de forme et de place, voilà tout. Les anciens empereurs catholiques avaient encore à compter avec une autorité sur terre. Le nouvel empire allemand ne relève que de lui-même. L'ancien empire était électif, et ses électeurs, au moment de la transmission du pouvoir, pouvaient le lier encore par des capitulations. Celui-ci est héréditaire, et rien ne le lie. Les Habsbourg avaient à peine l'Adriatique, et les Hohenzollern ont la Baltique et la mer du Nord. Les Habsbourg avaient à peine quelques fiefs sur les bords du Rhin, et les Hohenzollern ont la rive gauche et traitent l'Alsace de terre d'empire. La maison de Hohenzollern, aujourd'hui, a, en Allemagne et en Europe, une situation bien plus redoutable que celle de la maison de Habsbourg au seizième et au dix-septième siècles, lorsque la politique européenne avait pour principe d'abaisser la maison d'Autriche; elle a ce qu'elle désirait avoir, une situation de commandement (*eine gebietende Haltung.*)

L'empire actuel allemand a même, pour l'asservissement de l'Allemagne et la domination de l'Europe, sur l'ancienne maison d'Autriche, l'avantage de toute la supériorité de l'organisation politique et militaire contemporaine, sur les débris de l'anarchie féodale. Au sommet, un empereur héréditaire, y possède le pouvoir de faire toutes les lois communes, de prendre toutes les mesures générales, de régler l'exercice de toutes les libertés particulières, avec le droit

de paix et de guerre presque illimité, la nomination à tous les hauts grades de l'armée et de la marine, et la sanction du serment. La base de cet Empire est le royaume agrandi de Prusse, le nord de l'Europe, de la Vistule au Rhin; sa capitale, une ville de huit cent cinquante mille âmes, qui augmente tous les jours. Un parlement à deux degrés, dont les conditions mêmes sont la docilité ou l'inertie et dont le rôle est de subordonner tous les parlements inférieurs, lui sert d'instrument; l'unité politique et administrative par la direction centralisée de la diplomatie, des postes, des chemins de fer le cimente; une armée de un million deux cent mille hommes, dont le budget est voté toujours trois années à l'avance est son soutien; pour âme il a un trésor de guerre récemment augmenté et qu'on augmentera encore avec nos milliards, destinés à faire toutes les améliorations militaires et à mobiliser au premier signal; et pour moteur, enfin, un homme résolu, habile, ambitieux, dont la diplomatie avouée ou souterraine s'est fait allouer une somme énorme de fonds secrets, afin d'ajouter à ses propres habiletés le dissolvant de la corruption chez les autres.

Comment les autonomies particulières résisteraient-elles à un pouvoir unitaire si fortement concentré? Les souverains subordonnés sont sans pouvoir, et les populations jadis autonomes n'ont plus de droits garantis. Les uns et les autres voudraient-ils se rappeler la vieille indépendance? la politique

qui la leur a ravie sera toujours en éveil pour les empêcher de la reprendre. La Prusse trouvera d'autant plus facilement aujourd'hui un prétexte pour faire dériver ce péril au dehors qu'elle est mieux organisée pour la guerre. La population allemande est exubérante, sur un sol aux deux tiers ingrat; l'émigration, autrefois assez régulière en Amérique, y est maintenant entravée par des lois protectrices du recrutement militaire. Toute la race, exaltée par les succès précédents, tentée par la perspective de l'occupation ou de l'administration de pays voisins, par le spectacle de la richesse et les profits de premières victoires, surmenée enfin par les excitations d'une presse soudoyée et d'une littérature systématique, est à la discrétion d'une maison qui s'est toujours montrée jalouse de son autorité et ambitieuse de conquêtes et de domination. Et celle-ci a trouvé comme à point l'organisation politique et militaire la plus propre à refaire du peuple allemand le peuple-invasion.

Le nouvel empereur d'Allemagne, il est vrai, a bien voulu assurer à l'Europe qu'il prétendait « fonder un empire de paix. » Mais M. l'Archichancelier ne manque pas une occasion de proclamer à la face du monde que c'est une paix imposée, en déclarant « que la force de l'Allemagne en est la plus sûre garantie. » On ne saurait d'ailleurs résister au courant : il est déchaîné, il ira jusqu'au bout, à moins que quelque événement, en dehors des prévisions or-

dinaires, ne l'arrête. En Allemagne surtout, on va toujours jusqu'au bout de son système. La guerre est à l'origine et dans l'essence de l'empire allemand. Il était en germe dans la Prusse militaire ; la guerre l'a fait; belliqueux il sera. C'est un foyer de guerre, une invasion organisée en Europe comme autrefois. La Prusse n'a grandi qu'en foulant aux pieds la liberté, elle n'est devenue la première des puissances allemandes que par les forces militaires. Elle fait déjà l'empire d'Allemagne à son image. Elle était une administration et une armée; elle fait, à l'heure qu'il est, de l'Allemagne entière une administration et une armée. Et, pour la détourner de la liberté, elle lui donne pour but la domination en Europe et la conquête ou, si l'on veut, la régénération et le remplacement des races abâtardies, la fondation d'une civilisation nouvelle! On avait déjà appliqué à la Prusse, en Allemagne, le vers frappé par Virgile à l'effigie du peuple romain :

Tu regere imperio populos, Borusse, *memento.*

La Prusse accordera généreusement à la savante Allemagne, pour la consoler de son indépendance perdue, la permission de changer le vers en son honneur. celle-ci pourra dire :

Tu regere imperio populos, Germane, *memento.*

Quelques esprits commencent à s'inquiéter, en Al-

lemagne, de la possibilité de voir se réaliser ainsi chez elle les dernières conséquences du teutonisme de ces dernières années. On a déjà prononcé, à propos des délibérations du parlement impérial ou *Reichstag*, le mot de *comédie*. Cette assemblée docile n'a-t-elle pas déjà porté atteinte à la liberté de réunion, à celle de la presse? Ne revendique-t-elle pas le pouvoir de changer la constitution des Etats particuliers indépendants, en se passant de leur assentiment? Un publiciste outre-rhénan l'a dit : « Le parlement impérial n'est qu'un manteau populaire dont s'affuble la puissance de l'État prussien pour étouffer l'Allemagne libérale. » Mais comment l'Allemagne, l'Allemagne victorieuse se laisserait-elle faire? Eh! qui ne sait combien la Prusse est capable d'abnégation et de désintéressement! Ne peut-on attendre tout d'elle, quand elle veut dominer, tout, jusqu'à consentir à se faire esclave pour rester maîtresse... *omnia serviliter pro dominatione*.

La voie est tracée. Quand on a, surtout à Berlin, un parlement supérieur, pourquoi un parlement particulier? Munich, Dresde, Stuttgard, etc., ont abandonné aussi au *Reichstag* la guerre, les lois générales, pénales et commerciales, les chemins de fer et les télégraphes ; comment toutes ces résidences royales garderaient-elles des parlements au petit pied pour les détails de l'uniforme, les budgets scolaires et les cocardes? D'aucuns répandent déjà discrètement le bruit que Berlin, la capitale des Hohenzollern, est prêt

à donner l'exemple du sacrifice, à renoncer pour sa part au petit parlement prussien. Si la Prusse commence, il faudra bien que la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg suivent, sacrifient leurs parlements inutiles et se contentent d'avoir pour représentants de leur autonomie des rois qui ne sont plus déjà que des généraux en temps de guerre et des préfets en temps de paix!

Qui sait? M. de Bismark se prépare peut-être à assurer à l'Allemagne cet honneur, et à lui imprimer ainsi ce nouveau cachet indélébile d'unité. Il avait refusé autrefois, en 1849, de se prêter à fondre l'Etat prussien dans l'Allemagne unie, dans le grand tout germanique, alors constitutionnel et libéral ; le moment serait bon maintenant, sous couleur de résipiscence, de faire entrer l'Allemagne militarisée et le grand tout germanique, revenu de ses erreurs, dans l'Etat et dans l'armée de Prusse. M. de Bismarck voudrait bien agir de douceur, mais un peu de violence aussi ne lui messiérait pas. Une petite vélléité d'indépendance de la part d'un souverain ou d'une Chambre, d'un Etat particulier, suffirait à fournir l'occasion. L'Archichancelier a toujours à sa disposition son argument infaillible. A-t-il voulu récemment avoir à sa discrétion l'inspection des écoles et certaines pénalités contre les ecclésiastiques pour mettre à la raison quelques résistances catholiques bien innocentes; on se le rappelle, il a traité les libéraux et catholiques allemands de gallophiles

ou de romanistes ; il a agité, aux yeux de l'Allemagne, les fantômes de l'ultramontanisme et du chauvinisme « déchaînés contre l'empire » qu'il appelle déjà « *germano-chrétien.* » Et le voici maintenant qui, sans crainte de se servir des moyens les plus usés, toujours bons en Allemagne, il le sait bien, le voici qui ameute l'opinion protestante et libérale contre la *Société de Jésus*, dont la présence pollue le territoire sacro-saint, et contre Rome dont l'autorité catholique le gêne. C'est peut-être le prélude de la restauration, savante aussi, du vieux titre de *Saint-Empire,* qui, renouvelé au profit du piétisme protestant, ne déparerait ni l'Etat ni le prince qui se sont flattés humblement d'être les instruments de la Providence contre nous. Car, il ne faut pas s'y tromper, il y a heureusement de la chimère dans tout homme d'État allemand, et le grand sceptique poméranien veut aussi opposer une civilisation à une civilisation, une église à une église. Vous verrez que la France libérale donnera, un jour, la main aux catholiques contre les Hohenzollern, comme elle a donné la main, autrefois, aux protestants contre les Habsbourg !

Pour faire la partie belle au faiseur d'empire et au politique réformateur, il lui faudrait surtout une main prématurément ou imprudemment tendue par nous à l'Allemagne libérale ou catholique. Quel triomphe pour lui ! Il la dénoncerait au teutonisme, selon les circonstances ou les besoins du moment, comme républicaine ou athée, monarchique ou jésuitique,

toujours ennemie. On jetterait les souverains particuliers et les libertés particulières allemandes, politiques ou religieuses, dans le Rhin allemand et, après une petite campagne qui ajouterait à l'Alsace-Lorraine la Champagne-Bourgogne, deux acquisitions de bon crû, l'Allemagne, consolée peut-être, en voyant un second démembrement de la France, entrerait dans la geôle du militarisme prussien et du cléricalisme professionnel protestant, toujours si chers à la dynastie des Hohenzollern.

Rêves que tout cela, dira-t-on peut-être. Qui eût prédit, en 1862, ce qui est arrivé en 1870? Ne nous apprêtons pas, en fermant les yeux, de nouvelles surprises.

L'Allemagne sera-t-elle capable de s'opposer maintenant au courant auquel elle s'est livrée avec tant de précipitation et d'aveuglement et d'en appeler du teutonisme à elle-même? Il semble que quelques écrivains plus réfléchis commencent déjà à s'en préoccuper au delà du Rhin. « Il y a en Allemagne, » dit un publiciste distingué, M. Constantin Franz « deux esprits contraires; leur opposition n'est pas de nature à céder devant le fait brutal de batailles gagnées; et ce n'est pas la violence qui pourrait en faire une harmonie intérieure. » Pour M. Franz, qui nous ramène ainsi à la pensée exprimée déjà par un historien d'une période plus reculée, « cette opposition, visible dans toute l'histoire antérieure, est sensible

surtout dans les traits qui caractérisent le Prussien ou l'Etat prussien, et dans ceux qui constituent l'Allemand ou la nationalité allemande. » S'il nous est permis de généraliser un peu cette pensée, cette opposition n'est-elle pas surtout celle du caractère tudesque, septentrional, exclusif, barbare et militaire qui, avec la Prusse, a repris le dessus, et du génie vraiment national allemand, idéal et sympathique, que nous avions appris à connaître, au dix-huitième siècle, et que nous aimions? Et ces sentiments et ces idées allemandes qui dominent surtout dans l'occident et dans le midi de l'Allemagne, plus près de nous, ne sont-ils pas dus évidemment, comme le disait aussi l'historien de l'Allemagne du moyen âge, au voisinage et à l'influence, n'en déplaise aux teutomanes actuels, de la civilisation latine et même française, welche si l'on veut?

Le gentilhomme poméranien qui a donné une telle violence au courant septentrional et militaire a bien le sentiment de la lutte qu'il soutient contre le courant allemand, humain, de l'ouest et du sud. « Il n'y a déjà, » disait-il un jour avec la brutalité ordinaire à sa parole, « que trop de civilisation en Allemagne. » C'est à nos voisins surtout à méditer ce mot. Sans vouloir rien enlever à la libre originalité du génie allemand, ne peut-on ramener le mot de M. de Bismark aux termes suivants qui ont aussi leur part de vérité : « Il n'y a déjà, en Allemagne, que trop de culture latine, française, italienne, an-

tique, universelle et humaine. » Et cela ne revient-il pas à dire que, au gré de ceux qui voudraient assauvagir toute culture de l'esprit en Allemagne, sous prétexte de l'avoir exclusivement teutonique, il n'y a que trop de la civilisation véritable qui n'est l'apanage exclusif ni d'une race, ni d'un peuple? La fleur de l'esprit allemand, en croissant sur ce fécond terrain, a eu un moment d'épanouissement trop heureux, pour que l'Allemagne n'ait pas bien mauvaise grâce à le méconnaître. Il y va de son intérêt de se replacer à ce point de départ. Ce n'est pas nous, c'est un des siens encore, M. Constantin Franz, qui le dit : « Avec le militarisme prussien, il suffirait d'une génération d'hommes pour que ce qu'on appelait autrefois culture allemande, esprit allemand, sentiment allemand, soit devenu une fable. »

La paix de l'Europe, en effet, la prospérité, la gloire même et la durable grandeur de la vraie patrie allemande, nos voisins ne les trouveront qu'en se retrempant dans ce courant allemand, qui nous est plus sympathique parce qu'il est aussi le courant humain. « Mais prenez garde, » dira peut-être le comte de Bismark, qui avait autrefois juré de ne point pactiser avec l'immoralité de l'Allemagne du midi, « prenez garde : la civilisation est *romaniste* et *gallophile.* » Eh! la guerre, telle qu'on nous l'a faite, a-t-elle donc montré que la civilisation fût vraiment teutonique? Et quel avantage, je le demande, pour revenir au point de vue que nous avons pris, en faisant cette revue ra-

pide de l'histoire allemande, quel avantage le nouvel empire allemand a-t-il apporté jusqu'ici à la civilisation et, je dirai même, en bonne conscience, à la véritable Allemagne?

Pour la France, elle est amenée, bon gré mal gré, à ne plus se contenter aujourd'hui d'avoir une armée, mais à devenir aussi, de nation peut-être guerrière qu'elle avait été, une nation militaire, une nation armée. Son salut, maintenant sans cesse menacé, est à ce prix. La Prusse a-t-elle rendu un grand service à l'Europe, en la faisant passer de l'ère des armées permanentes à celle des peuples armés? et n'est-ce pas là retourner un peu à la barbarie? La faute du moins n'en est pas à nous. Dans l'intérêt de notre revanche morale, — il ne m'appartient de parler que de celle-là, — il y a cependant une imitation de l'Allemagne que je ne conseillerais jamais à la France, ce serait de se faire une littérature et une science moins universelles et moins humaines, et d'enfermer son esprit et son cœur dans les limites étroites même des frontières que la guerre lui a laissées.

A Dieu ne plaise que je voulusse encore voir la France, soit mêler imprudemment son action aux affaires des autres, soit noyer son patriotisme dans un cosmopolitisme vague qui est bien près de l'indifférence. Je crois cependant qu'elle n'a rien à retrancher, ni de l'étendue de son esprit, ni de la générosité de son cœur. Laissons l'Allemagne, si elle le veut, se

stériliser dans son puissant isolement et se nourrir de son orgueil de race ; *ipsa sibi alimentum sit.* Ne l'imitons pas. Nous avons perdu beaucoup, en influence intellectuelle et en sympathies morales sur les bords du Rhin, depuis trente années, il ne faut pas se le dissimuler. C'est à la littérature et à la science françaises, à la bonne conduite surtout du pays à regagner d'abord le terrain. Ne dédaignons pas ce qui est bien, hors de nous, et ne nous refusons pas à nous communiquer aux autres. Servons d'exemple, s'il se peut, en profitant des bonnes leçons et en laissant les mauvaises. Réformons-nous, mais à notre manière. Soyons fidèles à notre fonds. C'est la forme qui a été gâtée. N'ayons jamais souci de rien prendre à autrui ; mais ne renonçons à rien de nous. Soyons unis surtout entre nous, sans être pour cela envieux et hostiles aux autres. Restons, nous pourrions peut-être dire : « redevenons Français, sans cesser d'être humains ; » c'est la revanche morale et la vraie préparation aux conquêtes qui durent. On prétend nous faire une guerre de civilisation ; acceptons-la ainsi. Ce sont les principes qui nous guideront, pour notre part, dans la rude tâche que nous entreprenons de publier cette histoire de l'Allemagne.

Il est inutile d'ajouter que ce travail, qui sera long et peut-être volumineux, n'est pas une improvisation de circonstance. On sait qu'il avait déjà été, un

peu prématurément il est vrai, annoncé il y a plus de dix ans. J'espère compenser, par la rapidité de la publication, la longueur de l'attente. Les circonstances seules lui donnent peut-être un sérieux à-propos. On pourra trouver, même en ce volume qui remonte cependant si haut, que les événements, à tant de siècles de distance, ont de singulières analogies. S'il y a des rapprochements faciles à faire, ils sont dans le caractère continu des mêmes choses. Je ne les ai point cherchés, n'ayant fait que mettre la dernière main à une œuvre depuis longtemps méditée et écrite.

Je ne sais si, malgré le temps et le soin que j'ai mis à ce travail, j'éviterai toujours la critique et surtout celle de nos voisins dont je fais l'histoire. Ils sont difficiles; à bon droit, je le veux. Mais, à la manière dont ils entendent leur histoire, étendent sa sphère et glorifient ses actes, qui pourrait les satisfaire et quels autres qu'eux-mêmes pourraient l'écrire? Je ne ferai point de l'histoire de l'Allemagne une histoire universelle, moins encore le panégyrique d'une race. La prétention littéraire des Allemands n'a pas non plus de bornes dans le genre historique. Pour citer encore quelques-uns de leurs auteurs, M. Du Bois-Reymond affirme que l'Allemand « surpasse tous les autres peuples dans l'intelligence des civilisations étrangères et que, dans l'étude des autres peuples, il porte l'impartialité jusqu'à l'injustice envers lui-même, » et un autre recteur d'univer-

sité, M. de Giesebrecht, revendique pour son pays l'honneur d'avoir donné, « à la révolution d'Angleterre, à l'Italie, et à plusieurs grandes époques de notre histoire, les meilleurs historiens. » L'un et l'autre, et ils sont bien loin d'être les seuls au delà du Rhin, tant s'en faut, l'un et l'autre accusent notre histoire même, faite par nous, de n'être que « la conspiration continue du mensonge *(der Lüge)*; » et dans ces réquisitoires teutoniques, que j'ai lus bien des fois et de mains différentes, mais toujours unanimes, nos voisins n'ont pas épargné, parmi nos plus récents historiens, les plus illustres noms, ceux qui resteront à la fois l'honneur de notre pays, de notre temps, et de notre civilisation ([1]).

Comment m'en tirerai-je, moi, qui m'aventure et pour longtemps sur le terrain de l'histoire allemande. Je ne me vante pas d'avoir les mêmes qualités que nos voisins et je ne me flatte point d'obtenir le même succès. En revanche, quand il m'arrivera de différer d'opinion avec les historiens allemands, il ne me viendra jamais à l'esprit de penser ou de dire d'eux des énormités si peu conformes à la politesse qu'on se doit entre voisins bien

(1) Voir entr'autres les *deustche Reden*, de M. Giesebrecht, le discours de M. Du Bois-Raymond, les préfaces ou opuscules de M. Sybel, le dernier discours du chanoine Dœllinger, et la brochure de Ratisbonne. On y trouvera, compris en masse dans cette condamnation, les noms de MM. Guizot, Thiers, Mignot, Louis Blanc, Michelet, Henri Martin, etc., etc.

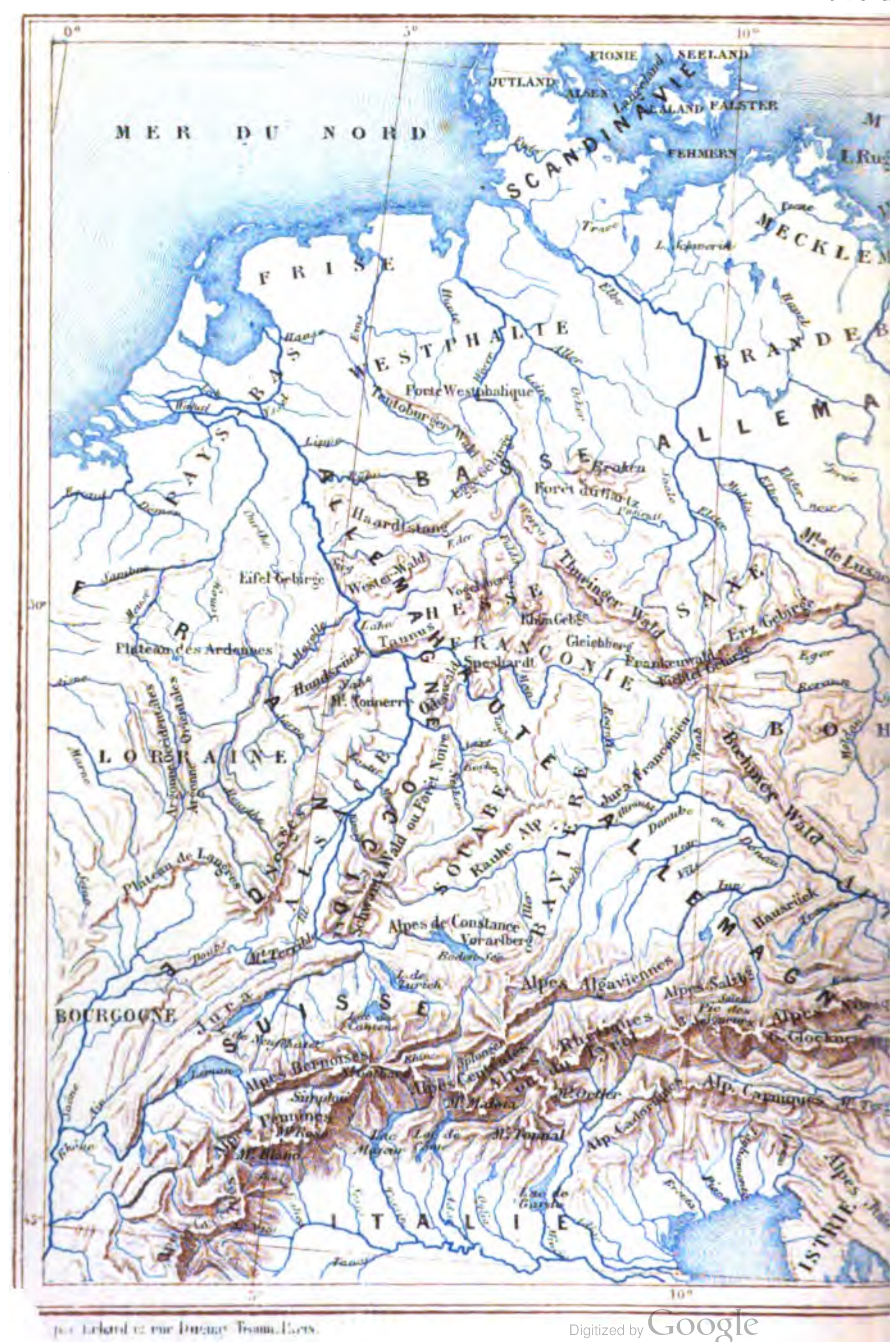
élevés. Mais une chose me soutiendrait, outre la sympathie de ceux qui aiment assez leur patrie pour apprendre à connaître aussi celle des autres, c'est l'approbation des écrivains qui se sont élevés si haut, au-dessus de pareilles injures, en attachant leur nom, comme des exemples, à l'histoire de notre chère France et de la civilisation qu'elle aura toujours, j'espère, l'honneur de dignement représenter.

Paris, 15 mai 1872.

JULES ZELLER.

CARTE DE L'A

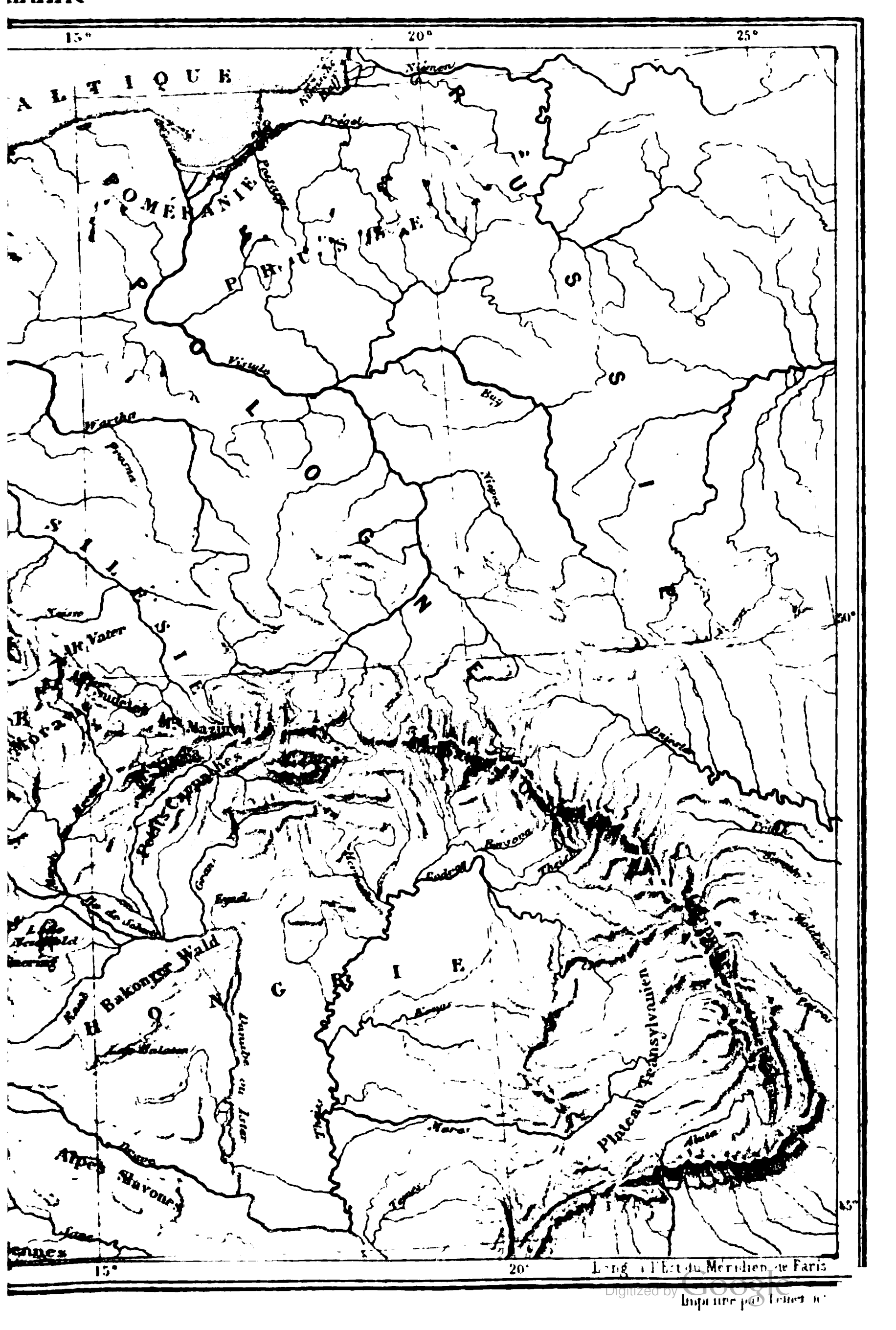
dress



par Erhard ... rue Bréa... Paris.

NE PHYSIQUE

LLER



Imprimerie par Lemer...

LIVRE PREMIER

LE SOL ET LA RACE

CHAPITRE PREMIER

LE SOL

Sa formation, ses limites. — Le Rhin et le Danube, fleuves européens. — La forêt Hercynienne. — Les trois Allemagnes. — Influence de la géographie sur l'histoire.

Le Rhin est pour l'Europe, comme l'Euphrate pour l'Asie et le Nil pour l'Afrique, le plus célèbre et le plus beau des fleuves. Ce grand cours d'eau, dont le nom est aussi bien celtique que germain, est le fleuve européen par excellence. On fait venir son nom d'un mot celte et allemand qui veut dire courir, et il rappelle le mot grec ῥεῖν, couler. Sorti du groupe le plus épais et le plus central des grandes Alpes, elles-mêmes le centre de toutes les chaînes montueuses et des forêts de l'Europe, il en sépare ou

distingue nettement la région centrale de la région occidentale ; sa longueur, sa rapidité, la profondeur ou la largeur de ses eaux, les montagnes qui le serrent de près ou l'accompagnent à une faible distance, forment de son cours la plus longue, la plus sinueuse, la plus variée et la plus admirable des vallées que l'on puisse parcourir, en la suivant presque toujours du regard dans ses changements même.

Sur les rives historiques de ce fleuve et au pied des montagnes qui se reflètent dans ses eaux, bien des races humaines, des peuples européens, se sont heurtés ; et il semble que la domination, ou au moins la prépondérance en Europe, soit attachée à la possession de ces hauts sommets d'où l'on descend partout, et de ce fleuve qui arrose et quelquefois ravage les pays les plus divers. Quand les Romains atteignirent le Rhin, ils arrivaient à l'apogée de leur puissance ; et quand ils l'abandonnèrent, leur empire tomba. Le véritable centre de la puissance de Charlemagne, qui s'étendait de l'Eyder au Garigliano, et du Raab à l'Océan, était entre la Meuse et le Rhin, à Aix-la-Chapelle ; et les empereurs allemands, ses héritiers prétendus, menacèrent souvent de là l'indépendance européenne. Louis XIV, en ramenant la France au Rhin, conjura cette menace. La première République française, qui prit toute la rive gauche du fleuve, assura tout à fait cette indépendance, et le premier Empire français, en passant sur la rive droite, la menaça de nouveau à son tour. Les traités de 1815, qui partagèrent plus ou moins équitablement les rives du fleuve entre plusieurs peuples, avaient établi sur ce point un équilibre un peu factice, mais qui dura longtemps. La nouvelle puissance prussienne, en reprenant violemment presque tout le cours du fleuve sur

ses deux rives, redevient la plus formidable puissance de l'Europe. Pour l'indépendance et la sécurité des peuples, le Rhin doit être une limite.

Il y a à peu près deux mille ans, un siècle avant la naissance de Jésus, une bande de sauvages, vers la partie inférieure du cours de ce fleuve, passait, en fendant le courant sur de légères embarcations, de la rive droite sur la rive gauche. Après avoir pillé les terres bien mieux cultivées de cette région qui appartenait à la race gauloise, ils s'établirent dans le pays de Tongres, d'où ils conservèrent le nom de *Tongriens*, sur la Meuse; mais, dès leur arrivée, on les désigna, ainsi que bientôt les habitants du pays d'où ils venaient, sous le nom de *Germains* que la terreur, nous dit Tacite, leur confirma. Etait-ce le nom que se donnaient eux-mêmes ces sauvages, de deux mots allemands qui veulent dire : hommes de guerre (1)? Les Gaulois, au contraire, ont-ils, dans la vieille langue celtique, donné à leurs voisins, à cause des cris de guerre qu'ils poussèrent longtemps encore, avant de combattre, le nom de *Braillards* qui s'étendit à la race entière dont ils étaient séparés par le long et large cours du Rhin? Je laisse ce débat aux étymologistes. Toujours est-il que cette dénomination fut au moins de bonne heure, grâce aux Gaulois, répandue à Rome, puisque les fastes *capitolins* font mention, dans le triomphe de Marcellus, en 222 de Rome, sur les Insubres et les Germains, du gaulois Satotricus et du germain Viridomar. Dès cette

(1) Tac., *Germ.*, II. — Grimm, *Gesch. der deuts. spach.*, II. 786. — Zeuss, *Gramm. celt.*, II, 791. — M. Waitz se déclare pour l'invention de ce nom par les Gaulois. *Deutsche Verf.*, I, p. 27.



époque, en effet, les Gaulois, les Romains, et nous après eux, nous avons appelé *Germains* l'ensemble des peuples qui habitent au nord des Alpes et à l'est du Rhin, et *Germanie* le pays qu'ils occupent.

Quatre ou cinq siècles après l'excursion de ces pillards de la peuplade Tongrienne, d'autres tribus de la rive droite du Rhin, faisant leur séjour au sud, entre le cours du Mein et le fleuve, formèrent une association guerrière, pour la défense ou pour l'attaque, au milieu de leurs voisins. Fiers de leur nombre ou de leur valeur individuelle, ils prirent le nom d'Allemands (Allemann), qui signifie tous hommes ou tous les hommes. Les Francs, de même race, mais qui étaient alors passés presque tous, par suite d'invasion et d'intrusion, sur la rive gauche du Rhin et se trouvaient maîtres de la Gaule, eurent plus d'un démêlé, sur les bords du grand fleuve, avec cette remuante et agressive confédération, et ils s'accoutumèrent aussi à comprendre, sous ce nom, tous les peuples que les Romains désignèrent sur la rive gauche par celui de Germains. C'est ainsi que les Romains, les Français et les peuples latins ont souvent donné à la race dont nous faisons l'histoire deux dénominations inexactes, sous lesquelles elle ne se reconnaît point elle-même. A vrai dire, divisée longtemps en peuplades ennemies, qui n'avaient rien de commun les unes avec les autres, elle n'avait point et n'éprouvait point le besoin de se donner de nom commun, générique. Les Romains seulement lui en donnèrent un, parce qu'ils lui reconnaissaient des traits communs. Mais les Germains n'étaient point encore arrivés à cet état d'esprit qui commence à généraliser, lorsque, pour la première fois, ils apparaissent dans l'histoire. Le nom même de Teutons est encore un nom par-

ticulier à une branche de la nation; il est, comme celui des Cimbres, un nom de peuple et non de race. Pour la race, même la nation entière, point de nom général, jusqu'à ce que celui de Theotisk ou Theutisck, au neuvième siècle, et enfin celui de Deutsch, se soit étendu à tous les hommes et à tout le pays où nous avons vu les Germains et la Germanie *(die Deutschen, Deutschland)*.

Nous comprenons fort bien que nos voisins gardent leur nom de *Deutsch* ou *Teutsch* (ils varient à ce sujet), d'abord parce qu'il leur appartient, ensuite parce que leurs savants le font dériver de racines très-flatteuses pour eux : Max Muller, de *Tui* ou *Dios*, qui leur donne un cachet divin, et un autre de *Diet* (peuple), qui leur inspire la prétention d'être le peuple par excellence. « Nous sommes *Deutsch,* » s'écrie encore un de leurs derniers historiens, « c'est-à-dire le *peuple*. » Pour nous, qui n'avons pas les mêmes raisons, nous raconterons cette histoire sous le nom de Germanie, pour les temps anciens, et d'Allemagne, pour les temps modernes, afin de nous conformer à notre usage (1). Les Allemands ne comprennent-ils pas bien, sous le nom de *Welsches*, les peuples français ou latins, les pays de l'ouest et du sud, en y attachant même l'expression d'un mépris ou d'une antipathie que nous avons eu le bon goût de ne jamais apporter dans l'usage des mots de Germanie et d'Allemagne. Nous avons d'au-

(1) Comprend-on que les traducteurs, d'ailleurs fort infidèles et lourds, de Pfister et de Luden, aient prétendu nous faire lire pendant des volumes l'histoire de nos voisins sous les dénominations continuelles des *Deutsches* et du *Deutschland?* Aussi ne les a-t-on point lus. (Voir la récente *Histoire du peuple allemand,* par David Muller.)

tant plus le droit de conserver, pour les désigner, ces noms devenus traditionnels chez nous, que pendant longtemps, au moyen âge, les Danois les appelaient *Allemani*, les Français *Thiois*, les Italiens *Tedeschi*, et les Anglais *German*, tant ils furent peu connus, pendant longtemps, sous un nom commun à tous?

La région européenne où s'est fixée au sol et constituée la nation dont nous allons faire l'histoire, n'a pas elle-même de limites immuables et bien déterminées. Elles ont varié, varient et varieront encore avec les destinées, la force ou la faiblesse, l'ambition ou la sagesse de la race allemande. En général, le centre du continent européen est le sol qu'elle s'est approprié, dont elle a fait son gîte, où elle a édifié, vécu, s'est perpétuée, multipliée et d'où elle a lancé, trop souvent, sa population surabondante et vagabonde, par conséquent inquiète et remuante, sur les autres contrées de l'Europe pour les bouleverser et s'y faire place. Des rives septentrionales de la mer du Nord et de la Baltique, ou des montagnes ou plateaux du centre de l'Europe qui conduisent aux grandes vallées de cette région, elle a atteint les hautes Alpes qui séparent l'Europe septentrionale de celle du midi, et le cours du Rhin qui sépare l'Europe du centre de celle de l'occident. Au delà, elle a même regardé avec convoitise les beaux pays de l'ouest et du sud. Ainsi, la grande muraille centrale des Alpes ne l'a pas arrêtée au midi; à l'ouest, le Rhin, de ses sources à ses triples et marécageuses embouchures, la chaîne des Vosges, la Moselle même et la Meuse, avec les vieilles et toutes celtiques Ardennes sur ces deux cours d'eau, ne l'ont pas toujours contenue. Enfin, si, au nord, le petit cours de l'Eyder danois, dans la presqu'île du Jutland, a souvent

été franchi ; à l'orient, l'Elbe, dont le nom est slavon (Labbe), l'Oder, tout à fait slave (Wiadro), et la Vistule elle-même toute polonaise, ont vu, sur leurs rives inférieures et leurs embouchures, arriver ou se retirer successivement les différentes couches de cette race aussi mouvante que les sables de ces fleuves à leurs embouchures. Emigrante par essence, la race teutonique a laissé des dénominations qui lui appartiennent à la Lombardie et à la Bourgogne, des épaves de peuple, sur le plateau transylvanien et dans les plaines de la Hongrie arrosées par la Theiss, sur les bords des hauts lacs suisses, comme sur les pentes des ballons des Vosges, et aux embouchures de la Vistule et du Niémen. Aujourd'hui encore ne traverse-t-elle pas l'Océan pour faire le plus gros contingent de la colonisation de l'Amérique du Nord, comme autrefois elle a colonisé la Grande-Bretagne et fait l'Angleterre ?

Il va sans dire que, décidés à nous attacher aux destinées politiques d'un pays et d'un peuple, et non d'une race entière, nous ne laisserons pas, comme quelques écrivains allemands l'on fait sciemment, et non sans intention ambitieuse, dévier cette histoire de son but pour suivre, à travers les monts et les mers, dans toutes les parties de l'Europe et même du monde, les ramifications souvent désordonnées et exubérantes du tronc allemand. Nous ne consentirons pas à voir l'Allemagne partout où coule le sang allemand et où retentit un mot de la langue allemande. L'Angleterre, bien plus sage et plus libérale, en est à préparer et à favoriser l'émancipation de ses anciennes colonies, dans lesquelles elle ne veut voir que de libres enfants. La France a, en Belgique, en Suisse, au Canada et ailleurs, des congénères dont elle ne cherche à faire rentrer, ni l'histoire dans son histoire, ni le

territoire dans ses frontières; la Russie ne réclame pas avec la même âpreté tous les Slaves; l'Allemagne seule fait entrer souvent l'histoire du monde dans sa propre histoire; ainsi elle déborde dans la Lombardie, dans la France, dans le Danemarck, en Russie et ailleurs. Nous la ferons rentrer ici dans son lit.

I

Le sol natal, l'*area* véritable, le *vaterland* de l'Allemagne, de la Baltique aux Alpes et du Rhin au cours de l'Oder ou aux embouchures de la Vistule, se place en moyenne, c'est-à-dire en tenant compte des sinuosités du langage, de la race et des variations historiques, entre les 48e et 55e degrés de latitude nord, et les 4e et 17e de longitude est; tantôt en deçà, tantôt au delà de ces lignes mathématiques, dans une étendue de 62,000 kilomètres ou 32,650 lieues carrées, à peu près. Il se trouve donc situé sur les limites de la zone tempérée et de la zone glaciale.

Dans l'ordre de création géologique, l'émergement, du fond de l'Océan primordial, des masses de gneiss et de granit qui forment le célèbre quadrilatère de la Bohême, et, plus au nord, du groupe noueux et métallifère du Hartz, a formé, au-dessus des eaux, le premier sol habitable de l'Allemagne. C'étaient comme deux îlots de terrains primitifs sur la mer, peuplés de mollusques et de polypiers, aux premiers âges de la création; ils regardaient, au midi, les premières assises granitiques des Alpes commençantes, et, au sud-est, quelques ballons des Vos-

ges et de la Forêt-Noire. L'élévation progressive des couches de calcaire, de grès et de gigantesques débris de fougères marines a donné ensuite naissance à la contrée nord-ouest de l'Allemagne où se trouve, en effet, le plus de houille, de Saarbruck à la Westphalie, et d'Aix-la-Chapelle à la Hesse. Ces terrains ont comme soudé ces îlots les uns aux autres, et, avec de nouvelles couches de marnes irisées et de matières argileuses, *muschelkalk*, achevé de créer la plus vieille partie du sol allemand, l'Allemagne centrale. C'est l'époque où vivaient encore, au milieu d'immenses fougères, les crocodiles, les gigantesques sauriens, et, dans l'air, les oiseaux de proie dont on voit les énormes pattes empreintes sur le calcaire. Les vallées actuelles du Rhin, du Danube, et toute l'Allemagne du Nord, encore alors sous l'eau, formaient comme trois grands golfes de mer peuplées aussi de monstres marins de même dimension.

Une chaîne, de composition jurassique, allant, des monts de Bohême à l'extrémité sud de la Forêt-Noire, rejoindre les assises des Alpes, commença à diminuer ces golfes maritimes tournés vers le nord et l'orient, à l'époque même où le Jura éleva l'une des barrières de la France. Enfin, quand la mer, en se retirant peu à peu, déposait au pied des premières chaînes le terrain crétacé fait de la décomposition de ses coquillages; les grandes éruptions volcaniques de laves, de basalte et de trachyte, auxquelles l'Europe doit les plus hauts sommets et les contours des Alpes comme la charpente osseuse de l'Allemagne, achevèrent de constituer ce sol en le séparant d'abord de l'Italie et en poussant au centre, de l'est à l'ouest, un relief de montagnes qui devait le séparer aussi des terrains tertiaires abandonnés, au nord, par la mer, et de ceux for-

més d'alluvions au midi par les fleuves en train de chercher leurs lits. Les Alpes soulevées poussèrent alors, en effet, le Rhin vers le nord, entre les Vosges et la Forêt-Noire, et versèrent au Danube, sorti de la même forêt, ses nombreux affluents, pour préparer les terrains quaternaires d'alluvion. Les roches éruptives du centre de l'Allemagne séparèrent du sud et de l'ouest, avec les massifs anciens, les terrains tertiaires lentement émergés de la mer glaciale, c'est-à-dire toute la plaine, plus ou moins ondulée, qui va de la mer du Nord à la mer Noire.

On voit, par là, que la haute Allemagne, avec ses montagnes et ses plateaux les plus élevés au-dessus du niveau de la mer, de la Bohême à Aix, et du Hartz à la Forêt-Noire, a été formée la première. C'est là aussi que l'on trouvera ses premiers habitants et ses premiers états. Quant aux territoires confédérés ou annexés du Nord : Mecklembourg, Hanovre, Poméranie, aux plaines les plus déprimées de l'Alsace, des Pays-Bas, dans le bassin du Rhin; de la basse Autriche et de la Hongrie, dans le bassin du Danube; tout cela a été bien plus tard abandonné par la mer ou créé par les fleuves. La Prusse, particulièrement, avant d'émerger, était au fond d'une vaste mer qui allait baigner la Scandinavie formée par les montagnes de la Norwége dans les premiers temps. Les blocs erratiques faits de granit et de grès quartzeux, que la période glacière a porté là de la Scandinavie et de la Finlande, et qu'on trouve dans les bassins de l'Elbe et de l'Oder jusqu'aux monts de la Bohême et du Hartz, ont commencé à affermir son sol composé d'argile et des galets que les fleuves ont roulés lentement avant de les fixer par leurs alluvions.

Arrivée à la période actuelle, l'Allemagne nous appa-

rait presque entièrement couverte de forêts coupées de cours d'eau, de lacs et de marécages, et ne présente des plaines nues et sablonneuses que dans ses parties basses. Aujourd'hui encore, les forêts occupent, de leurs magnifiques restes, plus de la quatrième partie de l'Allemagne, 10,000,000 d'hectares. Presque toutes ses chaînes de montagnes s'appellent des forêts; de là partaient et partent encore les épais fourrés qui descendent dans ses plaines.

Telle était cette impénétrable et sombre forêt Hercynienne qui inspirait tant d'effroi aux Romains. « Nul, » dit César, « ne pouvait se vanter d'avoir vu où elle commence et où elle finit. » Sans en sortir, on marchait de suite soixante jours. Elle commençait, pour les Romains, à la Forêt-Noire, sur les bords même du Rhin et sous le nom de *Martiana Sylva*, en épais bois de sapins, de pins et de bouleaux enlacés par des haies de cornouillers et d'églantiers. Plus clair-semée et faite de noyers, de châtaigners, de poiriers et d'arbres à fruits sur les pentes orientales de cette chaîne, elle s'épaississait de pins rouges et de genévriers sur la chaîne du Jura allemand, s'entrecoupait encore çà et là de vastes clairières, mais s'assombrissait de nouveau complétement en atteignant les noirs sapins et les mélèzes de la forêt de la Bohême *(Sylva Gabreta)*. Les pins, embarrassés de néfliers, de sureau et de houblon du massif noueux du Fichtelgebirge, point le plus important de cette orographie, servaient ensuite de transition à la région des fortes et belles essences du chêne, du hêtre et du frêne qui couvraient les plateaux de granit et les sommets volcaniques qui séparent le nord du midi, et s'étendaient presque jusqu'au Hartz primitif où se retrouvait le sapin. Elle finissait, en s'éclaircissant en plaine, dans les pins communs, au milieu des

bruyères, des tourbes marécageuses et le long des cours d'eau de l'Allemagne du Nord. (1)

Rien de plus effrayant que ces futaies hautes et épaisses où, selon Pline, les arbres croissaient si forts et si serrés, que souvent leurs racines se rencontraient, se courbaient jusqu'à sortir de terre et formaient des arcades assez hautes pour laisser passer un homme à cheval. Les animaux y pullulaient en quantité, l'uroch *(urus)*, un reste des animaux monstrueux d'autrefois, presque aussi gros, dit César, que l'éléphant; le bison, le renne probablement, maintenant relégué plus au nord, comme l'ours et le loup encore présents parfois dans la Bohême et les Ardennes; l'élan qui faisait son lit dans les branches des arbres, d'où l'homme, toujours occupé de chasse, sut bientôt le faire tomber; le sanglier dans les marais, le cheval haut et fort dans les plaines septentrionales, plus petit, mieux fait dans les vallées alpines; le bœuf petit, au contraire, dans le nord stérile, mais plus fort et grassement nourri de l'herbe des collines et aux bords des ruisseaux de la haute Allemagne, formaient les hôtes principaux de ces sombres profondeurs. Les lynx, les loutres et les castors, qui deviennent rares, les cerfs, le daim, les chamois et le menu gibier encore abondants, l'aigle et le héron isolés sur les montagnes, l'oie innombrable dans les marais du nord, s'y comptaient alors par myriades.

Malgré l'uniformité que l'étendue de la forêt donnait à la vieille Germanie, on pouvait y distinguer, comme dans l'Allemagne d'aujourd'hui, trois parties bien diffé-

(1) Pomp. Méla, III, III : *Hercynia dierum sexaginta iter occupans.*

rentes par leur nature, leur climat et leur physionomie.

La première, de création plus ancienne dans son ensemble, la plus élevée au-dessus du niveau de la mer et la plus méridionale forme, au centre du continent européen, comme un vaste, montueux et inégal plateau que dominent, au midi, les hauts glaciers des Alpes, et au nord, les sommets de granit ou de basalte moins élevés de la chaîne Hercynienne de séparation entre le nord et le midi. Elle est entourée de tous côtés, ou coupée en sens divers, par des chaînes de montagnes toutes couvertes de forêts (1), et sillonnée par de rapides et profonds torrents qui se précipitent, à travers leurs escarpements, leurs échancrures, leurs vallées, pour s'arrêter en plaine, dans des lacs assez profonds, et former les plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin et le Danube, qui sont des torrents à leur source et presque des mers à leurs embouchures : c'est la haute Allemagne. Au fond de ses vallées, elle est encore élevée, par exemple au Boden-See (lac de Constance) et dans les plaines du Danube, de 1,200 à 1,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Située plus au midi, abritée par les montagnes contre les vents et les influences maritimes, offrant fréquemment, sous les sommets couverts de neiges pendant l'hiver, de creuses mais larges vallées baignées du soleil de l'été, elle a un climat assez régulier, une température douce, une atmosphère salubre et claire, de riches prairies sur les pentes des montagnes, et des plateaux favorables à toutes sortes de productions, et particulièrement de céréales. Là où l'élévation des montagnes et la rapidité des pentes réu-

(1) *Terra ipsa multis impedita fluminibus et magna ex parte silvis et paludibus invia.* Pomp. Méla, III, III.

nissent, selon la saison, les deux températures extrêmes et amènent parfois de terribles orages, elle peut rapprocher des glaciers et de la région des sapins et des mélèzes du Tyrol les vignes de la Styrie.

Dans la seconde région, formée de quelques sommets et terrains de création primitive qui s'adossent à la première, mais surtout d'alluvions de la dernière période, les montagnes granitiques ou volcaniques s'abaissent bientôt, les forêts s'éclaircissent et se perdent, vers le nord, dans des landes ou de grandes plaines de sables et de tourbières, entre-coupées de marécages. Ce territoire est traversé de larges cours d'eau, à pente à peine sensible, qui inondent souvent leurs rives, communiquent parfois entre eux par des marais et finissent, dans des terres humides (1), par de profonds estuaires semés d'îlots abruptes et de bancs de sables funestes aux navires : c'est la basse Allemagne. Tournée vers le septentrion, exposée à tous les vents, à tous les brouillards de la mer orageuse du Nord et de la triste Baltique, elle est plus froide, plus humide, coupée de vastes landes, de bruyères, moins favorable à la culture et couverte, une grande partie de l'année, d'un ciel gris de plomb chargé de brume.

La troisième région, qui n'appartient pas exclusivement à l'Allemagne, mais qui contient ses états les plus occidentaux, est longitudinale, au contraire des deux autres qui se séparent dans le sens de la latitude. Elle descend, du midi au nord, des Alpes centrales à la mer du Nord,

(1) Tac., *De Mor. Germ.*, V : *Terra et si aliquanto differt, in universum tamen aut silvis horrida aut paludibus fæda.* — *Annales*, I, 23, 24, 63 : *Angustus trames vastas inter paludes; cætera limosa, tenacia gravi cœno, etc.*

par la pente naturelle du versant auquel elle appartient, et participe ainsi de la nature et du climat de la haute et de la basse Allemagne ; c'est le bassin du Rhin : une longue vallée, tantôt large, tantôt étroite, selon l'écartement des montagnes qui l'encadrent majestueusement de loin, l'accompagnent à une moyenne distance ou le serrent de près, et qu'il n'abandonne que pour finir, en s'ébranchant, dans la mer du Nord. Ce fleuve européen suffit, en effet, du Saint-Gothard à ses embouchures, pour contenir, entre le Jura et les Alpes Algaviennes, une Suisse rhénane; dans la belle et riche vallée d'alluvion formée entre les Vosges et la Forêt-Noire, une France et une Allemagne rhénane; à travers les montagnes plus rapprochées qu'il traverse ou contourne plus bas, une Bavière, une Hesse, une Prusse rhénane, et enfin, entre ses embouchures, des Pays-Bas rhénans. Dans ce long parcours de 450 lieues, il unit tous les avantages et tous les inconvénients de la nature et du climat de la haute et de la basse Allemagne, pour les équilibrer souvent de la façon la plus heureuse, même vers le nord, comme, par exemple, là où le Mein et la Moselle se donnent comme rendez-vous dans son lit, entre le Taunus et le Hundsruck, et forment de ces beaux cours d'eau, de ces collines moyennes, boisées et riches en eaux thermales et minérales, l'un des plus aimables et des plus salubres pays de l'Allemagne et même de l'Europe.

II

On peut appeler du nom tout à fait allemand de chaîne Hercynienne, du vieux mot *Harz*, la chaîne de séparation

entre le nord et le sud de l'Allemagne. C'est une suite de plateaux élevés surmontés de hauteurs de moyenne dimension et couvertes de forêts, qui se dirige, de l'est à l'ouest, au centre du pays, depuis l'Altvater, le vieux père des Sudètes (4,600 pieds), jusque vers le milieu du cours du Rhin. Elle regarde, comme à égale distance, les cimes pointues et dentelées, les glaciers escarpés, les énormes échancrures de la chaîne parallèle des grandes Alpes, et, au nord, la ligne brumeuse, pâle et plate des rivages de la mer du Nord et de la Baltique. Les masses basaltiques et les sommets coniques et chauves des *monts Géants* (Riesengebirge), qui se détachent des Sudètes, atteignent 4,800 pieds et, nourrissant à leurs pieds le pin et le hêtre, commencent, de l'est à l'ouest, cette séparation montueuse. Elle est continuée par les riches *monts Métalliques*, Erzgebirge (3,800 pieds), qui inclinent légèrement vers le sud-ouest leurs flancs plus abaissés, plus arrondis, où l'argent, l'étain, le cobalt et le nikel, ainsi que les eaux chaudes et sulfureuses, se cachent sous le sapin et le mélèze. Le sommet granitique du Fichtelgebirge (forêt de pins), haut de 3,250 pieds, au centre des *montes piniferi* des Romains, rattache, dans cette direction, les monts Métalliques, par les plateaux allongés du Frankenwald, aux sommets âpres et volcaniques, aux cratères du Rhœn et du Spesshart (3,000 pieds), abondants en mines de fer; et la chaîne de séparation se termine par la masse du Taunus (2,600 pieds), célèbre par ses beaux sites et ses abondantes eaux sulfureuses et minérales, sur les bords du Rhin, vers le milieu de son cours.

Les grandes Alpes, au nom tout celtique, qui font face à la chaîne Hercynienne tout allemande, ne bornent, au midi, que dans une partie, qui n'est pas la plus élevée de leurs

cimes, la haute Allemagne, puisque les pentes des Alpes centrales, avec le Saint-Gothard et les sources du Rhin, appartiennent à la Suisse. Ce sont les Alpes Rhétiques, nommées par les Celtes, plus connues sous le nom d'Alpes du Tyrol, qui, du mont Maloia au pic des Trois-Seigneurs (12,000 pieds), et percées seulement par le col de Brenner, séparent les sources de l'Inn de celles de l'Adige, et le Tyrol allemand du Tyrol italien. Elles sont continuées par les Carniques qui séparent les sources de la Drave de celles de la Piave, et la Carinthie autrichienne de l'italienne Vénétie. Ces sommets rappellent, par leur dénomination même, à l'ombre du *pinus cimbra* et avec la saveur odoriférante de l'œillet alpin et de la valérianne celtique, les temps de la première prise de possession des hauteurs par les Galls et les Celtes, et, déjà, dans leurs basses vallées tournées vers l'orient et plantées de chaudes vignes et de quelques oliviers, elles annoncent le sud.

Les rameaux que les Alpes envoient au nord, vers le massif Hercynien, et ceux que le massif Hercynien dirige au sud, vers les Alpes, achèvent d'encadrer l'Allemagne méridionale. Le Schwartzwald, ou la chaîne de la Forêt-Noire, détachée des Alpes centrales par les Algaviennes vers le nord-ouest, et son prolongement, la volcanique forêt d'Odin, l'Odenwald, forment, en effet, avec le cours moyen du Rhin, sa double barrière occidentale. La chaîne de Bohême, que les monts Métalliques envoient du Fichtelgebirge vers le sud-est, aux rives du Danube et la chaîne des Noriques qui se détache des Alpes Rhétiques, du midi au nord-est, pour finir en roches et en collines aux bords du même cours d'eau, vers un des affluents de cette rive, la Leitha, forment, de ce côté, d'une manière plus onduleuse et plus indécise, sa limite orientale.

Maintenant, du point milieu de la chaîne de séparation entre le nord et le midi, à égale distance de l'est et de l'ouest, c'est-à-dire du Fichtelberg, comme du sommet d'un angle, si l'on suit, vers le sud-ouest, le relief du Jura franconien et du Rauhe-Alp jusqu'à la chaîne du Schwartzwald, et vers le sud-est, le massif épais, sombre et granitique des monts de Bohême, rejoints par les monts de Moravie qui tombent des Géants, au nord-est, pour enfermer avec eux un pays qu'on ne peut pas dire purement allemand, la Bohême, on verra que toute cette région est nettement divisée, par les chaînes qui l'encadrent ou qui la parcourent, en trois bassins opposés dos à dos et tournés, l'un vers le couchant, le second vers l'orient, le troisième vers le nord, et qu'elle constitue ainsi l'un des pays les plus accidentés et les plus pittoresques de l'Europe.

Le Danube *(die Donau)* est un vieux mot celte qui signifie courant rapide ; les anciens l'appelaient l'Ister, surtout dans son cours inférieur. C'est aussi un fleuve européen, puisqu'il part du centre de l'Europe, de l'angle formé par les Alpes de Constance et de la Forêt-Noire, pour traverser, de l'ouest à l'est, presque toute l'Europe et aboutir à la mer Noire, en arrosant les pays les plus divers, en abreuvant les races les plus éloignées les unes des autres.

Il n'est en effet exclusivement allemand, qu'en rassemblant les eaux qui descendent d'étage en étage des Alpes, du Jura franconien et de la forêt de Bohême comme d'un triangle montagneux, pour trouver avec lui leur lit commun dans les plaines d'alluvion grasses et fertiles, quelquefois marécageuses, qu'ils ont formées. Issu de trois sources, sur les pentes orientales de la montagne d'Abnoba, divinité celtique, selon les Romains, il court rapidement

à l'est par une vallée ouverte, décrit, en se grossissant d'eaux bourbeuses, vers le nord-est une courbe ouverte au midi, le long du Rauhe-Alp et du Jura franconien, jusqu'à ce qu'il rencontre les bases granitiques de la forêt de Bohême et reprenne sa direction vers le sud-est. Dans ce trajet, il reçoit, à sa droite, de belles rivières venues de loin, des Alpes Algaviennes, l'Iller et le Lech; des Tyroliennes, l'Isar et l'Inn aux eaux bleues et limpides, et, sur la droite, du Jura franconien et de la forêt de Bohême, de petits torrents, l'Altmuhl et le Naab. Tumultueux, troublé par l'affluence de tant de cours d'eau, mais gonflé et profond, assez promptement large et navigable, le Danube est, tout à coup, en aval de l'Inn, entravé, resserré à gauche par les monts de Bohême et de Moravie qui y tombent comme à pic, et à droite par le dernier contrefort des Noriques, le Hausruck, qui ferment ce bassin supérieur. Alors il s'embarrasse de rochers, de tourbillons, de gouffres, se voit arrêté, coupé, par le roc de Warth, en deux bras torrentueux, jusqu'à ce que ce défilé tourmenté s'entr'ouvre, au nord et au midi, entre les collines plus adoucies du Wildegebirge et du Kahlenberg, pour l'introduire dans un nouveau bassin plus vaste, mais moins beau et moins varié que le premier. Grossi alors de la Morawa et du Raab, formant avec le Waag, venu du Majura, la grande île de Schutt, il reprend son cours oriental plus large et plus paisible, quelquefois débordant, entre quelques collines envoyées des Carpathes, à gauche, le Wienerwald,et le Baconierwald à droite; mais il le change tout à coup vers le sud, pour recevoir la Save et la Drave tombées du plus épais des Noriques, et, c'est là que par un nouveau coude à angle droit vers l'orient, il ramasse la Theiss, et loin du centre de l'Europe, après avoir passé

par les Portes-de-Fer, contre-forts des Carpathes et des Balkans, il va finir dans la mer Noire, comme le Rhin dans la mer du Nord.

Le Fichtelgebirge forme, avec la partie de la chaîne Hercynienne qui sépare la haute de la basse Allemagne jusqu'au Taunus, et la ligne du Jura franconien et du Rauhe-Alp, le sommet du triangle de montagnes dont le Schwartzwald et l'Odenwald, sur la rive droite du Rhin, sont la base. Telle est la figure du bassin secondaire, tributaire du Rhin moyen, qu'on trouve dans la haute Allemagne, adossé au bassin du Danube et tourné vers le couchant. Le Mein, sorti du Fichtelgebirge, à l'angle nord-est, et suivant fidèlement, dans son cours long et sinueux vers le couchant, tous les détours et contours des chaînes Hercyniennes qui le retiennent dans la haute Allemagne, est bien, comme au pied d'un rempart, le fossé de séparation entre le nord et le midi, comme celles-ci en sont la crête. Il ne reçoit d'affluent un peu considérable que sur la gauche, des hauteurs plus éloignées du Jura franconien, entre autres la Regnitz et la Tauber. C'est dans l'angle sud-ouest, formé par le Schwartzwald et le Rauhe-Alp, que prend sa source le second cours d'eau de ce bassin triangulaire, le Necker. Il se fraie un chemin, à travers les collines, vers le nord, derrière la Forêt-Noire, en recevant le Kocher et le Jaxt qui descendent du Rauhe-Alp à travers un riant plateau. Mais l'un et l'autre, le Mein et le Necker, après avoir traversé les plus molles, les plus verdoyantes vallées, plantées de bouquets de châtaigniers et d'amandiers, sont obligés de faire une trouée violente pour arriver au Rhin par des gorges étroites et sinueuses : le Necker entre le Schwartzwald et l'Odenwald, le Mein, avec plus d'aisance, entre l'Odenwald et le Taunus.

Les quatre chaînes des Géants, d'Erzgebirge, de Bohême et de Moravie donnent la forme d'un vrai quadrilatère de montagnes et de forêts, connu de toute antiquité sous le nom de Bohême, au troisième bassin, qu'on ne saurait dire exclusivement allemand, puisque d'autres races s'y sont toujours trouvées et s'y trouvent encore mêlées. Fort élevé dans son ensemble, mais tourné vers le nord, il sert plutôt de transition entre la haute Allemagne et la basse, de ce côté. Atteignant, en effet, presque la région des neiges dans les monts Géants et Bohémiens, il est plus froid que les deux autres bassins, bien que l'action plus rapide et plus forte du soleil y rétablisse souvent l'équilibre. Mais son inclinaison en sens inverse dirige vers le nord tous les cours d'eau qui y naissent et se donnent rendez-vous au centre par un nombre infini de petites vallées, entre autres la Moldau *(Moldawa)* toute bohémienne, l'Eger *(Oritza)*, quand l'Elbe, sorti d'une cime neigeuse des monts Géants, se précipite comme un torrent sur un lit de roc, les recueille et, après avoir quelque temps cherché un passage, fait une trouée entre les rocs escarpés où se rencontrent l'Erz et le Riesengebirge et, par ce défilé célèbre, s'échappe désormais sans entraves dans les plaines de la basse Allemagne.

La seconde grande région de l'Allemagne est beaucoup moins montueuse et accidentée que la première. Quatre larges cours d'eau parallèles les uns aux autres l'arrosent en coulant, du sud-est au nord-ouest, à travers des plaines basses et marécageuses qu'interrompent rarement les derniers prolongements des chaînes de la haute Allemagne. La chaîne Hercynienne de séparation n'envoie, en effet, dans la partie occidentale de la basse Allemagne, que deux

ramifications importantes. La première, qui part du Fichtelgebirge, vers le nord, est une chaîne étroite de hauteurs moyennes, couverte de pins, de sapins, de chênes et de hêtres, interrompue par de vastes clairières ou prairies et des vallées agrestes et bien arrosées, qu'on appelle la forêt de Thuringe ou de Thor (Thuringerwald). Elle se termine par le massif primitif de granit, de marbre et d'ardoise, revêtu à ses pieds de vertes forêts et de pins à ses sommets, si célèbre, sous le nom de Hartz, par ses couches de plomb, de cuivre, de fer, ses pétrifications et ses débris fossiles, et par son sommet le plus élevé, le Bloksberg ou Broken, haut de 3,510 pieds, qui, au plus épais de la forêt, a tant prêté aux sombres légendes. La seconde, moins importante encore, se détachant plus à l'ouest, part dans la même direction nord du Rhœngebirge. Elle se compose des roches volcaniques, âpres, pierreuses au sommet, semées de bois dans les vallées, du Rothar et de l'Eggegebirge, où le Meissner atteint une certaine hauteur, qui s'épanouissent, en se terminant, dans la forêt historique de Teutoburgerwald, épais fourré de collines et de bois où se fortifièrent et s'unirent les Teutons conjurés contre le Romain Varus, sous l'empereur Auguste. Les montagnes de ce pays ne donnent guère que du fer et des eaux thermales et sulfureuses.

L'Oder est le premier cours d'eau qui arrose au nord-est la basse Allemagne. Sorti de la forêt de Liebau, au pied des Sudètes, dont il déracine les chênes, il arrive en désordre dans les basses plaines, change souvent de lit, se répand au travers des marais, des lacs de tourbe, des sables où croît le pin commun, se grossit de la Wartha, qui vient de pays tout slaves, et finit, par plusieurs bouches, dans un delta de bassins d'eau douce et de lagunes mouvantes sé-

parés de la Baltique par les îles d'Usedom et de Wollin. Il sert à peu près de limite orientale à l'Allemagne du Nord, quoique la race allemande domine le cours inférieur de la Vistule, en s'étendant le plus qu'elle peut sur les rives orientales de la Baltique, vers les deltas et Nehrungs, que forment la Vistule et le Niémen, au Frische-Haff et au Curische-Haff.

L'Elbe, qui s'échappe du défilé de l'Erz et des Géants pour se diriger vers la mer du Nord, reçoit, à travers les plaines monotones et marécageuses de la rive droite, le Havel, grossi de la Sprée, qui communique, à travers des terrains bas, avec l'Oder. Sur sa rive gauche, beaucoup plus variée, il recueille les nombreux cours d'eau qui tombent des ramifications boisées de l'Erzgebirge et de la forêt de Thuringe et se réunissent dans la Mulda et le lit à couche de sel de la Saale grossie de l'Unstrutt, pour former un pays boisé, montueux, riche et plantureux, qui a donné à la vieille Saxe la réputation d'une Suisse allemande. Alors, grossi de toutes ces eaux, il incline vers le nord-ouest, à travers de longues landes et de la terre de bruyère, et, en arrivant à la mer du Nord sur des bas-fonds, prend une largeur immense qui ressent le flux à plus de 22 milles dans les terres.

La Fulda et la Werra, qu'encadrent, au midi, la forêt de Thuringe, le plateau de Gleichberg et le Vogelsgebirge, forment le troisième grand fleuve de l'Allemagne du Nord. Bordé à droite par de petites collines chargées de pins, mais sans nom, à gauche par les hauteurs plus considérables, et célèbres de bonne heure, de Teutoburg, il s'échappe tout à coup de cette double chaîne de collines qui l'enserre étroitement, par une sorte de défilé très-pittoresque *(Porta Westphalica)*, pour finir, après avoir reçu l'Al-

ler, grossi de la Leine, mais en se traînant paresseusement au milieu d'un pays plat et détrempé d'alluvions, dans la mer, au milieu de bas-fonds qui en rendent la navigation très-difficile. L'Ems est un autre Weser, en petit, qui, traversant un pays de vastes tourbières, finit, dans une embouchure plus imposante, au golfe de Dollart.

Le Rhin, que les anciens Gaulois adoraient comme un dieu, et que les Allemands modernes ont chanté comme un père (1), comprend, dans son vaste bassin, en même temps qu'une partie de la Suisse, de la France et des Pays-Bas, ce que nous appelons l'Allemagne occidentale. Tombé, par trois sources, des hauts glaciers du Saint-Gothard et du Maloia, pour traverser en circuit la Suisse orientale, il ne commence à baigner la haute Allemagne, sur la rive droite, que par le Boden-See *(lac de Constance);* il coule alors large et clair vers l'ouest, tombe tout à coup, à une certaine distance du lac, d'une hauteur de 60 pieds (Schaffouse), se précipite en écumant, augmenté de l'Aar qui lui apporte toutes les eaux de la Suisse, à travers de hautes berges, sur un sol rocheux, fait une seconde chute (Lauffenbourg), se heurte à de gros rocs (Rhinfels) qui le divisent et le tourmentent jusqu'à ce que le mont Terrible, dans le Jura, lui barre le passage et le détourne, par un coude brusque, vers le nord. Là, plus large et plus profond, navigable, interrompu seulement par des îles boisées qu'il contourne aisément, mais en rongeant parfois ses rives, il s'engage à égale distance des Vosges et de la Forêt-Noire, deux chaînes parallèles et d'égale

(1) Diod. de Sicile, V, XXVII. Les poëtes allemands disent le *Vater Rhein*.

hauteur, dans cette vallée d'alluvion de 10 à 12 lieues de large sur 50 en longueur, si célèbre par sa mâle beauté et sa solide richesse; il y recueille, sur sa gauche, l'Ill qui descend du Jura, en amont de son cours, parallèlement à son lit, pour former la belle plaine de l'Alsace (Illsass), et, sur la droite, en aval à son extrémité, le Necker qui perce entre la Forêt-Noire et la forêt d'Odin, sans compter les petits torrents qui descendent des sommets mamelonnés et couverts de sapins par les gorges des deux chaînes, comme le Zorn, la Lauter, versés par les Vosges, la Kinzig et la Murg, par la Forêt-Noire.

L'entrée du Rhin dans l'Allemagne du Nord ou la basse Allemagne se caractérise, d'abord, par un double coude qu'il fait en recevant d'un côté le Mein et de l'autre la Nahe, entre le mont Tonnerre *(Donnersberg)* et le Hundsruck, extrémités des Vosges, l'Odenwald et le Taunus, extrémités du Schwartzwald et de la forêt Hercynienne, au milieu d'une vallée arrondie et sinueuse, un peu moins étendue, mais belle encore, d'où l'on découvre toutes les hauteurs environnantes; mais là, après s'être comme épanoui, au lieu de s'élargir et de se répandre à travers de plates rives comme les autres fleuves du nord, il s'engage tout à coup dans un épais fourré de monts abruptes ou de rochers bizarres que projettent, d'un côté, les extrémités de la forêt Hercynienne, de l'autre, les derniers soulèvements, soit des Vosges, soit des Ardennes, et s'y fraye violemment passage, par mille détours, entre le Sommerwald et l'Eiffel à gauche, et, à droite, le Westerwald, dont les sommets tombent à pic dans ses eaux écumantes. Quand il ramasse, à droite, la Lahn encadrée de montagnes dans tout son cours, et la Moselle envoyée de France, claire et profonde, à travers de délicieuses collines boisées, il se

gonfle et s'arrondit, comme au milieu d'entonnoirs, pour se resserrer encore entre d'abruptes rochers; et ce n'est qu'après ce merveilleux trajet de 25 lieues que, s'élargissant majestueusement, il prend congé des montagnes au milieu des sept sommets *(Siebengebirge)* disposés en cercle sur ses rives, et incline désormais ses masses d'eaux paresseuses, grossies de la Sieg, de la Ruhr et de la Lippe, versées dans son sein par le terrain carbonifère du Teutoburgerwald, dans les plaines des Pays-Bas qu'il a mis des siècles à former, pour disparaître, par différentes bouches : le Wahal, le Lech, l'Yssel, et à travers de nombreuses îles, dans la mer du Nord.

Les côtes maritimes, basses et marécageuses de l'Allemagne, tourmentées par les orages de la mer du Nord, moins inquiétées par le calme plat et la paresse habituelle de la Baltique *(Pigrum mare),* n'ont que des embouchures larges et peu profondes, celles de l'Oder et de la Vistule, en forme de delta, encombrées d'îles, celles de l'Elbe, du Weser, de l'Ems, sans obstacles semblables, tout ouvertes mais toujours périlleuses à cause du sable mouvant. Une seule baie, qui n'est point formée par un grand fleuve, est capable de contenir une flotte, celle de Jahde. Cette uniformité n'est interrompue, entre les bouches de l'Elbe et du Weser, que par un imperceptible plateau de bruyères qui, en s'élevant insensiblement vers le nord, prolonge le sol de l'Allemagne par les belles collines de Holstein, dans le Jutland danois, dont les côtes occidentales, les marches, sont fertilisées par le limon des fleuves que le vent nord-ouest y accumule. A l'est de cette presqu'île, une avancée rocheuse (le Mecklembourg), terminée dans la mer par un cap et par l'île de Rugen, voit reparaître les chênes sur un sol moins sablonneux, et annonce déjà la région scandinave

dont les îles et les promontoires n'ouvrent que par d'étroits canaux les issues de la Baltique dans la mer du Nord.

Du delta de l'Oder à celui de la Vistule (Poméranie), là côte d'atterrissement, sans îles en vue, coupée de lacs et de marécages dans les terres, ne s'élevant pas à plus de 450 pieds au-dessus de la mer dans ses plateaux, reprend tout son aspect uniforme, sa pauvreté, sa tristesse qui la rendraient tout à fait rebutante, n'étaient quelques alluvions çà et là fertiles, et la ressource de l'ambre, du lignite et du sel pour le commerce. Une avancée rocheuse, recourbée sur elle-même et formant golfe (Dantzig), deux longues lagunes, fermées comme par d'étroites langues de terre, qui ne leur laissent qu'une issue, et séparées l'une de l'autre par une pointe stérile, le *Frische-Haff* et le *Curische-Haff*, achèvent à l'est, en remontant vers le nord, cette côte ingrate, baignée par une mer morne, limoneuse, chargée de brume et sans marée, qui offre à peine quelques mois réguliers à la navigation.

III

Si, après cette minutieuse description, on s'élevait par la pensée, en aérostat, du point à peu près central de l'Allemagne, c'est-à-dire du sommet du Fichtelgebirge, on pourrait, avec une vue assez étendue ou des lunettes assez puissantes, embrasser, dans son ensemble, cette contrée d'aspect si divers. On serait frappé d'abord, en se détournant du midi au nord, par le contraste que présentent la haute et la basse Allemagne. Là, un pays de re-

liefs revêtu de forêts verdoyantes, au moins de prairies, à travers lesquelles courent, en serpentant capricieusement de tous côtés, comme des rubans d'argent, de minces filets d'eau; ici, des plaines uniformes, grises, plates, presque sans végétation apparente, que traversent, toujours dans la même direction, par une pente insensible vers le nord-ouest, des courants d'eau, embarrassés de marécages et de flaques d'eau, que l'on reconnaît plutôt à leur largeur monotone qu'à leur éclat.

On distinguerait nettement, au midi, du sommet que l'on domine, les trois bassins, on dirait presque les trois compartiments de montagnes qui constituent la haute région. Au couchant, s'ouvrant par le Franckenwald et le Jura franconien, le premier triangle de montagnes qui verse au Rhin, à travers la Forêt-Noire, le Mein et le Necker; sur ces rives seront l'ancienne et illustre Franconie et la vieille et joyeuse Souabe, aujourd'hui le Wurtemberg et Bade. Au midi, le triangle plus grand, dont les deux côtés sont le Rauhe-Alp et la forêt de Bohême, et dont les grandes Alpes sont la base, verse, vers l'Orient, ses eaux, que rassemble le lit du Danube pour leur frayer un passage à travers les montagnes qui descendent sur lui du nord et du sud. On y trouve aujourd'hui la grasse Bavière et la haute et basse Autriche. A l'Orient est le quadrilatère de la Bohême qui rassemble au fond, comme dans un entonnoir heurté, les eaux qui s'en échappent avec peine, par la seule issue du lit de l'Elbe, vers le nord. C'est un des pays les plus vieux de l'Europe et qui conserve encore, avec son sol silurien et cambrien, et les descendants des premières races qui s'y sont mêlées, gauloises, germaines, slaves, son nom peut-être primitif.

En se tournant vers le pôle, l'œil suivrait volontiers encore les pentes couvertes de bois qui, du relief de séparation de la haute et de la basse Allemagne, s'adoucissent et s'abaissent vers le nord-ouest, et, avant de disparaître tout à fait, forment une contrée de transition entre le sud et le nord. Au pied, l'heureuse Saxe moderne s'appuiera aux monts Métalliques et à la forêt de Thuringe. Plus au nord-ouest, la Hesse ou les Hesses, occuperont les montagnes carbonifères ou volcaniques qui entourent la Werra et la Fulda et les sommets de bruyères, alternant avec les prairies fécondes, qui dominent le fossé plus riant et plus chaud du Mein.

Mais le regard se perdra ensuite, en glissant le long des cours d'eau, dans ces tristes plaines qui se confondent avec la mer. Comment reconnaître, aujourd'hui, dans une région sans relief, et où les fleuves larges, mais sans profondeur et à pentes douces, sont à peine des limites, au loin, vers le nord-ouest, la Westphalie, qui va du Weser au Rhin ; le Hanovre, du Weser à l'Elbe ; le Brandebourg, de l'Elbe à l'Oder sur les marais de la Sprée ; plus loin, dans la brume du nord, aux embouchures de la Vistule, la Poméranie pauvre, et de là, à celles du Niémen, le pays le plus excentrique et le plus morose de l'Allemagne, la Prusse. On distinguerait aussi difficilement, au sud-est, par-dessus les sommets des monts Géants, aux sources de l'Oder, la sauvage Silésie.

C'est du centre de l'Allemagne, ou des Allemagnes, comme on disait en France au quinzième siècle, et du point qui les sépare, au Fichtelgebirge, qu'on voit bien que le Rhin et le Danube sont des fleuves européens et non pas exclusivement allemands. Les sources du Rhin se perdent en Suisse, dans les replis des Alpes, et ses embouchures

se dérobent dans la mer du Nord; son cours moyen seul se rapproche, quand il reçoit le Mein qui descend du centre de l'Allemagne sur ses rives. Le Danube, qui vient baigner presque dans son cours supérieur les bases du Fichtelberg, est tout allemand dans son premier bassin, mais, à mesure qu'il s'éloigne vers l'orient, il quitte l'Allemagne. Son second bassin, qui forme comme le fond d'un amphithéâtre formé par les Carpathes et le Balkan, arrosé sur sa rive droite par la Save et la Drave, sur sa gauche par la Theiss, augmentée du Maros, est l'aire naturelle où pourront se mêler des races diverses, mais dont les limites de montagnes semblent, comme à l'avance, encadrer d'un fort rempart un Etat puissant. C'est la place de l'empire d'Autriche. Les bouches du Danube, à plus de 500 lieues de ses sources, appartiennent à l'orient comme le Rhin appartient à l'occident de l'Europe. Jamais ce principe : qui a les sources doit avoir les bouches et réciproquement, n'a été plus formellement démenti que par ces deux fleuves trop grands pour appartenir à un seul peuple. Il ne saurait s'appliquer qu'à de petits fleuves ou à de petits bassins qui peuvent tenir dans un Etat.

C'est pourquoi, quand l'humanité cultivée a eu le midi surtout pour théâtre, le Rhin et le Danube, après avoir ouvert leurs vallées aux migrations des peuples qui se les sont longtemps disputées dans les temps barbares, ont ensuite servi de limites entre la civilisation et la barbarie, à l'époque romaine et germaine. Aujourd'hui que la culture a gagné le nord de l'Europe, ces deux fleuves doivent être politiquement partagés : le Rhin par rives surtout et le Danube par bassin. Ce partage même est la condition de la paix, puisqu'ils appartiennent à tous et sont utiles à chacun, et que leur possession par

un seul est une menace pour tous les autres. En possession indivise, ils unissent; exclusive, ils séparent, et ils doivent apporter la paix sur leurs belles eaux, des montagnes à la mer; c'est leur destinée au milieu de peuples civilisés. La barbarie seule encore peut faire et fait, de leur possession plus ou moins exclusive, un sujet de conflit. Vouloir être maître du Rhin et du Danube, c'est prétendre dominer de la mer du Nord au Bosphore, c'est vouloir être maître de l'Europe entière.

Si la nature et le climat d'un pays exercent une influence déterminante sur les hommes qui l'habitent, on peut dire que ces montagnes ou ces forêts à percer, ces plaines inexorables à travailler péniblement, sont propres à former une population patiente et rude, amie du gain et de l'épargne, avare de son temps et de sa propriété, sinon de sa peine, une population faite surtout pour le labeur et la guerre. Les longs hivers, la brume persistante y éveilleront tard et difficilement le goût des arts qui mettent l'homme en dehors, ils le porteront plutôt à l'isolement sauvage, à la retraite, à la réflexion, même à la tristesse.

La nature plus riante et plus généreuse de l'Allemagne du Midi portera davantage à l'expansion, à la gaieté, aux chants et aux arts. Là, naîtront d'abord les maîtres chanteurs et commenceront à fleurir les arts, comme sur les bords du Rhin qui forment, d'ailleurs, une contrée mixte et, par conséquent, privilégiée. Les plaines tristes et uniformes du Nord, dont l'aspect diffère si peu de celui de la mer, sous le même ciel gris, de nuage ou de neige, retiendront davantage l'esprit aux problèmes les plus ardus de l'homme et de la nature; et la réflexion, tourmentée, y inventera laborieusement des systèmes pour les renverser le lendemain. Ce sera surtout le pays de la recherche, de la

philosophie, de la science. Pays, au reste, plein de contrastes souvent choquants, non sans grandeur et sans beauté, mais manquant d'harmonie dans l'ensemble et surtout de grâces dans le détail! L'horizon se heurte ici à quelque muraille de séparation et là s'étend, monotone, à perte de vue; les angles de montagnes se brisent à chaque pas, et leurs pentes vont dans des directions opposées; les aspects, enfin, se contrarient trop souvent et n'amènent point aisément les idées et les goûts à des directions communes, égales et faciles; ce sera pour beaucoup dans ces caractères entiers et durs, ces originalités ardues et tranchantes, ces opinions tenaces et inflexibles qui empêchent si souvent les hommes de ce pays de s'entendre ou de s'accommoder entre eux et avec les autres. Mais la géographie a encore plus d'influence sur la politique d'une nation.

L'Allemagne, dont les versants et les bassins sont tournés vers tous les points de l'horizon, violemment opposés et séparés les uns des autres, est nettement séparée, au moins en deux, sinon en plusieurs parties presque irréductibles, géographiquement, l'une à l'autre. Toutes ses eaux vont à la mer par des pentes opposées chacune à chacune, et ses montagnes et ses fleuves, loin de rayonner comme d'un système commun qui distribue harmonieusement leur direction, s'échappent dans les divergences les plus caractérisées. Il s'ensuit que, n'ayant point de grand bassin central ou de rivière maîtresse à elle seule, elle est dépourvue d'un centre de gravité, autour duquel son unité pourrait rayonner. Elle est double, même quadruple, haute, basse, occidentale et orientale. Elle n'incline pas dans une seule direction, mais menace toujours de verser de plusieurs côtés à la fois. Une partie de l'Allemagne pourra l'emporter sur l'autre, elles ne se confondront pas. C'est

dans des bassins comme la Seine, le Tibre et le Tage que se trouvent les centres politiques. L'Allemagne, à la différence de la France et de l'Espagne, est séparée par ses hauteurs sans être unie par ses bassins. Le centre géographique de l'Allemagne est un sommet, le Fichtelgebirge, d'où partent les chaînes de séparation. Le Danube, le Rhin, l'Elbe sont des bassins excentriques.

L'Allemagne arrivera donc difficilement à l'unité politique; sa géographie y répugne. Elle n'aura pas de capitale fixe : tantôt Francfort, tantôt Vienne, tantôt Berlin. Dans ses grandes divisions même, les trois bassins de la haute Allemagne, si fortement opposés l'un à l'autre, ne se prêtent pas à une union partielle du Sud, et la platitude uniforme des plaines de l'Allemagne du Nord, où l'œil a toujours, comme sur la mer, le même horizon, n'offre pas un point centre de préférence à un autre. La géométrie politique pourrait seule en faire un. L'Allemagne, dépourvue de centre, offre cependant, malgré ses divisions, toutes ses faces à l'Europe; elle est comme une barrière infranchissable entre ses grands Etats. C'est le rôle le plus heureux qu'elle puisse jouer en Europe. Mais, comme elle verse de différents côtés, quand elle se réunit, par l'effet de la force ou du hasard, et se porte sur un point, elle peut briser toutes ses barrières et se répandre où elle veut, et il n'y a que la coalition des autres contrées qui puisse lui mettre des digues.

Située au centre de l'Europe, arrêtée par des montagnes ou limitée par de vastes plaines, l'Allemagne n'a qu'au nord vue sur les mers : la Baltique, dont la torpeur l'attire peu, et la mer du Nord, dont les vents nord-ouest la repoussent souvent comme le limon de ses fleuves à leurs embouchures. Elle fera peu de grand et lointain commerce;

elle pourra émigrer par ses mers, au moyen âge en Angleterre, aujourd'hui en Amérique, mais n'aura guère de colonies. Elle cherchera plutôt à s'étendre, à déborder plus près, vers le midi et l'ouest. La haute Allemagne, plus favorisée par sa position méridionale, retiendrait mieux ses habitants dans ses limites montueuses et ses vallées propres à la culture; mais les défilés des Alpes lui entr'ouvrent la région italienne, le pays où fleurit l'oranger, et par dessus le Rhin elle devine, au couchant, des plaines plus fertiles et des coteaux où boutonne la vigne. D'ailleurs, l'Allemagne du Nord, dégoûtée aussi de ses plaines stériles et brumeuses, pèsera toujours sur celle du Sud, du poids de ses pauvretés et de ses convoitises, et, en passant sur elle ou en la dominant, elle l'entraînera sur les régions du midi et de l'occident. Alors, au lieu d'être une garantie de paix et de stabilité, la masse allemande sera une cause d'invasion et de bouleversement ou une menace de domination et de servitude pour l'Europe, et il faudra la réduire pour sauver l'indépendance commune.

CHAPITRE II

LA RACE

Son origine, son caractère. — Les Germains et les Goths entre les Gaulois et les Slaves. — La race émigrante et le peuple-invasion. — Les limites naturelles de l'Allemagne. — Emigration des Cimbres, Teutons et Suèves. — Marius et César. — Le Rhin et le Danube, limites de la civilisation et de la barbarie.

Si les limites de la Germanie ou des pays allemands sont vagues, indéterminées, l'origine des Germains, malgré les travaux ethnologiques de la science moderne, est également encore obscure. On les range dans la race dite indo-européenne, anciennement caucasique; race blanche qui couvre tout l'ancien continent, des extrémités occidentales de l'Europe jusqu'au plateau central de l'Asie. Ils seraient donc de même origine que les Persans, les Grecs et les Latins de l'antiquité, les Slaves actuels et les anciens Gaulois, nos ancêtres. La racine commune des premiers mots en usage dans la vie de famille, comme mère, demeure, naissance ou famille, etc., confirmerait cette unité d'origine (1).

(1) Μήτηρ, *mater*, *modar* en persan et *matar* en sanscrit. — Demeure, *dom* en islandais, δόμος en grec, *domus* en latin, *dama* en sanscrit, etc.

L'étude historique et mythologique des livres indous, des *Vedas*, il y a un certain nombre d'années, en reliant, par les Aryas et les Persans, les Indous aux Greco-latins, aux Gaulois et aux Germains émigrés les uns après les autres d'Asie en Europe, paraissait confirmer ces données (1). L'exagération dans laquelle on est tombé à la suite, en voulant arriver à trop de précision, sur les migrations successives de ces différentes branches d'une même race, d'Orient en Occident, a jeté récemment la science dans une autre voie qui n'est peut-être pas plus sûre.

A en croire de nouveaux critiques, les études sur l'âge de pierre ont fait tomber cette hypothèse des migrations; et quelques savants se font forts de prouver que l'Europe était déjà en possession des races qui l'ont peuplée, à l'époque indiquée par les *Vedas* pour ces migrations indiennes, aryennes et autres (2). La science allemande surtout se plaît dans ces surprises et ces retours qui renversent les notions reçues, le plus souvent par de nouvelles hypothèses. En vertu de cette raison douteuse, que la race se perpétue et se multiplie davantage, plus féconde et plus pure, sur le sol dont elle est originaire, sur son *area*, et diminue au contraire et se détériore dans celui où elle émigre, quelques-uns de ses anthropologues n'entreprennent-ils pas de renverser les termes jusqu'ici admis, pour faire dériver la race blanche d'Europe en Asie? Quel service on rendrait aujourd'hui à l'amour-propre de la race allemande, si l'on pouvait lui persuader, et il n'y aurait

(1) M. Léo, dans ses *Vorlesungen*, les avait surtout répandues; mais il voulut trop prouver et mit en défiance — (2) Je fais allusion à M. Benfey, de Gœttingue, surtout.

pas grand'peine, qu'elle est, comme elle disait d'elle-même au temps de Tacite, autochthone! On voit les conséquences de supériorité et de prédominance qu'elle en saurait tirer.

L'archéologie, en s'appuyant sur les découvertes de la géologie et les études physiologiques, nous fait en effet remonter aujourd'hui, pour les peuples européens, plus loin que les traditions ou les monuments écrits, jusqu'à l'âge où l'usage du bronze seul était connu, même jusqu'à celui où l'homme ne se servait que d'instruments en silex, et où, pour se défendre des bêtes féroces, il vivait au milieu des marais et des fleuves, dans des villages bâtis sur pilotis. On a trouvé des traces de ces âges reculés et de ces habitations lacustres en Allemagne, en Suisse, en Hongrie et en Danemark, aussi bien qu'en Picardie, dans la Dordogne, en Ecosse et en Irlande. Quelques-unes font remonter bien haut, à trois ou quatre mille ans avant notre ère, ces premiers âges de la vie sociale en Europe, mais il y en a qui ne les reculent pas aussi loin. Hérodote, dans le livre où il parle de la guerre de Darius contre les Thraces et les Scythes, nous décrit, chez les Péoniens de Thrace, six siècles seulement avant notre ère, un village bâti sur pilotis au milieu du lac de Pradias, qui ressemble singulièrement aux villages lacustres (1).

Tant que l'on n'avait trouvé, comme contemporains de ces premiers âges, que les ossements d'une race plus petite et probablement plus brune, où l'on voulait voir des Ibériens et des Lapons, les données tirées des *Vedas* restaient intactes. La découverte d'ossements et d'instru-

(1) Hérodote, l. V, ch. XVI.

ments plus grands, par exemple dans la vallée du Rhin, et convenant à une race plus guerrière et plus forte, mais dont il faudrait cependant établir l'âge d'une façon indubitable, apporte une nouvelle difficulté aux éléments du problème (1). Toujours est-il que les différentes familles de la race blanche apparaissent successivement au jour des monuments écrits et de la civilisation dans l'ordre et sur les territoires suivants : les Persans en Asie; les Hellènes, les Latins dans le midi de l'Europe; les Gaulois et les Kymris ou Cimbres à l'occident, dans la Gaule et la Grande-Bretagne; les Teutons, les Goths et les Sarmates, dans lesquels il faut voir les Slaves, au centre et à l'orient de l'Europe, au nord du Danube. Et cet ordre n'est pas seulement celui de leur émergement à la surface de l'histoire et peut-être de leurs émigrations successives d'Orient en Occident. Il paraît être encore, dans une certaine mesure, l'ordre de pureté de race ou de précocité et d'aptitude à la civilisation; les premières en date se trouvant être les plus fines et le plus tôt susceptibles de haute culture, ou les plus favorisées par le sol et le climat : les Grecs supérieurs et antérieurs en cela aux Latins, les Galls aux Germains et ceux-ci aux Slaves. L'histoire a aussi, dans les différents climats, ses couches, comme la géologie; les monuments écrits le constatent, et ils seront toujours la plus claire, la plus vivante des autorités, quoique sujets à contrôle.

(1) Voir le docteur Hamy : *Précis de paléontologie humaine.*

I

Les anciens, les Grecs et les Romains, en hommes du Midi, ayant occupé ou reçu en partage les plus beaux et alors les plus riches pays de l'Europe, ne nous ont jamais parlé qu'avec effroi de ces contrées hyperboréennes, glacées et neigeuses sous leur ciel de brume, et de ces peuples aux pieds de chèvre, dormant six mois de l'année, qui devaient mettre un jour leur rude main sur leurs florissantes cités et leurs arts précoces. Les Grecs nous ont surtout signalé, dans ces contrées, les peuples orientaux qu'ils rencontraient sur les rives du bas Danube et de la mer Noire. Les Romains ont plutôt connu ceux dont ils n'étaient séparés, au centre de l'Europe, que par les Alpes ou le Rhin (1).

D'après un récit d'Hérodote, Darius, le célèbre conquérant perse, dix siècles avant l'ère chrétienne, relança au delà du Danube, dans leurs steppes, des peuples nomades qui ne vivaient qu'à cheval ou sur des chariots, qui buvaient le lait des cavales, mangeaient la chair du cheval, tuaient leurs vieux parents, et se rattachaient, par le culte du feu et, dans certains endroits, de l'épée adorée comme un dieu, aux cultes orientaux. Il ne put atteindre ces ennemis insaisissables qui, sans demeure fixe, ravageaient tout devant eux, et qui se retirèrent alors dans les steppes du Dnieper et du Don. Hérodote

(1) Pictet, *Origines européennes*. — Dieffenbach, *Orig. europ.*

appelle ces barbares des Scythes. Tous ne sont cependant pas également sauvages et nomades. Il y avait des Scythes sédentaires qui cultivaient, qui récoltaient; quelques-uns avaient, sur les côtes de la mer Noire, des villes d'où ils commerçaient avec les Grecs. Hérodote voit passer devant lui comme un grand mouvement de peuples d'Orient en Occident, quand il nous dit que ces Scythes avaient chassé et poussé devant eux, hors du Bosphore cimmérien, la Crimée actuelle, les habitants de ces contrées que nous retrouvons peut-être au nord de l'Europe, sous le nom de Kymris ou Cimbres, dans la Chersonnèse cimbrique. Ce mouvement ne paraît pas alors terminé; car les Scythes eux-mêmes sont poursuivis par les Massagètes. Les géographes et historiens anciens appellent également Sarmatie, ou pays des Sarmates, le pays occupé alors par les Scythes qui paraissent, d'ailleurs, n'y avoir point été seuls, mais s'y être mêlés à d'autres populations plus anciennes. Au sortir de l'antiquité, nous y trouvons établis, comme aujourd'hui, la race et le nom des Slaves ; c'est l'Europe orientale et septentrionale à ses origines.

Nous voyons de bonne heure, dans l'histoire romaine, les Galls ou Gaulois, dès le sixième siècle avant notre ère, s'abattre, par les passages des Alpes, dans la vallée du Pô, qui devient la Gaule cisalpine, et, de là, prendre et brûler Rome, au temps de Camille. Alexandre le Macédonien rencontra, sur les bords du Danube, la même nation qui craignait seulement, disait-elle, la chute du ciel. On sait la terreur que les *tumultes* gaulois inspirent longtemps à Rome. La Grèce et l'Asie connaissent leur humeur vagabonde. Au temps des successeurs d'Alexandre, en Grèce, ils escaladent le temple de Delphes, dont

les richesses tombent entre leurs mains. Un autre jour de la Thrace, ils passent le Bosphore et s'établissent pour longtemps sur un plateau de l'Asie-Mineure, dans la Galatie, objet de terreur pour tous leurs voisins. On trouve de ces batailleurs, qui aiment à tout voir et à se mêler à toutes choses, dans les armées d'Annibal l'Africain et dans celles des Ptolémées d'Egypte. L'occident de l'Europe, la région comprise entre le Rhin et les Pyrénées, la Gaule, est cependant bien, dans l'antiquité, le territoire indiscutable où est restée cette race, comme l'orient de l'Europe est celui des Sarmates ou Slaves.

C'est au quatrième siècle seulement, avant notre ère, que Pythéas, un savant et hardi voyageur de Marseille, colonie phocéenne, signale, dans les fragments de Posidonius conservés par Pline l'Ancien, sur la côte de la Baltique, à côté des Cimbres, qu'on peut rattacher à l'une ou à l'autre race, deux peuples nouveaux qu'il appelle les Teutons et les Gothons. Voilà le premier renseignement un peu certain que nous possédions sur les deux branches de la grande famille qui fait le fond de la population allemande, et qui occupe le centre de l'Europe, entre les descendants des Sarmates et ceux des Gaulois. Selon la tradition que surprit plus tard Tacite dans les chants germains, Tuisto (de *Tuit, Tios, dieu)* serait le père commun de ceux que les Romains comprenaient sous le nom de Germains. Mais cette tradition n'a que la valeur d'un mythe semblable à ceux de tous les peuples qui mettent toujours un dieu à leur origine. Il en est de même de la tradition d'après laquelle Jornandès, qui écrivait encore bien plus tard, au septième siècle, faisait de Gaut le père de ces Goths ou Gothons qui se sont étendus plus au nord et à l'orient, de la Scandinavie au bas Da-

nube, et qui inoculèrent ensuite aux Germains, dont ils étaient parents, une partie de leurs croyances et de leurs mœurs, mais pour disparaître plus tard, presque complétement, de leur histoire.

A en croire Tacite (1), Mann, *l'homme*, fils de Tuisto, serait le père de trois fils. Istev *(Iscio, le coureur)* répandit les Istevungs sur le cours inférieur du Rhin, et même au delà du fleuve, pour partager les terres de la rive gauche avec les Bolgs ou Belges, la plus septentrionale des tribus galliques; Inghev *(Inghio, le jeune)* occupa, avec les Inghevungs, la partie la moins avantageuse de la Germanie, les bords de la mer du Nord, des bouches du Rhin à celles de l'Elbe ou Albis, et peut-être la presqu'île cimbrique; enfin, Herminn *(Irminn, Warmann, le guerrier)* dispersa derrière ceux-ci les Hirminungs, nommés encore les Suèves, à travers la forêt Hercynienne, jusqu'au haut Danube et aux Alpes où les Noriques rappellent la Norwége *(Noregon)*. Les Gothons ou Goths, que l'on peut retrouver sous le nom de Gètes ou même de Scythes, descendent aussi, comme bien d'autres peuples, de trois fils d'un même père, et sont toujours restés plus au nord et à l'orient de l'Europe. Il ressort de là, au moins, que les Teutons et les Goths apparaissent plus tard dans l'histoire, sous leur nom, que les Sarmates et les Gaulois, et que c'est entre ces deux races, au centre de l'Europe, qu'il faut trouver leur *area*, leur aire, leur vraie patrie.

N'y avait-il point communauté lointaine d'origine entre ces trois races, slave, teutonique et gauloise, et par là, n'est-il pas bien difficile, surtout pour cette époque, de dire où chacune d'elle commence et finit?

(1) Tacite, *Germ.* 2. — Pline, XXXVII, 2, 11; IV, 14, 28.

La science allemande confondrait volontiers, à l'origine, le territoire des Teutons avec celui des Slaves, et ferait servir ainsi les Gètes, que les Grecs et les Romains trouvèrent aussi sur le Danube, près des Thraces, à identifier les anciens Scythes avec les Goths qui leur sont postérieurs ; ce serait constater l'existence de la même race, sous un nom peut-être semblable et dans des temps différents, aux bords de la mer Baltique et de la mer Noire. Les deux légendes d'Hérodote, l'une scythe et l'autre grecque, qui donnent à l'auteur de la race des Scythes trois fils, pères de ces différentes branches, se rapprochent de la légende teutonique. Au contraire, la légende d'Hercule et d'Echidna, moitié femme et moitié serpent, qui donna trois fils au héros, rappellerait davantage celle qu'on appliquait encore plus tard, dans la même contrée, aux Huns, ces tartares issus des embrassements des démons et des sorcières. Hérodote, lui, ne fait guère de doute sur l'origine orientale de ces Scythes, Gètes, Massagètes et autres. Mais, d'autre part, une tradition nationale fait venir les Goths de la Scandinavie, où se trouvent les pays de Gothie, de Gothland, à travers la Baltique, jusqu'au Pont-Euxin. Autant de difficultés ! Dans leurs émigrations, Scythes ou Goths paraissent avoir reçu quelques lois primitives et quelques superstitions d'un ou de plusieurs guerriers prophètes qu'ils élevèrent ensuite au rang de divinité. Selon les Grecs, ils apprirent ainsi qu'ils étaient immortels. Cette coutume, superstitieuse et sauvage, d'envoyer, comme messager aux dieux, pour savoir s'ils sont satisfaits, un esclave qu'on lançait en l'air et qu'on recevait sur la pointe d'épées plantées en terre, viendrait de ce temps. Le célèbre Odin, de la tradition scandinave, est-il le même que le Zamolxis d'Hérodote et de Jornan-

dès (1)? L'érudition s'est posée, sans les résoudre, toutes ces questions.

Il est certain que, dans les plaines du nord et de l'est de l'Europe, à travers des steppes interrompues seulement par des cours d'eau, les différentes couches des races devaient être fort mêlées, difficiles à distinguer les unes des autres. On sait que les types varient, surtout en vertu du progrès du développement social, et que la barbarie a pour effet de laisser à tout la même plate et terrible uniformité. On n'ignore pas que les langues se rapprochent d'autant plus à leur origine qu'elles ont moins d'idées à exprimer et disposent d'un plus petit nombre de mots. Autant de raisons de confusion dans l'histoire des origines! Il est plus facile, aujourd'hui, de reconnaître les différences caractérisques de physionomie et de mœurs entre le Teuton et le Slave. Celui-ci a la face plus large et plus plate, les yeux plus arrondis et ressortants, les cheveux plus blonds pâles que roux. Il a plus de docilité, de désintéressement et de fixité, de respect dans l'obéissance patriarcale. Les langues sont bien plus différentes encore. C'est pourquoi il ne manque pas, sur les bords de la Baltique, en Prusse, en Esthonie, en Courlande, aux rives de la Vistule, du Niémen et de la Pregel, en Bohême, sur la Moldau, en Serbie, sur le Danube et ailleurs, de conflits de nationalité et de possession territoriale encore pendants aujourd'hui comme il y en avait autrefois?

Les modernes historiens slaves, malgré les raisons plausibles qui pourraient faire rattacher, en partie, les Scythes et les Gètes à un rameau de la race gothique, ne nous pa-

(1) Her., IV, 7, 9, 84. — Jorn., ch. IV et XVII. *Proleg. de Grotius aux historiens des Goths*, p. 8. — Bergmann, *Les Gètes.*

raissent pas moins autorisés à considérer les plus anciens habitants des steppes du Don et du Tanaïs, que les Grecs et les Romains désignaient tantôt sous le nom de Scythes, tantôt sous celui de Sarmates, comme les ancêtres de la race slave d'aujourd'hui. Il devait y avoir et il y avait dans ce pays un fond de populations qui y étaient fort attachées; et, malgré le passage au milieu d'elles de races différentes, elles durent persister à y demeurer et à y durer. Un de ces historiens a retrouvé un certain nombre de mots de l'ancienne langue scythe qui sont des mots russes, entre autres le moderne *hurrah!* qui vient du vieux mot *marrak!* Les Slaves découvrent encore aujourd'hui, dans les tombeaux de leurs pères, les instruments de message, l'oiseau, la grenouille, la flèche, envoyés à Darius. Ce groupe slave, qui occupe maintenant tout le nord-est de l'Europe, est l'intermédiaire naturel entre l'Orient et l'Occident, entre l'Asie et l'Europe. Répandu de l'Oural, limite de l'une et de l'autre, à la Baltique et à la mer Noire, il paraît, soit par la lente aptitude de la race, soit par l'éloignement, s'être dérobé davantage à l'action de la civilisation née dans les contrées du Midi, en Grèce et en Italie. Sa masse n'en pèsera pas moins sur le centre et le midi de l'Europe, par ses tribus qu'on retrouve au delà de la Vistule, jusque dans la Bohême (les Tchèques) et, par-dessus les Carpathes, chez les Slovènes, les Croates, les Serbes, etc., aux bords du Danube. Qu'un jour les rêves du poëte Mickiewicz ou les théories de l'historien russe Bulgarin sur le panslavisme se réalisent, et que tous les fils de la vieille déesse Slava, encore fidèles aux habitudes de l'état patriarcal, se groupent autour du peuple russe et sous l'étendard des Romanoff, on ne saurait dire si ce mouvement redoutable serait destiné à assauvagir encore ou à

régénérer l'Europe, à bouleverser ou à rétablir son équilibre.

Il y a aussi quelque difficulté à distinguer toujours, à l'origine, les Gaulois des Teutons; et les Kimrys ou Cimbres sont une famille flottante entre les deux races à l'occident, comme les Scythes et les Gètes à l'orient, entre les Slaves et les Germains.

Le rapprochement, en une même inscription, dans les fastes capitolins de l'an 222, des Insubres, qui sont bien Gaulois, avec les Germains, et les noms de deux chefs appartenant à ces deux peuples, indiquent bien entre eux, à l'origine, une certaine communauté d'action, de voisinage et peut-être de race. L'emploi que font assez indifféremment les Romains des noms de Gaulois ou Galates, pour désigner les Celtes et les Germains, plaide en faveur de cette opinion et même du préjugé qui portait les Romains à croire les Germains, à cause de leur nom, parents, cousins des Gaulois. Combien d'autres preuves cependant de la distinction et de l'antagonisme de ces deux nations!

Après Pythéas, qui a signalé les Teutons à côté des Cimbres dans le Jutland ou la Chersonèse cimbrique, Pline l'Ancien, qui a vécu dans ces parages, nous dit aussi que les Cimbres et les Teutons formaient, avec les Chauques, riverains de la mer du Nord, les principales tribus des Inghevungs, dont nous parle Tacite. Cependant, combien les Kimrys, qu'on trouve surtout dans la Belgique de César et dans la Grande-Bretagne, où ils sont venus de la Gaule, n'ont-ils pas d'affinités avec les Gaulois, et combien de raisons qui ne sont pas sans valeur tendent à établir que les Cimbres ne sont pas autre chose que les Kimrys, venus du Bosphore cimmérien jusqu'à la mer du Nord! César, en disant à ses soldats tremblants en face des

Suèves, qu'ils ont déjà combattu ceux-ci avec les Cimbres, rapproche encore ces deux peuples, comme ils l'étaient dans l'opinion commune. On trouve, dans les montagnes et les vallées de l'Allemagne moderne et sur les crêtes et les pentes des Alpes, dans les anciennes provinces de Rhétie et de Pannonie (Bavière, Tyrol et Autriche), des monnaies et des sépultures gauloises et, dans les inscriptions, des noms de divinités celtiques. Est-il nécessaire, de rappeler les noms gaulois de la Gallicie dans les Sudètes, de la Bohême et de la Bavière *(Boioware)*, pour montrer que les Celtes ont laissé là des traces de leur séjour, comme dans la Gallicie et la Celtibarie, en Espagne, et dans l'ancien nom de Chersonèse cimbrique, en Danemark ? Il n'est pas jusque dans les environs de Berlin, où l'on ne trouve, dans les noms de lieux, des souvenirs du séjour de la race celte. Un savant allemand donne même à ce nom une étymologie celtique. Mais César ne distingue-t-il pas nettement les Gaulois des Germains ; et combien de noms teutoniques remontent aussi haut dans toute l'Allemagne et dans quelques parties de la Gaule septentrionale !

Il ressort de là, selon nous, que les Gaulois ou Celtes ont, à l'époque la plus reculée, couvert et dominé, certainement les premiers, une grande partie de l'Europe en même temps que la Gaule, particulièrement la haute Allemagne, et peut-être une partie de la basse avec les Cimbres qui seraient un peuple intermédiaire, de transition, entre les Celtes et les Germains. C'est l'époque dominante, florissante des Gaulois ; ils sont alors partout. Elle remonte aux sixième et cinquième siècles. On trouve dans leurs tombeaux des squelettes avec des anneaux d'or et de précieuses monnaies, au moment où ils remplissent le monde de

leur nom, de leurs courses et rapportent, selon la tradition, du temple de Delphes les richesses qu'ils enfouissent dans le lac sacré de Tolosa. Les Teutons et les Goths n'étaient-ils pas alors stagnants aux bords de la Baltique, aux côtes du Jutland et de la mer du Nord, mêlés aux Cimbres et à des populations galliques? L'origine, en partie germanique, attribuée encore du temps de César aux peuplades belges des embouchures de la Meuse et du Rhin confirme ces résultats. Ainsi, aussi loin qu'on puisse remonter, les Gaulois furent les premiers occupants de l'Allemagne méridionale ou de la haute Allemagne, peut-être même d'une partie de la basse avec les Cimbres. Les Germains, Teutons et Goths qui apparaissent après eux occupaient surtout les plaines du nord et de l'orient. La chaîne de montagnes qui sépare la haute de la basse Allemagne leur servait à peu près de limite. Mais les Germains pesaient, à l'ouest, sur les Celtes, et les Goths, dans la même direction, sur les Germains.

Il est impossible, cependant, malgré une si grande confusion à travers l'ancien monde, de ne pas voir dans les Gaulois et les Germains deux races, de bonne heure très-distinctes, reconnaissables à des traits particuliers sur lesquels les anciens ne se sont jamais mépris.

« Les Gaulois », nous dit Caton, « aiment à com-« battre avec courage et à parler avec intelligence; ils « sont batailleurs et vantards, légers et inconstants. » Ces traits leur resteront. Tous les témoignages anciens s'accordent à dire qu'il y a dans leur courage plus de fougue que de force et que leur bravoure est sujette au découragement. En revanche, « ils sont fiers et fous de guerre », dit Strabon, « ils sont francs et ont bon cœur. Confiants dans « leur force, ils se rassemblent pour combattre en masse

« et en désordre. On les trompe aisément et l'on est sûr « de les faire combattre où l'on veut et quand on veut, « car ils vont de front, ensemble, sans s'inquiéter d'autre « chose. Faciles à s'émouvoir, ils s'indignent contre l'in- « justice et prennent le parti de leurs voisins opprimés. » Leur sociabilité et leur aptitude à la culture sont vantées par les Grecs et les Romains. Posidonius, qui reçut l'hospitalité chez eux, vante leur amabilité; peu s'en faut qu'il ne dise, comme plus tard l'amiral castillan, Pero Nino, de leurs descendants : « Ils aiment les autres peuples. » Strabon constate leur facilité à se laisser amener à l'instruction, aux lettres et aux arts utiles; ils feront de rapides progrès sous les Romains (1). Tels se sont montrés les Gaulois partout dans l'antiquité, mais surtout dans le beau pays entre les Pyrénées et le Rhin, où leur caractère, à la fois persistant et souple, a fait de la Gaule l'ornement, l'appui et même, en perdant son nom, l'héritière et la continuatrice de Rome. Là, en effet, sur son vrai sol, son *area*, au milieu des fortunes les plus diverses, parfois vaincue, elle absorbera et transformera ses vainqueurs pour réapparaître toujours au dehors, puissante par ses idées ou par son glaive (2).

Des traits particuliers distinguent, dès son apparition, toute la race germaine de celle des Gaulois. Il n'est pas possible de s'y méprendre. Les Teutons ont un fond de grossièreté et de saleté. Ils apparaissent encore à Tacite et à César nus et malpropres, *nudi et sordidi*. Ils n'aiment point à se parer, à peine à se vêtir. Ils s'asseoient nus au

(1) Str., l. IV, c. v. — César, *B. G.*, IV, I; VI, XI, XII, XIII, XXI. — Tac., IV, XVII, XX. — (2) Cés., II, XIII et suiv. — Strabon, IV, v.

foyer, les enfants jouent nus. S'ils portent quelques peaux de bêtes, elles laissent découverte la plus grande partie du corps. Si, comme les Gaulois, leur taille est haute, leur teint blanc, leurs yeux bleus *(cœrulei)*, leur taille est plus élevée, Marius aura parmi ses prisonniers le géant Teutoboc; leurs cheveux sont plus roux, ils aiment et entretiennent cette couleur; leurs yeux bleus ont un éclair de férocité qui effrayait les Gaulois eux-mêmes, comme ils le disent aux soldats de César; leur brutalité *(feritas)* est plus grande, dit Strabon. Ils sont braves aussi, mais non de la même manière. Le poëte Horace oppose au Sicambre, au Germain qui aime le sang, le Gaulois qui n'a pas peur de la mort. Ils sont aussi plus rusés, même trompeurs, *natum mendacio genus,* dit Velleius Paterculus; César remarque l'esprit de ruse et de perfidie qu'ils apportent dans la guerre (1). Ce même écrivain a reconnu encore un autre trait distinctif; c'est une race de proie et de dévastation : « Leur vie « se passe à la chasse et aux exercices de guerre; dès le « plus jeune âge, on les envoie à la maraude chez les « voisins, pour s'endurcir à la fatigue. Ils ne regardent pas « comme un crime et une honte le brigandage hors des « limites de chaque territoire. Ils y exercent la jeunesse, « pour qu'elle ne s'allanguisse pas dans la paresse. C'est la « gloire d'une peuplade de faire et d'avoir autour d'elle « des solitudes dévastées (2). » Aussi voit-on, dès le commencement, leurs peuplades en guerre les unes avec les autres, et on les trouvera toujours ainsi.

(1) Tac., *Germ.*, XVIII. — Velleius Paterculus, dit des Germains : *Natum mendacio genus.*, II, 118; et Cés., IV, XIII : *Perfidia et simulatione usi Germani.* — (2) César, IV, XIII. *Latrocinia nullam infamiam habent quæ extra fines civitatis fiunt.*

Tous les anciens ont reconnu aussi un trait particulier de la race germaine, que confirme singulièrement l'histoire; c'est la passion des migrations, en vue d'avoir des terres plus fécondes et déjà cultivées, s'il est possible. Les vieux Germains n'aiment point les propriétés particulières, ni les limites qui les bornent. Ils ne bâtissent ni contre le froid ni contre la chaleur. Ils préfèrent changer même entre eux de demeure à tour de rôle (1). L'émigration chez eux est, dès les temps les plus anciens jusqu'aujourd'hui, permanente. Ils sont venus en Europe par migrations et l'ont traversée en tout sens de la même manière. César les surprend en train d'émigrer vers le sud et l'ouest. Leur histoire extérieure ne sera qu'une invasion continue, tantôt désordonnée, en hordes, tantôt sévèrement disciplinée, en armées. Race prolifique, dont la puberté est tardive, si la terre leur est avare ou leur manque, ils mettent leurs femmes, leur avoir et leurs dieux sur des chariots, et reprennent aisément la vie nomade, cherchant les terres qu'ils demandent toujours, chaque fois qu'ils apparaissent dans un pays nouveau. Des terres! combien de fois retentira ce cri sur les limites des montagnes ou des fleuves qu'ils franchissent. Leur sol natal est ou rude à défricher dans les forêts, ou ingrat dans les plaines; et ils le cultivent peu ou mal. Dans l'antiquité même, tous les historiens s'accordent à le dire, ils ont horreur de la culture de la terre. Leurs familles sont nombreuses; ils passeront donc le Rhin, les Alpes, ou ils s'embarqueront sur l'Océan, pour arriver en Grande-Bretagne et plus tard en Amérique. Ce qu'on ne leur donnera pas, ils le prendront; ce n'est

(1) Cés., *B. G : Neque quisquam agri modum certum aut fines habent proprios.*



pas un crime, ni une honte de prendre aux pays voisins; de jeunesse, ils sont habitués à se battre, à s'entre-piller, pour entretenir leur activité et leur convoitise. Un de leurs souverains, au dix-neuvième siècle encore, fera sa fortune en disant maintes fois : *Nous prenons.*

Le Slave a été nomade, mais sur son sol, non émigrant. Il a l'amour de ses steppes, on l'y retrouvera toujours. L'esprit d'aventure a entraîné les Gaulois aux quatre coins du ciel. C'est l'esprit de rapacité, de possession, de convoitise, aiguisé par la pauvreté des ressources et l'accroissement de la famille, qui pousse l'Allemand hors de chez lui. Comme le Nordmann parti des rives de la Baltique, il aimera toujours à *gaigner*. Ainsi, on trouvera des Germains, des Allemands, comme des Juifs, mais en bien plus grand nombre, dans toutes les contrées, dans tous les recoins du monde. Mais, ce sont les malheurs de la race qui ont dispersé les Juifs; et, depuis longtemps, ils n'ont plus de sol à eux. L'Allemagne a beau vider son sol par l'émigration, il déborde toujours. A certains moments, cette fabrique *des Nations* est atteinte de la maladie de l'émigration, de l'invasion. C'est, par excellence, le peuple-invasion! Entre le nord et le midi, entre les Slaves et les Celtes ou les Latins, le Teuton convoitera plus naturellement les contrées du sud et de la Gaule. Ce sont les Alpes et le Rhin surtout qu'il menacera; il ne dédaignera pas cependant toujours les steppes de l'orient; la Baltique ne lui servira pas de barrière; il inquiétera, chez eux, les Slaves et les Scandinaves.

II

L'invasion célèbre des Cimbres et des Teutons qui se rua, un peu plus d'un siècle avant notre ère, sur la Gaule et l'Italie est la première que nous connaissions. Elle n'était probablement que la suite du mouvement précédent qui entraînait ces peuples du nord au sud-ouest; les Suèves vinrent à la suite. Elle commence cette longue lutte entre la race teutonique et les races gallo-latines qui a pris tant de formes différentes et qui n'est pas encore terminée aujourd'hui. Ce fut, dès le premier jour, la lutte de la barbarie contre la civilisation, et du nord resté sauvage contre le midi où florissaient depuis longtemps les lettres et les arts : lutte entre des races arrivées l'une après l'autre à des degrés divers de culture, entre des pays plus ou moins favorisés de la nature; les races les plus barbares méprisant les plus cultivées et les pays pauvres enviant les plus riches.

Dans ce combat séculaire, notre vieille Gaule a toujours eu l'honneur de recevoir et souvent de soutenir le premier choc. Quand elle a été vaincue, absorbant même les envahisseurs, elle n'a jamais abandonné son rôle qui est celui de la défense du midi et de la civilisation; souvent elle s'est relevée de ses plus grandes défaites pour reprendre la prééminence en Europe. Reliée, en effet, à l'Italie par la Méditerranée, et couverte, par le Rhin et ses montagnes, contre la race teutonique; contrée intermédiaire entre le nord et le sud, comme la contrée du Rhin, elle appartenait déjà, au temps de cette première invasion, à la

civilisation à la tête de laquelle, plus tard, elle devait marcher. Sans parler de la Gaule méridionale conquise déjà, depuis un siècle et demi, par les Romains, et devenue par excellence la *province* romaine (Provence), la Celtique même, au centre de la Gaule, était un pays civilisé en comparaison de la Germanie. César ne nous le laisse pas ignorer un peu plus tard quand il en parle dans des termes qui peuvent s'appliquer déjà à cette époque.

« Les Gaulois possédaient, dit-il, des villes à population très-dense, quand les Germains avaient encore leurs demeures ou leurs tanières disséminées aux bords des ruisseaux et au penchant des collines. Ils étaient agriculteurs quand ceux-ci, errants sur des chariots, avaient encore horreur du travail de la terre. » Leur religion était déjà plus élevée, plus pure; si les dieux des Gaulois et des Germains ont beaucoup de traits de ressemblance dans leur sauvagerie primitive, il en est un qui n'existe que chez les Gaulois; c'est le dieu Ogni, dieu de l'éloquence intelligente, qu'ils représentent avec une forme herculéenne, retenant près de lui des auditeurs charmés, par des chaînes d'or qui vont de leurs oreilles à ses lèvres. C'est un vrai sacerdoce que le corps des druides; intelligent et organisé, il constituait un pouvoir spirituel chargé d'instruire la jeunesse dans le culte et dans les arts, et de conserver les traditions nationales.Les Germains n'ont pas de collége de prêtres. Il y avait des classes en Gaule : les prêtres, les chevaliers, le peuple; et les cités qui la partageaient avaient des lois qui fixaient la société, délimitaient les champs. Alors, il suffisait à un jeune Teuton, épris de guerre et de butin, de se lever au milieu de ses parents pour en former une de ces bandes dont les mouvements perpétuaient la mobilité de la Germanie. Les Gaulois avaient des chars

plaqués d'argent et portaient des bijoux d'or, des saies de laine industrieusement travaillées, au moment où les Germains n'exploitaient surtout que le fer pour fabriquer des armes, et se contentaient de peaux de bête pour se vêtir (1).

La Belgique, il est vrai, plus au nord et plus sauvage, repoussait le commerce et le luxe de la Celtique et surtout de la province romaine. Elle revendiquait même, quelques tribus, au moins, au temps de César, comme celles des Nerviens, de la Sambre à l'Escaut, et des Trévires sur la basse Moselle, l'origine lointaine qui les rattachait aux Germains. Mais les Belges, fort belliqueux et attachés au sol qu'ils avaient conquis sur les marécages, ne s'en défendaient pas moins vigoureusement contre leurs voisins pillards d'au delà du Rhin, les Teutons; ceux-ci ne parvenaient encore à passer et à s'établir que par petites peuplades sur la rive gauche où César les appellera les Germains cis-rhénans.

L'Allemagne est peut-être, de tous les pays de l'Europe, celui qui a le plus de défenses naturelles et le plus d'ouvertures contre ses voisins. C'est pour cela que la race qui l'habite est restée, comme du temps de Tacite déjà, la plus homogène, la moins mélangée de toutes. On a pu la vaincre, traverser, entamer son territoire, la pénétrer, jamais. Ses côtes semées de bas-fonds et de bancs de sable, au milieu desquels la terre et la mer se disputent, ses embouchures de fleuves larges mais peu profondes, son manque presque absolu de baies et de ports ne permettent guère l'invasion chez elle par mer, et ne lui interdisent pas l'invasion chez les autres.

Les steppes et les cours d'eau du nord-est, l'Oder, la Vistule, rendent la partie égale de ce côté, entre les Al-

(1) César, *B. G.*, II, IV; VII, LXII. — Diod. Sic., V.



lemands et les Slaves. Aussi, sur ce terrain uniforme, constamment vague et sans relief, d'ailleurs peu enviable, ils pourront parfois s'entendre pour le partage. Mais quand l'Allemagne remonte au centre, vers le quadrilatère bohémien, à l'angle des monts Géants et de Moravie, et reste maîtresse des Sudètes, elle reprend l'avantage de la défensive et de l'offensive à l'orient. Elle pénètre, là, entre les populations Slaves du nord et celles du sud, comme un coin, et peut à son gré tourner les sources de la Vistule ou descendre dans les plaines de la Morawa ou de la Theiss, affluents du moyen Danube. Même avantage sur la frontière sud-est; car il lui est facile de s'écouler par le haut Danube et les vallées des Alpes orientales, en suivant les pentes, dans le second bassin de ce fleuve et dans les larges plaines de la Hongrie actuelle entre les Balkans et les Carpathes. Il n'est pas si facile aux habitants de ces plaines de remonter, par des défilés fermés souvent, dans les hautes vallées du Danube, de la Save ou de l'Inn. Les contreforts des Alpes Noriques ou des montagnes de la Bohême peuvent lui servir de ligne de défense ou d'attaque.

Mais c'est surtout au midi et à l'ouest, où les montagnes et les cours d'eau forment des limites vraies et continues, que l'Allemagne est particulièrement favorisée. Les Alpes s'élèvent insensiblement, pendant une trentaine de lieues, d'étage en étage, des bords du Danube jusqu'à leurs crêtes, par les vallées du Rhin, du Lech, de l'Inn ou de la Drave, et descendent rapidement au midi par les vallées de la Piave, de l'Adige et de l'Adda, en quelques lieues, dans les plaines du Pô; elles sont donc, pour l'Allemagne, moins le rempart que le chemin de l'Italie. Grâce à cette différence frappante entre les deux pentes, les cols de Tarvis, entre la Drave et la Piave, celui de Brenner, entre

la vallée de l'Inn et celle de l'Adige, de Splungen, entre les sources du Rhin et du Tessin, ont toujours été le chemin des invasions du nord dans le midi.

La ligne du Rhin accompagné de chaînes de montagnes sur la plus grande partie de ses deux rives, offre les mêmes avantages à l'Allemagne contre la Gaule ou la France. L'invasion allemande, en effet, trouve en Gaule, du nord au sud, et sans lui offrir toujours la réciprocité, trois grandes ouvertures, intervalles ou lacunes de défense naturelle, qui l'introduisent aisément au cœur même de cette contrée.

Le Rhin, dans son cours inférieur et ses embouchures ramifiées au milieu des Pays-Bas, au nord-est de la vieille Gaule, n'est ni une séparation ni une défense pour les habitants de l'une ou de l'autre rive. Cependant, les invasions germaines qui pénètrent par le Rhin inférieur et la Meuse dans la Belgique et les plaines de l'Escaut, ont l'avantage de tourner toutes les lignes de défense du flanc oriental de la Gaule et de ne plus trouver d'obstacle naturel jusqu'au bassin même de la Seine. Une invasion allant, au contraire, de Belgique dans le nord de l'Allemagne, se heurte contre les montagnes et les forêts qui s'étendent de l'Ems au Weser, contre le Teutoburgerwald; égarée dans la basse Allemagne, elle a encore, contre elle, l'Allemagne centrale et la haute. La Gaule, avec le Rhin même pour frontière, n'est protégée en cet endroit que par quelques hauteurs de sa rive gauche, un peu au-dessus du point où il se sépare pour former le Wahal et le Lech. Les Romains surent fortifier plus tard avec intelligence ces montagnes par des camps connus sous le nom de *Vetera Castra* (près de Xanten).

La chaîne des Vosges, sur la rive gauche, et ses pro-

longements, le Hundsruck entre la Nahe et la Moselle, et l'Eiffel plus bas, ne sont pas, à l'orient de la Gaule, une défense aussi bonne que la Forêt-Noire pour l'Allemagne sur la droite, avec ses prolongements, l'Odenwald, entre le Neckar et le Mein, le Taunus, entre le Mein et la Lahn et, plus bas, le Westerwald. La nature, là encore, a tout fait pour l'invasion de la Teutonie dans la Gaule. La Moselle introduit, en effet, l'invasion par une large plaine (la Lorraine) jusqu'au cœur du pays, et la Meuse plus encore par son affluent la Sambre; car les Ardennes et les Argonnes ne sont des défenses que devant de petites armées. Le Mein et le Neckar, au contraire, ne conduisent en Allemagne que par des vallées étroites, au milieu de chaînons ou de fourrés de montagnes qui sont encore des défenses jusqu'à la Bohême et au Danube. Mais le plus grand avantage pour l'invasion allemande est l'abaissement de terrain et comme la trouée qui ouvre la Gaule entre les Vosges et le Jura par le plateau dit de Langres, et qui amène, en effet, d'un seul coup l'ennemi à l'ouverture de toutes les vallées françaises, et comme au centre du pays. Le massif des Alpes helvétiques, doublé même chez nous du Jura, semble, entre le Rhin et la Saône, égaliser les avantages. Cependant, plus au sud, le Rhône, quand il pénètre dans la Gaule, offre sur ses deux rives, à l'invasion qui voudrait pénétrer de ce côté, deux passages : l'un large, sur la rive gauche, assez éloignée des derniers contreforts des Alpes; l'autre plus étroit, long, difficile, resserré par le Jura, mais encore possible sur sa rive droite.

L'invasion des Teutons et des Cimbres, comme un débordement de tout le Nord, a menacé, à la fois, l'Italie et la Gaule qui seront toujours le double objectif des migrations

et des attaques de la race allemande. Ces barbares appartenaient à la partie alors sauvage et nomade de l'Europe; ils n'avaient qu'un but : la spoliation et l'établissement dans des contrées plus fertiles. Ils l'avouèrent eux-mêmes, quand ils trouvèrent les Romains devant eux, et demandèrent *des terres*. Si ce que Posidonius nous dit des Cimbres, peuples errants à travers l'Europe, dont le nom même veut dire voleur (1), est vrai, toutes ces hordes méritaient bien le même nom; elles étaient associées dans la même entreprise contre la richesse et la civilisation du Midi (2).

Trois cent mille hommes, traînant avec eux, sur leurs chariots, des femmes et des enfants, partis de la Baltique, se précipitent tout à coup dans la vallée du haut Danube, déjà cultivée par les Gaulois, l'an 112 avant Jésus-Christ, et ramassent des Ambrons et des Boïens qui s'y trouvaient. C'est déjà la pauvre Allemagne du Nord qui pousse devant elle et trouble le Midi plus heureux. Ils ne parviennent pas à forcer l'entrée de l'Italie, malgré une victoire, tournent les Alpes centrales, se jettent dans l'Helvétie, pays celte également, et, se grossissant d'hommes en même temps qu'ils appauvrissaient le pays, entraînent encore les Tigurins (Zurich) dans la Gaule, par l'ouverture du Rhône. Deux armées romaines battues non loin du lac Léman, trois autres, avec leurs consuls, le long du Rhône qui charria les

(1) Voir les fragments de Granius Licenianus, retrouvés par Pertz. Mommsen *(Hist. rom.)*, cinquième volume, *in fine*. — (2) J'aime encore mieux l'étymologie de Posidonius que celle de M. Luden *(Hist. d'All.*, l. I. ch. III), qui fait venir Cimbre de *Kæmpfer*, combattant, guerrier. Car, enfin, combattre est le propre des guerriers de toute race, tandis que nous avons vu que le vol est le trait persistant de certaines races.



hommes, les armes et le matériel des Romains, leur livrèrent la Gaule. La terreur à Rome fut au comble. Le monde continuerait-il à parler latin avec les Romains, ou commencerait-il à hurler le cimbre avec les barbares? Heureusement, l'invasion se divisa : les Teutons allèrent, au delà des Pyrénées, se heurter contre les populations celtibériennes du centre montagneux de la péninsule hispanique; les Cimbres, dans le nord de la Gaule, se firent repousser durement par les Belges, leurs prétendus frères, chez qui ils laissèrent six mille Attuatiques aux bords de la Sambre. Cette dispersion des efforts de la barbarie donna à Rome le temps de se remettre et de préparer la défense de l'Italie et de la Gaule par une levée en masse et l'envoi du consul Lutatius Catulus au pied oriental des Alpes, et du célèbre Marius en Gaule, avec deux armées reformées et réorganisées.

Les Teutons et les Cimbres, de nouveau réunis, se décidèrent à attaquer les Alpes, le rempart de la civilisation. Ils se divisèrent en deux corps; les Teutons et les Ambrons descendirent le Rhône pour franchir, malgré Marius, les Alpes occidentales; les Cimbres et les Tigurins tournèrent de nouveau le massif central pour descendre, par le col de Brenner, la vallée de l'Adige et Vérone, en Italie. C'est ainsi qu'ils arrivèrent, les uns en Provence, sur les bords de l'Arc, au pied de la montagne de la Victoire, non loin d'*Aquæ-Sextiæ* (Aix) fondé par les Romains, et les autres dans les plaines du Tessin, près de Vercelli (Verceil). Leurs cadavres trouvèrent, sur ces deux champs de bataille, cent deux ans avant notre ère, les terres que, vivants, ils avaient demandées.

Ce sont bien les ancêtres des envahisseurs qui, six siècles plus tard, renverseront l'empire romain. Le récit pittores-

que de Plutarque en fait foi. Ces phalanges barbares qui marchaient, avec un cri ou un chant cadencé, en frappant de l'épée sur le bouclier; ces femmes qui, de leurs chariots, excitent les guerriers par leurs cris et, après la défaite, échevelées, grinçant des dents, renvoient, la hache à la main, ceux qui fuient et se défendent elles-mêmes contre les vainqueurs; enfin, ces lamentations furieuses, répercutées par les échos, qui, la nuit, effrayent encore, à Aix, les Romains, tout cela nous dépeint bien les futurs Germains. L'ordre de bataille plus savant, à Verceil, les cuirasses de fer, les casques surmontés de buffle, de bêtes fauves et de hauts panaches de plumes, les boucliers qui éblouissent les yeux de leur éclat, les chaînes de fer qui liaient entre eux, au premier rang, les guerriers de chaque phalange par le baudrier, comme plus tard les Cattes, témoignent chez les Cimbres, plus rapprochés des Gaulois, d'une certaine différence d'origine et de quelques progrès dans l'art militaire (1). Les uns et les autres n'étaient que des barbares avides et brutaux, poussés par l'esprit de rapine et de destruction, et il n'y a que le teutonisme aveugle d'un historien allemand (2) qui puisse trouver enviable, pour une nation, une aussi désastreuse apparition dans l'histoire de l'humanité.

La première grande migration teutonique a été réduite en poussière au soleil du Midi et sous les coups de Marius. Mais le branle a été donné; le chemin de l'invasion est

(1) Plut., *Vie de Marius*, de 19 à 27. Voir Luden, *Hist. d'All.*, liv. I, c. IV. — (2) Cés., *B. G.*, VI, II. — Nous ne flattons pas les Gaulois. On nous dispensera de voir déjà chez eux, comme Luden, un peuple pourri, flétri comme un fruit qui n'a pas eu le temps de mûrir, liv. I., c. VI.

connu ; le courant ne tardera pas à reprendre. Le vice de la constitution politique de la Gaule et les défauts du caractère gaulois favorisèrent, un demi-siècle après, la seconde tentative d'émigration germaine. Mais elle se heurta encore en Gaule contre le Romain César, comme la première s'était brisée devant Marius.

III

Une à peu près par l'origine, par la race, la religion, le caractère et les institutions générales, la Gaule était politiquement divisée en cités ou peuples rivaux les uns des autres. Dans chaque peuple, dit César, dans chaque cité, presque dans chaque famille il y avait des factions ; Strabon en donne peut-être la cause en disant que le Gaulois est querelleur. Entre les Romains, déjà maîtres de la Gaule méridionale par les Alpes, et les Germains qui, par le cours inférieur du Rhin menaçaient de conquérir le nord, les Gaulois avaient encore le tort, dans leurs querelles, de s'adresser aux uns et aux autres. Ainsi les Eduens, établis sur les deux pentes de la Côte-d'Or, s'étant faits les alliés du peuple romain, dont l'influence, après Marius, avait encore augmenté dans la Gaule, les Arvernes du centre et les Séquanes du Jura s'adressèrent aux Germains que les commotions précédentes amassaient toujours davantage sur le Rhin.

Un chef de guerre, Arioviste, qui s'était déjà, on ne sait comment, fait un renom parmi ces barbares toujours agités de projets de guerre et de conquête, passe le Rhin, à la

suite de cette invitation, en 71 avant Jésus-Christ, et donne la prééminence à ses alliés du Jura et de l'Auvergne par une victoire sur les Eduens. Ceux-ci s'adressent aux Romains. Rome, divisée, était à ses querelles. Arioviste voit alors, dans la Gaule, un pays à conquérir; et il avait à sa disposition une force tumultueuse de barbares qui, sous le nom de Suèves ou errants (Schwebende), se précipitaient alors aussi, à la suite des invasions teutoniques et cimbriques, à travers la forêt Hercynienne, dans les bassins du Neckar et du Danube, au midi de l'Allemagne. Ces Suèves, dans lesquels il faut peut-être voir, entre les Germains et les Goths, une branche distincte de la même race, étaient une force presque constituée, une redoutable agglomération de cent tribus ou cantons, livrant chacune par année, à tour de rôle, mille hommes pour la guerre, tandis que les autres restaient, pour nourrir celles-ci, au travail de la terre. A la voix d'Arioviste, une armée d'invasion de cent mille Suèves passe sur la rive gauche du Rhin, en face du Mein, et remonte la vallée au pied des Vosges; le chef barbare alors ne connaît plus ni amis ni ennemis, maltraite ses hôtes et ses adversaires, et devient l'oppresseur de la Gaule un peu tard repentante de l'avoir appelé.

Une autre invasion menaçait encore le midi de la Gaule. Presque en même temps, en effet, les Helvètes, peuple mélangé de Celtes, trop à l'étroit dans leurs montagnes, et ébranlés d'ailleurs par l'arrivée de Boïens et autres qui fuyaient les Suèves, formaient le projet de changer de demeure et de troquer leurs hautes et froides vallées contre les bassins tempérés de la Garonne et de la Charente. Depuis trois ans, ils méditaient cette émigration avec les Boïens, peuple celtique chassé de la Bohême et de la Bavière, par le mouvement du nord-est au sud-ouest,

dans les vallées du haut Rhin. Enfin, après avoir rassemblé les provisions nécessaires pour trois mois, ils mettaient leurs familles sur leurs chariots et brûlaient leurs douze villes et leurs quatre cents villages, et se précipitaient dans la vallée du Rhône. La barbarie allait-elle reprendre la Gaule avant d'atteindre l'Italie (1)?

César, déjà puissant à Rome, comprit le danger de la civilisation et entreprit de défendre et de conquérir à la fois la Gaule, pour qu'elle servît de barrière au Midi et à la société latine contre la barbarie septentrionale (59 av. J.-C.). Ce fut un trait de génie. Il fonda l'union gallo-latine qui donna à la civilisation antique cinq siècles de plus.

Le grand capitaine romain tenta d'abord d'arrêter les Helvètes en faisant élever par ses légions, de la rive gauche du Rhône aux montagnes, une suite de retranchements et de fossés qui leur barraient le passage. Les envahisseurs abandonnèrent cette voie, se transportèrent sur l'autre rive du Rhône, traversèrent, par un étroit défilé, quoique lentement, le Jura et s'échappèrent dans la vallée de la Saône. Ils commençaient à passer cette rivière sur des radeaux, au-dessus de son confluent avec le Rhône, quand César, arrivé encore à temps, les attaqua au milieu de cette opération, les sépara et détruisit ceux qui n'avaient pas encore effectué le passage. S'attacher à la poursuite de l'émigration qui voulait, à travers les monts de la Côte-d'Or, descendre dans la Loire, la harceler, enfin lui livrer bataille près du mont Beuvray (Autun), fut, de la part de César, le troisième acte de cette campagne de délivrance pour

(1) Strabon, IV, v. — Tac., *Germ.*, xxxii. — César. *Bell. Gall.*

la Gaule. L'émigration arrêtée, battue, perdit beaucoup de monde, grand nombre de chariots, rebroussa chemin et demanda grâce; elle obtint la faculté du retour en Helvétie, à la condition de livrer des otages, et ne laissa que les Boïens, brave peuplade gauloise, chez les Eduens qui les reçurent entre la Loire et l'Allier.

Arioviste le Germain était plus redoutable pour le nord de la Gaule. A la tête d'une armée, presque organisée, de cent vingt mille hommes, il s'était établi entre les Vosges et le Rhin, dans la vallée de l'Ill, et menaçait de là le centre de la Gaule. C'était l'avant-garde de cette race errante, nomade qui flottait au delà du fleuve jusqu'au plus épais de la forêt Hercynienne (le Harz). Le premier des grands chefs d'invasion savait qu'il faisait peur. Convié à une entrevue par César, il voulait traiter d'égal à égal avec son adversaire. « César pouvait venir le trouver, disait-il, il verrait un homme qui, depuis quatorze ans, n'avait pas dormi sous un toit. » C'est depuis ce temps qu'Arioviste avait passé le Rhin. A la tête d'un empire barbare, il exigeait des terres en Gaule pour ses guerriers, pour vingt mille Harudes entr'autres. Il croyait déjà avoir sa Gaule à lui, comme les Romains avaient la leur. César, juge admirable du pays au point de vue stratégique, prit les devants et alla s'emparer, avec son armée, du plateau qui, entre le Jura et les Vosges, conduit dans la vallée du Rhin par laquelle Arioviste montait déjà ; et là, il consentit à aller le trouver.

C'est un moment solennel dans l'histoire que cette entrevue sur un tertre qui s'élevait légèrement au-dessus de la plaine traversée par l'Ill, affluent du Rhin. Le débat séculaire entre les races germanique et gallo-latine se pose, pour la première fois, sous deux noms célèbres et avec

des forces considérables, dans cette vallée historique du Rhin. Pour César, ce fleuve est la limite du monde romain et de la civilisation ancienne ; au delà est un monde barbare qui s'annonce par la destruction et la ruine. Arioviste veut tenir les portes, l'entrée de la Gaule, pour la rançonner à son aise, y déverser et y établir le trop-plein de la sauvage Germanie. César veut unir la Gaule à l'Italie pour la faire entrer dans la sphère agrandie de la civilisation et fortifier sa noble cause. Le partage équitable des rives du fleuve entre les deux mondes est un gage de paix pour les riverains ; sa possession exclusive par l'un des deux est une menace perpétuelle de domination, d'oppression et de guerre. Pendant que les deux rivaux débattaient leurs raisons, des Suèves s'avancent en décochant leurs flèches. L'entrevue est rompue traîtreusement par la barbarie. Une grande bataille décidera le conflit.

Après avoir changé de camp plusieurs fois pour tromper l'ennemi, César l'attire sur la rive gauche de l'Ill, au pied des Vosges, et affronte toutes ces hordes avec six légions romaines. Son habile tactique, l'épée courte et acérée, l'ordre admirable des Romains, résistent aux masses agglomérées des barbares, émoussent leurs longues épées, déroutent leur cavalerie mêlée d'agiles fantassins et, par un dernier effort, jettent le désarroi dans leurs phalanges hérissées de boucliers. Ils fuient, malgré les hurlements de leurs femmes, spectatrices agissantes du combat, redescendent à la débandade le cours de l'Ill pour repasser le Rhin, y laissent soixante mille cadavres ou prisonniers, et ramènent Arioviste mourant dans les forêts germaines. Il

(1) Cés., *B. G.*, I, 44-52. — Dion Cassius, XXVIII, 49, 50.

n'est meilleurs défenseurs d'un territoire que ceux qui l'ont convoité. Après avoir infligé une terrible défaite à l'invasion, César consent à garder ou à admettre dans la vallée de l'Ill, sur la rive gauche du Rhin, un certain nombre de tribus germaines, les Rauraques vers le coude du fleuve, les Triboques vers l'embouchure de l'Ill dans le Rhin, et plus bas, en aval, les Némètes et les Vangions qui se mêlent à l'ancienne population celtique. Ainsi la défense de la rive gauche du Rhin, frontière de la Gaule, est, par suite d'une convention, fortifiée d'éléments germains sous l'autorité romaine ; et, pour la première fois, sur ce point, du sommet des Vosges aux rives du fleuve, une population demi-gauloise et demi-germaine, dont les intérêts sont ceux du reste de la Gaule, devient, contre les envahisseurs de la rive droite, la meilleure des garanties (58 av, J.-C.).

Mais le nord de la Gaule, qu'on appelait déjà la Belgique, si mal défendu d'ailleurs par le cours inférieur du Rhin coulant en rase plaine, n'était-il pas de connivence avec l'invasion germaine ? Non-seulement certains peuples belges se glorifiaient encore de leur origine germanique, comme les Nerviens et les Trévires, mais les sauvages Eburons, hôtes de la lisière septentrionale de la forêt des Ardennes, entre ces deux peuples, et d'autres peuplades que César nous signale comme des Germains cis-rhénans, étaient de vrais Teutons. Et voici que déjà, Arioviste à peine battu, des peuples de la basse Germanie, comme les Usipètes et les Tenctères, chassés de leurs demeures par les Suèves fuyants, et encore à l'état nomade, au nombre de quatre cent mille, erraient sur la rive droite du Rhin inférieur, prêts à profiter de la troisième lacune de la frontière de Gaule pour l'envahir encore.

César sera une troisième fois le sauveur de la Gaule, s'il

force la Belgique à se décider entre les Gaulois et les Germains. Le pays lui-même était flottant. La côte, jusqu'aux embouchures du fleuve, était toute gauloise, kimrique au moins, comme la rive de la Grande-Bretagne qu'elle regarde. On trouve aujourd'hui jusqu'à Tongres, sur la Meuse, des bornes milliaires avec le vieux mot celte de lieues *(leugæ)*. Si César nous dit que quelques peuplades belges parlaient un idiome différent de celui de la Celtique, pour la prononciation surtout probablement, saint Jérome nous assure, quatre siècles plus tard, il est vrai, qu'à Trèves on était, pour la langue, en pleine Gaule. Un peuple belge, les Nerviens, cherche à former une ligue des peuples belges et germains, des barbares. César saisit ce prétexte et va les attaquer à Bavay, sur la Sambre.

Ce fut une des plus rudes batailles de toute cette guerre; les Nerviens se firent tuer, presque jusqu'au dernier, sur les bords de leur rivière ou sur les collines escarpées qui dominaient le champ de bataille. Les vieillards, les femmes, les enfants que César rétablit dans leurs villages et prit sous sa protection disaient que cinq cents des combattants à peine avaient survécu de soixante mille. De là, le vainqueur, descendant la Meuse, emporte, malgré une trahison, l'*oppidum* des Attuatiques (Namur), anciens Cimbres, en massacre un grand nombre et en vend cinquante-trois mille. Il était temps; l'année suivante, pendant que le conquérant était occupé ailleurs, les Germains Usipètes et Tenctères, toujours poussés par les continuelles fluctuations suèves, passent le Rhin, un peu au-dessus de l'endroit où il s'ébranche, avec femmes et enfants sur des chariots, au nombre de quatre cent mille, et se répandent dans tout le pays, de l'Océan au cours moyen de la Moselle, vers Trèves.

C'était encore une nouvelle invasion peut-être encoura-

gée par quelques peuplades gauloises. A l'approche de César, les Usipètes et les Tenctères se replient et se concentrent dans la plaine de Goch où le Rhin et la Meuse se rapprochent ; ils demandent des terres et cherchent à traîner l'affaire en longueur ou à tromper les Romains pour les surprendre. Mais César les attaque à l'improviste, met le désordre et la confusion dans leurs masses, les précipite dans le fleuve ou les oblige à le repasser et à se soumettre. Pour assurer la défense d'une frontière, il faut pouvoir la passer. Le conquérant de la Gaule avait déjà entretenu des relations avec la peuplade des Ubiens sur la rive droite. Mais des Sicambres, voisins de ceux-ci, sur les bords de la Sieg, menaçaient de les punir de cette amitié comme d'une trahison, recueillaient les débris des vaincus et refusaient de livrer à César les cavaliers Usipètes et Tenctères qu'il demandait. « L'Empire de Rome finit au Rhin, » disaient-ils, moins fiers déjà que les Suèves. César, en dix jours, en face du pays des Ubiens (près de Bonn), et avec leur concours, jeta un pont sur la rive droite. Les Sicambres s'enfuirent; quelques peuplades lui envoyèrent des otages. Les Suèves se mirent loin de ses coups (55).

Il fallut encore une seconde campagne contre les peuples germano-belges pour assurer tout à fait la frontière. Ambiorix, chef gaulois des Eburons, poussé par le Trévire Indutiomare, surprend une légion romaine sur les bords de la Meuse, chez les anciens Atuatiques, la massacre, entraîne avec lui les Trévires, soulève les Nerviens et assiége un lieutenant de César, Q. Cicéron, ainsi qu'une légion fortifiée dans un camp de la Sambre (près de Charleroy). César arrive à temps avec sept mille hommes pour conjurer un second désastre, délivre son lieutenant et disperse les peuples révoltés. Le Trévire Indutiomare appelle

les Germains pour continuer la guerre; mais son gendre, Cingétorix, plus intelligent des véritables intérêts de son pays, passe aux Romains. Cette défection jette le désordre dans la résistance. César en profite pour passer encore une fois le Rhin, fouille les forêts où se cachaient les Suèves, laisse une tête de pont sur ce fleuve avec une garnison à demeure fixe, et revient sur les Eburons qu'il dompte enfin au milieu des marais de la Meuse ou des épais fourrés des Ardennes. Ambiorix abandonne les siens à la soumission et se réfugie en liberté au delà du Rhin. Mais les Trévires, et même les Germains cis-rhénans, demandent à ne plus être confondus avec les barbares de la rive droite et, depuis ce moment, César peut achever la soumission de la Gaule dont il a constitué la défense et préparer, pour son sol, l'unité du gouvernement qu'elle n'avait point su trouver elle-même.

Ce fut une généreuse, mais bien tardive entreprise que conçut l'arverne Vercingétorix, quand il voulut unir toutes les cités gauloises dans un même effort pour sauver l'indépendance de sa race et de son pays. Mais il n'est donné ni au patriotisme le plus ardent ou à l'intelligence la plus consommée d'improviser une armée en un jour, ni à la levée nationale la plus considérable de l'emporter sur une force militaire organisée, suffisante et bien conduite. La précaution que César avait eue de s'emparer du Rhin et de fermer la Gaule aux envahisseurs ne contribua pas peu à sa victoire, en enlevant à la défense toute possibilité de secours extérieurs et en l'affaiblissant par le sentiment d'un service rendu.

Pendant cette célèbre lutte entre le génie militaire et le patriotisme gaulois, les Germains n'osèrent passer que deux fois le fleuve et une fois pour piller les Eburons, ennemis aussi de César. La Germanie ne fournira-t-elle pas

à César des cavaliers qu'on trouvera, au nombre de sept mille, à Pharsale (1)? Ces Gaulois qui sentaient d'avance des maîtres dans les Romains pouvaient-ils oublier qu'ils les avaient sauvés des Germains, leur ennemi commun? Il y avait entr'eux et les Romains quelque liaison cachée dont ils ne se rendaient pas bien compte, mais qui les recherchait encore quand ils se soulevaient contre Rome. Les cités n'envoyèrent pas à Vercingétorix le contingent demandé par l'assemblée générale d'Autun. Au lieu de deux cent quatre-vingt-trois mille hommes sur lesquels on comptait, il en vint deux cent quarante mille seulement. César, au milieu de l'Arvernie, à la suite d'un échec considérable, courut un grand danger et perdit son épée que les Arvernes pendirent dans un de leurs temples comme un trophée qui leur était doublement cher. C'est à ce titre que César, ensuite vainqueur, ne la leur redemanda point. Un commentateur ancien de Virgile nous rapporte une tradition de cette guerre qui n'est pas sans valeur. César, dans la mêlée de Gergovie, est enlevé par un chef gaulois; il va être prisonnier. D'autres Gaulois passent et disent au chef, dans leur langue : « Laisse libre César ; » César le vainqueur mais le sauveur aussi de la Gaule! Vercingétorix, en succombant à Alise, après la dispersion des Gaulois, pouvait se rendre cette justice qu'il avait combattu pour la liberté commune et non dans son propre intérêt. Mais le Romain avait combattu aussi pour l'indépendance de la Gaule menacée par les Suèves ; il avait combattu de plus pour la civilisation commune en arrachant les Gaulois à la barbarie pour les enrôler sous le drapeau romain (51).

(1) César, *de B. G.*, III, 96. — Flor., IV, 2.

César a sauvé, en effet, la Gaule de trois invasions germaines qui tentèrent aussi, aux époques les plus reculées, de pénétrer par les lacunes regrettables de ses frontières naturelles; et il l'a mise, pour cinq siècles, à l'abri du retour de semblables entreprises de la part de voisins qui l'eussent replongée, pour autant de temps, dans la barbarie et la misère qu'ils apportaient avec eux. Elle y a perdu son indépendance nationale, je le veux; mais ne l'eût-elle pas perdue, et bien d'autres choses avec elle, du fait des Helvètes, des Suèves, des Tenctères et autres qui les auraient suivis pour la conquérir, cinq siècles avant les Francs leurs descendants, et la soumettre à une barbarie bien plus brutale. Les Allemands ont dit, il est vrai, que la race gallique était déjà dégénérée. Laissons cela! Attaquée au nord et au midi, elle n'avait que le choix entre deux ennemis : entre la barbarie et la civilisation. La Gaule était un pays civilisé au temps de César et elle le devint davantage sous les Romains. Ceux-ci l'aidèrent à tracer de magnifiques routes de communication, à bâtir des villes florissantes, et initièrent à leurs lois, aux lettres et aux arts, aux plaisirs de l'esprit ce peuple fait pour eux. Cela ne vaut-il pas bien les ravages et la servitude sans compensation que les Teutons seraient venus lui apporter? Il faut le reconnaître, en regrettant de voir tomber Vercingétorix pour un noble sentiment : César a, le premier, posé le Rhin comme limite entre la Gaule et la Teutonie. En prenant possession de la rive gauche de ce fleuve pour Rome, et en le défendant avec les Gaulois contre les barbares du Nord, il a le premier fondé et cimenté, pour plusieurs siècles, l'union de l'Italie et de la Gaule dans la civilisation, et pour l'avenir, si elles savent le comprendre, l'alliance des races gallo-latines contre l'Allemagne toujours agressive

et hostile au Midi. Quoique nous fassions et quelque réserve que méritent d'ailleurs d'autres parties de la vie de César, nous hésitons encore aujourd'hui entre le vaincu et le vainqueur, entre le Gaulois et le Romain, et si nous plaignons volontiers un ancêtre dans Vercingétorix noblement tombé avec la Gaule, nous saluons presque un compatriote dans César vainqueur des Germains, leur commun ennemi.

Entre les peuples cultivés du Midi et ceux du Nord restés barbares, il y avait encore une frontière indécise après César. La limite resterait-elle fixée aux Alpes qui couvrent l'Italie et aux Balkans qui couvrent la Grèce? ou bien, descendrait-elle plus au nord, jusqu'au cours du Danube qui, dans son cours de l'occident à l'orient, sépare le midi du nord de l'Europe, comme le Rhin, du sud au nord, sépare sa partie centrale de sa partie occidentale?

Les pentes septentrionales des Alpes qui descendent au Danube supérieur étaient occupées par des peuples plutôt galliques ou celtes que germains, comme les pentes des Balkans, au cours inférieur du fleuve, par des populations illyriennes, sarmates ou slaves. L'archéologie et la philologie se réunissent pour constater alors, dans cette partie de l'Allemagne d'aujourd'hui, la majorité des éléments gaulois. Il y avait donc là encore une ceinture de populations que leur parenté même avec la Gaule devait porter les Romains à gagner ou à soumettre comme la Gaule elle-même, afin d'avoir pour eux toute la rive droite du Danube, après la rive gauche du Rhin, et de se fortifier ainsi doublement contre les invasions terribles qui les avaient déjà menacés.

Ce fut, après César, l'œuvre d'Auguste, le fondateur de l'empire romain. Il fixa définitivement la limite entre le

Nord et le Sud, la barbarie et la civilisation, par les guerres qu'il fit ou fit faire par ses lieutenants au delà des Alpes, dans la vallée du Danube. Nous avons peu de détails sur ces guerres. Deux pages brillantes de Florus sont à peu près tout ce que nous possédons. Parmi les populations de ces pays, derrière les Alpes orientales, les Pannoniens occupaient les vallées que traversent la Save et la Drave pour aller au Danube. C'était une peuplade qui parlait la langue gallique et dans le pays de laquelle on a encore retrouvé aujourd'hui des tombes gauloises. Tibère pénètre en victorieux au milieu de leurs forêts et, au lieu de brûler leurs armes qu'il se fait livrer, il les jette dans le courant de la Save et de la Drave pour annoncer leur défaite aux autres peuples. Auguste soumet lui-même les Illyriens et les Dalmates, encore bien moins germains, au sud-est. Mais les Rhétiens, dans les Alpes centrales, dans le Tyrol actuel, et plus à l'ouest, vers la Gaule, les Vindeliciens, à l'endroit où le Rhin traverse le grand lac qu'il forme (Constance), et, plus au nord, sur les chaînons de montagnes qui descendent avec l'Inn, vers le Danube, les Taurisques ou les Noriciens étaient des peuples en partie gaulois aussi et fort sauvages (1). Quelques-uns d'entre eux faisaient vœu d'offrir aux dieux les entrailles des généraux ennemis et de s'en nourrir après. Ils étaient d'autant plus dangereux qu'ils se recrutaient toujours de la barbarie germaine. Ce fut la pierre à aiguiser des armées commandées par Tibère et Drusus, beaux-fils d'Auguste.

Ces montagnards sauvages, qui occupaient les vallées du Rhin supérieur et de l'Inn, comptaient, derrière les Alpes,

(1) Voir Tiffenbach : *Origines celticæ*. — Florus, *Hist. rom.*, IV, 12.

sur la neige qui leur donnait du courage, dit Florus, et surtout sur leurs remparts de glace. Claudius Drusus, le premier, franchissant le col de Brenner dans les Alpes tridentines, apparut sur leurs têtes avec ses légions et les poursuivit, en brûlant leurs huttes, jusque dans la plaine. Là les barbares se rassemblèrent pour rendre aux Romains guerre pour guerre, et, en tournant vers l'ouest, prirent le chemin de la Gaule. Mais Tibère avait fait ses préparatifs sur le lac des Vendes (Constance). Il y avait équipé en sûreté une flotte, et débarqua tout à coup, devant eux, une armée. Les malheureux reculèrent, mais se trouvèrent pris alors entre Drusus et Tibère, au fond de la vallée du Lech. C'étaient les plus braves et les plus jeunes de ces nations. Ils se firent tuer presque jusqu'au dernier; les femmes elles-mêmes, qui les avaient suivis, écrasèrent sur le sol la tête de leurs enfants et les jetèrent aux pieds des vainqueurs. La ligne du Danube fut, pour l'empire romain, le prix de ces laborieuses campagnes (13 avant Jésus-Christ); et ce fut ainsi que ce fleuve devint, avec le Rhin, la limite de l'empire et de la Germanie pendant plusieurs siècles. Les deux grands fleuves de l'Europe avaient, pour un temps, une destination qui leur convenait bien; ils servaient à maintenir l'équilibre entre le Nord et le Midi, entre ce qui était alors la barbarie et la civilisation.

CHAPITRE III

LES MŒURS, LES TRIBUS

Tacite. — L'état nomade. — La religion. — Les dieux et les déesses ; le sacerdoce, les Vellédas. — Les institutions politiques, les rois et les princes, les assemblées. — Les principales tribus germaines et gothiques. — Les institutions civiles, le Whergeld.

L'époque solennelle qui, sous le premier empereur romain, Auguste, termine l'ère païenne et commence celle des chrétiens, sépare en même temps, pour plusieurs siècles, le monde romain et le monde barbare ou germain. C'est à ce moment qu'on peut, avec quelque exactitude, faire connaître la religion, les mœurs, les coutumes de la Germanie et les principales tribus germaines. Nous retrouverons la Germanie et la Gothie, quatre siècles plus tard, au milieu des ruines de l'empire romain et devant les églises du Christ dont la naissance sépare ces deux ères. En constatant, dès à présent, l'état social de la Teutonie et de la Gothie, on pourra voir si elles ont par elles-mêmes fait beaucoup de progrès, quand elles viendront détruire la civilisation ancienne et menacer d'étouffer la nouvelle religion du monde.

A l'époque que nous choisissons, les Romains connais-

saient déjà bien les ennemis auxquels ils avaient eu déjà affaire et qu'ils devaient combattre longtemps encore. C'est entre César et Tacite. Le célèbre voyageur grec et géographe, Strabon, écrit alors l'ouvrage qui nous est resté et qui complète les renseignements de ces deux célèbres écrivains de Rome. On s'aperçoit, en les lisant tous les trois, malgré des erreurs, des inexactitudes et des lacunes, qu'ils ont déjà, sur les Germains, au moins cette certitude d'informations pratiques que Rome savait acquérir sur tout ce qui intéressait sa politique. Les traits de caractère que l'on retrouve çà et là dans d'autres historiens anciens, les souvenirs des plus vieilles traditions des Teutons et des Goths recueillies plus tard par Jornandès, historien goth au sixième siècle, les légendes, toutes barbares, transmises par les chants nationaux aux chroniques postérieures, ou les collections de fables mythologiques de l'*Edda*, retrouvées au neuvième et au dixième siècles, permettent de compléter et de caractériser davantage les témoignages des anciens, si l'on s'en sert avec discrétion et mesure.

Le célèbre livre de Tacite, sur la Germanie, reste le monument le plus considérable et le plus digne de foi, en même temps que le plus beau, sur ce sujet. Son père fut probablement procureur financier en Belgique, et il en fut fait gouverneur, préteur de 90 à 92, sous Domitien ; c'est l'opinion du savant Borghesi. Il fut à même de s'informer; il était assez intelligent pour comprendre et le futur historien aimait faire l'un et l'autre avec passion. *La Germanie*, le second de ses ouvages, publié en 98, sous le second consulat de Trajan, trouve là son origine (1). Aucun livre

(1) Borghesi, t. VII, p. 321 et 199. — Orelli, II, n° 1169. — Mommsen, *Hermès*, III, 3.

n'a été l'objet de commentaires plus nombreux et plus savants (1). En rectifiant quelques points, les modernes ont presque toujours reconnu la pénétration des vues et la précision des informations de Tacite dans l'ensemble et les principales parties de son tableau. On n'est pas cependant tombé d'accord sur l'esprit général qui anime l'œuvre et sur la couleur de la peinture.

Dans les époques où l'épanouissement de la vie civilisée laisse entrevoir la corruption, comme le ver dans la fleur, les écrivains cèdent facilement à la tentation de trouver utile à la morale et favorable aux effets littéraires, l'opposition de l'état sauvage à l'état de société. Ils y rencontrent des contrastes à faire valoir, même en les exagérant, et ils croient y puiser des leçons à donner. Sous cette influence, la littérature sacrifie trop souvent la beauté simple et la vérité à de faciles lieux communs et comme à des motifs complaisants d'amplifications oratoires. Rien de plus funeste à l'histoire, dont le but est la vérité, quand le génie lui-même n'échappe pas à cette contagion.

Salluste, chez qui le talent l'emportait de beaucoup sur la morale, avait fait, dans sa grande histoire, malheureusement perdue, un large tableau de la corruption romaine et de l'innocence grossière des barbares, Thraces, Gètes et Germains que Mithridate voulait alors réunir et jeter contre Rome. Il y a quelque chose encore de ce dessein dans sa *Conspiration de Catilina*. C'est le thème sur lequel, depuis lors, tous les écrivains romains, même les poëtes, déclamèrent à l'envi. Le compilateur Justin, au second siècle, ne manquera pas de dire que « l'ignorance du vice est

(1) Masmann, *Germania*.

plus profitable que la connaissance de la vertu (1). » J'aime à croire que Virgile est élève aussi sincère que docile de l'école, quand il vante la vertu des premiers âges. Mais on a peine à ne pas sourire, comme Horace lui-même, quand le poëte de l'épicurisme nous demande ce que sont les mœurs sans la vertu, *quid mores sine virtute?* Entre Salluste et Justin, Tacite, jeune encore, bien supérieur à l'un et à l'autre par le génie, porte dans ses premiers ouvrages, et surtout dans *la Germanie*, en même temps que les souvenirs et les procédés poétiques des cercles littéraires qu'il fréquentait, les traces des déclamations de la rhétorique et du barreau de son époque. Il soutient la thèse banale que « les bonnes mœurs, chez les barbares, ont plus d'empire, qu'ailleurs, les bonnes lois. » Et voilà pourquoi, en Germanie, il trouve à la grossièreté matérielle des délicatesses morales, à la férocité brutale un air de noblesse, à l'ignorance des raffinements, à l'égoïsme sauvage des générosités, à la saleté, commune à tous, un esprit d'égalité, à l'ivrognerie même une ouverture de cœur et une ardeur pour les grandes choses, à la barbarie, en un mot, des avantages et des priviléges qui font plus d'honneur à son ingéniosité qu'à la vérité et à son génie. Nous ne le suivrons pas jusque-là.

(1) Justin, *Hist.*, II, 2. — Salluste, *Catil.*, IX. — Tacite, *G.*, XIX. — Rappelons-nous, à ce sujet, J.-J. Rousseau, Chateaubriand, Mme de Staël.

I

Au siècle du premier empereur romain, Auguste, les nations teutonique et gothique, quoique sorties de l'état purement nomade, ne tenaient pas encore complétement au sol. Elles conservaient leur aversion tenace pour tout établissement fixe, l'amour des longues émigrations qui nous sont dépeintes, à tant de siècles de distance, et cependant presque dans les mêmes termes, par le premier historien grec, Hérodote, et le dernier des historiens latins, Ammien Marcellin. César, Tacite et Strabon nous en donnent la raison, en disant qu'ils ont en haine le travail des champs, *agriculturæ non student,* et que la vie est difficile sur leur sol ingrat, marécageux et hérissé de forêts. Donc peu de champs labourés ; ils vivent surtout du lait et de la chair du bétail. Les tombeaux de leurs ancêtres, voilà ce qui les attache parfois au sol. Pour ne point les abandonner, ils combattent ; s'ils les oublient, c'est pour errer dans d'immenses solitudes. Quand ils commencent à se fixer, s'ils n'habitent point des cavernes, ils dressent une hutte isolée, d'un transport facile, avec des fascines, sans pierres ni tuiles, quelquefois enduite d'un vernis brillant, sur le penchant d'une colline, aux bords d'une source ou au fond d'un bois. Une hutte et un enclos, voilà la terre des ancêtres, *aviatica.* Beaucoup de villages d'Allemagne ont aujourd'hui conservé cet aspect. Comme les Germains, autrefois, étaient toujours prêts à remettre leur famille et leurs meubles sur des chariots pour les transporter

ailleurs, aujourd'hui encore leurs descendants, des paysans, propriétaires ou fermiers à leur aise, quittent des villages bâtis, des champs cultivés, pour réaliser leur petit avoir, partir, franchir l'Océan et aller en Amérique. Point d'enceintes murées autour de leurs villages; elles les arrêteraient, les fixeraient au sol; elles ne dateront que du neuvième et du dixième siècle, à l'exception de quelques places plus importantes où le commerce, le passage d'un fleuve, un défilé, ont rassemblé, comme l'indique Ptolémée, un plus grand nombre d'habitations. Au IVe siècle, ils considèrent encore les villes, dit Ammien Marcellin, « comme autant de tombeaux entourés de filets (1), » *circumdata retibus busta.*

Il y a des peuples, comme les Suèves, les errants, les nomades (die Schwebende), chez lesquels des tribus entières, avec les chefs de famille, n'ont pas encore d'établissement fixe; chaque année, le partage du territoire est fait à nouveau entre toutes les tribus et entre les chefs de famille de chacune, soit par simple amour du changement, soit pour varier la culture ou alterner entre chacun les bonnes et les mauvaises terres. Point de vergers plantés, enclos; des champs de céréales seulement et des prairies que les tribus et les familles viennent ou labourer ou occuper avec leurs bestiaux et leurs maisons mobiles, à tour de rôle. Ainsi, ces terres changent de culture et les hommes changent de terres. Ces populations mouvantes ne restent en

(1) Hérod., IV, 27, 46. — Amm. Marc., XVI, 2-12. — Tacite, *Germ.*, XXVI. — César, *B. G.*, VI, 22 : *Agriculturæ non student.* — Strabon, VII, 2 : *Ils changent de demeure,* Διὰ τὴν λιτότητα τοῦ βίου καὶ διὰ τὸ μὴ γεωργεῖν.

place que de l'époque des semailles à celle de la moisson. La même chose se passe encore aujourd'hui chez les Arabes. Quelques tribus, comme les Usipètes et les Tenctères, entre le Rhin et l'Ems, chassées de leur territoire, sont condamnées encore, du temps d'Auguste, à un sort semblable. La fixité des tribus est plus grande ailleurs; cependant le père de famille aime encore à voir un espace vide autour de sa demeure *(curtis)*; chaque association d'hommes ou de peuples établit autour d'elle une lisière en friche ou boisée, quelquefois un désert, une frontière *(mark, marche)*, où chaque homme de la peuplade a droit à faire paître ses bêtes, à prendre du bois pour son feu, et qui est faite aussi pour arrêter l'ennemi; tout étranger en est exclu. Ce sont comme des biens communaux dont quelques-uns existent encore aujourd'hui ; c'est la marche et l'association de la marche *(markgenossenschaft)* si importante dans l'histoire des nations allemandes (1).

Qu'on ajoute à tout cela les causes de rivalité et de guerre entre les tribus, l'existence d'une jeunesse aventureuse et turbulente, l'avidité de la race, et l'on comprendra pourquoi la Germanie a été si longtemps nomade, et comment, quatre siècles encore après l'époque où nous sommes, quoique la vie sédentaire ait fait pendant ce temps des progrès, surtout au second siècle, et que les villages, les bourgs sur certains points se soient multipliés, son histoire s'est terminée par une sorte d'émigration en

(1) M. Waitz, *L. C.*, 1er vol., de la p. 93 à la p. 137, a essayé, par des interprétations forcées des passages célèbres de César, *B. G.*, IV, 12, 22, et de Tacite, *Germ.*, XXVI, de contester ou d'amoindrir ces preuves de l'état nomade où en était encore alors une partie de la Germanie. Malgré son habileté et son savoir, il ne nous paraît pas y avoir réussi.

masse, et par la plus formidable des invasions aux dépens de l'empire romain.

Quoiqu'il y eût nécessairement bien des différences de détail entre les idées et les mœurs de tant de tribus, si mouvantes, et répandues sur une aussi grande étendue de territoire, cependant on rencontre chez elles des croyances, des coutumes communes qui les distinguent des deux races gauloise et slave, leurs voisines; mais ni la religion, ni les lois ne semblaient encore avoir fait beaucoup pour asseoir et fixer cette société.

Au saisissement que l'on éprouvait alors dans les profondes forêts d'Hercynie, où l'écureuil pouvait parcourir de chêne en chêne d'immenses espaces, les Germains et les Goths croyaient reconnaître la présence de la divinité. Chez les Semnons, chez les Naharvales, chez les Rugiens, il y avait partout des bois consacrés. Mais rarement on osait prêter à la divinité une figure, ni lui élever des temples. Ces fascines de broussailles que les Scythes entassaient sur une longueur et une largeur de trois stades, avec trois côtés à pic et le quatrième en pente, et dont ils faisaient une plate-forme pour des sacrifices de chevaux et d'hommes en l'honneur de l'épée qui y était dressée, ne peuvent passer pour des temples. Cependant Tacite nous parlera du temple de Tamphana chez les Marses; mais il entend par là un espace consacré (templum). Il y aura bientôt aussi chez les Ubiens, et il doit y avoir eu ailleurs des autels où l'on portait en procession une épée; et bientôt se dressera le fameux Irminsul. En tout cas, au cœur des forêts, on conservait des trésors sacrés qu'une fois par an les prêtres exposaient aux yeux profanes. On n'entrait dans l'enceinte consacrée qu'enchaîné comme un esclave, et si par hasard on y tombait, il n'était permis d'en sortir qu'en rampant.

Le profane qui s'y glissait sans observer les rites n'en revenait point.

Parmi les montagnes boisées ainsi consacrées étaient le Broken, entre le Weser et l'Elbe, le Taunus, l'Odenwald, sur le Rhin (1). Les arbres eux-mêmes partageaient ce caractère de sainteté. Ils servaient aux sacrifices, on pendait les coupables ou les prisonniers à leurs branches. Longtemps après encore, des Germains croyaient que le premier homme et la première femme étaient sortis du frêne et de l'aulne animés du souffle de Dieu. Dans la sauvage cosmogonie de l'Edda, dont les monuments sont cependant postérieurs, un arbre gigantesque, le frêne Ygdrasill, est comme le pivot d'un triple monde ; ses racines plongent dans le séjour d'Hella (l'enfer), son feuillage couvre la terre, son sommet soutient la cité céleste des Ases, dieux issus d'Odin. Au dixième siècle encore des chênes séculaires étaient l'objet d'une vénération superstitieuse. Au fond des forêts allemandes agitées par le vent d'hiver, on croit entendre, encore aujourd'hui, l'armée furieuse des démons (wuthendes heer), la chasse infernale conduite par l'ancien dieu qui n'est plus que le chasseur féroce, dont le type s'adoucit ensuite dans le Freischutz.

César surprend déjà, chez les Germains qu'il connaît, le culte du soleil et de la lune ; de la déesse *Sunna* et de son frère le dieu *Mani*. Ils ont donné leur nom à deux jours de la semaine chez les Allemands (*sonntag* et *montag*, dimanche et lundi). César et Tacite s'accordent pour prêter aux Germains trois dieux qu'ils confondent, selon l'habitude

(1) Chez les Druides de Gaule aussi les forêts avaient ce privilége. Voir, dans l'*Hermès* de Mommsen, une inscription celtique en caractères grecs sur la forêt consacrée des Némètes, *Nemora Nemetum*.

des Romains, avec les dieux de l'Olympe : César avec Jupiter, Mars et Vulcain ; Tacite avec Mercure, Mars et Hercule. Ce Jupiter ou Mercure est bien le dieu germain Odin. Paul Diacre, l'historien des Lombards, nous le dira plus tard. Il a laissé aussi son nom en allemand au mercredi, jour de Mercure et d'*Odin (dies mercurii, wednesday ;* en suédois, *odensday).* Mars est aussi le dieu germain de la guerre, représenté par une épée, *Zio* ou *Tyr,* que nous retrouverons dans le *Saxnot* des Saxons *(sax,* épée). Il a donné son nom, chez les Anglo-Saxons et chez tous les peuples germains, au mardi *(tuesday).* Il a un autel chez les Ubiens; il est adoré chez les Tenctères. Hercule ou Vulcain, c'est Thor ou Donar, le dieu, armé du marteau, qui ouvre la terre pour y chercher et y forger le fer, et qui, avec lui, dompte les animaux féroces, les monstres et aussi les hommes. Il a la puissance de la foudre qui brise et fait fondre le fer ; il est chez lui, dans la forêt de Thor, le Thuringerwald, et dans le Harz aux abondantes mines. Il a donné son nom, chez les Allemands, au jeudi *(donnerstag).*

Une déesse, Ertha, jouissait d'un culte particulier chez les Suèves. Tacite nous la décrit : « A certaine époque, dit-il, cette déesse sort du bois consacré qu'elle habite, dans une île de la Baltique (Rugen), montée sur un chariot (peut-être en forme de vaisseau) traîné par des génisses ; couverte d'un voile et accompagnée de ses prêtres, elle se promène, à travers les peuplades qui déposent alors les armes, jusqu'à ce que, rassasiée du commerce des mortels, elle retourne à son temple. Les esclaves qui rendent au lac sacré et solitaire la déesse et ses voiles disparaissent eux-mêmes dans les eaux. C'est la terre mère *(erd, earth).* » Tacite la désigne ailleurs sous le nom d'Isis. On peut la retrouver aussi dans la bonne, la douce Holda. Grimm constate que

des processions analogues, sur des vaisseaux à roulettes dont on a conservé des modèles, se faisaient encore au douzième siècle, en 1133, dans le nord de l'Allemagne. La femme d'Odin, dans l'Edda, Freya ou Frigga, a donné son nom au vendredi (*veneris dies, frey-tag*). C'est la même divinité, déesse mère et déesse amour (de *frayan*, aimer), adorée sur les deux éléments, la terre et l'eau; une Cybèle qui fend l'eau avec la proue de son navire ou la motte de terre avec le soc (1).

Hérodote nous avait signalé, depuis longtemps, le grand dieu des Scythes, Tivus, sous un de ses vrais noms : Papaios (παπαῖος), qui le faisait confondre aussi avec Jupiter. Ceux-ci lui donnaient pour femme Apia, l'Ertha des Gètes et des Teutons, qu'on retrouve encore, sous son premier nom, chez les Lombards. Les dieux dont nous parlent Hérodote, César et Tacite, sous des noms différents, se retrouvent plus tard encore à Upsal (2), en Scandinavie, dans trois statues adorées, comme descendants de Tivus : Odin, le sage, le puissant; Thor ou Donar, le fort; Tyr, le dieu de la victoire, adoré sous la forme d'une épée nue, et Freya ou Frigga, la déesse. On voit encore aujourd'hui, près de la vieille Upsal, les trois tombes où l'on fit, jusqu'au onzième siècle, des sacrifices, et où bien longtemps encore on se réunissait dans des jours de fête. Les Semnons en Germanie et les Suions dans la Scandinavie, les Suèves et les Suédois prétendaient avoir reçu leur révélation du dieu Odin lui-même. Là, en effet, cette mythologie s'est plus tard dé-

(1) Tac., *G.*, VIII, 19. — Paul Diacre, *de Gest. Long.*, I, x : *Wodan appellant quem Mercurum Romani nominabant.* — L'*Ane d'or* d'Apulée, VI, 13; surtout la *Mythologie* de Grimm, troisième édition. — (2) Adam de Brême. — Ed. Grot., p. 10, 11. — Hérod., IV, 59.

veloppée au point d'arriver, dans les Eddas, jusqu'à cette sombre et fantastique cosmogonie qui porte bien l'empreinte de la sauvage barbarie du Nord. Si elle tient, en effet, du matérialisme commun aux premiers âges de tous les peuples et de la personnification ou de l'anthropomorphisme habituel à l'esprit humain, des traits semblables à ceux des vieilles religions de l'Orient et du paganisme hellénique et latin, on sent trop aisément le caractère qu'elle emprunte aux nuits hyperboréennes, aux oppositions de la lumière et des ténèbres polaires, aux neiges, aux frimas et aux brumes du Nord.

Cette mythologie commence au chaos, où se disputent le feu et les ténèbres, et elle aboutit au dernier jour des dieux et du monde, victimes de Surtur, souverain de la région du feu. La création formée d'étincelles qui tombent sur du givre, la naissance d'Odin, la généalogie ascendante et descendante, le nombre effrayant et les attributs sauvages des dieux et des déesses, la naissance sanglante d'Ymir, le mauvais géant, les combats des divinités bonnes et des mauvais génies, la défaite des premières ou la nuit des dieux, l'aurore d'une création nouvelle soumise à des lois ou à des runes plus parfaites, les joies du Walhalla pour les âmes des braves recueillies sur le champ de carnage par les Valkyries sauvages, tels sont les traits où l'on a voulu retrouver tantôt le panthéisme de l'Inde, tantôt le dualisme de la Perse, tantôt le polythéisme de l'antiquité classique.

L'imagination enfantine des hommes a toujours les mêmes procédés au même âge de développement; le climat seul donne à ses créations des couleurs différentes. On reconnaît ici les ombres fantastiques, énormes, tourmentées, que la nature terrible du Nord, les ouragans et les brumes, les mirages des glaces et les aurores boréales, un ciel souvent

chargé de gros nuages noirs ou rouges de sang, oppose aux images si claires, si limpides et si précises que le soleil du Midi, dans un ciel presque toujours bleu, transparent et égal, fait naître de ses rayons. Ormus et Arihman, le génie du bien et celui du mal, dans la Perse, ont une signification précise et une moralité qui ne se dégage guère du dieu Odin et du géant Ymir faciles à confondre. De quelle hauteur sereine le Zeus, le Jupiter *très-grand et très-bon* qui fait trembler l'Olympe, d'où il précipite les Titans, dépasse bien le sage Odin! Auprès d'Apollon, beau comme le jour qu'il répand, de Mars *(Arès)*, le briseur de boucliers éclatants, et d'Hercule, le dompteur des monstres, quelles figures que celles de Zio ou de Sax dont on ne voit que l'épée qui sort de terre, ou celle de Thor dont on n'entend que le marteau de forge dans la forêt. Autant vaudrait comparer l'Aphrodite, née de l'écume de l'onde miroitante de l'archipel grec, à l'Ertha échappée de son lac brumeux de Rugen, ou la Vénus de Milo à la paysanne poméranienne.

Cette légende d'Odin n'avait point encore peut-être reçu tous ses développements dans la Germanie du premier siècle de notre ère. Née chez les Suèves et les Goths probablement, elle commençait cependant à la pénétrer à travers la forêt d'Hercynie. Odin a donné son nom, en Allemagne, à plus d'une contrée que les Goths n'ont jamais visitée; l'Odenwald, par exemple. Le dieu de la guerre, sous ses différents noms : Zio, Tyr ou Saxnot, est partout et toujours chez lui en Germanie; comme autrefois chez les Scythes d'Hérodote et plus tard chez les Goths de Jornandès (1), il voulait des sacrifices d'animaux et d'hommes.

(1) Sur les sacrifices humains, voir Hérod., IV, 62, 113. — Tacite,

C'est un des caractères du culte de cette race meurtrière et de proie. Longtemps les Germains considèreront la viande de cheval qu'ils sacrifient comme un mets excellent. Les conciles chrétiens en poursuivront l'usage comme un reste de paganisme. La tête de cheval protége encore aujourd'hui, dans certaines parties de l'Allemagne, la maison du paysan. Les sacrifices humains dureront presque aussi longtemps : les Chérusques pendront aux arbres fatidiques, comme des victimes, les prisonniers romains. Les Thuringiens pendront tous les prisonniers francs par le nerf de la cuisse, au sixième siècle. Ces sacrifices sanglants existeront encore, au onzième siècle, sur la côte poméranienne et sur le territoire occupé par les Vénèdes, la Prusse royale d'aujourd'hui !

La fureur de la guerre et du meurtre, empreinte de religiosité, on la trouve chez les Germains dès leurs premières luttes avec Rome. Leurs trois dieux, dont les attributs sont difficiles à distinguer, ont ce caractère commun qu'ils sont des dieux de guerre et de violence. C'est une trinité sanglante. Elle explique bien la croyance à une autre vie réservée aux guerriers, aux meurtriers, dans ce palais sauvage du Walhalla où se succèdent les éternels combats et les éternels festins. Ces combattants furieux, dont Posidonius parle dans un fragment conservé par Strabon, ces guerriers de Tacite, qui restent ceints d'un anneau de fer pendant toute leur vie, qui forment toujours la première ligne de bataille, et dont le visage ne s'adoucit point, même dans la paix, nous les retrouvons encore

German., IX, 39. — Strabon, VII, 1. — Jornandès, V. — Paul Orose nous dit que les Cimbres pendaient leurs prisonniers de guerre.

dans les *berserkers* scandinaves, possédés d'un furieux délire de meurtre et de destruction. Mourir, pour eux, c'est retourner à Odin, au Walhalla, à la guerre!

On rencontre encore maintenant, en Allemagne, des restes de superstition qui se rattachent à l'ancien culte des Germains et aux légendes de l'Edda. Des feux s'allument aujourd'hui, au commencement et à la fin de la saison d'été, des crêtes de la Norwège aux collines de la Souabe et de l'Autriche. Les Elfes blancs qui dépouillaient les prés pour tresser aux morts de fraîches couronnes, les géants qui semaient çà et là les blocs de granit, les nains qui épuisaient les filons d'argent et d'or dans le flanc des montagnes, le Muspilli, esprit du lac, les Idisi, les Kobolds qui peuplaient la nature entière, les esprits de la maison, des bois, des eaux, les recettes magiques pour le bien et le mal, conservées par les sorcières qui chevauchaient la nuit à travers les airs et qui ont longtemps tenu sur le Broken leur nuit sabbatique *(walpurgisnacht)*; il y a là autant de souvenirs des superstitions de la vieille Germanie, que le célèbre Jacob Grimm s'est plu à découvrir et à commenter avec une érudition plus étendue et plus profonde que sobre et décisive (1).

La théologie la plus savante eut naturellement le sacerdoce le mieux organisé et le culte le plus régulier; elle se trouve dans la branche gothique de la Germanie. On a découvert plus tard, en Scandinavie, dans la ville sacerdotale d'Upsal, ancien pays des Suions, au fond d'un bois, le temple desservi par les douze prêtres qui représentent les douze Ases assesseurs d'Odin dans la cité d'As-

(1) Jacob Grimm., *Deutsche Mythologie*; 2 v., troisième édition.

gard. Le sacerdoce y formait une race supérieure, divine, dépositaire de la tradition. Le prêtre descendait presque des dieux, et, quand il paraissait au milieu des affaires humaines, il y jouissait d'une grande autorité. Ici, les sacrifices étaient plus réguliers et accomplis selon des rites dont on ne pouvait s'écarter. La religion fut aussi assez puissamment organisée déjà chez ces peuplades. On soupçonne, chez les Scythes, les Gètes, les Goths, des prophètes dans Zamolxis, dans Boirebisda et Odin, toujours le même personnage à des époques et sous des noms différents, mais chez des peuples de même famille.

Dans la Germanie de Tacite, il ne paraît point y avoir de collége de prêtres comme chez les Scandinaves ou les Gaulois. Cependant les prêtres y ont une certaine autorité et y jouent un rôle politique ; ils sont comme des magistrats religieux, choisis parmi les plus nobles et les plus anciennes familles. Non-seulement ils comptent les nuits, ils observent les astres et le vol des oiseaux, mais ils marquent, de certains signes ou runes, des baguettes de bois de hêtre (c'était du saule chez les anciens Scythes), pour les recevoir sur une étoffe blanche et en tirer l'avenir. Ils observent et interprètent les hennissements des chevaux blancs, sacrés comme ceux des Perses, élevés au fond des bois ; ils président les assemblées ; ils imposent silence à la foule et exercent seuls le redoutable droit de frapper, de punir (1), à la place des rois ; ils égorgent les prisonniers sur l'autel des dieux. Par cette immixtion même dans les affaires humaines, ils perdent de leur autorité di-

(1) Tacite, *Germ.*, VII : *Nisi sacerdotibus permissum ; Hist.*, I, 16.

vine ; mais ils conservent sur la peuplade un pouvoir qui n'est pas à dédaigner.

Chez les Germains et les Scandinaves, les femmes semblent, quelques-unes au moins, plus particulièrement douées du don d'inspiration et de prophétie. Aussi les prêtresses sont-elles peut-être plus puissantes que les prêtres. Les femmes suèves prophétisaient l'avenir par le bruissement des vagues et le tournoiement des eaux. Chez les Cimbres, en robe blanche retenue par une ceinture d'or, elles sont près de la marmite du sacrifice et tirent leurs vaticinations de la manière dont le sang coule. Ces magiciennes empêchent longtemps Arioviste de livrer bataille, pour attendre la lune favorable. Elles ont, pour les Germains, l'autorité des dieux. On les appelle Velléda ou Alrunes, savantes dans les *runes;* elles savent tout *(allrune).* Ce sont des *Aurinies* dans Tacite, des *Aliorunna* dans Jornandès ; elles sont partout respectées, consultées, souvent obéies. Les Romains se les feront livrer comme otages, pour être plus sûrs de la fidélité des tribus. L'historien des Germains connaît un peuple placé sous l'influence des Goths, les Naharvales, chez qui le soin du culte est entièrement remis à une femme. Souvent les femmes sont chargées même des sacrifices humains. Abaissée dans la famille et dans la vie publique, la femme barbare se relève, avec des traits souvent terribles, dans la religion (1).

(1) Hér., IV, 62, 103. — Tac., *G.*, IX, 39 ; *Hist.*, IV, 22, 61, 65. Strabon, VII, 2. — Jorn., V, 24. — Dion. Cass., XXXVIII, 46. — Plut., *Cés.*, XXII. — Grimm., myth., troisième édition, p. 583. — L'orthographe du mot Velléda nous est donnée par la leçon des manuscrits et par Dion Cassius, qui écrit : Βελήδα, CLXVII, 15.

II

Les peuples orientaux et septentrionaux ou gothiques se distinguaient aussi des peuples germains ou teutons par leurs institutions, si l'on peut appliquer ces expressions à une société barbare : ici dominait la liberté, là l'autorité.

Hérodote nous a déjà montré le caractère presque religieux de la royauté chez les Scythes. Targitas, un de leurs rois, devient un de leurs principaux dieux. Tacite, en parlant des tribus gothiques ou scandinaves, nous dit qu'elles se distinguent par un respect particulier pour la royauté, *insigne erga reges obsequium*. Chez les Suions, ajoute-t-il, le pouvoir exercé par un seul y est sans limite, *nullis jam exceptionibus*. Le roi y fait garder, pour sa sécurité, enfermées par un esclave, toutes les armes de la nation. C'est une sorte de pouvoir sacerdotal. Les pontifes-rois que nous avons déjà nommés chez les Gètes, et surtout la tradition des Odins, toute gothique, attestent complétement, dans le rameau gothique, le caractère de la royauté. Nous trouverons des rois de très-bonne heure chez les Vandales et les Rugiens. Jornandès achèvera de nous édifier en nous donnant la généalogie complète d'une famille royale qui remonte jusqu'à Gapt ou Gaut, chez les Ostrogoths, et dont tous les membres, les Ases, sont considérés comme des demi-dieux. C'est la tige de la maison des Amales, l'aînée, et de celle des Baltes, la cadette. Il n'y a pas que chez les Goths où l'on trouve ainsi des maisons royales. Nous

en verrons d'assez bonne heure, chez les Burgondes et les Lombards. Ces rois ont une vraie puissance, ils ont une part de l'autorité religieuse, ils président, à côté du prêtre, aux sacrifices, ils commandent à la guerre, ils jugent, ils gouvernent, ils ont presque des sujets, quoique leur pouvoir ne soit ni arbitraire, ni attentatoire à la liberté, *nondum tamen supra libertatem* (1).

Chez les Germains, il y a aussi des chefs qui pouvaient rattacher l'autorité ou le crédit de leur famille à une origine presque divine, au moins noble. Tacite nous parle du chef de la race, Tuisto, de son fils Mann et de ses enfants. Certaines familles jouissent d'une grande influence, chez les Chérusques et les Marcomans. C'est d'elles que sortiront Arminius et Maroboduns. On trouvera, en même temps, un Tudrus chez les Quades. Les chefs, surtout pour la guerre, sont souvent pris dans ces familles privilégiées, mais librement élus au milieu d'elles. Ils font comme fonction de rois; s'ils durent ou se perpétuent au commandement, ils deviennent souvent rois; et ce fait concorde presque toujours avec quelque événement qui rend une peuplade victorieuse ou qui réunit plusieurs tribus sous le pouvoir d'un seul. C'est souvent le signe de la prospérité, de la puissance durable d'un peuple; il apparaît et disparaît avec elles. C'est ainsi que, d'une part, se trouvent liés entre eux, le droit hiérarchique d'une famille avec le droit d'élection populaire, et, d'autre part, le sort de la royauté à celui de la nation. Quand on crée tumultuai-

(1) Tac., *G.*, VII, 32, 43, 44 : *Traces, Hygios, Gothones; regnantur paulo jam adductius quam cæteræ germanorum gentes.* — Jornandès, V, 13. — Cassiod., *Var.*, VIII, 2.

rement un chef, prince ou roi, on l'élève sur le pavois; alors il commande, il juge, il reçoit des présents et le produit des amendes.

On voit que, s'il y a déjà depuis longtemps des rois pris dans des races royales, chez les nations gothiques, la royauté commence à peine chez les Teutons, les Germains. Ici, elle est moins le pouvoir de commander les armées, de juger les peuples, qu'une sorte de prédestination de la naissance à obtenir ce pouvoir; le mot allemand *Kœnig* ou *Koning*, roi, vient du vieux mot *Kœn*, naissance. Il y a du droit divin dans toute royauté. En ce sens, les Teutons ne sont encore que sur le chemin de la royauté; les Goths y sont déjà arrivés. Les familles royales sont en voie de formation chez les Germains, elles sont faites chez les Goths. Là où il est question de rois, dit Tacite, il y a une race royale distincte, *certa dominorum domus*. C'est ce dont témoignent les historiens postérieurs des populations orientales et septentrionales, les récits de Tacite sur les Germains occidentaux, aux temps d'Arminius, de Marobodus et de leurs successeurs, patronés souvent par les Romains (1).

Selon que la royauté était plus ou moins puissante chez les peuples germains, les assemblées populaires *(Mall, Thing)* y jouaient un plus ou moins grand rôle. Nous verrons les rois goths délibérer privativement avec un petit nombre, avec les premiers de la nation. Il y a moins de traces d'assemblées délibérantes chez ces populations.

(1) César, VI, 23. — Tacite, *Hist.*, IV, 15; *Germ.*, VII, XII : *Reges ex nobilitate, duces ex virtute*, dit Tacite. — Amm. Marc., XVI, 12, 17; XXI, 2; XXXI, 3, 12. — Waitz, *Deutsche Verfassung*, I, p. 273. — Kurtze, *Comment. de Tacite*.



Chez les Germains, au contraire, l'assemblée se réunit régulièrement à la nouvelle et à la pleine lune, presque toujours sur une hauteur ou dans la clairière d'une forêt, près de la demeure des dieux. Le peuple y arrive par cantons ou familles et y prend place armé. Le prêtre en a comme la police et y punit les perturbateurs comme des sacriléges. Si les principaux membres examinent et expédient les affaires de moindre importance, l'assemblée entière juge les traîtres et les transfuges, apaise les querelles qui divisent les cantons ou les familles, préside aux affranchissements, à la remise aux jeunes hommes des armes qui les mettent au rang des guerriers; enfin, elle traite des grandes affaires qui intéressent la nation, de la guerre et de la paix, etc. Chacun y parle selon son âge, sa noblesse, son éloquence personnelle. On le comprend, c'est surtout une assemblée guerrière. On y vient en armes, on y délibère en armes; on y est rangé par cantons, par familles. L'assemblée du pays, c'est l'armée du pays. Elle repousse, par des huées, les propositions qui ne lui plaisent pas, et accueille celles qui lui plaisent en entrechoquant les framées. Si elle décide la guerre, et c'est le cas le plus fréquent, elle élit son chef; chaque canton, chaque famille se range sous le sien, et l'on passe ainsi aisément de l'état de paix à l'état de guerre. Le *landsthing*, selon l'expression allemande, devient le *landsheere*. Chez les peuples où la royauté est puissante, l'assemblée de la nation n'est guère qu'une revue que passe le roi reconnu et accepté; chez les autres, l'armée va jusqu'à choisir son chef ou même son roi (1).

(1) Tacite, *Germ.*, II, 13; *Hist.*, I, 16; V, 17. — Waitz, *L. C.*, p. 313 336. — Claudien, *de B. G.*, en parlant d'Alaric, vers 679.

Il a fallu beaucoup de bonne volonté pour voir l'origine des gouvernements parlementaires modernes dans ces coutumes toutes barbares et guerrières. Ces assemblées n'étaient que des réunions, des *meetings* tumultueux, dans lesquels la religion seule conservait quelquefois, grâce à ses prêtres, un peu d'empire. Il n'y avait aucune délégation; aucun ordre peut-être que celui de la guerre. Cela rappelle, sans le charme, les petits rois de l'époque homérique de la Grèce, délibérant avec ceux qui les suivent, ou, avec moins de discipline et d'intelligence, à Rome, les comices centuriates qui répondaient aussi à une organisation militaire. On retrouve des habitudes analogues chez presque tous les peuples arrivés à une certaine époque de développement social.

L'assemblée populaire est en même temps aussi électorale. On y choisit le chef de la peuplade, quelquefois même le roi s'il n'est point héréditaire; ces rois ou ces chefs prennent les premiers la parole dans l'assemblée, mais pour persuader, non pour s'imposer. Avant de se disperser pour l'année, l'assemblée choisit aussi ou confirme tacitement ceux qui doivent commander, rendre la justice dans les cantons et dans les bourgs, et présider les petites assemblées; ce sont ceux que César et Tacite appellent princes, *principes*. Une noblesse traditionnelle, la mémoire des services éminents d'un père suffisent, quelquefois, pour donner à un tout jeune homme le rang de prince dans la peuplade, dans le canton, et classer les autres parmi les guerriers les plus éprouvés. Ces *principes* seront plus tard des comtes, des ducs ou même des rois. Chefs, princes et magistrats, *principes et magistratus*, dit César, ils rendent la justice ou décident des affaires de moindre importance avec cent assesseurs pris parmi les plus notables ou les

plus riches; les plus puissants, dans les limites de la peuplade, les autres dans celles du canton *(gau)*; et ils commandent les guerriers, entourés des mêmes hommes qui sont aussi les plus braves. Le pouvoir judiciaire et le pouvoir militaire ne sont jamais séparés ; leur réunion constitue ce pouvoir politique rudimentaire. Ces chefs reçoivent pour récompense, comme un honneur, un don annuel en bétail ou en grains. Quand l'assemblée générale a décrété une guerre, là où la royauté n'est pas encore une institution fixe, elle en choisit le chef qui a droit de vie et de mort. Son pouvoir doit cesser avec la guerre; mais si la guerre est heureuse, il cherche quelquefois à le garder. Là est l'origine de grandes fortunes et de grandes chutes, toujours de grands troubles (1).

Les Goths et les Teutons avaient déjà une sorte de noblesse, c'est-à-dire une classe d'hommes plus considérés ou plus riches, fruit assez commun aussi de l'état barbare, même de tout état social. Elle avait un caractère plus tranché, plus aristocratique chez les nations gothiques. Hérodote nous avait déjà signalé la noble tribu des Scythes royaux. Chez les Goths, comme plus tard dans l'Edda, la noblesse rattache ses prérogatives à son origine divine. Cette prétention était peut-être plus rare chez les Germains qui se glorifiaient moins, nous dit Tacite, des mérites de leurs aïeux. Cependant il y avait aussi chez eux une noblesse. On choisissait les nobles de préférence pour chefs;

(1) César, *B. G.*, VI, 23 : *Principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt.* — Tacite, *Germ.*, XII : *Eliguntur in iisdem principes qui jura per pagos vicosque reddunt.* — Ibid. : *Insignis nobilitas, magna patrum merita principis dignationem adsignant.* — M. Waitz, *L. C.*, p. 261.

ils aimaient la guerre, dit Tacite. Les femmes nobles étaient recherchées. La noblesse ne s'appuyait point encore sur la propriété, elle n'avait point de droits fixes, mais des commencements de privilèges. Elle désignait au rôle de prince et donnait rang parmi les troupes d'élite. Ce qui constituait surtout la noblesse, c'est-à-dire attirait la considération et l'influence, c'étaient la naissance, la bravoure, la richesse. Le caractère principal de cette noblesse, c'est de s'appuyer à la royauté là où elle existe, et de la préparer, d'y conduire là où elle n'existe pas encore (1).

Autour des princes, comme autour des rois, là où il y en a, se groupent toujours les plus nobles, les plus forts et les plus éprouvés de ceux qui, dans l'assemblée, ont été jugés dignes d'être mis déjà au nombre des guerriers. Assesseurs, ils lui composent un tribunal; compagnons, ils lui forment comme une armée. Ce sont les clients, les compagnons d'armes, presque les soldats du roi. Il les pourvoit de la framée et du cheval de guerre, les entretient sur son domaine, à sa table copieuse, et surtout avec le butin fait sur l'ennemi. C'est là ce qui fait la dignité et la puissance dans le canton, dans la tribu et au dehors. Aussi les rois rivalisent-ils pour avoir le plus de compagnons et les plus courageux; et, de leur côté, les compagnons luttent-ils de zèle, d'attachement pour le prince. Ceux-ci se disputent les services qui les approchent le plus de sa personne,

(1) Tacite, *Germ.*, 8, 11, 13, 14, 18, 42; *Hist.*, IV, 12; *Ann.*, I, 57. — Waitz, *L. C.*, p. 185 et seqq. — Je ne me range pas, malgré tous ses efforts, à l'opinion de M. Waitz qui amoindrit beaucoup trop le rôle de la noblesse. Dans ses remarques sur le passage capital de Tacite, il ne fait pas attention au mot *gradus* qui est un peu plus loin.

l'honneur de l'assister à table et de lui tenir l'étrier; car il y a des degrés *(gradus)*, des grades, dans l'attachement pour le chef, dans la clientèle de ces fils de nobles familles; et ces grades dépendent de l'appréciation du prince. Mais à la bataille point d'inégalité. La bravoure reprend tous ses droits. Il est honteux pour le prince d'être surpassé, honteux pour les compagnons de ne pas égaler le prince en courage. Il combat pour la victoire; eux, ils combattent pour lui. C'est une flétrissure de revenir sans lui du combat. Communes leur sont la mort et la vie (1).

On voit comment celui qui a la plus nombreuse et la plus brave clientèle acquiert la puissance dans le canton, la tribu, la nation même. Il reste, par le choix plus ou moins libre, *princeps*, président de la tribu, du canton ou du bourg. Il est juge en temps de paix (2) et tout-puissant au tribunal, car ses assesseurs sont ses clients à lui. Il devient chef de faction, de guerre, *heerezoghe, dux*, avec ses compagnons; et si d'autres princes, avec de plus petites bandes, viennent se faire eux-mêmes ses clients, il entraîne ou domine ainsi toute une nation. On lui envoie, dit Tacite, des ambassades, on le courtise par des présents; des associations de peuples entiers se mettent parfois sous sa protection. Une pareille considération peut être l'origine d'une plus grande fortune; un chef de bandes, à la suite de circonstances favorables ou de guerres heureuses, fonde une nouvelle puissance, devient *koning* ou roi de tout un peuple et quelquefois conquérant.

Voilà cette célèbre institution du *comitatus* dont nous parle Tacite. Elle n'est pas particulière aux Germains. Cé-

(1) Tacite,, *Ann.*, I. 57; XXII, 45. — (2) Amm. Marc., XXII, 8. — Tac. *G.*, XIII, XIV.

sar la trouve, avec plus de fixité et de perfection, dans le clan des Celtes, Polybe dans la Gaule cisalpine. Les amis et les clients romains sous leurs patrons, et les *hétéries*, associations assez remuantes, sous les chefs de factions grecques, après Périclès, les rappellent aussi. C'est une institution universelle qu'on surprend surtout aux époques barbares ou troublées; mais elle a en Germanie un caractère belliqueux et agressif qui a entretenu beaucoup plus souvent l'esprit de domination et de faction que le dévouement de l'homme à l'homme. De là sont nées, à l'intérieur, les luttes dans les tribus, entre les tribus la possibilité des guerres privées, et au dehors les invasions. On a fait remonter à cette institution la féodalité, avec raison, dans ce qu'elle a surtout de plus mauvais (1), dans le droit de justice seigneuriale et de guerre privée ; à tort, dans le sentiment de fidélité que le christianisme seul communiqua plus tard à ces relations. Toute l'histoire de la race germaine contredit cette prétendue impersonnalité, dont on a longtemps voulu lui faire honneur. Guerre entre les tribus ou entre les peuples de la même famille, révoltes des vassaux contre les souverains, voilà ce qu'on trouve longtemps invariablement sur le même sol.

Toute la féodalité remuante, aventureuse et oppressive du moyen âge est là en germe. Ce principat aventureux, avec sa clientèle, est la cause de la mobilité du monde barbare, de ses guerres et de ses attaques extérieures contre les peuples et les pays voisins. Tacite ne l'ignore point (1). Dans un pareil état social, la paix est impossible. On ne

(1) Cés., *B. G.*, VI, 15. — Polybe, II, 17. — (2) Amm. Marc., XXII, 8. — Tacite, *G.*, XIII, XIV.

peut entretenir une puissante clientèle que par la force et la violence. La guerre et le vol, *bella et raptus*, sont les sources de la munificence du prince. On ne considère point d'ailleurs comme une infamie, César nous l'a dit, le brigandage hors des limites de la cité. Il suffit qu'un prince se lève dans l'assemblée pour proposer une expédition, les applaudissements, les promesses ne lui manquent pas ; traître celui qui ne vient pas au rendez-vous donné. Quand la paix même est trop longue sur le sol de ses pères, la jeunesse prend un chef et va chercher fortune ailleurs ; elle entraîne quelquefois la tribu entière. Si les vieillards, les enfants de la tribu, privés de leurs plus vaillants défenseurs et exposés aux attaques de leurs voisins, tombent parfois en servitude et s'effacent ; en revanche, à la suite d'aventures et de fortunes diverses, la bande guerrière fait reparaître son nom, ses enseignes, le dragon sifflant, le lion, le taureau d'airain sur un autre point de la Germanie. Par là, il n'est point de peuplade germaine qui ne vienne un jour demander, de gré ou de force, sa place et des terres dans l'empire romain.

Tout semble d'ailleurs conçu en vue de la guerre dans cette société barbare. Le jeune Germain quitte la maison pour la cité, quand il a reçu le baudrier militaire ; c'est sa robe virile. La nation est armée ; elle a ses chefs dans les princes, et comme ses cadres dans les compagnons groupés autour de lui. Un messager indique aux Suèves le jour où tous les hommes en âge de porter les armes doivent se lever (1) ; la division en tribus, cantons et familles facilite

(1) Cés., *B. G.*, IV, 19.

ces levées. Il y a des peuples, comme les Suèves du temps de César, et plus tard, comme les Lombards et les Hérules, divisés par centaines et dizaines comme une armée en marche. La vieille Germanie nous apparaît comme une invasion en voie d'organisation.

Les industries qui touchent à la guerre sont connues et pratiquées en Germanie. Ces barbares confectionnent des armes variées, objets de leur envie. Car, ils ont beaucoup de bronze et de fer chez eux, quoique Tacite en dise (1). Les légendes de l'Edda nous les montrent ardents à forger le fer et enclins à se procurer ces armes précieuses, par la violence ou par la ruse, au moyen du vol. Dans la Volkina Saga, l'industrie et l'adresse du forgeron Véland l'exposent aux embûches des puissants qui veulent se saisir de sa personne et de ses secrets; et la légende, très-vieille aussi, du Tannhauser se fait sur un thème semblable.

L'art de la guerre est le plus avancé chez les Germains. Ils se fortifient avec leurs chariots. Ils n'aiment pas combattre en rase campagne, mais, César le remarque déjà, à l'abri des bois, des défilés. On trouve chez eux bientôt des forteresses. Ils n'ont pas seulement l'épée longue *(sax)* et le bouclier fait d'osier, parfois couvert de métal, la framée ou la lance, l'angon à pointe de fer, qu'ils ramènent après l'avoir lancé à l'aide d'une courroie *(amentum)*, la flèche, le javelot, les boules enflammées ou rougies au feu, la cataie, les armes empoisonnées. Plusieurs ont des casques en cuir avec des lames de métal, des armures avec des inscrip-

(1) C'est ce que prouvent, contre Tacite, les fouilles archéologiques faites, entr'autres, au fond d'une tourbière, à Fleisbourg et dans le Sleswig, où l'on a trouvé tout l'armement d'un manipule germain.



tions runiques, même incrustées d'or. Leur corps d'infanterie ont la forme d'un coin qui se termine en pointe, en tête de pourceau *(caput porcinum)*. Au-dessus d'eux, s'élèvent, pour enseignes, des figures d'animaux, des aurochs, des taureaux d'airain, comme chez les Cimbres, des monstres, des lions; plus tard, chez les Francs, des dragons, comme on en voit sur la colonne trajane. Souvent les guerriers de la même phalange sont attachés les uns aux autres par des chaînes de fer. Leur cavalerie est composée de grands chevaux dans le nord, de petits, mais rapides, dans le midi; elle n'a qu'une manœuvre, à droite, une conversion exécutée par les cavaliers de l'extrémité de la ligne qui décrivent un cercle autour du cavalier presque immobile de l'autre extrémité; cela se fait avec la plus rapide précision. Ils mêlent leur cavalerie d'infanterie, dans des corps où chaque cavalier choisit son fantassin; celui-ci est élevé, dès la jeunesse, à courir en se suspendant à la crinière du cheval, à se tenir en croupe, ou à se jeter à terre pour secourir son compagnon ou combattre seul. Chaque canton suève fournissait ainsi cent cavaliers. L'écrivain militaire Vegèce nous décrit cette cavalerie empruntée par César aux Germains (1). Les jeux de ces barbares sont encore une image de la guerre. Ce sont les chasses interminables à travers les forêts, et, pour les enfants, le saut à travers les épées nues.

(1) Tac., *G.*, VI, 39. — César, IV, 2; VII, 18, 65. — Pline, VII, 29. — Tac., *Ann.*, II, 28.

III

Religion de sang, institutions militaires, industrie guerrière, voilà la Germanie barbare. Les cités, les peuplades, exercent le pillage hors de leurs frontières, contre leurs voisins; ce n'est point une honte, *nullam infamiam habent*. La jeunesse est instruite de bonne heure à chercher la fortune et le butin. La guerre est donc perpétuelle et les destinées des tribus sont changeantes. Voilà ce qui rend si difficile la tâche de leur assigner une place fixe sur ce sol mouvant d'anarchie guerrière. Essayons de pénétrer cependant dans ce fourré épais de petits états, de tribus plutôt, que l'Allemagne, sous des noms différents, nous représentera presque à toutes les époques de son histoire.

Parmi les fils d'Istève, *le Coureur*, répandus sur le cours inférieur du Rhin, les Ubiens campaient d'abord sur la rive droite, entre la Rhur et la Wipper; c'étaient les amis des Romains. Agrippa les fit passer de la rive droite sur la rive gauche, pour la défendre (vers Cologne); ils y garderont leur culte, l'autel des Ubiens, *ara Ubiorum*. Vers le même temps, d'autres barbares, peut-être des Cattes ou des Bructères, émigrèrent également avec l'assentiment des Romains, plus bas que les Ubiens, entre les bouches de la Meuse et du Rhin, dans la Batavie, dont ils prirent le nom. Ils quittaient une rive où les populations, par suite des mouvements qui avaient eu lieu, étaient, comme de vrais sables mouvants, agités, emportés, rame-

nés par le flux et le reflux de la migration. Les cavaliers Usipètes et Tenctères, encore mal remis de leurs défaites précédentes, cherchaient à reprendre les plaines qu'ils avaient abandonnées sur la rive droite du Rhin. Mais les Chamaves et les Angrivares ne veulent pas se laisser déposséder du territoire qu'ils ont déjà occupé. Tous ces peuples se disputaient la Westphalie actuelle, ce pays boisé par où la forêt de Teutoburg verse au Rhin la Wipper, la Rhur et la Lippe, ainsi que les plaines qui bordent la rive droite du fleuve. La table de Peutinger nous montre là les Chamaves de Tacite; et le pays légendaire du Hamaland nous les rappellera jusqu'au milieu du moyen âge (1).

Derrière ces sentinelles avancées, la vaillante et rusée nation des Cattes ou Chattuares, occupe, dit Tacite, plus haut dans la Germanie, les coteaux boisés de la forêt Hercynienne qui s'avance vers le nord-ouest, c'est-à-dire, vers le Rhin moyen. Ce sont les premiers occupants de la Hesse actuelle, ce plateau volcanique qui sépare la Fulda du Mein inférieur, et descend, par la Lahn, vers le Rhin. Ce n'était pas seulement un peuple fou de guerre, qui aimait à se laisser croître la barbe et les cheveux pour se donner un aspect terrible, et faisait des vœux bizarres, dont la mort d'un ennemi pouvait seule les délier ; ils savaient encore observer une certaine tactique. « Les autres barbares se battent, dit Tacite, les Cattes font la guerre. » Ils vivaient, du reste, sans gîte et sans propriété, demandant l'hospitalité qu'ils payaient ou ne payaient pas sur leur butin à ceux qui les hébergeaient. Cette nation ralliait à elle, au

(1) Tac., *G.*, XXXII, 3, 4; *Ann.*, I, 51.

sud, les Mattiaques, probablement dans le Taunus, sur le Mein, et (1), au nord, les Amsibares.

On peut ranger parmi les Inghevons, qui étaient derrière les peuplades riveraines du Rhin, les célèbres Chérusques, les Chauques et les Frisons. Les Chérusques occupaient les deux rives du cours moyen du Weser et la forêt de Teutoburg. Les Chauques, et leurs voisins les Frisons, étaient sur les côtes de la mer du Nord : les premiers des embouchures du Weser à celles de l'Ems, les autres de là au lac Flevo, aujourd'hui le golfe de Zuiderzée, qui recueillait les eaux du Rhin. Tacite nous montre, comme un peuple amolli, les Chérusques qui furent un instant, sous Arminius, si terribles aux Romains. Ils étaient au moins dévorés de factions et souvent en guerre avec leurs voisins les Cattes. Pline l'Ancien, qui avait vécu chez les Chauques, ne nous les montre pas, comme Tacite, tranquilles et occupés de pêche ou de chasse, avec leurs nombreux troupeaux de chevaux et de bœufs. Il nous les dépeint pauvres, misérables, terribles, exerçant le brigandage sur terre et sur mer, et nous trouverons les Saxons, leurs descendants, avec les habitudes que leur donne Pline. Les Frisons méritaient plutôt la peinture de Tacite. Au delà de ces deux populations, à l'origine de la péninsule qui sépare la mer du Nord de la Baltique, étaient encore, du temps de Tacite, des restes redoutables des Cimbres et un peu plus loin les Angles (2).

La nation, ou plutôt la vaste association des tribus suèves, les fils d'Herminn *(le Guerrier)*, dominait dans le centre de la Germanie, quoiqu'elle ne fût plus aussi redouta-

(1) Tac., *G.*, XXV, 6; *Ann*, II, 41. — Plin., XVI. — Amm. Marc., XV, 10. — (2) Tacite, *G.*, XXXVI. — Pline, XVI.



ble que du temps d'Arioviste, où elle menaçait d'écraser César sous une nuée de cent tribus et où elle poussait au nord les Usipètes et les Tenctères. Son avant-garde était au sud-est, vers le haut Rhin et les sources du Danube. Elle avait déjà lancé, sur la rive gauche du Rhin, au pied des Vosges, les Triboques (Bas-Rhin), les Némètes (Bavière rhénane), les Vangions vers le confluent de la Moselle au Rhin; mais ceux-ci ne s'y établirent qu'en se soumettant aux Romains, depuis César, et en devenant, avec les populations celtiques, les défenseurs de la rive gauche contre les Germains de l'autre bord, comme les Ubiens. Les Séduses et les Rauraques, sur la droite du fleuve, étaient déjà comme en observation dans les gorges de la Forêt-Noire (duché de Bade), pour suivre les premiers au delà du Rhin, dans la vallée de l'Ill. Plus à l'orient, les Quades, les Hermundures, les Marcomans descendaient du Fichtelberg et des monts de Bohême dans les vallées du Mein et du Neckar, et passaient par-dessus le Jura franconien pour visiter la vallée du Danube et disputer d'abord à des peuples galliques, puis aux Romains, la rive droite de ce fleuve (dans le Wurtemberg et la Bavière). C'était, de ce côté, le front de la Germanie contre les peuplades celtiques, contre les Vindéliciens, les Rhètes qui remontent peut-être aux Rasènes ou Etrusques, les Noriciens, les Pannoniens et autres peuples qui occupaient le versant septentrional des Alpes et les bords des rivières qu'elles versent, depuis le lac des Vendes (de Constance), jusqu'à la Save. Ce sera bientôt le front de la Germanie contre les Romains maîtres de la crête gallique et des pentes des Alpes.

Mais le noyau de la nation suève, ces terribles barbares qui rassemblaient en panache sur la tête leur chevelure

rousse et hérissée, était, plus au nord, au fond de la Germanie, par-dessus les montagnes de pins *(montes piniferi, Fichtelgebirge)*, dans le Harz, entre le Weser et l'Elbe. C'est là que résidait l'autorité souveraine, dont les ordres devaient être partout obéis, même jusqu'à la Baltique, la mer suève. Cette forêt du Harz était consacrée depuis longtemps, selon Tacite, par de vieilles superstitions et une pieuse terreur, comme le berceau de la nation. Là se rencontrent la royauté et la prophétie; par exemple, dans un Masyus et une Ganna, sous Domitien. Là vivaient les Semnons, les plus anciens et les plus nobles des Suèves, partagés encore en cent tribus. Ils rattachaient à eux, de l'autre côté de l'Elbe, les Suardons ou Swarden (de *schwerdt*, épée), ancêtres des Saxons, entre les fleuves, les bois et la mer (Mecklembourg) (1).

La race des Goths ou Gètes répandue, comme nous l'avons dit, au nord et à l'est des Germains, se retrouve, sous le nom de Gothons ou Gètes, de la Baltique au Danube, mais mêlée avec des Finnois, des Slaves, des Celtes et des Thraces, avant qu'elle prenne plus tard l'avantage sur eux tous et les domine en les réunissant.

Les Goths, errants aussi, sont-ils venus originairement du Pont-Euxin à la Baltique et de là en Scandinavie, ou bien, de la Scandinavie même où ils ont laissé leurs noms en maint endroit, sont-ils descendus peu à peu vers le sud-est et le Danube, en bouleversant sur leur passage les tribus teutoniques, slaves et autres? Il est certain qu'à cette époque on trouve des traces de leurs migrations

(1) César, I, 7. — Tacite, *Germ.*, XXXIX, 45; *Ann.*, XII, 39. — Pline, II, 28, 67.



dans tout l'orient de l'Europe. Les Gothons, sur les bords de la Baltique (Poméranie), sont une nation chez laquelle la royauté est puissante. Autour d'eux, on trouve, à l'ouest des Suardons, les Rugiens *(Rugen)* ; à l'est, les Naharvales, qui se cachent dans un bois sacré avec leurs dieux jumeaux ; puis les Arii, qui se teignent en noir et combattent la nuit, sous leur noir bouclier, pour se rendre plus terribles ; enfin les Vandales, que Pline rattache aux Goths, tous sur les rives de la Baltique. Ils portent tous le bouclier rond et l'épée longue. Les Lombards, ou Longobards, les Longues-barbes, sortis de la Scandinavie, selon Paul Warnefried, et favoris de Fraya, sont déjà de là remontés vers le sud, dans les marais du Havel (Brandebourg), entre les cours moyens de l'Elbe et de l'Oder. Ils sont toujours en guerre avec leurs voisins.

Cette extrémité nord-est de la Germanie, plus tourmentée encore que le reste, et où se heurtent les peuples les plus barbares, c'est le royaume de la Prusse actuelle, qui compte, parmi ses premiers occupants, les Vandales dont on connaît la réputation, les Longobards, organisés comme une armée en marche, et ne vivant, dit Tacite, que de combats, de périls et de vols, et les noirs Ariens. Elle confine, à l'orient de la Vistule, avec les Venèdes, qui sont des Slaves, et les Æsthiens *(Esthonie)*. Ceux-ci, parlant la langue bretonne, dit Tacite à notre grand étonnement, sont occupés à recueillir, sur les côtes, l'ambre, une résine fossile précieuse pour les anciens, qui venaient la chercher quelquefois jusque-là ou la recevaient par l'intermédiaire des Goths ou des Teutons. Mais ce commerce les exposait aux pillages des Vandales et des Longobards, qui allaient enlever l'ambre là où le gouvernement prussien a aujourd'hui concentré cette exploitation, près du Frische-Haff. Tous ces

peuples communiquaient fréquemment avec la Scandinavie ou Scandie, au delà de la mer, avec les Suions, nation mystérieuse par ses institutions, puissante par ses navires à double proue, qui faisait garder par un esclave ses armes déposées en lieu sûr. C'est là que se développera la mythologie odinique des Eddas, à Upsal, dans un pays où les Goths aussi ont laissé leur nom (1).

L'extrémité sud-est de la Germanie, où l'on retrouve aussi les Gothins et les Gètes, est un pays peut-être encore plus mouvant, au sud des Sudètes et des Carpathes, dans le bassin moyen du Danube et, au delà, dans les steppes.

Là étaient mêlés à ces Gètes et à ces Gothins, ces Bastarnes, ces Sarmates, ces Daces, ces Slaves que Mithridate avait voulu jeter un jour sur l'empire romain. Toujours errants, dit Pline, ils formaient une masse, une agglomération menaçante pour le Midi civilisé. Au temps de César, un certain Boirebista réunit toutes ces populations dans un effort commun contre la puissance romaine. Il avait pour conseil Dekainos, une manière de prophète, révéré par les siens comme un dieu. Il eut pour successeur un prophète-roi que les historiens romains nomment Camosicus. On saisit là certains traits de ressemblance entre les anciens Scythes et les futurs Goths. César avait mis dans ses projets, s'il revenait de l'Orient par le Danube, la soumission de ces peuples. Mais, faut-il voir en eux de vrais Germains, des Teutons? Il y avait certainement

(1) Tac., *G.*, XLI, 45. — Schaffarich établit que les Wendes sont des Slaves. — Pline l'Ancien, III, 11, 12, 37. — Tac., *Germ.*, XLVI. — Pline, IV, 25. — Strab., XI, 6. — Les savants allemands trouvant des noms celtiques aux environs de Berlin, pourquoi les Æsthiens n'auraient-ils pas parlé celte?

là des hommes de cette race, puisqu'on ne peut méconnaître la parenté des Goths et des Germains; mais il y avait aussi bien d'autres nations. Ces pays ont toujours été l'*area* de peuples fort mélangés, qui communiquaient encore, par le nord, avec les Slaves qui sont là, depuis longtemps, chez eux, et les antiques Finnois, déjà mentionnés par Hérodote. Tacite ne sait s'il doit voir, dans ce pays, des Germains, et nous savons, nous, que ce n'est point l'Allemagne (1).

IV

Rentrons donc dans la Germanie, pour tâcher d'y saisir, au milieu des désordres d'une existence encore en partie nomade et de l'anarchie guerrière la plus caractérisée, ce qu'il pouvait y avoir de rudiments de vie civile.

Dans les tribus arrivées à l'état sédentaire, il y a déjà propriété et famille fixe. Des guerriers, chefs de famille, après des courses sans fin, se résignent à une demeure à peu près fixe, à un établissement avec une hutte, une cour *(curtis)*, un enclos *(huff)*, du bétail, quelques prairies ou champs cultivés. Ils sont libres, parce qu'ils sont propriétaires ; ils sont propriétaires, parce qu'ils sont libres ; c'est alors le gros de la nation. Ils pourvoient à leurs besoins par la chasse, l'élève de troupeaux de bœufs, de moutons, la culture de l'orge, du froment, la pêche ; mais les colons, les esclaves, les femmes, les enfants, les faibles, travaillent

(1) V. pour l'identification des Goths et des Scythes, le livre de M. Bergmann. — Strabon, liv. VII, pour ce *Boirebista*.

seuls. Ils vivent sous des huttes où les provisions sont enfermées dans des caves souterraines, plus rassis, sinon plus pacifiques, au milieu de ces colons, de ces esclaves, avec leurs femmes, leurs enfants. Attachés au sol, ils le défendent comme la terre des aïeux, et, de cet état, sortent les rudiments d'une organisation sociale qui flotte entre la barbarie et la culture, la mobilité et l'établissement fixe. Ils n'habitent point le pays, ils l'occupent, ils y sont campés. Ils n'ont point de lois, ils commencent à s'assouplir à des coutumes.

Le guerrier fondait une famille libre en rachetant les droits de tutelle, ou le *mundium*, du père libre sur sa fille, devant la famille, quelquefois devant la tribu. C'est ce qu'on appelait épouser ou acheter une femme par le sou et le denier. Encore aujourd'hui, en danois, le mot *kœpen* veut dire acheter et épouser. Le jour de la cérémonie, l'homme présentait à la femme un anneau et une paire de bœufs sous le joug, un cheval garni ou des armes, symboles d'indissolubilité, cérémonial consacré *(arcana sacra)* qui n'enchaînaient que la femme. Le lendemain, il lui faisait le don du matin *(morgengab)* (1). La femme passait ainsi sous le *mundium* ou la puissance de son nouveau maître avec tous les enfants qu'elle lui donnait. Ces enfants, le père peut les répudier, les tuer même, il en est le maître. La femme elle-même, propriété de son maître, peut être chassée, vendue comme esclave (2). Est-elle infidèle à ses devoirs, la peine est terrible. L'époux, devant ses parents assemblés, comme à Rome, la juge; lui-même il se

(1) Tacite, *Germ.*, XVIII, XX. — *Kœpenhague* signifie le port des marchands. — (2) Grimm, *L. C.*, 456, 455, 503.

charge de son supplice, et la poursuit, le fouet ou le couteau à la main, à travers la tribu, avant de la mettre à mort. On la pend alors à un arbre et au-dessous d'elle son complice. Dans quelques tribus, chez les Venèdes, la femme, qu'on ne conçoit pas survivant à son époux, se jette dans les flammes; dans les autres, elle retombe sous la main de son parent le plus proche. Rien ne lui revient des biens de l'époux ou du père; tout au plus a-t-elle une part du prix du *mundium* et le *morgengab*, comme dot, mot emprunté aux Romains. Elle ne jouit, en effet, ni du régime dotal romain, ni de la communauté des biens qui est surtout d'origine gauloise. A défaut de parents du père, le frère de la femme hérite pour devenir chef de famille. Il y a là peu de générosité de cœur pour le faible (1).

L'héritage passe, de mâle en mâle, à défaut d'enfants, aux frères et aux oncles. La force, voilà le droit. La lance, l'épée, priment la quenouille. Le jeune homme devient membre de la tribu, quand il peut s'armer; c'est la meilleure sauvegarde de la propriété et de la tribu. Le fils, l'aîné de préférence, si le père vieillit ou meurt, prend en son lieu et place même la tutelle de la mère et des sœurs; à défaut du fils, le frère, l'oncle, toujours le mâle. Le Germain épouse surtout les haines, les querelles de la parenté; avec les biens, l'héritier recueille le soin de la vengeance du mort ou la réparation, s'il a laissé des injures à laver. C'est là le devoir du chef de famille, du patron; c'est une part de son *mundium*. Quand il s'est vengé, toute la maison en reçoit satisfaction : *recepitque satisfactionem universa domus*. On reconnaît, dans les affaires de famille, la

(1) Tac. *Germ.*, XVII, XX. — Grimm, *L. C.*, p. 151, 454. — Schræder, *Geschichte des ehelichen Güterrechts in Deutschland.*

préoccupation de l'utile, du profit, de la sécurité, et dans les sentiments la perpétuité des rancunes. Mais il y a aussi une force dans l'autorité de ce chef de famille qui protége sa femme, ses enfants, ses colons, ses esclaves, dans la mort comme dans la vie, et qui répond pour toute sa famille. C'est la réunion de plusieurs unités de familles qui forme la tribu. Ils marchent par familles à la guerre, dit Tacite (1).

La femme germaine, cependant, a des qualités viriles et élevées, elle affronte la mêlée des combats, elle peut compter et guérir les blessures de son époux. Les Germains sont, parmi les barbares, ceux qui, dominés par la femme à laquelle leurs besoins les asservissent aisément, ont été les plus portés à lui reconnaître un sens supérieur, presque prophétique (2). Ils ne se séparent point de leurs femmes en guerre. Elles assistent au spectacle de la bataille sur les chariots où les guerriers les emmènent et les retrouvent. Celles-ci les renvoient au combat s'ils fuient. Les Germains en faisaient quelquefois des déesses, *arbitrantur deas*. Plusieurs femmes ont joué un rôle important dans les vieilles luttes de la Germanie, et ont passé, comme otages, au pouvoir des Romains. Elles figurent, avec Crimhield et Brunehild, comme héroïnes dans leurs chants nationaux.

Au-dessous des hommes libres *(ingenui)*, les *liti, lassi, letes, lassen* (petits, faibles) forment une classe inférieure. Pour eux, pas de propriétés. Ils ne sont pas beaucoup au-dessus des esclaves, dit Tacite (3). Ils travaillent pour

(1) Tac., *Germ.*, c. VII, XX, XXI, XXXIII. *Lex Salica*, 418, 5. — (2) Tacite, *Hist.*, IV, 61; XIV, 28. — *Germ.*, VIII, XX, XXI, XXV. — (3) Waitz, I, 177. — Walter, I, 411. — Tacite, XXV. Le texte *(non multum supra servos)* est peu précis à ce sujet : les textes ultérieurs décident.



les hommes libres, labourent leurs champs, gardent leurs troupeaux et fabriquent leurs vêtements ou leurs armures; ils font comme partie de leur famille, ils sont sous leur patronage, leur *mundium*. Ils pourront ester en justice, mais ils n'ont aucun droit dans l'assemblée. Ce sont des esclaves affranchis, des descendants d'une nation vaincue étrangère ou germaine, astreinte à fournir à ses maîtres une partie des fruits de la terre. La condition de l'esclave est beaucoup plus dure même que celle que nous dit Tacite. L'esclave germain n'est point, comme celui de la cité grecque ou romaine, considéré comme une chose et régulièrement attaché aux différents services de la maison du maître. La simplicité de la vie ne le comporte pas, et il n'y a même pas encore pour lui de règle convenue. Il a sa femme, ses enfants, sa tannière! mais il est désarmé; il doit son travail, ses sueurs. On pouvait autrefois lui crever les yeux, chez les Scythes; ses services appartiennent au maître, sa vie même dépend de la volonté, de la colère, du caprice d'un autre homme; il est sous sa main, son *mundium;* il est esclave.

Quelques coutumes conservées, oralement transmises par la tradition, commencent à servir de lois civiles; car il ne faut pas songer à des lois politiques. Chez les nations gothiques ou scandinaves, un saint respect protége peut-être l'édifice politique fondé sur la religion; mais, chez les Teutons, il est, comme le constate leur histoire, livré, sans qu'on s'en inquiète, à tous les hasards de la liberté, ou plutôt de l'anarchie qui est son principe. L'idée du droit, du juste, de la paix des cœurs, a peine à se faire jour chez ce peuple qui n'estime que la force et n'aime que la guerre. L'autorité du père dans la famille, du prince dans la tribu, est la seule garantie; et combien est-elle précaire! La force,

le caprice y priment le droit; c'est le fait de l'état sauvage; mais ici il se perpétue bien longtemps. La loi même, au nom de l'intérêt commun, ne peut rien d'abord sur le guerrier libre dans son domaine et dans le cercle de sa famille S'il tue son voisin ou le vole, ce à quoi la jeunesse est de bonne heure instruite, c'est affaire au voisin de se venger ou de recouvrer son bien, seul ou avec l'aide de ses amis. La tribu, au commencement, ne s'avise pas d'intervenir entre les guerriers. L'offensé ou ses parents se chargent de punir l'offenseur, et le devoir de la vengeance se transmet de génération en génération. Mais, les hostilités naissent ainsi des hostilités, la guerre de la guerre. Enfin, la tribu commence à évoquer les différends à son tribunal, pour arrêter l'effusion de sang et la perpétuité des vengeances.

Le *mall*, ou assemblée de la tribu pour les grandes causes, celle du canton pour les moindres, choisissent le tribunal. C'est une sorte de jury; le nombre des membres varie suivant les peuplades. Chez quelques tribus il y en a douze, chez d'autres cent. Mais, comme le président du tribunal est le plus souvent le plus riche ou le plus puissant de la tribu ou du canton, le prince ou le comte, comme ses assesseurs sont souvent ses fidèles, la justice manque de garantie; point d'égalité devant le tribunal. Le serment des proches ou amis prêté au nom de Thor ou d'Odin, sur les eaux, sur les montagnes, sur les pierres sacrées, est le premier moyen d'établir l'innocence ou la culpabilité de l'accusé. Mais le puissant a aussi beaucoup de parents, d'amis, de fidèles, de clients, qui jurent pour lui et écrasent le faible et le délaissé par leur nombre. Si cette enquête singulière ne suffit pas, les épreuves de l'eau, du feu, le duel surtout, ou jugement de Dieu, d'un Dieu de

guerre, décident. La sentence prononcée, si elle déplaît aux partis, ils peuvent même encore recourir à la force, au droit de vengeance (1). De là la guerre privée, la *faida*, c'est-à-dire l'anarchie perpétuelle. On a voulu voir l'origine du jury moderne dans les assesseurs du tribunal. L'accusé peut-il voir ses pairs dans ces amis, ces clients du puissant qui préside? Il ne faut pas plus voir là le germe du jury que dans les assemblées barbares l'origine des gouvernements constitutionnels.

On entrevoit seulement dans Tacite la formation d'un code pénal où les châtiments sont proportionnés aux délits. La peine de mort y est rare, si ce n'est contre les étrangers, les vaincus sacrifiés aux dieux ; elle n'atteint guère que les crimes publics commis par les nationaux : la trahison, la fuite, le sacrilége qui mettent hors la loi. On pend ces criminels, on les recouvre de terre ou on les enfouit dans les marais pour cacher leur crime. Celui qui a perdu son bouclier dans la bataille n'entrera plus dans l'assemblée, il n'assistera pas aux sacrifices. L'exécution de la femme adultère n'est que l'acte du chef de famille agissant dans la limite de sa vengeance (2). Contre l'homme libre, il y a peu de peines corporelles. On ne le prive point de la liberté, on ne le charge point de chaînes. Cela est bon pour le vaincu. La punition prononcée par le jury consiste en une compensation du dommage ou rachat de guerre *(wehrgeld)*, payée en nature ou parfois en argent, par l'offenseur ou par sa famille responsable, à l'offensé ou à ses parents, et en une amende ou satisfaction

(1) Tacite, *G.*, VI, VII; *Ann.*, I, 73. — Walter, *Geschichte des Teutschen rechts.*

(friedensgeld) due à la société pour la rupture de la paix publique. La coutume de la compensation en argent pour le meurtre est une nouvelle preuve de cupidité ; c'est la seule passion qui éteigne celle plus sauvage de la vengeance. La somme varie selon la nature de l'offense et la qualité de l'offensé. Si le condamné ne peut payer de son bien, il peut payer de sa personne ; il est privé de la liberté. Le droit de la vengeance reprend et poursuit l'offenseur jusqu'à l'esclavage, même à la mort. Avant et après la justice, il y a toujours la force. Elle précède et suit le tribunal (1). La soif inextinguible de la vengeance qu'on surprend dans les chants nationaux des âges postérieurs résistera longtemps au christianisme.

Il ne faut pas toujours voir des preuves de parenté entre les races, dans la similitude de mœurs et même d'institutions qu'on trouve à toutes les époques, et chez la plupart des nations barbares, particulièrement entre les Scythes, les Goths et les Germains. Les barbares se ressemblent tous ; la sauvagerie est souvent uniforme, et l'humanité, dans toutes les races et presque tous les climats, passe par les mêmes étapes de développement moral et politique. Ce qu'il faut remarquer, ce sont les progrès lents de la race germaine, dure, têtue et résistante entre toutes, avançant à pas lents, mais retenant ce qu'elle acquiert.

Ces barbares aux crins rouges et en désordre, fiers de cette couleur qu'ils entretiennent avec un savon fait de

(1) M. Waitz a vainement essayé encore de contester ce fait dans son *Histoire de la constitution allemande*, I, p. 100.

cendre alcaline de hêtre, au regard terrible jaillissant de prunelles claires et bleues, couleur de la fleur de lin, ne connaissent, depuis des siècles, d'autre occupation que la guerre, d'autre plaisir que la chasse à outrance, les jeux de hasard et les longues mangeries interrompues par les intervalles d'une croupissante oisiveté. L'homme fait ne travaille point, mais seulement le vieillard, la femme, l'enfant. Lui, il déteste le repos et aime la paresse. Vous lui persuaderez bien moins, dit Tacite, de labourer la terre et d'attendre la moisson, que de provoquer l'ennemi et d'aller au-devant des coups, *vulnera mereri*. Pour lui, il est honteux d'acheter avec sa sueur, ce qu'il peut conquérir avec son sang; l'espoir du butin lui fait tout supporter, dit encore Tacite, *cupidine prædæ adversa tolerabant*. C'est cette cupidité même qui est le mobile principal de leur ardeur guerrière : voilà leur moyen de vivre, leur gagne-pain. Tacite, complaisant pour les Germains, lorsqu'il veut faire honte aux Romains de leurs vices, dit, dans un passage de la *Germanie*, que l'or ni l'argent n'ont d'attrait pour les barbares. Il se contredit bientôt ailleurs, en ajoutant que Rome a bientôt appris facilement *(docuit)* aux Germains à recevoir, et qu'on en vient plus aisément à bout par l'argent que par les armes. Hérodien vient décider ce qu'il faut croire, en disant qu'on ne persuade les Germains que par l'argent (1). Ils aiment le gain. Pour piller ils vont au champ de carnage où le délire guerrier les rend insensibles aux blessures. Tout prétexte de prendre les armes leur est bon. Dans l'espoir

(1) Tac., *Germ.*, V, 42 · *Hist.*, IV, 76 : *Ann.*, II, 16. — Hérodien, *Vie de Commode*, les appelle Φιλαργύρους.

d'une proie ils se font égorger eux-mêmes sous le camp ennemi. Ceux qui ne pourront attaquer l'empire romain s'enrôleront pour le défendre, c'est-à-dire pour combattre et se faire payer. Vieillissent-ils, ils se tuent; quelquefois les enfants rendent à leur père le service de les faire mourir, pour qu'ils ne se survivent pas à eux-mêmes, inutiles à eux et aux autres.

Ils se parent, non pour paraître plus beaux, mais plus terribles, c'est leur coquetterie *(cultûs jactatio)*; les anciens Scythes se faisaient des vêtements avec les peaux réunies des crânes des ennemis morts. Eux, ils couvrent encore leurs têtes de casques faits de mufles de bêtes féroces, leurs corps de saies de peau, le poil en dehors, bigarrées de dépouilles d'animaux élevés dans des îles, la Scandie probablement. Ces vêtements les couvrent à peine. Ils n'ont pas encore de braies comme les Gaulois. Une coupe de corne, ou faite avec le crâne d'un ennemi, découpée avec un certain art, voilà ce que leur fournit l'industrie pour célébrer la victoire. Les femmes essaient à se parer d'étoffes de lin de couleur éclatante teintes dans la racine d'hyacinthe. Ils cultivent déjà le blé, l'avoine, le froment que Pline (1) désigne de noms germains; ils font de l'avoine une sorte de bouillie, mangent la chair fraîche *(recens fera)*, dit Tacite; Pomponius Méla dit même la chair crue. Le lait caillé, le miel leur sont, comme aujourd'hui, un régal. Ils fabriquent, avec l'orge et le froment, une boisson qui les enivre, la cervoise; c'est la bière, la boisson du Nord, que les Romains méprisaient (1).

(1) Amm. Marc., XXI, 2; XXII, 28. — Pline, XVIII, 44; XIV, 29. — Pomponius Méla, III, 3. — (2) Tac., *Ann.*, I, 73; *Hist.*, IV, 14.

Tacite vante, dans sa *Germanie*, les tardives amours des jeunes gens et la moralité des mariages chez les Germains. Ses histoires nous montrent cependant qu'il en est qui ne se gardent point de l'infamie, *corpore infames*, et qui n'échappent point à la plus abominable honte, *impubes ad stuprum trahebantur*. L'adultère avait sa peine. Il y en avait donc. Nous retrouverons ces barbares bien pires encore dans l'empire romain, où les fils de Mérovée, conquérants de la Gaule, sont les plus incontinents des hommes. Ce qui paraît certain cependant, c'est que le climat froid de la Germanie garantit à ses enfants une puberté plus tardive, mais qui se rachète plus tard par la multiplication exagérée et désordonnée de l'espèce. C'est une race prolifique, prodigue de sa fécondité et insoucieuse de ses produits. Elle crée sans mesure et sans prévoyance. Elle élève sans sollicitude et sans amour ses enfants, nobles ou esclaves, sur les fumiers du bétail, dit Tacite, en attendant que la vertu reconnaisse les siens; et elle se sépare sans regrets de ces générations qu'elle envoie se nourrir, se pourvoir, combattre et mourir ailleurs. C'est encore une des causes de la puissance d'émigration de ce peuple. Il n'y a point encore en Germanie les vices d'une société vieille et corrompue; mais il y a une brutalité native, résistante. Le Germain tient sa femme sous la terreur, quand il n'est pas dominé par le don prophétique qu'il croit voir dans sa sensibilité plus délicate et plus haute. Tacite croit l'adultère peu fréquent dans les mariages. C'est que le mari y a droit de vie et de mort. Les nobles pensent s'honorer et honorer les autres en prenant plusieurs femmes. Arioviste en avait deux, l'une suève et l'autre du Norique, que César fit prisonnières. Pomponius Méla nous assure que les Gètes qu'on peut assimiler aux Goths, étaient polygames. L'Eglise

chrétienne, plus tard, aura beaucoup à faire avec la polygamie germaine ; la fougue des passions grossières rend d'ailleurs les unions peu durables et peu solides. Sans motifs, le Germain se débarrasse de sa femme par la vente ou par la mort. Tacite croit faire des Germains un éloge, en vantant la sagesse de quelques tribus qui n'admettent au mariage que les vierges, et font des secondes noces un privilége masculin (1).

Les Germains sacrifiaient d'ailleurs plus à la gloutonnerie et à l'ivresse qu'à la volupté. Ils troquent, nous dit Diodore de Sicile, un esclave contre un tonnelet de vin, la boisson contre l'échanson. Ils n'ont pas honte, dit Tacite, de passer le jour et la nuit entre les mets de venaison et les cruches de bière. On disait déjà : « Boire à la scythe. » Les Germains boivent pour les funérailles, pour la paix, pour la guerre. C'est en buvant qu'ils traitent leurs grandes affaires. La boisson leur rend, dit Tacite avec une indulgence singulière, le cœur plus ouvert et porté aux grandes choses. En buvant, ils pleurent leurs morts, ils se réjouissent, ils jouent avec frénésie. On discourt, on boit, on jette les dés, on s'échauffe sans mesure ; la querelle jaillit et finit souvent par des coups de couteaux ; le jeu a pour dernière mise la liberté, la vie même du joueur. Plusieurs historiens anciens, Appien entre autres, nous assurent que, dans les batailles, on trouvait souvent les auxiliaires germains ivres. Tacite nous dira lui-même ailleurs que, si l'on veut venir à bout de la Germanie, il faut l'attaquer avec le vin et les boissons fermentées. Les plus ambitieux de ces barbares avaient la conscience des périls de cette bois-

(1) Pomponius Méla, II, 2. — Strabon, liv. VII.

son funeste. César nous dit qu'Arioviste défendit l'importation du vin chez les Suèves, et Strabon nous parle d'un autre chef qui fit arracher, sur son territoire, la vigne qu'on voulait y implanter. Mais les chefs eux-mêmes succombaient souvent à la tentation.

Tous, il est vrai, pratiquent largement l'hospitalité. L'étranger est toujours bien reçu, hébergé; quand il part, on le recommande à un nouvel hôte où il trouve le même accueil. On remarque, cependant, que le Germain use plus de l'hospitalité qu'il ne la donne et elle dégénère bientôt. Quand deux Germains ont vidé leur réserve, ils vont chez un troisième. Ils requièrent l'hospitalité avec la même facilité, *poscendi eadem facilitas,* dit Tacite; de l'hospitalité ainsi demandée, à la réquisition, il n'y a qu'un pas. Sur le territoire d'autrui, dans la demeure d'autrui, l'hôte se fait bientôt sa part; il s'établit; laissez lui prendre un pied chez vous, il en aura bientôt pris quatre. La notion de la propriété est encore si vague. Le mot *hospes* changera bientôt de sens et désignera le rapport entre le conquérant, le vainqueur et le vaincu. *Hospitalitas* deviendra la part que le vaincu cèdera forcément au vainqueur. L'hôte a été d'abord l'*hostis,* l'ennemi (1).

Les Germains honorent leurs morts par des chants, des repas funèbres. Ils jettent dans la tombe des armes, des objets précieux, quelquefois l'esclave qui l'a creusée, quelquefois la femme du mort, pour que le défunt ne se présente pas en médiocre équipage au palais d'Odin qui n'aime pas non plus les mains vides. Un tertre de glèbe

(1) Tacite, *G.*, 23. — Pline, XIV, 20. — Appien, *B. C.*, II, 64 — Hérod., V, 66. — Amm. Marc., XVIII, 2.

surmonte la place où repose le mort; plus élevé quand la condition est plus honorable, plus petit quand elle est moindre. Pour les petits, une éminence de gazon suffit; pour les nobles, c'est un tertre, quelquefois considérable, en forme de pyramide. On trouve, dans ces tertres, des espèces de salles funéraires avec des inscriptions peu déchiffrables, sur les côtes de la Suède. Les Germains considéraient les montagnes comme les gigantesques tombeaux de leurs anciens héros; ceux-ci attendent là, dans une demeure spacieuse, bercés d'un fiévreux sommeil, le jour de la résurrection pour les jouissances du banquet et du combat (1).

L'état barbare crée des caractères qu'il ne saurait dompter; il a encore des conditions que ceux-ci ne sauraient subir, et l'anarchie même rejette une écume hors de son sein. Quelquefois un coupable refuse de se soumettre au jugement du *mall;* il se déclare en guerre ouverte contre la société; souvent, consentant à payer le *whergeld,* il ne le peut et cherche en vain, par une cérémonie consacrée, un passant qui se charge de sa dette. Alors il prend une motte de son champ, la jette par-dessus son épaule, s'aide de son bâton et franchit, sans la toucher, l'enceinte de sa demeure en signe d'adieux : Il est mis hors la loi ! Chose plus étrange ! On voit arriver parfois aussi dans l'assemblée du peuple un homme avec quatre verges de bois d'aune. Il les prend l'une après l'autre et les brise successivement sur sa tête, déclarant qu'il ne veut plus rien avoir de com-

(1) Tacite n'est pas bien instruit à ce sujet. Depuis Grégoire de Tours jusqu'à Charlemagne, les conciles poursuivent les superstitions et les sacrifices funèbres.

mun avec sa famille, avec son canton, avec son peuple. Il se met hors l'état social. Ces malheureux ou ces indomptables rebelles sont proscrits, rejetés de la société, poursuivis par elle. Ils se rassemblent quelquefois par bandes sous le nom de warang *(warg)*, d'*out law* (hors la loi), rendent guerre pour guerre à la société et ajoutent au désordre général.

La Germanie du premier siècle ne comportait guère encore de culture intellectuelle. C'étaient peut-être des signes phonétiques que les prêtres gravaient alors sur ces morceaux de bois de hêtre, d'où viennent *buchstabe*, lettre, en allemand, et *book*, livre, en anglais. Ils jouaient un rôle dans l'art divinatoire. Tacite nous parle d'inscriptions trouvées sur les confins des Germains et des Rhètes et sur les bords du Rhin, à Asciburgium *(asch*, hêtre, en vieil allemand); César en mentionne chez les Helvètes. On trouve sur de grosses pierres, au delà de l'Elbe, des inscriptions runiques entourées d'une figure de serpent, et l'on voit que les *runes* les plus anciennes empruntaient quelque chose de l'alphabet phénicien ou grec dont les caractères et la langue sont signalés par les anciens dans ces inscriptions. S'il a existé, pour les inscriptions, une écriture, à cette époque, chez les Germains, elle n'a été employée que par les prêtres. C'était une écriture sacrée; *rune* veut dire secret, mystère.

En revanche, les Germains avaient déjà des chants et une certaine poésie *(carmina)*, comme tous les peuples à leur berceau. Tacite nous apprend que d'antiques poëmes leur servaient d'annales. Ils y célébraient leurs dieux et leurs héros, fils des dieux et pères des peuples. Le bardit qu'ils entonnaient, en appliquant la bouche sur leur bouclier, était une sorte d'hymne barbare qui commençait à

voix basse et s'enflait peu à peu jusqu'à éclater comme le bruit de la tempête. L'Edda appelle ce bardit le chant du bouclier. Pour les joies des fiançailles, ils avaient des paroles consacrées auxquelles le redoublement de plusieurs lettres, l'*allitération*, donnait comme un rythme et communiquait une certaine cadence. Pour les funérailles, ils avaient des chants. Nous les verrons faire retentir les échos de ces lamentations hurlées au milieu des ruines de l'empire romain, à propos de leurs grands morts, Attila, le Goth Théodoric et autres. Ces hommes, si voisins de la nature, prêtaient une partie de leurs facultés aux animaux des forêts avec lesquels ils luttaient : la ruse au renard, l'avidité au loup, à maître Isengrin, ces deux personnages futurs de leurs fabliaux. Mais ils chantaient surtout les premiers héros du cycle poétique, ceux qui touchaient aux origines mêmes de la nation, aux plus mystérieuses légendes.

Tacite prête à ces héros germains le nom d'Ulysse qui aurait été au Rhin jusqu'à Asciburgium (peut-être Aschburg, Duisburg), la ville des hêtres, ou celui d'Hercule dont il fait aussi un dieu. Faut-il y voir les plus vieux héros germains de la légende, surtout Siegfried, héros sigambre, se disant fils d'Odin, le tueur de dragons, le sauvage amant de la sanglante Criemhild, le poursuivant du trésor gardé par les dragons? Ces vieux chants devaient certainement s'animer des passions barbares et germaines par excellence, le rapt de la femme, prix du combat, de la lutte corps à corps, la possession de la richesse, du butin, du trésor, objet d'envie, qui est le dernier terme du poëme national allemand des *Niebelungen*. En couvrant du nom d'Ulysse les légendes de la forêt germaine, qu'il n'a point assez sondée, Tacite nous fait involontairement penser aux

beaux cycles de la Grèce héroïque. Ils commençaient par l'enlèvement d'une femme coupable, mais ils se déroulaient au pied des brillantes murailles de la ville de Troie, en vue des sommets du radieux Olympe, pour se terminer au foyer du plus sage des héros, près de la femme fidèle malgré ses prétendants. Ce sont les noires futaies de la forêt d'Hercynie opposées aux bois d'oliviers argentés de l'Attique, la sauvage brutalité du Nord à la culture du Midi. Les pays où la pâle clarté de la lune additionnait les nuits, distribuait les semaines et les trois saisons, sans automne, à travers les frimas pour assombrir l'imagination, constrastent bien avec ceux où le disque flamboyant du soleil, dans une atmosphère toujours transparente, de son lever à son coucher, faisait de chaque jour une fête et, d'une façon insensible et tempérée, partageait dans ses quatre saisons l'année presque toujours souriante (1).

(1) Tacite, *Germ.*, XI, nous dit que les Germains calculaient par nuits et non par jours, et qu'ils n'avaient point d'automne ; la trace de cette manière de compter est restée dans certaines expressions, en usage dans les langues anglaise et allemande : *forthnight, fortnacht*, etc.; et la saison d'automne n'a pas de nom à racine allemande.

LIVRE II

GERMAINS ET ROMAINS

ALLEMANDS & GALLO-LATINS

CHAPITRE IV

CONQUÊTE DES CONTRÉES RHÉNANES ET DANUBIENNES PAR LES ROMAINS DU I[er] AU II[e] SIÈCLE

Campagnes de Drusus et de Tibère en Germanie. — Armin et Marbod; les Chérusques et les Marcomans. — Civilis et Decebal; les Bataves et les Daces. — La basse et la haute Germanie. — La barbarie recule devant l'empire romain.

Sur les rives du Rhin et du Danube, une lutte de quatre siècles commence entre la Germanie et l'empire romain, à l'époque même où le christianisme naissait et se répandait pour les soumettre à sa loi et les réunir. Rien de plus intéressant dans l'histoire. Les Allemands voudraient y voir

la lutte de la liberté et du despotisme. Je ne sais pas si l'on jouissait de plus de liberté dans l'anarchie des forêts germaines que dans les villes de l'Italie et de la Gaule. Ce que je vois aux prises, c'est la barbarie et la civilisation ; le sombre polythéisme du Nord et le paganisme brillant du Midi; la tribu et la cité; la coutume et la loi ; une société grossière et une société raffinée; une cohue de hordes sans direction et un empire puissamment organisé, mû par une seule volonté; les entraînements de la fureur guerrière et de la convoitise, et les ressources, les habiletés militaires de l'art le plus consommé; enfin, toutes les forces aveugles de destruction et les espérances sans limites de races qui s'ignorent, conjurées contre le capital de prospérité, de science et d'art accumulé par dix siècles de culture. L'empire romain imposera-t-il encore à la Germanie la forte empreinte de son unité, de ses mœurs, de ses lois, de ses arts? Les barbares détruiront-ils cet édifice qui abrite toute la société policée de ce temps?

Cette lutte si dramatique dure quatre siècles avec des alternatives variées de revers et de succès. Au premier et au second siècle, Rome contient ces barbares et entame la Germanie ; mais elle use vainement, pour les dompter tout à fait ou les discipliner, ses légions, ses lois, sa corruption même et ses dieux. Au troisième et au quatrième, les barbares reprennent le terrain perdu ; subrepticement ou de haute lutte, en alliés ou en ennemis, ils franchissent les frontières de l'empire ou se glissent comme mercenaires dans ses armées, ravagent ou épient comme ennemis ses provinces, et peu à peu ils font reculer ses limites devant leurs hordes ou parviennent à l'assauvagir, à le démembrer, et, si l'on peut dire, à le barbariser, avant de le renverser, au cinquième.

Rome n'eût pas duré aussi longtemps, si ces barbares ne se fussent pas haïs, battus les uns les autres, autant qu'ils détestaient et attaquaient l'empire. Les Romains ont entretenu leurs discordes et ils en ont longtemps profité. Les barbares, aux prises entre eux, tombent souvent, non sous les coups des Romains, mais comme sous leurs yeux et pour leur plaisir. « Ah ! puissent ces peuples, » s'écrie Tacite, qui tout à l'heure, en bel esprit morose, faisait leur éloge, « puissent ces nations, à défaut d'attachement pour les Romains, persévérer dans leurs mutuelles haines, puisque, dans le déclin de l'empire, la fortune n'a rien de plus à nous offrir que les discordes de nos ennemis. » Le Romain justement effrayé et le philosophe éclairé se retrouvent au récit dramatique de ces luttes terribles. Ce cri du patriotisme et de la civilisation s'échappe de sa poitrine oppressée, et, aujourd'hui encore, en cherchant à qui accorder son intérêt pendant ce conflit, on est tenté de s'associer au triste souhait de l'historien pour que la lutte se prolonge au moins jusqu'à ce que le moment fatal, inévitable soit arrivé.

Quel homme éclairé voudrait voir abréger la lutte par une victoire prématurée de la barbarie, en supprimant même les siècles de l'empire, quand le triomphe tardif sur lui fut si désastreux ? On a peine à se figurer la civilisation sans le siècle des Antonins qui réunit, pendant cent années de paix et de haute civilisation, les peuples les plus policés et les provinces les plus riches du monde, sous un gouvernement qui faisait asseoir la morale de l'esclave Epictète sur le trône de Marc-Aurèle. Tacite ne manquerait-il pas bien aussi à l'esprit humain, ne fût-ce que pour connaître la barbarie qu'il a surfaite ; et n'est-ce pas, grâce à la prolongation de cette lutte et à l'ajournement de la victoire, que le christianisme gagna peu à peu tou-

tes les nations civilisées, réunies sous l'empire, et devint assez puissant pour s'essayer à adoucir, à son tour, une barbarie connue seulement, depuis des siècles, par ses destructions et ses ruines?

Il ne faut pas croire que la Germanie, refoulée par César et par Auguste au delà du Rhin et du Danube, eût accepté ces frontières. « Qu'il se lève le matin, celui qui en veut à la richesse et à la vie d'autrui, » dit encore un poëte sauvage des Scandinaves, « rarement le loup qui reste couché trouve sa proie, rarement l'homme qui dort se défait de son ennemi. » Voilà l'amour de la proie et du sang, toujours en éveil chez le sauvage, voisin du civilisé. Il n'est certes point étranger au Germain, parmi les sauvages; Tacite ne nous le laisse point ignorer dans ses histoires. Un jour il nous parle d'un chef chauque, Gannasc, qui vient piller les côtes gauloises *(prædabundus)*. Un autre jour, c'est une nation entière, celle des Cattes, qui menace de ses rapines la frontière du Rhin *(agitat latrocinia)* (1). Le Germain est toujours l'agresseur. Il faut que l'empire se défende contre lui.

Auguste, racontant sa vie sur le marbre et sur le bronze, pouvait déjà se vanter d'avoir ajouté, sur le Danube, trois provinces à l'empire : la Vindélicie, la Norique et la Pannonie, qui s'étendaient entre les Alpes et le Danube, du Rhin à la Save. Il entretenait, dans la province de Belgique, sur le Rhin inférieur et sur le Rhin supérieur, deux armées, qui devinrent, plus tard, le noyau des deux provinces de Germanie; il pouvait dire, non sans raison, qu'il avait imposé

(1) Tac., *Hist.*, XI, 18; XII, 27.

le respect du nom romain à des ennemis qui le connaissaient à peine, et vu des peuples germains demander, par des envoyés, son amitié et celle du peuple romain, *amicitiam meam,* dit l'inscription, *et populi romani* (1). L'*Orbis pictus*, la carte de l'empire romain (2), représentée en peinture ou en mosaïque sur le portique d'Octavie, d'après le travail de Balbus ou d'Agrippa, donnait, avec raison, comme frontières fixes, entre l'empire et la barbarie, le Rhin et le Danube.

Néanmoins, on voyait comme une menace encore au delà les Suèves, les Cattes et les Chamaves, parmi ces Teutons. Un mauvais gouverneur de la Belgique, par exemple, répand-il le mécontentement par ses exactions; aussitôt les Sigambres et les Tenctères, autres sauvages, passent le Rhin pour prêter main-forte aux Gaulois peu civilisés du nord. Lollius se laisse enlever par eux l'aigle de la cinquième légion. Cette défaite, que la flatterie même ne peut cacher, *Lolliana clades,* est une première ombre sur la gloire d'Auguste. Il vient lui-même en Gaule, il comprend que la lutte va recommencer sur le Rhin même; c'est pourquoi il y envoie Drusus, le meilleur, sinon le plus célèbre de ses beaux-fils, avec mission de prendre l'offensive. C'est, pour la civilisation, le seul moyen de se protéger que de faire la guerre aux Barbares (3).

(1) Voir Hamilton, Perrot, pour le monument d'Ancyre; Egger, pour la tentative de restitution de ce qui manque sur la Germanie. Il n'est pas probable, malgré l'autorité de Dion Cassius (LIII, 12), que les deux Germanies aient encore été détachées alors de la Belgique. — (2) C'est l'original de la célèbre carte de Peutinger rééditée, en ce moment, par M. Ern. Desjardins. — (3) Dion, LIV, 33. — Tac., *Hist.*, V, 19.

Les campagnes de Drusus, de l'an 12 à l'an 8 avant Jésus-Christ, au delà du Rhin inférieur, pour défendre la partie la plus exposée de la Gaule, sont peut-être les plus célèbres et les moins bien connues de toutes. Les embouchures du Rhin étaient défendues par ces anciens émigrés Cattes, qui, sous le nom de Bataves, se trouvaient établis maintenant dans les îles formées par les bras du Rhin et du Wahal, et étaient entrés en accord avec le gouvernement romain. Mais, dans l'intervalle compris entre la bifurcation du fleuve et l'endroit où son cours s'échappe plus haut des montagnes qui l'enserrent, la Gaule du nord était exposée encore aux incursions des mêmes peuples que César avait combattus.

C'est par cet intervalle que Drusus se jette, sur les traces du divin Jules, au delà du fleuve ; mais il tombe dans un pays de bois et de marais, à travers lesquels les barbares, Usipètes et Tenctères, se dérobaient facilement. Il n'atteint que les Frisons, peuple sédentaire et assez pacifique, à l'ouest du grand lac Flevo, aujourd'hui le Zuyderzée, mis en communication complète, par les orages de cette mer, en 1278, avec l'Océan. Ceux-ci se soumettent à un tribut de bœufs et demandent à être secourus contre leurs voisins plus remuants, les Chauques, au delà de l'Ems. Pour atteindre ces sauvages plus récalcitrants, Drusus, au lieu de se jeter de nouveau à travers les marais, travaille à déverser une partie des eaux du Rhin et des marécages, par un fossé *(fossa Drusiana)*, dans l'Yssel, qui allait au nord, vers la mer. Il approfondit son lit avec des digues, y lance une flotte, affronte ces mers inconnues du Nord et débarque, en effet, au delà de l'Ems, chez ces Chauques, à leur grande stupéfaction. Epris de leur jeune et entreprenant général qui allait, disait-on, à la re-

cherche d'autres colonnes d'Hercule, dans ces parages, les Romains attendaient de lui des merveilles. Il reconnut l'île de Borkum, où il y avait peut-être une station, un phare des Phéniciens, les plus hardis des navigateurs anciens; pauvre terre, d'ailleurs, que les soldats romains appelèrent l'île des Haricots. Drusus bat les Chauques; mais le retour subit de la marée lui fait courir les plus grands périls, en surprenant ses navires à sec. Les Frisons le sauvent; mais les Romains ne se hasardent plus sur les prétendues traces d'Hercule, et la mer jalouse, dit Tacite, garde son secret (1).

A l'exemple plus pratique de César, Drusus, l'an 9, jette un pont sur le Rhin, près de l'embouchure de la Lippe, remonte ce cours d'eau pour atteindre aussi, sur le Weser, les Chérusques. Usant de ruse, comme du temps de César, les Sigambres font mine d'aller tirer vengeance de l'abandon récent des Cattes, leurs voisins du sud, et laissent arriver l'armée romaine, presque sans résistance, au milieu du pays des Chérusques. Mais là, un essaim d'abeilles s'abat sur la tente de Drusus. Il a tout appris. Son armée recule; elle est surprise, dans une creuse vallée, à Aliso, dit Pline, près des sources de la Lippe, par la brusque réunion des Chérusques, des Cattes et des Sigambres. Confiants dans leur ruse, les barbares s'étaient déjà partagé les dépouilles des Romains; aux uns les chevaux, aux autres les prisonniers, aux derniers l'argent. L'armée romaine les bat cependant et élève une première forteresse à Aliso, où elle laisse une garnison. C'est là l'objectif des dernières campagnes de son général.

(1) Voir les hypothèses hardies de M. Seven Nilsson, de l'Université de Lund, en Suède, dans son ouvrage sur l'âge de pierre.

Jetant un pont, cette fois, entre Bonn et l'autre rive, Drusus ravage le pays des Cattes, et, à travers leurs hordes dispersées, revient au pays des Chérusques, où il élève de nouvelles forteresses; cinquante, dit Florus. On en retrouve quelques traces dans la Westphalie actuelle et sur le Taunus, à l'angle formé par le confluent du Mein et du Rhin. Il semble que le gendre aimé d'Auguste et le favori des Romains va faire de ce pays de marécages et de forêts une province romaine, et mériter le surnom de *Germanicus,* vainqueur des Germains. Mais, pendant qu'il sondait la forêt Hercynienne, au passage d'une rivière, un affluent du Weser probablement, que Tacite et les Romains confondent avec l'Elbe, pour la plus grande gloire de leur héros, une femme, une prophétesse teutonique, l'arrête en lui annonçant le terme de ses travaux, et bientôt de sa vie. Drusus revient, les sinistres présages s'accumulent; au milieu des hautes futaies, la nuit, on entend les hurlements des loups et les cris des femmes retentir au loin; deux cavaliers brillants passent, rapides comme l'éclair; les étoiles traversent le ciel en courant. Les Romains superstitieux s'imaginent que Castor et Pollux viennent appeler le divin jeune homme pour prendre place à leur côté, parmi les dieux. Il est curieux de voir se rencontrer, avec des couleurs si différentes, au fond des forêts germaines, les superstitions de la Scandinavie et celles de la Grèce, et une sombre Velléda concourir, avec les fils de Jupiter, pour traverser les destinées des héros et des hommes. Drusus meurt, en revenant au Rhin. Tibère, son frère, recueille ses cendres; et, des deux gendres de l'empereur Auguste, dans lesquels la flatterie voyait déjà les dieux jumeaux que la Grèce mythologique contemplait, la nuit, dans deux étoiles, il ne reste plus que celui qui

devait terrifier Rome, après celui qui l'avait charmée (1).

La présence et la conduite des généraux romains, après Drusus, semble prouver que l'empereur Auguste ne croyait pas encore la frontière du Rhin assurée. Tibère, frère de Drusus, pour atteindre ce but, paraît plutôt, de l'an 8 à l'an 6, en appeler à la politique qu'à la guerre, *plus consilio quam vi perfecisse*. Il se fait livrer des otages dont quelques-uns, dit Dion, se tuent de désespoir. Il transporte, s'il faut en croire Strabon et Suétone, des Sigambres, les plus remuants de ces barbares, dans la Gaule, d'autres, avec leurs chariots et leurs chiens féroces, dans les marais du Nord, près des Frisons, où nous les retrouverons plus tard sous un nom plus célèbre encore. Ces barbares seront bientôt, il est vrai, remplacés par les Marses tout aussi remuants. Néanmoins, le pays est presque réduit par Tibère à l'état de province tributaire, *ad formam stipendiariæ provinciæ* (1).

Pendant l'éloignement de Tibère, quelques années en disgrâce, Domitius Ahenobarbus, grand'père de Néron, construit, pour assurer la rapide venue des légions romaines, à travers les marécages qui conduisaient à la contrée du Weser, la chaussée des longs-ponts, faite de troncs d'arbres enfoncés en terre, avec des ponts volants attachés par les deux bouts. Marcus Vinnius venge, après lui, sur les Germains, le meurtre de quelques marchands romains. Mais Tibère, une seconde fois chargé de cette guerre, y accom-

(1) Tacite, *Hist.*, V; *Germ.*, XLI. — Dion Cassius, 54, 55. — Chaque fois que le mot *albis* revient dans Tacite, il porte le trouble dans toutes ses informations et fait le désespoir des commentateurs. — (2) On trouve des renseignements rares et vagues sur ces campagnes dans Velleius Paterculus, Dion et Suétone.

plit des exploits qui dépassent les premiers. Toute la vaillante jeunesse des Chauques vient mettre bas les armes à ses pieds. Il marche au delà du Weser, pendant un espace de quatre milles, vers l'Elbe, donnant rendez-vous à sa flotte chargée de le ravitailler par l'Océan et les embouchures du fleuve. C'est l'expédition de Drusus portée de l'Ems à l'Elbe. Elle réussit complétement, et la flotte et l'armée arrivent près des Longobards, les plus féroces d'entre les Germains, frappés tous d'admiration et de terreur.

Comme Tibère était campé là, un vieux chef se jette dans un long tronc d'arbre creux et demande à être conduit devant celui qu'on nommait César. Après l'avoir contemplé longtemps, il se retire en déclarant ce jour le plus glorieux de sa vie. « Car, jusqu'ici, dit-il, j'avais entendu parler des dieux et maintenant je les ai vus. » La supériorité dans la guerre est la plus forte prise qu'on ait sur les imaginations barbares. César vainqueur jouit déjà, aux yeux des Germains, du prestige du dieu Odin lui-même.

La conquête, quoique lente, de la Germanie semble en bonne voie. C'est alors qu'Auguste détache de la Belgique et organise définitivement les deux provinces romaines de Germanie, la Germanie supérieure et l'inférieure (Alsace, Prusse rhénane), sur la rive gauche du Rhin, et commence la voie romaine destinée à relier tous les postes romains et les villes qui vont croître en paix sur toute cette frontière. En même temps, du haut des Alpes tridentines (de Trente), une autre route descend au Danube que couvrent également des postes romains et une flotille de guerre. A l'abri de ces premières défenses, on verra bientôt naître ou se développer de nouveaux centres de population. Sur ces deux fleuves, les romains et les barbares se surveillent,

se guettent, combattent. Mais aussi, quand la guerre s'apaise, les relations de voisinage et de commerce commencent, grâce à la facilité ou à la sûreté même des communications; c'est pour les Romains un nouveau mode de conquête. Ils pénètrent ainsi chez les Germains et les attirent au milieu d'eux. La distance entre la barbarie et la civilisation diminue. Les antipathies tendent à disparaître. Quelques peuplades du centre, il est vrai, qui se faisaient une vertu de leur grossièreté, proscrivent ces relations, l'usage du vin surtout, et interdisent leur territoire aux trafiquants romains. Mais les Hermundures, qui ont demandé à s'établir près de la frontière, sont heureux d'obtenir le passage libre du Danube. Souvent la curiosité, ou l'amour du gain, attire aussi des Germains dans l'intérieur de l'empire; les rivalités intestines font à d'autres un besoin de son alliance ou de sa protection. Ils visitent l'empire, Rome même et le palais impérial. Quelques-uns des chefs demandés en otages sont particulièrement bien traités par la politique romaine pour gagner les autres.

Un prince marcoman, fils de rois dans sa tribu, du nom de Marbod *(Marobodus)*, venu à Rome, est ainsi comblé de dignités et de faveurs par Auguste et y est fait chevalier. Sentius Saturninus, laissé par l'empereur dans la basse Germanie pour surveiller les peuples encore frémissants, montre un talent particulier dans cette conquête. Séjournant au milieu des Germains du Nord, il se fait bien venir d'eux par son caractère bienveillant. Il intervient dans leurs querelles pour les terminer au profit de la paix et de l'autorité romaine. Ainsi, chez les Chérusques, il favorise et gagne deux chefs dociles, de race royale, Segeste et Segimer, qu'il décore du titre de citoyens romains; il envoie

les fils de Segimer, les deux frères Armin et Flavius, comme otages, puis comme auxiliaires à Rome. Les Chérusques reçoivent, l'an 4 de Jésus-Christ, le titre *d'alliés* des Romains; leurs chefs sont comblés d'honneurs en Germanie ou de faveurs dans les armées romaines. Armin ou Arminius reçoit les titres de citoyen et de chevalier romain et combat avec les Romains, dont il observe bien la discipline *(custos nostræ militiæ)*, même contre les Germains ses frères; le second dépouille si bien le Germain qu'on le reconnaît à peine sous son nom tout romain de Flavius. Les Germains commencent à s'armer comme les Romains, à parler leur langue; les Romains s'acclimatent au milieu des Germains. « Les hommes, » dit Florus, « semblent tout changés, le pays paraît plus beau et le sol plus doux. »

I

La Germanie en était là, quand deux de ses enfants, que semblait gagner la civilisation romaine, tentèrent de réunir dans un même effort, l'un, de dessein prémédité, les peuples de la Germanie du Sud, l'autre, par passion personnelle, ceux du Nord, contre la domination romaine. Une chose, dans l'empire, frappait surtout ces barbares, c'était la soumission du monde romain, l'unité du commandement, la réunion et la discipline de grandes armées. C'est par là que la civilisation attire l'attention de la barbarie; c'est ce que celle-ci cherche à imiter d'abord. Gardons-nous, cependant, de lui prêter une conception et des plans au-dessus d'elle.

Le Marcoman Marbod tenta le premier de réunir une partie de la Germanie encore sauvage, d'en faire une grande nation compacte, au moins sur un point, et de la fixer au sol. C'était un noble, Suève par la naissance, presque Romain d'éducation. Il commença à s'emparer, comme un autre Auguste, sur tous les Marcomans, d'une sorte de pouvoir absolu, *certum imperium vimque regiam*, et les transporta au milieu des montagnes et des forêts de la Bohême, *in interiora sylvæ Hercyniæ*, où il trouva des débris des Boïens. Il s'y bâtit, sur les bords de la Moldau, une sorte de ville derrière des remparts de terre, s'entoura, dans son palais de planches et d'argile, d'une garde permanente de transfuges romains et de compagnons disciplinés à la romaine. Une armée, fortement exercée, de plus de soixante-dix mille hommes de pied et de cinq mille cavaliers, soumet ou rattache à sa puissance les Hermundures, les Longobards, les Gothons, après la fuite d'un de leurs chefs, Catwalda, enfin les Semnons et une partie des peuples suèves. Humble et souple dans ses rapports avec Rome, il n'en élevait pas moins un état germain redoutable sur le Danube, en face des populations à peine soumises de la rive droite de ce fleuve. La Grèce n'avait pas eu dans Philippe, disait Tibère plus tard, un ennemi plus à craindre (1). Auguste demanda des explications à son ancien favori, à son dangereux imitateur; sur ses réponses fières ou embarrassées, il lui déclara la guerre (l'an 6 de Jésus-Christ).

Sentius Saturninus, gouverneur de la basse Germanie,

(1) Velleius Paterculus, II, 119. — Tac., *Germ.*, c. XXVIII; *Ann.*, II, 14.

partit du pays des Cattes, à travers la forêt Hercynienne, entraînant même à sa suite des auxiliaires germains et, parmi eux, Armin et Flavius. Tibère rassembla, de son côté, ses légions à Carnuntum, en Pannonie (Autriche), au coude fait par le Danube. Marbod se concentrait derrière ses remparts de granit et de sapins (l'an 7 après Jésus-Christ), quand les peuples de la Pannonie et de la Dalmatie se soulevèrent, fort à point pour lui, derrière Tibère, et décidèrent celui-ci à lui offrir la paix. Les Pannoniens, les Dalmates n'étaient point des Germains. Plus ambitieux d'ailleurs que patriote, le grand chef suève préféra, pour sa puissance nouvelle, une paix solide à une guerre hasardeuse. Ce fut d'autant plus heureux pour Rome qu'elle eut le temps de dompter, par trois ans d'une guerre atroce, les deux provinces soulevées, avant la révolte de la Germanie du Nord.

Le propréteur Quintilius Varus avait remplacé, dans le Nord, Sentius Saturninus. Il venait de la Syrie, riche province qu'il avait rendue pauvre; c'était un homme de plaisir, d'orgueil et de cruauté. Plus diplomate que général et plus juriste que soldat, ce nouveau gouverneur était chargé de la mission délicate de faire passer cette partie de la Germanie de l'état de pays vaincu à l'état de pays soumis, d'en faire une province, *ornare provinciam*. Les Germains n'adoptaient-ils pas déjà, nous dit Florus, les mœurs plus encore que les armes romaines; ne visitaient-ils pas les assemblées des Romains, leurs marchés (1)? Il établit donc son camp sur la rive gauche du Weser, au-dessous du dé-

(1) Florus : *Suscipiebant mores nostros potius quam arma nostra.* — Dion Cassius : ἀγορὰς ἐνομίσον.

filé que traverse le fleuve en s'échappant des montagnes, à un endroit connu longtemps après sous le nom de portes westphaliques. Là, entouré d'officiers romains, il va jusqu'à convoquer des assemblées germaines, *agere conventus,* pour faire connaître et approuver les volontés romaines. Devant son tribunal, il appelle, non seulement les querelles de peuplade à peuplade, mais les procès privés, *in castris jus dicebat;* et il ne faisait point, paraît-il, de distinction entre les grands et les petits, chose nouvelle en Germanie où le noble était si puissant en justice avec sa clientèle! C'était substituer l'autorité romaine à l'autorité nationale dans le gouvernement, les procédures égales pour tous et les décisions du droit écrit de Rome aux formalités aristocratiques et aux arrêts antiques, barbares souvent, mais préférés, de la coutume germaine. En mettant la main au gouvernement par la réunion et la présidence des assemblées, à la justice par ses sentences, Varus détruisait la vieille constitution guerrière, aristocratique et judiciaire des Germains. Il les frappait au cœur. Le gouverneur romain devenait leur prince, leur juge en même temps que leur chef militaire. C'en était fait de leur indépendance dans ce qu'elle avait de plus précieux. Un mécontentement sombre succéda, dans la Germanie, à l'accord qui semblait s'être établi, sous Sentius Saturninus, entre les Germains et Rome.

Il y avait alors évidemment, parmi les mécontents, un jeune homme plus connu d'abord par ses attaches à Rome. C'était Armin ou Arminius. Il avait accepté l'anneau de chevalier romain; autrefois otage, il avait depuis commandé les auxiliaires au service de Rome. Varus l'avait, ainsi que son frère, parmi ses amis; car son intelligence était au-dessus de celle d'un barbare, *ultra barbarum ingenio.*

Mais ses instincts de race n'avaient pas disparu. Il avait de son père conservé sa haine de famille contre l'autre prince chérusque, Segeste, le rival des siens. Epris cependant de la fille de celui-ci, Thusnelda, il l'avait enlevée, en vrai héros des Nibelungen, pour le double plaisir d'offenser son père qui l'avait promise à un autre et de la posséder; et celle-ci, comme la Brunehilde des chants barbares, avait appartenu à celui qui l'avait ravie et domptée. Cette affaire fut appelée devant le tribunal romain où Segeste, comme ancien allié, devait avoir grand crédit. Est-ce parce qu'il se vit menacé dans ses deux passions, la vengeance et l'amour, que Armin, l'ancien serviteur, l'imitateur, l'auxiliaire des Romains ressentit plus vivement les douleurs de sa patrie menacée dans son indépendance? voulut-il mettre ses passions sous la sauvegarde de la liberté commune? Toujours est-il que nous trouvons Armin complice de la conspiration sourde et préparée de longue main qui éclata tout à coup contre Varus et qui ensevelit trois légions romaines dans les fondrières et les forêts de la Germanie (1).

Lorsque le patriotisme des Allemands est en jeu, la conscience de l'érudition allemande est souvent ébranlée. Il est peu d'historien allemand de cette guerre qui ne prétende que la ruine de Varus fut l'effet d'un soulèvement spontané de toutes les tribus germaniques du pays.

(1) Les historiens allemands se sont souvent efforcés de faire d'Arminius un héros sentimental · Luden surtout. Cela est contraire à l'esprit des Nibelungen qui est bien le miroir des sentiments, même déjà adoucis, des Germains, et à toutes les histoires de rapt dont ces temps sont pleins, par exemple, plus tard, l'histoire d'Alboin et de Rosamonde.

Les témoignages de Velleius Paterculus, de Florus, de Dion Cassius et de Tacite attestent unanimement la dissimulation profonde dont usèrent les chefs germains pour ourdir ce vaste complot où entrèrent les Chérusques, les Cattes et les Brucktères. C'est la première fois qu'apparaît, avec tant d'éclat, la dissimulation naturelle à cette race capable de feintise savamment soutenue et de longues rancunes; et c'est un caractère particulier à cette dissimulation persistante, que l'affectation de la bonhomie et de la franchise. Jamais les Germains ne s'étaient précipités avec autant d'empressement devant le tribunal de Varus; *undique invadunt.* Varus n'avait point interrompu ses communications avec son neveu Asprenas qui commandait deux légions sur le Rhin. Les chefs germains lui représentent le pays comme soumis; ils en répondent. Varus, à les entendre, n'a besoin que de songer, chez eux, à la sécurité des marchands; mais il doit surveiller les tribus éloignées. C'était un moyen d'affaiblir les trois légions de Varus, de disperser ses soldats. Segeste plus fidèle, ami de la paix, dans laquelle il croit voir l'intérêt de sa patrie et aussi celui de ses passions, cherchait, au contraire, à éveiller les défiances du préteur (1).

Tout à coup, on apprend qu'une peuplade du sud-ouest s'est soulevée, celle des Amsibares. Les chefs conjurés conseillent à Varus de marcher contre elle. Ils surveilleront le pays derrière lui; ils l'appuieront au besoin. Segeste fait un dernier effort pour éclairer Varus sur le complot qui se trame autour de lui. Aveuglé par la présomption, le

(1) Voir au chapitre II, plus haut, les citations de Florus : *natum mendacio genus*; et de César : *perfidiâ et dissimulatione usi Germani.*

propréteur met les insistances de Segeste sur le compte de ses inimitiés. Il rassemble les chefs dans un dernier banquet, où leurs cœurs, plus ouverts, doivent laisser paraître, selon un mot de Tacite, le fond de leurs pensées. L'espoir de la vengeance arrête les indiscrétions du vin. Varus part avec ses trois légions, en donnant l'ordre de le suivre aux chefs des Germains auxiliaires, et il se hasarde dans la célèbre forêt de Teutoburg (Sept. 9, ap. J.-C.).

C'était un pays de bois épais, coupé de marais fangeux. Il pleuvait à torrents; le sol était glissant, le pied ne tenait point. Les trois légions, la 17e, la 18e et la 19e, en tout 17,000 hommes, avançaient lentement; une file de chariots avec des femmes, des enfants, des bagages, encombraient la route. Les auxiliaires peu à peu disparaissent; et, au second jour, l'armée trouve devant elle, au plus épais des bois, dissimulés, mais partout présents, ceux qu'Armin a peu à peu prévenus, les Cattes, les Brucktères, les Marses, et il voit derrière réapparaître les auxiliaires, non en amis cette fois.

Le murmure lointain de la forêt, remplie de voix qui se répondent d'échos en échos, annonce leur sort aux Romains. Varus veut s'arrêter, camper; impossible! on ne peut planter les aigles; les barbares, bien armés pour le combat, atteignent de loin avec leurs lances, leurs framées, qui partent de l'épaisseur du bois ou des cimes des arbres, le Romain mal défendu par sa courte épée. Varus veut revenir, faire une trouée vers le Rhin, en dépit de la fureur des barbares et de la difficulté des lieux. Deux journées entières il lutte, avec courage et avec succès, contre toutes les difficultés. Il brûle ses bagages pour se débarrasser plus vite. Mais, le quatrième jour, les dieux de la forêt eux-mêmes se déclarent contre Rome. L'orage redouble;

on ne peut plus avancer, des arbres jetés par hasard ou à dessein obstruent le chemin. Les femmes et les enfants, les valets désarmés, poussent des cris de terreur. Armin apparaît alors avec les traîtres qui ont préparé ce soulèvement. Tout est perdu; les Germains qui connaissent le terrain redoublent de fureur. Varus blessé se donne la mort, ainsi que plusieurs autres, et laisse l'armée sans ordre et sa suite sans défense. Ce n'est plus un combat, c'est une tuerie, où la cruauté particulière aux Germains *(summa feritas)* se déchaîne. Le barbare qu'on avait cru adouci reparaît. Il n'a plus de l'homme, dit Florus, que les membres et la voix. Les vainqueurs massacrent, assomment les vaincus, comme du bétail *(more pecudum)* et les offrent en sacrifice aux dieux. Les centurions y passent d'abord, puis les sous-officiers, enfin les soldats, les valets, jusqu'à lassitude. Une partie de la cavalerie seule s'échappe. Les chevaux pris sont éventrés et pendus aux arbres, consacrés aux dieux comme les hommes. Le corps de Varus, découvert, est à moitié brûlé; un juriste romain a la langue coupée avant le sacrifice : « Tu ne siffleras plus, vipère, » lui dit le sacrificateur.

Des soldats prussiens, en 1868 (7 octobre), ont trouvé, dans la Westphalie orientale, un service d'argent, merveilleusement travaillé, dans lequel les savants allemands ont voulu voir un trésor de Varus, et ils gardent précieusement à Berlin cette preuve prétendue du faste *(libido)* romain. On y pourrait retrouver aussi bien une preuve du butin romain fait si souvent par ces pillards et enfoui en terre dans les moments de danger, comme un trésor, cet objet ordinaire des convoitises et des discordes de ces peuples dans la poésie comme dans l'histoire. L'empereur Auguste n'en demanda pas moins douloureusement à Va-

rus, en parcourant son palais, ses trois meilleures légions détruites. Et, un moment, tous les peuples du nord, Segeste lui-même, entraîné par les siens, et Sigismond, son fils, qui était prêtre de Zio, chez les Ubiens, passèrent aux vainqueurs. Ainsi le voulait le vent de la fortune, seul objet véritable de l'adoration des barbares.

Les Germains sauraient-ils profiter, par l'union, de cette victoire de la ruse?

Les vainqueurs perdirent maladroitement du temps à assiéger les nombreux *castella* qui avaient été élevés chez eux. Il y avait une forte garnison romaine, une sorte de camp, à Aliso (Hamm). Pressée par les vainqueurs, elle allait se rendre, quand plusieurs soldats, dans un endroit reculé, sonnent une marche romaine que les échos répercutent. Les Germains croient à l'arrivée des légions de secours, ils se dispersent; la garnison regagne la frontière saine et sauve et la victoire n'est pas complète. Armin semble, il est vrai, avoir voulu exciter le chef des Marcomans, Marbod, à rompre la paix, à reprendre ses projets abandonnés quand il lui envoya la tête de Varus. Mais les Marcomans de la haute Germanie n'avaient guère de points de contacts avec les Chérusques du Weser et de la basse Germanie. L'idée de l'unité ou même de l'union de la race dans un effort commun contre Rome ne dépassait-elle pas de beaucoup l'intelligence encore étroite de ces temps barbares? Y avait-il déjà une opposition entre le Sud et le Nord de la Germanie? Il est certain que Marbod ne vit dans Armin qu'un rival et un barbare, et dans la victoire de Teutoburg qu'une perfidie honteuse, l'acte de tromperie d'un sauvage. Fidèle au traité qu'il avait signé, il renvoya à l'empereur romain la tête défigurée de Varus. Le fruit de la victoire fut perdu.

On ne voit pas réunis longtemps autour d'Armin les chefs des peuples révoltés. La concorde ne subsista même pas chez les Chérusques, dès qu'ils virent le pays débarrassé des soldats romains. Segeste, revenu à ses intérêts de faction, à sa vengeance particulière, reprit la guerre, avec ses seules ressources, contre le ravisseur de sa fille, le fit prisonnier, l'enferma dans un fort et reprit Thusnelda. Délivré bientôt, le vainqueur de Teutoburg assiégea à son tour son beau-père dans sa forteresse pour le punir et délivrer sa femme. Les Chérusques usèrent leurs forces dans ces discordes toutes privées et barbares. Cela donna le temps à Auguste, puis à Tibère, son successeur, de lever huit légions, de les envoyer, pour remplacer les trois qui avaient été détruites, sur les bords du Rhin et de fortifier même la rive droite par une ligne de remparts qui allait du Taunus aux travaux de canalisation de Drusus sur l'Yssel. Enfin, le fils de Drusus même, le neveu de Tibère, le célèbre Germanicus, chargé du gouvernement civil de la Belgique et du commandement militaire des deux provinces germaines sur la rive gauche, put reprendre l'offensive, l'an 14 de notre ère, sous Tibère; et Varus fut bientôt vengé.

Germanicus, fils de Drusus, avait à mériter son nom et à donner aux légions du Rhin l'occasion d'expier une révolte récente. Il remonte une première fois la Lippe, jusqu'au fort d'Aliso, et surprend les Marses ivres et endormis, après les fréquentes libations d'un sacrifice, la nuit, dans l'enceinte et le bois sacré de Tamphana; il les y massacre et retourne sain et sauf, malgré les barbares qui veulent lui barrer le passage. L'année suivante, choisissant un autre point de débarquement et d'attaque, il jette un pont en face de l'embouchure de la Lahn, et se précipite

dans cette vallée alors hérissée de bois, moins charmante qu'aujourd'hui, qui conduisait au pays des Cattes. Les Mattiaques, leurs alliés, occupaient la chaîne du Taunus. Elle est escaladée. Les Romains, non loin d'un des sommets les plus élevés du Friedberg, sur un plateau, dressent un camp, élèvent un fort dont on a retrouvé les restes et les briques, et de là brûlent et ravagent tout le pays *(Nassau-Hesse)*. Tout près, les barbares, dans une clairière, avaient un grand village autour d'une source d'eau chaude ; c'était leur plaisir de s'y baigner, on l'appelait les eaux Mattiaques ; c'est aujourd'hui Wiesbaden. Germanicus attaque le village. Les huttes dispersées sont brûlées, tout le pays ravagé.

Armin, en voulant soulever les Chérusques pour la défense de leurs alliés, attire cependant sur lui et sur les siens les armes des Romains. C'était cette fois du dévouement. Mais son ennemi implacable, Segeste, envoie son fils Sigismond, le prêtre des Ubiens, dénoncer aux Romains le soulèvement barbare et demander des secours contre Armin qui le tient toujours assiégé. Germanicus arrive à temps, délivre l'allié des Romains, l'emmène avec sa fille Thusnelda muette, résignée dans sa douleur et croisant ses bras sur son sein qui porte le fruit de son amour ; mais, par là, il ranime toutes les passions du chef barbare.

Il faut maintenant qu'Armin se venge ou périsse. Il parcourt le pays en tous sens. Tous les guerriers chérusques se déclarent contre Segeste, un barbare vendu à l'étranger, pour un chef frappé dans ses plus chères affections. Inguiomar, oncle d'Armin, jusque-là ami des Romains, vient se ranger à ses côtés ; les Bructères ravagent leurs propres terres, entre l'Ems et la Lippe, pour opposer un désert

aux Romains. C'est une lutte à mort. Germanicus ordonne d'abord à son lieutenant Cecina de se diriger vers l'Ems, par la chaussée des Longs-Ponts, puis il s'embarque lui-même dans la mer du Nord, par le chemin de Drusus, pour remonter ce fleuve, et il ordonne à la cavalerie, sous Pedo, de venir le rejoindre et lui donner la main le long du pays des Frisons. L'alliance et l'appui des Chauques favorisent l'expédition. Drusus arrive en effet par l'Ems, rallie ses lieutenants, atteint les Bructères auxquels il reprend l'aigle de la dix-neuvième légion, et, sur la lisière de la forêt de Teutoburg, ne peut résister au désir d'y pénétrer. Les ossements blanchis montrent à Germanicus la route de Varus, il reconnaît les campements et arrive au fatal champ de bataille, en faisant reculer les Chérusques. Le sol était jonché de débris humains laissés sans sépulture ; des centaines de cadavres pendaient encore aux branches des arbres. Germanicus rassemble ces malheureux restes et les recouvre d'un immense tertre de gazon, dont il pose la première motte ; il accomplit la cérémonie funèbre dans le sanctuaire des dieux germains. Les Chérusques veulent en vain troubler la cérémonie ; ils sont repoussés.

Quand tout est terminé, Germanicus ordonne à ses lieutenants de reprendre le même chemin, et redescend lui-même l'Ems. Mais cette gloire faillit coûter cher à son lieutenant Cecina. Armin, laissant Germanicus descendre l'Ems, courut vers le Rhin, pour couper la retraite de Cecina par les Longs-Ponts, et détruire au moins le lieutenant à défaut de général. Surpris pendant qu'ils revenaient dans un campement au milieu des marais, les soldats de Cecina craignaient, s'ils restaient, le sort des légions de Varus et voulaient chercher leur salut en se dispersant. Il fallut que Cecina, pour les retenir dans le camp, se cou-

chât en travers de la porte *decumane ;* ils consentirent à attendre l'assaut. Des deux côtés on passa une étrange nuit; les Germains poussaient, en buvant, des cris de joie féroces à leur nouvelle victoire. Les Romains ne pouvaient trouver le sommeil près de leurs feux éteints, et Cecina rêvait de Varus. Sur son ordre cependant, les Romains, le lendemain, laissèrent les barbares arriver jusqu'au pied des retranchements, s'élancèrent tout à coup au bruit de toutes les trompettes et les culbutèrent. Cecina put ramener ses légions jusqu'au Rhin, où l'épouse de Germanicus, Agrippine elle-même, qui avait défendu de couper le pont des Ubiens, les reçut comme un général d'armée. La flotte avait échappé avec peine à la menace du reflux, qui l'avait aussi surprise à son débarquement, comme Armin avait surpris Cecina dans les marais. C'était une campagne glorieuse, mais qui coûtait cher, et sans autre résultat que l'honneur vengé.

Dans sa dernière expédition, l'an 17, Germanicus embarque une armée bien plus considérable, huit légions, sur une flotte de mille carènes, faites sur un nouveau modèle, et par le Rhin, le lac Flevo, l'Yssel, l'Océan et l'Ems, arrive au cœur du pays chérusque. Armin avait reculé devant lui, au delà du Weser, qu'il prétendait défendre. Arrivé à l'endroit où ce fleuve se dégage par le défilé des portes westphaliques d'aujourd'hui, dans un des sites les plus pittoresques de l'Allemagne septentrionale, Germanicus voulut forcer le passage. Des pourparlers eurent lieu d'abord. Flavius, qui servait dans les armées de Germanicus, couvert des colliers et des bracelets dont les Romains avaient comblé sa fidélité, s'avance sur la rive du fleuve, somme son frère, qui était sur l'autre bord, de déposer les armes et de se soumettre à la générosité et à la grandeur

de Rome. Il avait récemment perdu un œil; Armin lui demande si c'est là tout ce qu'il a gagné au service de ses nouveaux maîtres et lui rappelle, dit Tacite, la patrie, mère de la liberté, et les dieux des forêts *(penetrales deos)*, ses anciens protecteurs. Ils en viennent bientôt aux reproches, aux injures. Ils allaient se jeter dans le fleuve pour y terminer l'entretien ; on les arrête.

Le lendemain, les cavaliers bataves, auxiliaires de l'armée, passent les premiers le fleuve sur leurs excellents chevaux. Ils le payent cher, leur chef est tué ; mais ils permettent, en combattant, aux légions et aux autres auxiliaires d'opérer le passage dans la plaine qui s'étend sur la rive droite. C'est là qu'Armin a rassemblé son armée, sur les hauteurs boisées qui dominent cette plaine et de loin le Weser. Elle était consacrée au dieu Thor. Il attaquera les Romains dans la plaine même, dans la prairie des vierges saintes, Idisiwiese *(Idistavisus)*, où l'ennemi dresse son camp. Il aura pour lui les dieux, la religion des ancêtres. Inguiomar, son oncle, avec le gros de l'armée et les alliés descend et range la première ligne armée de piques et de boucliers et la seconde pourvue de bâtons durcis au feu ou de courts javelots, dans la plaine ; il s'appuye d'un côté à un coude du fleuve et de l'autre à la lisière de hautes futaies dont les pieds, dégarnis de rameaux, laissent la terre à nu. Armin lui-même occupe, avec ses plus fidèles Chérusques, bien armés, les bois les plus sombres des collines, où il se cache en réserve, pour se précipiter de là sur l'ennemi, au plus fort du combat. Les Germains aimaient à faire concourir les avantages de leur pays couvert de forêts à leurs desseins stratégiques.

Mais Germanicus, pour venir à bout de ces grands corps armés de longues piques, couverts de mauvais boucliers,

dont le premier élan était terrible au milieu des bois, avait appris à ses soldats une nouvelle manœuvre qui consistait à serrer l'armure au corps et à chercher le visage ennemi par des coups de pointes redoublés. Adoptant un ordre de marche qui devient l'ordre de bataille, il commande à son lieutenant, avec la cavalerie, de se jeter derrière les collines de droite pour tourner les Chérusques, et se dirige à travers la plaine pour atteindre les hauteurs boisées, malgré Inguiomar. Le combat s'engage. Les Romains reçoivent les javelots, les haches des barbares, mais leur mettent bientôt de près l'épée au visage. Armin voit la mêlée commencée; il se découvre et se précipite dans la plaine, mais il est bientôt suivi à dos par les cavaliers romains qui ont effectué leur mouvement. Il veut reculer ; impossible! Les Germains d'Inguiomar, attaqués de front, fuient vers lui, et les Romains le poussent. Les uns descendent dans la plaine, les autres cherchent à regagner les collines au milieu du plus affreux désordre. Ils se croisent dans leurs efforts et se trouvent cernés. Les légionnaires commencent un effroyable massacre des barbares. Blessé au visage, Armin se barbouille de sang et se fraye, l'épée au poing, un passage à travers les Germains auxiliaires qui le ménagent peut-être. Inguiomar en fait autant. Mais beaucoup sont tués en voulant repasser le Weser ou en cherchant asile sur les hautes branches de leurs grands arbres, dans les bras de leurs dieux.

La mention, faite par Germanicus, des nations vaincues sur le trophée de victoire amena encore un dernier combat. Les barbares avaient voulu prendre les Romains entre le fleuve, un bois et des marais qui leur étaient souvent favorables. Ils y furent pris eux-mêmes, encore à l'étroit, cernés et massacrés. Quelques-uns demandèrent la paix..

Mais les éléments trahirent encore Germanicus. Comme il revenait, une de ces tempêtes trop fréquentes dans ces parages assaille la flotte, la disperse, pousse les vaisseaux contre les rocs et en engloutit une partie. Les soldats jettent à la mer les chevaux, les machines, les bagages. Germanicus, emporté lui-même à la côte, cherche des yeux, du haut des rochers aigus avancés dans la mer, ses vaisseaux épars et ses soldats échoués et mourant de faim dans les îlots déserts. A grand'peine, il en rassemble une partie qu'il ramène en Gaule. Mais l'empereur Tibère le rappelle à Rome et, jugeant ces expéditions plus brillantes et plus coûteuses qu'utiles, reprend contre la Germanie la politique qu'il avait inaugurée déjà et qui pouvait, sinon la subjuguer, du moins mettre pour un temps l'empire à l'abri de ses menaces.

Il suffisait de ne pas attaquer les Germains pour que les jalousies, les rivalités des tribus et, dans les tribus, celles des chefs se donnassent carrière. Tibère l'avait compris; il envoya sur les frontières son propre fils, Drusus, avec la mission d'observer. Il était à peine besoin d'aider aux circonstances. Marbod et Armin étaient deux rivaux naturels. L'un était puissant dans la haute Germanie, l'autre dans la basse; l'un avait grandi par la paix avec les Romains, l'autre par la guerre. C'était une vraie royauté, *vis regia*, un empire, *certum imperium*, dont jouissait Marbod. Il descendait d'une ancienne famille de race divine et, à ce titre, on peut dire presque qu'il régnait. Armin n'avait, sur les peuples du Nord, qu'un commandement souvent contesté, parce qu'il était capricieusement décerné, comme chez les vrais Teutons, au gré des mouvements populaires. C'est ce que Tacite appelle très-bien un *principatum tumultuarium*, et César un pouvoir de hasard *(fortuitum)*,

incertain et dépendant de ceux qui obéissent. Les peuples hésitaient; il y avait entre eux l'opposition du Nord et du Midi et de deux rameaux d'une même race. Aussi les Germains passaient-ils souvent de l'un à l'autre; les Semnons et les Longobards, entre autres, qui habitaient sur le cours moyen de l'Elbe, n'abandonnèrent-ils pas l'alliance du pacifique Marbod pour embrasser celle de l'ennemi des Romains Armin ?

Il n'en fallait pas davantage pour mettre les deux chefs germains aux prises. Marbod quitte la Bohême à la tête de son armée et descend sur la rive gauche de l'Elbe; il compte sur une partie même des Chérusques, commandée par Inguiomar qui ne veut plus obéir à son neveu. La bataille se livre dans les contrées traversées par la Mulde et la Saale, théâtre des combats entre le Nord et le Sud. D'un côté, Armin, avec une partie des Chérusques, les Semnons et les Longobards, la Germanie du Nord, la plus remuante, la plus féroce; de l'autre, des Marcomans, des Hermundures, la Germanie plus douce, plus sédentaire du Midi, mêlée des Chérusques d'Inguiomar; le parti de la paix avec les Romains, le parti de la guerre contre eux. Tacite remarque que les Germains firent de l'un et de l'autre côté, dans cette bataille, preuve de quelque art et de quelque discipline militaire; elle fut indécise. Marbod cependant recula et, dans la crainte d'être poursuivi, demanda des secours à Tibère qui lui rappela son indifférence pendant les guerres de Germanicus.

Cette lutte de la Germanie contre elle-même fut le signal de la dissolution de l'empire marcoman et bientôt de la chute d'Armin.

Un roi des Gothons du Nord, Catwalda, profita de l'affaiblissement de Marbod pour reprendre autorité chez les

siens, s'entendre avec les Romains et pénétrer dans le Boiohemum. Presque sans coup férir, il perça l'enceinte de forêts du Marcoman, mit la main sur sa capitale de bois et d'argile, où il fit un riche butin et trouva des négociants et des vivandiers romains. Arrivé sur le Danube avec les débris de son armée, Marbod demanda un asile sur la rive droite. Drusus le lui accorda, le sépara de ses soldats et le réduisit à implorer enfin de Tibère une hospitalité qui lui fut à charge, dix-huit années durant encore, dans la ville de Ravennes où il mourut.

Armin ne fut pas beaucoup plus heureux. Même après son succès, il n'avait pas pu faire accepter son autorité dans tout le Nord. On a pu remarquer que les Cattes si vaillants ne s'étaient pas réunis à lui contre Germanicus. Les Romains semblaient alors les avoir gagnés; le frère même de Germanicus, Flavius, avait épousé la fille d'un prince catte. Un autre prince de la même nation écrivit alors à Tibère pour lui offrir de le débarrasser d'Armin avec le poison. Le Chérusque Inguiomar, qui avait combattu dans les rangs de Marbod, resta toujours l'ennemi de son neveu. Jeté dans ces difficultés, le vainqueur de Varus tenta de se maintenir par la violence et de soumettre les peuples germains du Nord et leurs chefs à une autorité qu'ils ne connaissaient pas. Il tomba un jour obscurément sous les coups des siens, peut-être même de ses parents.

Héros tout barbare dans ses instincts et dans ses caprices, dans son amour et dans ses haines, dans sa bravoure et dans ses ruses, dans sa soif d'indépendance et dans son ambition de pouvoir! Armin reçoit l'éducation, les présents de Rome et l'abandonne; il ravit la fille de son ennemi et il la laisse tomber au pouvoir de Rome; il demande une entrevue à son frère et volontiers il le tuerait; il met au-

tant de patience à faire donner l'ennemi dans un piége que de fougue à l'abattre dans la mêlée ; il poursuit avec la même ardeur les Romains qui menacent sa liberté et les Germains qui ne reconnaissent pas son pouvoir. Tacite l'appelle, avec quelque exagération, le libérateur de la Germanie ; en disant qu'il fit la guerre à Rome au temps de sa toute-puissance, il a plus fait pour sa gloire que les chants dans lesquels ses compatriotes ont pu le célébrer, puisqu'ils ont été perdus.

Trop souvent l'histoire, en faisant d'Armin un héros de la liberté germaine, lui a prêté des idées classiques de patriotisme que celui-ci n'avait pas. Un homme ne peut donner ce qui n'est pas dans le milieu moral et social qui le produit ; et c'est n'avoir point le sens historique que de prêter à des personnages, même justement célèbres, des idées qui ne sont pas de leur temps. Armin, un prince d'une petite tribu germaine, rival de ses parents dans sa tribu, elle-même ennemie d'autres tribus, se trouve mêlé, comme tant d'autres, dans les guerres des Romains et des Germains. La curiosité, l'esprit d'aventure, l'entraînent à Rome ; il combat ses compatriotes avec elle. L'amour et la vengeance le ramènent parmi les siens. Point d'idée nationale chez lui ; l'amour de l'indépendance et de la domination seulement. C'est avec vérité qu'un historien allemand lui-même et un excellent critique, M. Waitz, a dit de lui : « Armin n'avait pour mobile, comme Clovis, rien qui ressemblât à une idée nationale. »

Sa fin tragique, la destinée malheureuse de sa femme Thusnelda, pauvre captive dont on peut voir la statue à la *Loggia dei Lanzi*, à Florence, et dont la copie a été faite pour Paris, celle de son fils Thumelicus, élevé pour être baladin, pas même gladiateur, dans le cloaque que le besoin des

plaisirs de Rome entretenait à Ravennes, à côté de Marbod mourant dans une captivité triste et décente, ont prêté à sa mémoire la mélancolie qui achève une grande fortune. C'est pourquoi, après des siècles d'oubli complet, la littérature allemande renaissante s'est plu d'abord à faire d'Armin un héros tout national, et pourquoi, aujourd'hui, le patriotisme complaisant de l'Allemagne voudrait voir en lui un libérateur, le précurseur de l'unité allemande. Klopstock, au dix-huitième siècle, avait créé à nouveau le héros dans la poésie. C'était justice. M. Halm, un auteur dramatique, de nos jours, a voulu faire davantage dans une pièce plus remarquable par l'exaltation du sentiment que par la vérité. L'érudition teutonique n'a pas non plus ménagé parfois son zèle et son ingéniosité à interpréter les textes et à forcer les couleurs. Aujourd'hui, l'Allemagne élève, dans la Westphalie, sur le champ de ses anciens exploits, à ce Chérusque vaillant et dissimulé, ancien serviteur des Romains et vainqueur de Varus, battu par Germanicus et mourant de la main des siens, une statue dont elle voudrait faire un symbole de patriotisme et d'unité nationale. Ni l'histoire, ni les idées de cette génération barbare, ni l'état social de ce temps ne s'y prêtent.

Notre patriotisme a moins cherché à surfaire ou à transfigurer, à son profit, le dernier défenseur de l'indépendance gauloise, au secours duquel accoururent un instant toutes les Gaules, l'Arverne Vercingétorix, plus grand peut-être et plus malheureux. Les Français ne se sont guère souvenus que de notre temps de Vercingétorix, le défenseur de la Gaule tout entière, pris dans Alise et mourant à Rome de la main du bourreau. Cependant Vercingétorix, né chez un peuple déjà plus cultivé, avait une idée plus avancée

de l'unité nationale que ne pouvait l'avoir Armin dans la Germanie ; et toute la Gaule vit un instant en lui le défenseur de la race et du sol. Mais il n'y avait pas, entre le Romain et le Gaulois, la distance qui séparait un Germain d'un Romain, un peuple barbare d'un peuple civilisé ; et la France, qui doit beaucoup à César pour l'avoir défendue aussi contre les Germains, à Rome, pour l'avoir renforcée et organisée pendant quatre siècles contre eux, a témoigné à Vercingétorix, dans la statue de bronze érigée sur une montagne de l'Auvergne, d'un souvenir reconnaissant, sans prétendre l'élever à la hauteur d'un héros national, ni vouloir surtout faire de cet acte une sorte de défi.

La mort du héros prouva aux Romains l'efficacité du moyen qu'ils avaient pris pour vaincre leurs redoutables ennemis. Pendant longtemps, la Germanie ne fut plus en proie qu'aux rivalités et aux querelles des tribus, suscitées souvent par la politique et la corruption romaines ; et Rome en profita pour faire des chefs factieux autant de rois qu'elle favorisa et dont elle tendit à substituer l'autorité plus stable et plus forte, plus dépendante d'elle aussi, au principat tumultuaire des anciens chefs. Grâce à l'alliance des Bataves, établis avec son consentement et sa protection dans les îles du Rhin, Rome maintient les Frisons dans sa dépendance, même lorsque les officiers romains les maltraitent. L'un d'eux, Olennius, avait voulu exiger d'eux, comme tribut, des peaux de l'énorme aurochs à la place des peaux de bœufs de petite taille que produisait le pays. Ne pouvant donner que ce qu'ils avaient, ils se révoltent et massacrent mille deux cents Romains, égarés dans une de leurs forêts. Le Romain Corbulon, après s'être fait craindre, les exempte du tribut de bœufs qui avait fait l'objet du litige et se sert d'eux pour contenir

leurs voisins, les Chauques, qui commençaient à armer des navires et à courir les côtes.

Au milieu de ces relations, le redoutable peuple des Chérusques en vient bientôt à demander aux Romains pour roi le fils de Flavius qui, sous le nom d'Italicus, était devenu, dans l'empire, un véritable Romain. Celui-ci se rendit au vœu de ses compatriotes, les eut bientôt pour ennemis, se mit contre eux à la tête des Lombards et ne contribua pas peu à user, dans ces querelles, les vieux compagnons d'Armin dont le fils languit à Rome et mourut dans l'esclavage.

L'influence que les Chérusques avaient eue jusque-là dans la basse Germanie passe à leurs voisins, les Cattes, qui n'osaient cependant trop inquiéter les frontières de Rome, de crainte qu'elle ne jetât sur eux les Chérusques. Entre ces trois nations ainsi contenues, d'autres peuplades, les Bructères, les Chamaves, les Usipètes, etc., qui avaient longtemps comme cherché leurs demeures sur la frontière, semblent disparaître, ou, singulièrement réduites, ne nourrissent plus, dans des champs sans culture, qu'un maigre bétail. C'est ce qu'indique un jour un chef des Amsibares, qui vient demander, pour les siens, « le territoire dont le soleil et les astres de la nuit ne doivent pas, » dit-il, « éclairer les espaces vides ; » mais le gouverneur romain le leur refuse, aimant mieux le désert près de la frontière romaine ; et ces barbares s'épuisent à le vouloir conquérir, sans s'y établir jamais.

La sécurité de la frontière du Danube fut obtenue de la même manière. Le vainqueur de Marbod, Catwalda, n'avait pas longtemps profité de sa victoire. Les Romains avaient jeté sur lui, en Bohême, un certain Weibel *(Vibellius)*, chef de la peuplade des Hermundures. Catwalda est heu-

reux d'obtenir de Rome un asile à Fréjus, après sa défaite. Les Quades, autre peuplade de ces contrées, prennent aussi pour roi Vannius, parent de Marbod, une créature de Rome. Mais les deux protégés des Romains ne sont pas longtemps d'accord. Vannius, vaincu par Weibel, demande aussi asile à Rome, comme tant d'autres ; et la nation des Hermundures devient dominante dans la haute Germanie, entre le Danube et le Mein, comme celle des Cattes au nord, dans la basse Germanie.

Les Romains ont encore la fortune de voir ces deux nations aux prises. L'histoire en est intéressante. Les Cattes et les Hermundures étaient, sur les confins des deux Germanies, séparés seulement par le fossé du Mein. Ils se disputèrent un jour une source d'eau salée, récemment découverte dans la vallée de la Saale, affluent du Mein. C'était, pensaient-ils, le point le plus voisin du ciel, celui d'où leurs dieux entendaient le mieux leurs prières. La superstition exaltait leur animosité jusqu'à la fureur. Les Cattes dévouèrent l'armée ennemie, hommes, chevaux et butin, au dieu Thor, c'est-à-dire à l'extermination ; vaincus, ils acceptèrent, en souriant, le sort qu'ils avaient préparé aux Hermundures. Les barbares se battaient ainsi et se détruisaient les uns les autres, comme dans un cirque, presque sous les yeux des Romains, et pour leur plaisir « Puissent ces peuples, » dit alors Tacite, « sinon nous aimer, du moins se haïr toujours! »

II

A la fin du premier siècle et au commencement du second, quand Rome, tombée, après Néron, dans une anarchie militaire qui pouvait compromettre sa domination, retrouvait péniblement l'ordre au dedans, deux chefs barbares, aux deux extrémités opposées même de la Germanie, au nord-ouest et au sud-est, renouvelèrent, mais avec un caractère bien moins national encore, la tentative d'Armin et de Marbod (1). La Germanie pouvait-elle espérer quelque chose de deux entreprises nées, l'une entre les embouchures du Rhin; et l'autre sur les pentes des Carpathes et les bords de la Theiss, chez les Bataves et chez les Daces ?

Si les terres de la Batavie (Pays-Bas), sont le résultat des atterrissements du Rhin et de la Meuse, leur population s'est formée aussi d'alluvions de Germains et de Gaulois. C'était alors déjà un territoire neutre, une population mixte. Les Bataves étaient les alliés à peu près fidèles de Rome. Ils s'appelaient eux-mêmes, les inscriptions en font foi, les amis et les frères *(amici et fratres)* du peuple romain. Lorsque, dans la crise que traversait l'empire disputé par Vitellius et par Vespasien, le Rhin fut en partie dégarni des troupes chargées de le surveiller, un chef des cohortes alliées des Bataves, Claudius Civilis, tenta de réunir, dans un soulèvement contre Rome, les Germains d'outre-

(1) Voir, pour cette anarchie militaire, nos *Empereurs romains, caractères et portraits*, 1er v.; in-8; chez Didier; Paris.

Rhin et les Gaulois du Nord. Descendant d'une noble famille batave, il avait, dans sa jeunesse, excité déjà les soupçons et goûté les fers des Romains. Sollicité par un des candidats à l'empire, Vespasien, de se déclarer en sa faveur, et de tenir en échec les légions du Rhin, fidèles à Vitellius, il saisit cette occasion pour commencer quelque chose. Dans un banquet où les principaux chefs bataves sont réunis, à l'ombre d'un bois consacré, il choisit le moment où ils sont pris de vin *(vinolentos)*, et leur confie ses desseins. Ils jurent sur leurs boucliers de le suivre et de lui obéir. Lui-même, il fait serment de laisser croître ses cheveux et sa barbe jusqu'à ce qu'il ait remporté une victoire sur les Romains, et, imitant la dissimulation d'Armin, il envoie, sous main, des émissaires au delà du Rhin, chez les barbares et aux cohortes de ses compatriotes tenant garnison sur la rive droite du fleuve. C'était l'an 69 de notre ère.

En mêlant les Germains à leurs affaires comme à leurs armées, les Romains leur faisaient la partie belle, et ils commençaient à s'en apercevoir. Vitellius, qui avait emmené avec lui, à l'assaut de Rome, une prophétesse des Cattes pour son Egérie, avec nombre de ses compatriotes, et qui montrait à l'Italie étonnée les peaux de bêtes et les longues lances de ces étranges auxiliaires, s'était vu obligé d'en renvoyer beaucoup. Ils étaient plus indisciplinés et plus exigeants encore que braves. Claudius Civilis ne put contenir le mouvement aussi longtemps qu'il l'eût voulu; une petite tribu, celle des Caninefates, dans les marais voisins du lac Flevo, élève un des siens, un certain Brinno, sur le bouclier, entraîne les Frisons et surprend, dans le pays, deux cohortes qui sont massacrées. Les Romains, dispersés dans la contrée, abandonnent leurs postes, se concentrent, lé-

gions et flotille, dans la partie supérieure de l'île des Bataves. Impossible de feindre plus longtemps! Civilis, à la tête des siens, des Caninefates et des Frisons réunis, entoure et relance les Romains dans cette forte position par terre et par eau. La défection d'un corps auxiliaire de Tongriens, la mauvaise volonté des rameurs pris dans le pays, les livrent presque sans défense. Ils sont massacrés. Cela criait vengeance.

Le commandant en chef de la Germanie romaine, Flaccus Hordeonius, prend deux légions, des Ubiens (Cologne), des Trévires (Trèves), même un corps de Bataves fidèles, pour étouffer le mouvement. Mais la barbarie a encore ses vieilles ressources contre Rome. Voici les mères, les femmes, les sœurs, les filles des Bataves qui viennent en foule derrière les soldats de Civilis pour les soutenir de leur présence; elles mêlent leurs cris aux chants de leurs maris et de leurs fils pendant l'action. Ce spectacle étrange ébranle l'armée d'Hordeonius. La barbarie se reconnaît; les Bataves restés fidèles retournent à leurs frères; les Ubiens et les Trévires lâchent pied; les deux légions restées seules se replient et regagnent avec peine, sur le Rhin, un camp dont l'assiette datait des premiers temps de l'occupation romaine dans ces parages, et qu'on appelait pour cela *Vetera Castra,* ou le Vieux Camp.

Le Vieux Camp, ou *Vetera Castra,* situé sur les rares hauteurs qui, dans cette contrée de plaine, serrent la rive gauche du Rhin et le séparent de la Meuse, dominait tout le pays; il en facilitait la défense et favorisait l'invasion de la rive droite par l'embouchure de la Lippe dans le Rhin. Ce campement, auquel de nombreuses habitations voisines donnaient déjà l'aspect de la ville célèbre qui devait devenir plus tard la colonie de Trajan *(colonia Trajana),* répond

aujourd'hui à Xanten qui regarde Wesel, au loin, sur l'autre rive. Sous le nom aussi de Troya, souvent visité, occupé par les Romains et par les Sigambres, les Chamaves et autres, les futurs Franks, ce lieu devait être, comme théâtre fréquent d'invasion et de conflit, le point d'attache des légendes classiques de Rome et des légendes germaines; et, au milieu de ces combats héroïques, souvent renouvelés, il est curieux de voir les souvenirs de la guerre de Troie se souder aux récits des *Nibelungen*, et le héros de l'Achaïe et d'Ithaque, Ulysse, se mêler, dans la poésie, avec ceux de la forêt d'Hercynie et des marais bataves, avec Sigfried ou Francus, par une rencontre bizarre qui achève de peindre cette contrée disputée, demi-romaine et demi-sauvage, où la civilisation et la barbarie furent si longtemps aux prises!

C'est là que Claudius Civilis, rejoint encore par huit cohortes bataves accourues de *Moguntiacum* (Mayence), à travers tous les dangers, vient assiéger la puissance romaine représentée par deux légions. Toujours sous prétexte de soutenir Vespasien, il ameute contre elles les Germains, Brucktères, Tenctères et autres, qui avaient souvent été inquiétés de là sur l'autre rive. Les deux légions assiégées ayant rasé, autour du camp, toutes les maisons qui pouvaient servir d'abris, se virent bientôt assaillies par les anciennes cohortes d'auxiliaires sous les enseignes de Rome, et les hordes germaines portant sur leurs têtes les images des bêtes sauvages de leurs forêts. La plaine en regorgeait; le Rhin, dont les eaux étaient basses, couvert d'embarcations, amenait tous les jours de nouveaux ennemis. Ils approchent; mais leurs traits tombent aux pieds des tours, s'émoussent sur les créneaux du camp. Ils donnent l'assaut; mais ils sont repoussés. Ils construisent des tours roulantes pour arriver, en jetant un pont, sur les murail-

les ; elles sont brûlées ou détruites à coup de béliers. Des grues, habilement disposées par les Romains, saisissent les assiégeants, les enlèvent et les lancent en arrière, dans le camp.

Le commandant des deux Germanies, Hordeonius, essaye en vain, à la tête d'une armée de secours, de venir débloquer les deux héroïques légions. Il n'arrive que jusqu'à Gelduba *(Gelb)*, à mi-chemin entre la colonie agrippinienne des Ubiens et *Vetera Castra*. Là, ses soldats, anciens partisans de Vitellius, travaillés par les agents de Vespasien, ne sachant pour quel empereur se battre, massacrent leur chef au lieu de lui obéir, et ne traitent pas beaucoup mieux les lieutenants qu'ils mettent à sa place. Ils ne cherchent qu'à se ravitailler, à faire du butin dans la contrée, et ne se battent que quand les Bataves et les Teutons le leur veulent enlever. Alors tout est en confusion, chacun ne songe plus qu'à la proie. Claudius Civilis envoie ses Bataves butiner au delà de la Meuse, en Gaule, chez les Menapiens et les Morins (Flandre et Brabant), et les Teutons de la rive droite, surtout les Usipètes et les Tenctères, furieux contre leurs compatriotes, les Ubiens, toujours fidèles à Rome, marchent sur eux, surprennent traîtreusement quelques-unes de leurs cohortes, les massacrent sans pitié et se répandent de tous côtés pour piller la rive gauche. Les Trévires enfin, sur la Moselle, ne cherchent qu'à se défendre de la contagion de la barbarie qui regagne des contrées récemment acquises à la paix et à la culture.

Sur ces entrefaites, tombent coup sur coup deux nouvelles faites pour augmenter le chaos. Les troupes de Vitellius ont été battues, dans le nord de l'Italie et dans Rome, par celles de Vespasien. Mais, pendant la bataille

livrée au milieu des monuments et des rues de la capitale de l'empire, les Germains auxiliaires de Vitellius changent leurs longues piques contre des torches, et comme tous les barbares ennemis des monuments et destructeurs de la civilisation, ils mettent le feu au Capitole. Le temple auquel semblait attachée, sur un roc inébranlable, la fortune de Rome, est en ruine, et son effondrement semble annoncer la chute de l'empire et le déchaînement des peuples sur ses débris.

Claudius Civilis se crut au moment de recueillir quelques épaves de ce naufrage. Les druides, dont le culte était proscrit et l'influence surveillée dans la Gaule depuis Claude, sortent de leurs retraites et de leur silence; ils annoncent que l'empire appartient désormais aux nations du Nord. Trois nobles gaulois, deux Trévires, Julius Tutor et Classicus, un Lingon, Sabinus (de Langres), chefs des troupes auxiliaires gauloises, au lieu de défendre le Rhin, comme ils en étaient chargés, entrent sous main en relation avec Civilis et débauchent les débris des légions romaines à Gelduba, pour les enrôler sous les étendards gaulois. Au delà du Rhin, dans le pays des Brucktères, une jeune fille à qui on reconnaissait le sens fatidique, une Velléda, solitaire habitante, aux sources de la Lippe, d'une tour d'où elle communiquait seulement par ses parents avec les hommes, ordonne aux Germains, au nom de leurs dieux, de se jeter en masse sur les frontières de l'empire condamné à périr. Civilis, avec de nouvelles forces, presse *Vetera Castra*. Les soldats, épuisés par un long siége, mangent leurs derniers chevaux, leurs bêtes de somme, l'herbe rare qui pousse encore dans les rues et sur les murailles du camp, et, après une belle défense, se rendent, la vie sauve, en prêtant serment à l'empire gaulois. Ils sortent pâles,

amaigris, sans force, sur la foi du traité ; mais ils tombent au milieu d'une horde de Germains qui, ne reconnaissant point de lois à la guerre, se précipitent sur eux comme les animaux sauvages dont ils portaient la peau, et les massacrent, tandis que les vainqueurs mettent *Vetera Castra* en flammes. Claudius Civilis crut avoir assez fait et coupa les cheveux et la barbe qu'il avait laissé pousser jusqu'à destruction de légions romaines.

Ce fut cependant le terme des succès du Batave. Il espéra vainement devenir le trait d'union d'une révolte commune de la Germanie et de la Gaule soulevées. La Batavie n'était ni germaine ni gauloise, comme, depuis, les Pays-Bas n'ont jamais été ni français ni allemands. Civilis ne pouvait inspirer une grande confiance ni en Germanie ni en Gaule, et faire servir encore moins la Batavie à les unir.

Le Gaulois Sabinus se hâta d'escompter l'avenir en se faisant nommer, pour sa part, empereur gaulois, afin d'assurer au moins à sa patrie l'honneur du succès. Mais il ne trouva guère de concours que chez les Lingons et les Trévires. Les débris des légions romaines, dont il voulait faire le fond d'une armée solide, avaient honte des enseignes gauloises qui remplaçaient les aigles de Rome. Quant aux Germains d'Outre-Rhin, dans leur sauvage brutalité, ils n'admettaient pas plus un empereur gaulois que romain. Furieux contre les Ubiens qui avaient renié leur origine pour prendre un nom romain et défendre contre eux le passage du fleuve ; désireux surtout d'avoir la Gaule ouverte de ce côté pour la piller et la dévaster à leur aise, ils voulaient se jeter sur la colonie agrippinienne, la raser, massacrer ses habitants, quoiqu'ils fussent tous Germains. Claudius Civilis, dont les Ubiens avaient protégé le fils fait prisonnier dans le commencement des troubles, eut beau-

coup de peine à les sauver des fureurs de la réaction germaine. Les barbares dépêchèrent au moins des envoyés aux Ubiens pour les sommer de se souvenir d'eux-mêmes, de massacrer les Romains, de raser leurs villes, de laisser les deux rives du Rhin libres pour le passage et les communications, et de revenir à leurs vieilles mœurs. C'était livrer la Gaule à la Germanie. Les Ubiens abandonnèrent les ponts, les péages, la garde de la rive, mais refusèrent de massacrer les Romains établis parmi eux, et sauvèrent l'avenir en gardant leurs murailles. Entre les Gaulois et les Germains, Civilis ne savait auxquels entendre et se consumait à apaiser leurs querelles au lieu de commencer leur union.

Maître de Rome, Vespasien, après avoir restauré l'empire en Italie, n'eut pas beaucoup de peine à comprimer les éléments discordants de cette révolte sur le Rhin. A l'arrivée de sept nouvelles légions conduites en Gaule par Petilius Cerealis, une assemblée de députés de la Gaule eut lieu à Reims, sous prétexte de constituer l'empire gaulois. Des paroles de paix et d'accommodement avec Rome s'y firent entendre; on ne put s'accorder sur le choix de la capitale du futur empire de la Gaule; les défections commencèrent. Etait-il raisonnable d'échanger la paix, la prospérité que l'empire de Rome assurait, contre les ravages des barbares du dehors et l'anarchie du dedans? Petilius Cerealis, avec son armée grossie de tous ceux qui revenaient à Rome, arriva ainsi jusqu'à Trèves, poussant devant lui l'armée affaiblie des Gaulois Tutor et Classicus, et obligeant l'empereur gaulois, Sabinus, à se dérober à la mort dans une retraite, où il languit huit années avec sa femme Eponine. Trèves avait été considérée comme la capitale de la révolte. Elle rattachait, en effet, la Germanie à la Gaule

du Nord. Les soldats de Petilius Cerealis voulaient la raser et la détruire pour venger *Vetera Castra*. Le général romain, plus sage, y convoqua les députés de la Gaule du Nord et du Midi pour y gagner, par la raison, la cause de Rome; et il y réussit.

Le discours de Petilius Cerealis, rapporté par Tacite, est pour nous, encore aujourd'hui, malgré la différence des temps, d'un intérêt saisissant. En voyant la principale cause de la grandeur de Rome dans cette politique qui consistait à ne conquérir les peuples que pour se les assimiler, pour avoir avec eux les mêmes intérêts et les mêmes lois, et faire des vaincus de la veille des concitoyens du lendemain, il découvrait, pour l'avenir même, les vraies raisons de l'alliance nécessaire des races gallo-latines contre la race teutonique. « N'étaient-ce pas, » dit-il, « les Gaulois qui avaient appelé César pour défendre leur pays contre les invasions incessantes et les ravages des Teutons? Depuis, tout était en commun entre la Gaule et l'Italie; les Gaulois commandaient les légions avec les Romains; ils gouvernaient avec eux ces pays et d'autres encore. Rien n'était mis à part, réservé. Si les Romains s'étaient établis sur le Rhin, était-ce pour défendre l'Italie ou la Gaule contre un nouvel Arioviste? Les Gaulois pouvaient s'en convaincre encore par les événements présents comme par l'histoire passée: les Teutons seraient toujours portés à abandonner leurs marécages et leurs forêts pour se jeter sur le sol fertile de la Gaule. »

La guerre ne fut plus, en effet, comme Petilius Cerealis avait raison de le vouloir, qu'une lutte pour évincer l'immixtion germaine dans les affaires de la Gaule, et rétablir la frontière du Rhin contre la barbarie. Le Batave Civilis, avec les cohortes de ses compatriotes, avec Tutor et Classi-

cus suivis de quelques Gaulois du Nord, renforcés des Ubiens qui marchaient bon gré mal gré, et de hordes de Brucktères et Tenctères venus d'au delà du fleuve, prétendait empêcher Petilius Cerealis de pousser plus loin que Trèves. Il surprit, un matin, le camp romain établi en avant de la ville sur la Moselle et jeta le trouble dans les légions. Mais les Germains, selon leur habitude, oublièrent l'ennemi pour se précipiter à l'envi sur le butin. Petilius profita de leur désordre, rétablit le combat, les dispersa, emporta leur camp et les rejeta au loin. Il n'en fallut pas davantage pour commencer la dissolution de la ligue du Nord. Les Ubiens de la colonie agrippinienne qui avaient été entraînés revinrent à leur rôle traditionnel; ils tombèrent sur des hordes de Chauques et de Frisons amenés près d'eux pour les surveiller, pendant qu'ils étaient soûls de viande et de vin, massacrèrent ces hôtes forcés et livrèrent au général romain, en marche, la femme et la sœur de Civilis laissées chez eux en otages.

Vetera Castra, dont le Batave était toujours maître sur la rive gauche du Rhin, en aval de Cologne, devint encore une fois l'objet de la lutte. De là, Civilis communiquait avec la rive droite dont il recevait les secours germains, et s'appuyait, entre la Meuse et le Rhin, à la Batavie pour la défendre. En détournant une partie des eaux du Rhin dans la plaine, par une jetée, il avait rendu la position plus formidable encore. La Batavie étendait ses inondations pour mieux se protéger. « Vous combattez, » disait Civilis aux Germains, « sur les cadavres des légions romaines que vous

(1) Tac., *Hist.* IV. 78: *Pravum inter ipsos certamen, hoste amisso, spolia consectandi.*

avez détruites, au milieu des ruines que vous avez faites ; » et aux Bataves : « Vous êtes dans les marais, sur votre élément. » — « Voilà le camp, » dit Petilius Cerealis à ses légions, « que les barbares vous ont pris, voilà la rive du fleuve qui vous appartient; vous avez perdu l'un et l'autre avec le sang romain. Il faut les reprendre en versant le sang ennemi. » Les Romains n'eussent peut-être point triomphé de tous les avantages de la position, qui étaient pour l'ennemi, si un transfuge ne leur eût indiqué un chemin pour la tourner. Il fallut alors que Civilis fît replier ses troupes dans les îles formées par les embouchures de la Meuse, du Wahal et du Rhin. Le soulèvement était ramené à son point de départ, dans la Batavie.

Petilius Cerealis n'eut plus d'autre but que de l'y circonscrire et d'enfermer là Civilis ; et il y réussit. Ses légions occupèrent et gardèrent les points de communication les plus importants ; ses flotilles descendirent le Rhin ou remontèrent ses embouchures et celles de la Meuse. La surveillance romaine devint partout active et présente; sa politique fit le reste. Des menaces et des présents empêchèrent les Germains d'envoyer des secours aux Bataves; on rappela à ceux-ci la douceur d'une union avec les Romains qui ne leur avait jamais imposé que la fourniture d'auxiliaires bien payés, bien nourris et honorablement traités. Civilis demanda lui-même à faire sa paix et obtint probablement de Vespasien, autrefois son ami, des conditions favorables, tandis que la Velléda qui l'avait aidé de ses vaticinations, et l'empereur Sabinus, qui lui avait un instant prêté le secours de son nom, finirent tristement à Rome, victimes de la tentative impossible d'unir, sur le Rhin, la Germanie et la Gaule !

III

La seconde tentative barbare qui menaça, quelque temps après, l'empire romain, au sud-est de la Germanie, lui appartient encore moins exclusivement, quoique des hommes de cette race s'y soient trouvés mêlés ou intéressés à cause du voisinage. Entre ces deux points extrêmes, le bas Rhin et le bas Danube, la vraie Germanie découragée, gagnée ou divisée était tranquille. Les terribles Chérusques, comme les Chauques, étaient les alliés de l'empire. Vespasien avait, chez les Suèves aussi, un roi barbare ami, désigné par le nom même d'Italicus. Son successeur, Domitien, recevait, à Rome, la visite d'un roi, Masyus, et d'une prophétesse, Ganna, appartenant tous deux à la tribu des Semnons. Sous les yeux des Romains, les Brucktères, ou hommes des marais, attaqués tout à coup par les Chamaves et les Angrivares, disparaissaient presque complétement après une perte de seize mille hommes.

Ce fut, dans le large et vaste bassin traversé par le moyen Danube et son affluent, la Theiss, enfermé d'un côté par les Carpathes et de l'autre par les Alpes dinariques et les Balkans, que prit naissance une puissance qui eût pu devenir redoutable à l'empire romain, si le célèbre Trajan ne l'avait étouffée dans son germe; mais ce ne fut pas non plus sans une lutte longue et difficile.

Alors, comme aujourd'hui, entre l'Europe du Nord et celle du Midi, entre la région orientale et l'occidentale, au point de contact des pays les plus divers, séparée des steppes de la Vistule par les Carpathes, de l'Italie et de l'Adria-

tique par les Alpes, pouvant descendre vers les bouches du Danube à la mer Noire et communiquer avec son bassin supérieur à l'ouest, cette contrée, disposée comme en amphithéâtre, était le rendez-vous de peuples des races les plus diverses. Elles s'y coudoyaient, s'y heurtaient ou s'y mélangeaient sur les pentes des plateaux qui en formaient le pourtour ou dans les marécages qui en faisaient le fond.

C'étaient alors les Daces vêtus de braies, à la longue chevelure, parents des Thraces et parlant peut-être une langue analogue, les Gètes, cousins des Goths, des Slaves, devenus voisins des Pannoniens, en face de la Save, des Iasyges, des Quades et enfin des Marcomans demi-nus *(cætera intecti)*, véritables Germains adossés à la Bohême ; sans compter les populations qui se cachaient sous les noms génériques de Sarmates, Bastarnes et autres. Les uns se fortifiaient dans la montagne, derrière des murailles de pierres ou au fond des cavernes; les autres se blotissaient en plaine, au milieu des marécages, dans des cabanes bâties sur pilotis et communiquant, par des ponts, avec la terre ferme, comme dans les villages lacustres. Mais le plateau, dit aujourd'hui transylvanien, qui ferme, au sud-est, l'arc de cercle des Carpathes, en se rapprochant du Danube, et qui verse, des deux côtés de ses pentes, les affluents de la Theiss, comme le Maros, et ceux des bouches du Danube, servait alors, occupé surtout par les Daces, à relier, comme une forteresse, ces populations disparates et souvent hostiles, surtout les Gètes et les Daces.

Vers la fin du premier siècle de notre ère, les Daces étaient, depuis assez longtemps, gouvernés par une famille de rois puissants, dont l'influence s'étendait sur les peuples voisins, quand, l'an 84, un de leurs chefs laissa son pouvoir à son neveu que les Romains ont connu sous le

nom de Decebal (force des Daces), et que Paul Orose et Jornandès appellent Diorphaneus et Dorpaneus.

Ce barbare paraît, à cette époque, avoir cherché à servir de lien à ces populations si différentes et deviné qu'il y avait, dans cette *area* découpée par des cours d'eau et si bien enfermée par une enceinte de montagnes, place pour un empire, comme la maison de Habsbourg a réussi, douze siècles plus tard, à l'édifier. Après avoir rallié à lui, au nord du Danube, les Gètes à l'orient des Carpathes, les Quades et les Marcomans au couchant, il veut passer sur la rive droite du fleuve, c'est-à-dire sur la rive romaine, pour réunir comme les deux parties d'un même tout. Il inflige, en effet, en Mœsie et en Pannonie, comme nous le laisse deviner Tacite, dans sa *Vie d'Agricola,* de grandes pertes aux généraux et aux soldats de l'empire, cantonnés dans ces contrées. L'empereur Domitien s'en émeut. Il envoie successivement, au delà du Danube, deux généraux, Fuscus et Julianus. Le premier périt avec un grand nombre des siens. Le second, plus heureux, près de Tapœ, sur le Maros, défait le barbare. Mais Domitien juge plus prudent de couper court, par des négociations, à cette guerre qui pouvait soulever encore la Germanie, et il s'engage, non sans quelque honte, à payer une pension annuelle à Decebal, à lui envoyer un diadème d'or, avec le titre de roi, et des ouvriers habiles dans les arts de la guerre et de la paix pour rehausser l'éclat de son nouveau règne.

Cette faiblesse de Domitien fit la force du Dace. Avec l'or des Romains et le produit de quelques mines des Carpathes, il s'attacha des chefs barbares; avec les ingénieurs, les ouvriers, les déserteurs romains, il se bâtit une sorte de capitale, Zermizegethusa, sur les étages moyens du plateau transylvanien, près d'un petit affluent du Maros (au-

jourd'hui Varely) ; il fortifia les défilés qui donnaient accès chez lui, exerça, arma, disciplina, augmenta ses troupes. Il fallut l'empereur Trajan pour vaincre le roi Decebal.

En l'absence du récit de ces campagnes que Tacite avait écrit et des mémoires, également perdus, de Trajan, il faut se contenter de commenter l'abrégé de Dion Cassius avec les bas-reliefs de la colonne trajane, qui servait à la fois, sur la pente du Quirinal, de borne milliaire et de monument de triomphe et de mort. Mais les reliefs de ces rondelles superposées de marbre de Paros, précieux modèles de l'art romain à ses derniers jours, savamment interprétés par les archéologues, certifient au moins, en les faisant presque revivre sous nos yeux, l'authenticité des faits maigrement racontés par l'écrit qui nous reste (1).

Jamais Romain, depuis César, n'avait fait des préparatifs plus considérables et plus sérieux. Voitures, bêtes de somme et de traits, effets de campement, armes de rechange, outils, équipages de ponts, balistes et béliers, rien ne manquait au matériel nécessaire à une grande entreprise. La Mœsie et la Pannonie regorgeaient d'ouvriers, tandis que les légions armées de l'épée et du bouclier, chacune de six mille hommes, flanquée de ses ailes de cavalerie, et un nombre égal de bataillons auxiliaires avec des corps de cavaliers bataves ou numides se rassemblaient aux lieux indiqués. Les cohortes prétoriennes, formant la garde impériale, étaient le noyau de cette belle armée rangée par divisions sous leurs enseignes et leurs bannières

(1) On sait qu'on peut étudier maintenant, à Paris, la reproduction de ces bas-reliefs si instructifs et interprétés par M. de Longpérier.

(signa et vexilla), conduite au son des tubicines et de trompes recourbées. Elle se rassembla d'abord à Singidon, dans la Mœsie, longea la rive droite du Danube, passa la Morawa et arriva à l'endroit où le fleuve, tranquille et assez large, est tout à coup resserré par deux contreforts envoyés du midi par les Balkans et du nord par les Carpathes. C'était la percée par où le Danube quitte son bassin moyen, en forme d'amphithéâtre, pour se diriger, au milieu de plaines, vers ses sept bouches; cette percée servait à faire communiquer les Daces, au couchant des Carpathes, avec les Gètes, à l'Orient. Il était important de s'en assurer la possession.

La colonne trajane nous fait assister à la construction des ponts de bateaux sur le Danube, à l'aide de futailles que les soldats amènent en canots. On jette ainsi deux ponts, l'un à l'ouest, l'autre à l'est du contrefort des Carpathes. On a trouvé là, au défilé de la vieille Orsova surtout, des restes de grands travaux. Les deux ponts franchis, on était en pays ennemi. On campa solidement; on bâtit, aux extrémités du camp, les tours de surveillance. Les soldats, le jour, étaient aux aguets, la main portée à la hauteur du visage; les torches, en guise de signaux, brûlaient toute la nuit aux balcons qui accompagnaient le premier étage des tours. L'expédition s'avance avec prudence, en deux corps d'armée : l'un en deçà des Carpathes, commandé par Trajan en personne, se dirige droit au centre du pays; l'autre commandé par Sura, opérant un mouvement tournant au delà des montagnes, remonte un petit cours d'eau, la Czerna, atteint le défilé dit des Portes-de-Fer, second point de communication entre le pays des Daces et celui des Gètes, y laisse une forte garnison et redescend au nord-ouest le cours de la Bistra pour rejoindre Trajan, à

l'endroit où cette rivière se jette dans le Temes *(Bannat de Temeswar)*. Les deux armées réunies arrivent alors au Maros, qui descend en droite ligne du plateau transylvanien, de l'est à l'ouest, pour se rendre à la Theiss; et elles prennent bientôt, en remontant la vallée, le chemin de la capitale de Decebal.

C'est dans ce trajet qu'eurent lieu les plus rudes combats. Trajan ne cessa de donner l'exemple de l'activité et du courage. Il remontait, par ses paroles, l'énergie de ses soldats, interrogeait les espions pour bien connaître le pays, ou, la tête couverte à la mode gabinienne, offrait les parfums et sacrifiait les victimes. Il y eut une fois tant de blessés qu'il déchira sa tunique pour fournir des bandes aux malheureux soldats. C'est bien la lutte d'une force militaire organisée, uniforme, contre une cohue barbare de toute provenance et faisant arme de tout. Les catapultes romaines envoient des poutres et des pierres pour ébranler les bataillons barbares, disposés en coins sous leurs dragons sifflants, d'étoffe et de bois; les frondeurs se répandent ensuite en tirailleurs et font pleuvoir leurs projectiles, les *tela missilia*, qui portent souvent des lettres gravées. Enfin les légionnaires arrivent, ayant au bras gauche leur bouclier couvert de certains signes, comme de vraies armoiries; ils lancent le pilum, les javelots, puis mettent l'épée à la main et se précipitent dans la mêlée.

On reconnaît les chefs daces au bonnet qu'ils portent comme un ornement. A eux se mêlent des cavaliers cataphractes qui rappellent les Parthes, peut-être alliés de Decebal. Pour arrêter l'élan des légions, ils précipitent sur elles de petits chars à trois roues armés de faulx. Sur le champ de bataille, ils coupent les têtes des morts, afin d'en

parer les abords de leur camp fait de chariots. Les femmes n'attendent pas seulement l'ennemi dans les villages ou bourgs fortifiés pour jeter sur lui les tonneaux remplis d'huile bouillante, et mettre le feu, avec leurs étoupes, aux tours roulantes des Romains; elles suivent leurs maris, en rase campagne, elles brûlent vifs les prisonniers romains. En revanche, les ingénieurs de Trajan, pour atteindre les ennemis qui se dérobent dans leurs marécages, détournent des cours d'eau, élèvent des digues, trompent les malheureux, et, tout à coup, lâchent sur eux des inondations qui les engloutissent en masse. Decebal dut traiter (103), dans Zermizegethusa, prise d'assaut par les Romains, grâce à la manœuvre de la tortue des boucliers, sur lesquels les plus hardis légionnaires arrivèrent jusqu'à la crête des murailles, pour se précipiter dans la ville.

Le roi des Daces, l'imitateur des Romains, fut obligé de promettre de détruire ses places fortes, ses arsenaux. Il envoya des ambassadeurs au sénat romain pour témoigner de sa soumission, en se prosternant et en joignant les mains sur la tête. Trajan ne voulait qu'une trêve pour préparer une seconde et définitive expédition. Une route longeant le Danube, pour aller bientôt, comme ce fleuve, du Rhin à la mer Noire, et le beau pont de pierre qu'Apollodore de Damas, l'architecte de la colonne trajane, jeta sur vingt-deux piles, à travers le Danube, annoncèrent son sort à la Dacie. C'est un peu plus en aval des deux premiers ponts de bateaux, à l'est du défilé dit des Portes-de-Fer, au-dessous des rapides du fleuve, aujourd'hui entre Severin et Gladova, que l'on a retrouvé les restes de ce bel ouvrage qu'une médaille de Trajan nous montre avec une tour, ornée de trois statues, à chaque extrémité. La ville de Drobelis (Drubat), sur la rive gauche du fleuve,

lui servait de défense. Un curateur du pont était spécialement chargé de son entretien.

Ce pont solide ramena Trajan à la tête d'une forte armée. Son objectif était alors le plateau transylvanien. Ce plateau, dans sa partie la plus haute et la plus montueuse, s'appuie au versant occidental des Carpathes qui cherchent alors, en décrivant une courbe sud-ouest, à rejoindre le Danube. L'Aluta, né en dedans de la chaîne, arrose d'abord le plateau, puis perce, un peu plus au midi, la courbure des Carpathes et descend en dehors, par le versant opposé, dans le fleuve. C'était un chemin pour arriver au cœur de la puissance de Decebal. Trajan, après s'être jeté à l'est des Portes-de-Fer et des Carpathes, le choisit hardiment, malgré ses difficultés, remonte la rivière, gravit le versant oriental et franchit le long et étroit défilé de la Tour-Rouge *(Rothenthurn)*, par où passe l'Aluta. Le voilà arrivé, du levant au couchant des Carpathes, en plein plateau. La capitale, Zermizegethusa, la puissance de Decebal, est tournée. L'habile capitaine passe de la haute vallée de l'Aluta dans celle de l'affluent de la Theiss, du Maros. Decebal a à peine le temps d'appeler ses défenseurs qui avaient attendu Trajan d'un autre côté. Les combats de montagne remplacent, dans cette expédition, les combats de plaine. Il faut déloger les barbares des rocs où ils attendent les Romains, se frayer une voie, la hache à la main, à travers des bois épais, escalader les forteresses bâties pour couvrir la capitale. Rien ne résiste. Les rois alliés de Decebal l'abandonnent. Zermizegethusa tombe encore au pouvoir du vainqueur.

La colonne trajane nous montre, dans une caverne, Decebal passant la coupe de poison aux derniers chefs qui lui sont restés fidèles. L'art romain éternise cette fin ro-

maine. Decebal, à la façon barbare, avait fait enfouir, non loin de Zermizegethusa, dans le lit d'un petit affluent du Maros (l'Istrig?), le trésor qu'il avait amassé et où il avait vu, comme les autres barbares, l'objet de ses désirs, le nerf de sa puissance et la source de ses joies. Un espion, du nom de Bacelis, fit faire aux Romains cette précieuse découverte. Un curieux buste, conservé à Saint-Pétersbourg, rappelle, encore aujourd'hui, l'intelligent adversaire de Trajan qui avait deviné la place d'un des empires de l'Europe moderne ; et un trésor, trouvé plus tard à Yassy, par les Russes, et exposé à Paris, en 1867, donne une idée de ces richesses, produit du butin que les barbares aimaient à amasser.

Trajan ne quitta pas le pays de ses triomphes sans avoir assuré l'obéissance des deux versants des Carpathes, de la Theiss aux bords de la mer Noire. Il en fit une province. Zermizegethusa, au centre du plateau, devint une colonie romaine *(Ulpia Trajana)*; plusieurs autres forteresses subirent la même transformation, des retranchements solides fortifièrent les embouchures du Danube, une autre ligne de fossés et de remparts couvrit la plaine, entre le Danube et la Theiss, à la hauteur de l'affluent du Maros, à travers le pays des Iasyges. Partout se répandirent des soldats, des ouvriers, des colons romains, mais, cette fois, pour le compte de l'empire. Ce fut la province de Dacie. Trajan lui donna pour assise les Carpathes et en fit, conformément aux destinées vraies de ce pays, la gardienne des plaines du moyen et du bas Danube, de la Leitha, son affluent, à sa meilleure embouchure, la Sulina.

Les mulets de l'armée victorieuse ramenèrent à Rome les trésors de Decebal. Trajan éleva avec eux, outre un *atrium* à colonnade, une basilique, un temple, deux biblio-

thèques et sa colonne que surmonta sa statue et qui recouvrit ses cendres. De là partirent, désormais, comme d'une borne milliaire et d'un étalon métrique, les grandes routes allant, par stations, aux extrémités de l'empire qu'il avait agrandi. Les défaites et les prises de Rome, tombée tant de fois, depuis ces temps glorieux, aux mains des barbares, et les révolutions plus fréquentes encore de cette grande ville, n'ont presque porté aucune atteinte à ce monument de marbre. Il constatait le triomphe de la civilisation sur la barbarie et d'un empire qui devait sa supériorité à l'établissement de lois égales pour tous sur un chaos de petites tyrannies barbares hâtivement improvisées par la force brutale. Il a échappé aux mains des Vandales du dehors et du dedans, presque à l'action du temps. Et maintenant encore l'admirable victoire ailée, qui fut celle de la civilisation, s'élance, entre les deux trophées d'armes daces et gètes, intacte et radieuse comme au premier jour! Heureuse Rome! Elle met toujours comme le cachet indestructible de la durée à tout ce qu'elle fonde. La province de Dacie a depuis longtemps disparu; combien, dans ces parages, se sont succédé de races et de dominations diverses! et, cependant, la langue latine des anciens colons romains fait le fond de celle que parlent encore aujourd'hui une partie des Transylvains, des Moldaves et des Valaques, des sommets des Carpathes orientales aux bouches du Danube; et la Roumanie, au milieu de populations turques, slaves, grecques, hongroises ou allemandes, forme, à l'extrême Orient de l'Europe, une nation distincte qui se rattache, par ses origines, sa langue, ses instincts, sa culture et ses sympathies, aux races gallo-latines et à l'Occident!

CHAPITRE V

L'INVASION EN MARCHE. (250-476.)

Etablissements romains sur le Rhin et le Danube. — Changement de front de la Germanie au troisième siècle. — Ostrogoths et Visigoths ; Gépides, Longobards, Vandales et Burgondes. — Les Alamans, les Francs et les Saxons. — Attila ; marche de l'invasion. — Les frontières ébranlées et renversées. — L'invasion ; le poëme de l'invasion.

Les Germains, en attaquant la frontière sans cesse franchie par eux du Rhin et du Danube, avaient forcé Rome à se garantir par de nouvelles conquêtes. La soumission de la Batavie et des embouchures du Rhin au nord-ouest, la fondation de la Dacie au sud-est, sur le Danube, entamaient le territoire qui semblait réservé à la barbarie et cernaient la Germanie de deux côtés. C'était l'heureux résultat, pour l'empire, du siècle des Antonins. Jamais Rome ne parut plus près de soumettre l'Europe entière. On put croire un instant que la Germanie aurait le sort de la Gaule ; et, à une époque où celle-ci, enrichie déjà de plantations nouvelles, couverte de villes populeuses et de magnifiques monuments, donnait un empereur à Rome, Antonin, son sort n'était pas à dédaigner.

La rive gauche du Rhin et la droite du Danube, depuis longtemps conquises, avaient montré déjà ce que la domi-

nation romaine savait faire des pays qu'elle arrachait à la barbarie. En un siècle, elles s'étaient complétement transformées.

Dans les deux provinces romaines de Germanie, la supérieure et l'inférieure, une route qui longeait le Rhin faisait communiquer entre elles les villes nombreuses qui avaient pris sur la rive gauche la place des camps militaires des premiers temps. C'étaient, dans la province supérieure, à l'angle formé par le Rhin, quand il s'engage entre les Vosges et la Forêt-Noire, l'Augusta des Rauraques *(Augusta Rauracorum,* Bâle) dont on voit encore les restes à Augst; *Argentoratum* (Strasbourg), non loin de l'embouchure de l'Ill, en face du défilé de *Taberna* (Saverne) dans les Vosges, lieu de garnison pour la huitième légion romaine, résidence d'un comte, où l'on trouve de bonne heure un arsenal; *Moguntiacum* (Mayence), vis-à-vis l'embouchure du Mein, ancien village gaulois, comme son nom l'indique, transformé en camp d'abord, puis en ville par les Romains. Ancienne capitale de cette Germanie, Mayence, de tous les temples, amphithéâtres et monuments romains qu'elle possédait, n'a conservé que les restes du mausolée de Drusus et les débris d'un aqueduc. La ville principale de la Germanie inférieure était la colonie par excellence, *Colonia Agrippinensis,* au milieu du peuple fidèle des Ubiens, dotée des plus grands priviléges de la municipalité romaine; il s'y élevait un autel à Auguste *(Aregasse);* les principales divinités romaines y avaient leur porte; un pont la reliait, sur la rive droite, à Divitia *(Deutz).* Il y avait encore deux villes fort importantes : au nord, la colonie que Trajan avait fondée, *Ulpia Trajana* (Xanten), dans la plaine dominée par les Anciens-Camps romains *(Vetera Castra),* si célèbres du temps de Varus et de Germanicus,

célèbres plus tard encore dans les légendes franques, puisque là serait né le Sigfried des *Nibelungen;* au midi, à l'embouchure de la Moselle dans le Rhin, *Confluentes* (Coblentz), où restent encore, dans les murs d'enceinte, quelques blocs taillés par le ciseau romain. La puissante ville de Trèves, qui eut bientôt sa curie, ses arènes, son école du palais, sa basilique pour la justice, sa bibliothèque, ses tours protectrices, ralliait ces deux Germanies au reste de la Gaule (1).

Des sommets des Alpes à la rive droite du Danube s'étendait un autre pays, presque gaulois, que Rome avait facilement aussi attiré à ses mœurs en laissant à ses provinces leurs vieux noms celtiques. Une route descendait, par le col de Brenner, dans la vallée de l'Inn et, de là, dans celle du Lech, pour conduire à la fois dans la *Vindélicie* (Suisse actuelle), qui s'étendait à gauche, et la *Rhétie* (Bavière méridionale), qui, sur la droite, atteignait le confluent de l'Inn dans le Danube. L'ancien camp de Tibère, sur le lac des *Wendes* (de Constance), devenait une ville, *Brigantium* (Bregentz). Mais le bourg de Damasia, sur le Lech, agrandi et décoré du nom d'*Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), était la vraie capitale de la Vindélicie et presque de tout le pays. Colonisée dès l'an 16, non loin du fort fondé par Drusus à l'embouchure du Lech dans le Danube *(Drusomagus,* Druisheim), cette ville avait déjà des temples. On a retrouvé aujourd'hui une inscription colossale en l'honneur de Jupiter, sur l'emplacement même de l'église Saint-Ulrich, et des ruines d'un portique, d'un fo-

(1) Ennen., *Hist. de la ville de Cologne,* en allem., p. 25. — H. Wittenbach, *Hist. de la ville de Trèves,* en allem., p. 66.

rum sous le sol de la cathédrale actuelle. Les Romains appelaient cette colonie *splendidissima* dans leurs inscriptions. En Rhétie, *Regina Castra* (Ratisbonne), au point où la courbure du Danube supérieur se rapproche le plus du nord, était, en même temps qu'une ville d'échange, la place la plus forte contre la Germanie, grâce à une garnison de trois légions et à une cohorte de cavalerie; à l'embouchure de l'Inn dans le fleuve, *Patavia* (Passau), un ancien camp, tenait ce nom des auxiliaires bataves qui y tenaient garnison. La province de *Norique* (Autriche), presque entièrement habitée encore par des populations celtiques, allait de l'Inn au cours de la Treisen; elle avait *Salza Juvavia* (Salzbourg) dans les montagnes de l'intérieur et, près de l'embouchure de l'Ems, *Lauriacum* (Lorch) où était la station des trois flottilles du Danube, une légion et une fabrique de boucliers. La Pannonie (une partie de la Hongrie) s'étendait de *Vindobona* (Vienne), couverte par une forêt, et de *Carnuntum*, tête de pont, aussi sur le Danube, jusqu'à *Petavium* (Pettau), sur la haute Save, et *Sirmium*, à l'embouchure de cette rivière dans ce fleuve. Cette ville considérable, une fabrique d'armes aussi, devait devenir la résidence d'un empereur au temps de Dioclétien (1).

C'est par là que, de l'autre côté du fleuve, l'empire romain rejoignait, sur la rive droite, la *Dacie* (Hongrie et Transylvanie) qui, récemment conquise par Trajan, allait jusqu'à la mer Noire. Outre les fossés et les remparts faits par cet empereur pour couvrir le territoire entre le

(1) Voir Maximilien de Ring : *Etablissements romains sur le Rhin et le Danube.*



Danube et la Theiss, des fouilles récentes ont signalé, dans les montagnes mêmes de la Bohême et des Sudètes, jusqu'aux sources de l'Elbe et de l'Oder, des traces de camps, de forts, de retranchements qui attestent que les Romains ont été jusque-là. La domination romaine franchissait ainsi le Rhin, s'installait sur la rive droite, et, comme une mer débordée, selon l'expression de Tacite, creusait, sous la grande époque des Antonins, comme des golfes aux confins de la barbarie, pour commencer insensiblement sa conquête.

Avec le Rhin et le Danube seulement pour limites, c'était une nécessité de défense, que des postes romains couvrissent l'intervalle compris entre les sources du Danube et le cours moyen du Rhin, ainsi que plusieurs points au delà des deux fleuves. Sous la protection de ces postes, des aventuriers gaulois étaient venus se mêler aux anciens habitants ou à des barbares, et avaient donné peu à peu au pays une physionomie presque romaine. C'était une zone de demi-civilisation et de demi-barbarie, où se rencontraient le Romain qui se faisait Germain, et le barbare imitateur du Romain. Deux empereurs pacifiques, Adrien et Antonin, prirent possession de ce terrain neutre et l'enfermèrent, au milieu du second siècle, dans une sorte de frontière trans-rhénane et trans-danubienne, qui recula les limites de l'empire et rétrécit la Germanie indépendante.

On a retrouvé les traces de ces postes au delà des fleuves, et de ces retranchements palissadés du mur rhéno-danubien, flanqué de tours, qui enfermait les champs *decumates,* ainsi nommés de la dîme des produits imposée aux colons romains ou étrangers qui peuplèrent cette contrée. Des châteaux isolés défendaient seulement, sur la rive droite, le cours inférieur du Rhin, en face de Xanten et

de Cologne, et interdisaient la prise de possession et la culture, par les Germains, de toute une bande de territoire le long du fleuve. C'était aussi une sorte de *marche*. A partir de la Lahn commençait la ligne fortifiée. Elle enfermait le pays des *Mattiaques* (Wiesbaden), où Claude essaya l'exploitation d'une mine d'argent, gravissait le Taunus surmonté d'un château fort *(Arx Tauni)*, traversait le Mein, près de Miltenberg, enceignait l'Odenwald, la Forêt-Noire, coupait les deux affluents du Neckar et courait au sud-est, sur les collines du Rauhe-Alp, pour aboutir, sur le Danube, au poste militaire de *Regina Castra* (Ratisbonne). Dans les *Phalsgraben*, les *Murs des payens*, les *Fossés du diable*, que montrent encore les paysans de ces contrées, les archéologues ont reconnu des retranchements hauts de six à huit pieds, des fossés d'égale profondeur, des traces de camps, des ruines de forteresses, constructions évidemment romaines, et des inscriptions latines qui, sur certains points, ne laissent pas de doutes (1).

A l'abri de ces remparts naturels ou artificiels, la civilisation commença même à se développer sur ce sol qui avait semblé, pour si longtemps, voué à la barbarie. Une route romaine, partie du Rhin, traversa la Forêt-Noire, les champs *decumates* et, près des portes hercyniennes (à Pfortzheim), se bifurqua d'un côté sur le Mein et de l'autre sur le Danube. Les inondations du Neckar furent contenues par une digue; *Samulocenæ* (Rottenbourg), sur le Neckar même, devint colonie romaine; *Aurelia Aquensis* (Baden-Baden) fut visitée. Dans tout ce pays enfin, longtemps disputé aux barbares, les Romains allaient bientôt

(1) Voir surtout Dœderlin, *Schediasma historicum de Adriani et Probi vallo et muro.*

transplanter la vigne, exploiter des mines, dans la Styrie actuelle, répandre la culture de nouvelles céréales, le froment et l'épeautre, de légumes nouveaux sur ce sol, les pois, les lentilles, les haricots, l'usage de l'engrais, l'aménagement des prairies, la méthode d'éducation, de castration, la nourriture la plus appropriée aux chevaux et aux bestiaux, l'art de faire le beurre, le fromage. Les paysans de la Souabe actuelle gardent la charrue décrite par Virgile (1).

La politique romaine faisait ainsi doucement son chemin. Des barbares nombreux demandaient à s'établir dans cette zone demi-romaine, et recevaient des terres comme colons ou *lætes* en récompense de leurs services militaires. On y faisait des échanges. La Germanie y apportait ses fourrures, ses peaux, ses plumes d'oie, sa laine et les chevelures rousses dont les dames romaines aimaient à se parer. Les Romains répandaient, chez elle, le goût des objets d'industrie, et ces premiers rudiments des arts destinés à la polir et à la civiliser. Des cohortes particulières de Bataves, de Marcomans, prenaient rang dans l'armée de l'empire. Des peuplades entières, même indépendantes, demandaient à servir l'empereur comme de fidèles alliés, à recevoir, au moins, des rois de ses mains; Adrien en fit un et en gagna plusieurs (2). Rien n'était plus naturel, dans les mœurs germaniques, que de voir les peuples s'enrôler volontairement sous de puissants rois étrangers, ou recevoir des chefs de leurs choix. Par ces échanges de servi-

(1) M. Sugenheim. Leipsik, 1866. *Histoire du peuple allemand et de sa culture*, en allemand. — (2) Spartien, *in Adriano*, 12, 17. — Dion Cassius, LIX, 9. — Julius Capitolinus, *in Marc.*, c. XVII. — Eutrope, VIII. — Amm. Marcellin, XXXV.

ces réciproques, les Germains et les Romains devenaient tous les jours moins étrangers les uns aux autres.

Rome, comme on le pense, ne manquait point d'agir sur les barbares par les points communs qu'elle avait avec eux. L'empereur leur était présenté comme le plus puissant des chefs militaires, auquel il était honorable de louer ses services et de demander des chefs. Les deux religions concordaient : Jupiter et Mars n'étaient autres qu'Odin et Thor, et Vénus que Fryga ou la déesse Hertha. On essayait même, sur ces peuples superstitieux, des mystères de l'Orient, comme le prouvent les ruines de monuments trouvées à Cologne et en Souabe, en l'honneur de Sérapis et de Mithra. L'empire, par les armes et par la politique, par le commerce et la religion, semblait amener peu à peu sous son influence, surtout pendant une période de paix relative, cette Germanie qui l'avait fait trembler au temps des Cimbres et des Teutons, d'Arioviste, d'Arminius et de Decebal. Et cependant, la secrète envie, la convoitise excitées par le spectacle de ces villes, de ces champs cultivés, de ces richesses, leurs établissements temporaires chez les Romains, et la connaissance qu'ils apportaient chez eux de la manière de combattre, de la situation des provinces, des côtés forts et des côtés faibles de l'empire, ne faisaient-ils pas toujours des Germains de dangereux voisins? Vers la fin du second siècle de notre ère, en effet, une autre poussée de la barbarie, du nord au sud et de l'est à l'ouest, déchaîna de nouveaux périls sur Rome et ses récentes conquêtes.

I

Les Romains n'ont point connu les causes de ce mouvement d'invasion; ils en ont seulement senti le contrecoup. Faut il l'attribuer à un surcroît, à un excès de population qui, après une période de paix, détermina, comme cela s'est vu depuis, plusieurs fois, en Allemagne, cette expansion, ce débordement trop souvent nécessaires à cette race prolifique? Est-ce l'humeur vagabonde d'une nation qui, en voulant changer de demeure, a bouleversé toutes les autres? Toujours est-il que, sous l'empereur-philosophe Marc-Aurèle, vers l'an 166, les peuples trans-rhénans et trans-danubiens s'agitèrent tout à coup sur la frontière romaine. « Des terres, nous voulons des terres, » s'écriaient-ils en tentant le passage des fossés, des remparts, des fleuves. Des peuplades plus septentrionales et orientales les poussaient en avant. Les Chauques se jetèrent ainsi dans la Belgique, les Cattes dans la Germanie romaine, les Hermundures dans les champs *decumates*, les Goths et des peuples encore inconnus, les Alains et les Vandales, dans la Dacie trajane. L'historien Ammien Marcellin juge que, depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons, Rome n'avait rien vu de plus redoutable. Ces peuplades de toute langue *(dissonæ)*, n'avaient qu'une seule idée, une seule folie, *unam vesaniam*, entrer dans l'empire. Nulle barrière ne fut à l'épreuve de ce terrible choc. Quelques barbares, plus hardis que les autres, pénétrèrent

ainsi, à travers l'Illyrie, jusqu'à Aquilée, d'autres jusqu'en Grèce (1).

L'effort principal de la barbarie paraît s'être porté sur le cours moyen du Danube, où les Marcomans, les Quades, mêlés de Bastarnes, d'Iaziges, de Buriens, débris de l'empire des Daces, ne pouvaient supporter les établissements poussés par les Romains, sur la rive droite du fleuve, depuis l'organisation de la Dacie. Il fallut à Marc-Aurèle vingt années de guerre et de politique pour défendre l'œuvre de ses prédécesseurs. De *Carnuntum*, qui était sa principale place de guerre sur le fleuve, il porta le fer, le feu et les propositions de paix au milieu de ces populations agitées, cherchant par tous les moyens à les dompter, à les diviser ou à les satisfaire. Pendant neuf campagnes suivies d'autant de traités de paix et de violations des serments prêtés, il livre des batailles, tantôt sur le Danube glacé, tantôt sur les bords du Gran desséché par la chaleur; il renverse des rois barbares, il en nomme d'autres. Il pousse les tribus germaines contre les peuplades étrangères. Il prend à sa solde des Germains pour combattre des Germains. Il donne des terres et de l'argent, mettant à l'encan la vaisselle et les joyaux de la maison impériale. Les Astinges obtiennent des terres dans la Dacie; au contraire, les Iaziges sont réduits à mourir de faim ou à se jeter en désespérés sur le fer des Romains. Les Quades, forcés de livrer des chevaux, des bœufs, obtiennent l'autorisation de rester près du Danube, dans la vallée de la Morawa, à la condition qu'ils ne laisseront

(1) Julius Capitolinus, *in Marc.*, c. XVII. — Eutrope, VIII. — Amm. Marcellin, XXXV.

point passer les Marcomans qui se présentaient sur le territoire romain sous prétexte de commerce, dit un traité, et qui s'y livraient seulement à l'espionnage. Mais il n'y a point de traités sûrs avec ces barbares. Ils renversent les rois qu'on leur donne et en font de nouveaux, reçoivent l'argent, la solde d'alliés ou les terres qui sont le prix de la paix; et ils la rompent tout aussitôt. Marc-Aurèle n'a pas eu le temps de faire frapper une médaille qui annonçait au monde la paix éternelle avec les Germains; elle est déjà rompue. On établit une colonie de barbares, sur leur demande, jusqu'en Italie, non loin de Ravenne, et ils tentent de surprendre la ville, nous dit Dion Cassius, pour la piller.

Les Germains ne prennent service dans les armées de Rome que pour apprendre à la combattre; ils ne viennent commercer dans les provinces que pour espionner; ne prêtent des serments aux Romains que pour les violer; ne signent une paix que pour se préparer à la guerre; ne reçoivent d'argent que pour se procurer des armes; ne consentent à s'établir dans l'empire que pour être mieux à même de le dévaster. Pour eux, hors de leur frontière, avec l'ennemi, il n'y a pas de promesse, il n'y a pas d'engagement, il n'y a pas de loi morale, internationale. Les peuples de l'antiquité classique avaient reconnu entre eux des lois mêmes pour la guerre, un droit des gens. Contre le voisin, l'ennemi, le Germain se croit tout permis; il n'y voit aucune infamie, *nullam infamiam;* la force fait la loi. Le philosophe Marc-Aurèle mourut tristement sur les bords du Danube, à Vienne, aux prises avec cette barbarie implacable.

Après le bouleversement qui avait donné lieu à cette guerre terrible, l'aspect extérieur de la Germanie paraît

tout changé. Des peuples se trouvent transportés d'un bout à l'autre de l'Europe du Nord. Sous de nouveaux noms, il y en a qui se groupent en masses plus grandes et se disciplinent sous des chefs qui passent presque tous rois; les anciens noms s'évanouissent, de nouveaux apparaissent. Ce n'est plus la Germanie de Tacite, c'est celle de l'invasion. La barbarie cependant est toujours la même. L'ordre de bataille est changé, mais les armées barbares n'en sont que plus fanatiques encore et mieux organisées pour la déprédation et la conquête. Apprenons à connaître cette Germanie nouvelle qui détruira l'empire romain.

Les tribus gothiques ou vandaliques du Nord, en opérant probablement un mouvement décisif de la Scandinavie et des bords de la Baltique vers le sud-est du continent, avaient déterminé, dans la barbarie, ce grand changement de front qui la rendit plus redoutable aux Romains. Pendant que les Slaves, en effet, reprennent pied aux embouchures et sur les rives de la Vistule et même de l'Oder, les Goths, longeant les Carpathes au sud-est, sous la conduite de rois-pontifes chantés encore longtemps après, Filimer et Vidicula, atteignent les frontières orientales de la Dacie, le bas Danube et la mer Noire. Déjà les Ostrogoths sont à l'orient et les Visigoths à l'occident, sous les deux dynasties des Amales et des Baltes, ayant pour sujets toute l'ancienne barbarie sarmate ou scythique. C'est alors peut-être que les traditions des Goths, des Gètes et des Scythes se rencontrent pour arriver plus tard, confondues et toutes faites, à l'historien goth, Jornandès. Derrière eux, appartenant à la même famille, entre la Vistule et l'Oder, sont les Gépides ou traînards. Mais voici

que les Hérules, tous de nobles races, disaient-ils, sorte de Berserkers, qui combattaient presque nus, traversent les Sudètes et arrivent sur les frontières occidentales de la Dacie. Enfin, inclinant davantage vers le sud-ouest, et pressant sur les Germains d'un même mouvement, les Burgondes, les Vandales, les Longobards arrivent des bords de la Baltique, les premiers sur le Mein, les seconds sur la Saale, affluent de l'Elbe, et les derniers au pied des monts Géants; l'invasion est en marche.

L'esprit odinique et monarchique dominait chez tous ces peuples. C'est à cette époque, en effet, que les Goths donnaient à leur prince les noms de leurs dieux, les anciens *Ases*. Le roi régnant recommandait déjà son successeur, son fils ou son neveu aux grands et au peuple, avant de mourir. Les Burgondes avaient un chef politique ou *hendinos* qu'ils déposaient en cas de disette ou de revers; mais leur grand-prêtre ou *siniste*, toujours obéi, ne répondait ni de ses propres fautes, ni des malheurs publics. Les Longobards devaient leur nom de Longues-Barbes à la ruse que leur avait conseillée la déesse Fryga elle-même pour capter la faveur d'Odin, son divin époux. Ils avaient des rois, mais plusieurs familles se disputaient encore le privilége de les fournir. Les Vandales n'avaient qu'une famille royale, celle des Astings. Les Hérules faisaient venir leurs rois de la lointaine Thule, l'Islande, où se sont conservées les plus vieilles traditions odiniques. Les Gépides avaient aussi des rois. Cependant cette royauté n'était pas à l'abri des partages, des mouvements populaires, même des assassinats. Un jour les Hérules tuent un de leurs rois, simplement parce qu'ils ne veulent plus de royauté.

Pressée par le fanatisme odinique des populations du nord-est et par la politique romaine, la vieille Germanie de

l'ouest où la Teutonie se fortifie; c'était l'effet naturel d'un double danger. Elle agglomère ses peuplades, ses tribus en masses plus serrées et sacrifie, en partie, sa sauvage indépendance à de nouvelles familles, à des rois. Elle apprend, à certains moments, à se concentrer, à s'entendre, surtout à adopter une même manière de combattre pour mieux lutter contre Rome (1).

Entre le Danube et le Mein, au delà du rempart palissadé, dans la Bohême et au pied des Sudètes, les anciens Quades, Hermundures, Marcomans, Iaziges, d'autres plus nombreux encore, formaient un mélange de peuples que la haine de Rome et la rage de la destruction, depuis Marbod et Decebal, unissaient toujours. Ces peuplades apparaissent à cette époque plus souvent commandées par des rois; les historiens romains nous citent alors, parmi eux, un Teuth, un Ballomer. De temps en temps elles s'unissent, forment une terrible association de guerre pour attaquer l'empire; parfois encore elles se divisent même pour s'allier à Rome. Tels sont, dans la Germanie, les hommes de toute race, de toute langue, *dissoni,* qu'on appelle les *Alamans (all man,* hommes de toute sorte). Ce n'était pas un seul état, *unica civitas,* chacun restait indépendant; pas même une ligue permanente. Caracalla eut à repousser les Alamans (214) des champs *decumates;* criblés par les habiles archers osrhoéniens, ils arrachaient les flèches avec leurs dents, tandis qu'ils frappaient encore l'ennemi de leurs mains; leurs femmes se tuèrent, avec leurs enfants,

(1) Jorn., 13, 14, 22, 35, 56, 59. — Cass., *Var.*, VIII, 2; VI, 1. — Paul Diacre, *de Gest. Long.* — Proc., *de Bell. Goth.*, II, 14, 15; *de Bell. Vand.*, I, 2. — Amm. Marc., XXVI, 3, 5; XXVII, 5, 14.

pour ne pas tomber aux marchands d'esclaves (1). Un autre jour, cependant, les Quades, qui faisaient partie de ces peuples, accusaient un de leurs rois devant Caracalla (2).

Entre le cours de la Lahn et de l'Yssel (Saale), des peuplades anciennes, qui s'étaient autant fait la guerre entre elles qu'elles l'avaient faite à Rome, les Cattes, les Sigambres, les Bructères, les Chamaves, les Tenctères, déjà bien connus des Romains, leur apparaissent aussi sous un nom nouveau et devenu bientôt plus célèbre, celui de *Francs*. On a voulu trouver aussi, dans cette dénomination commune, la preuve d'une association permanente de ces tribus. Il n'en est rien. Nous voyons bien qu'à partir du troisième siècle, ces peuples sont désignés par le même nom; nous ne voyons jamais qu'ils agissent de concert. Ils semblent aussi obéir plus volontiers à des chefs dont l'autorité tend à devenir héréditaire, au moins dans la même famille, et se rapproche davantage de la royauté. Mais ces rois ne forment guère de ligues permanentes. Seulement, la réunion accidentelle de leurs hordes guerrières, en vue du pillage, l'adoption peut-être d'une même arme, la *francisque,* d'où leur serait venu le nom général de Franks, établissent entre eux une plus grande conformité de mœurs, d'intérêt, d'action, et les rendent plus redoutables, sous leur nom nouveau, à l'empire romain. Mais ils ne forment pas plus une confédération que les peuplades alemaniques.

(1) Amm. Marc., XVI, 12, 17, 23. — Merkel, *de republica Alamanorum* — (2) M. Waitz a renversé, par de bonnes raisons, cette hypothèse des associations permanentes, I, 343. Un passage d'Agathias établit péremptoirement l'étymologie du nom *Alleman*.

Sur les bords de la mer du Nord et du Weser, les Chauques, les Frisons, les Chérusques, les Angrivares nous apparaissent aussi, dans le même temps, sous le nom nouveau de *Saxons*. Ainsi que les Angles et les Jutes, dans la presqu'île du Jutland, ils n'ont point de rois ni de princes; la royauté n'a pas fait là le même progrès qu'ailleurs. Ils sont constitués en peuplades où domine une sorte d'aristocratie militaire et sacerdotale, celle des Ethelings. Il n'est pas du tout certain qu'ils aient eu une assemblée générale de représentants des diverses tribus, la seule qu'on trouverait en ce genre en Germanie. C'est l'adoption d'un long couteau ou d'une épée courte, le *sax*, qui leur vaut le nom de Saxons. Peut-être est-ce l'ancienne peuplade des Suardons, citée par Tacite, qui eut l'honneur de l'invention. En tous cas, à cette époque, les Saxons inquiètent moins fréquemment leurs frères en barbarie. Instruits par les expéditions des Romains dans la mer du Nord, apprenant à construire des navires d'après les carcasses échouées souvent sur leurs côtes, ils tournent leur activité vers la mer, et, de cavaliers qu'ils étaient, devenus marins, ils font bientôt, en descendant de leurs légères barques d'osier, retentir au loin leur terrible cri de guerre : Prenez vos couteaux *(nimed eure sahen)*; c'est sous ce nom qu'on les reconnaîtra plus tard sur tous les rivages (1).

On retrouve, dans cette nouvelle Germanie, la distinction de race, sensible déjà du temps de Tacite, entre les Germains proprement dits et les Goths et les Vandales; entre la branche occidentale, celle qui a toujours pesé plus

(1) Jorn., 13, 14, 22, 33, 56, 59. — Cassiod., *Var.*, VIII, 2; IV, 1. — Paul Diacre, *de Gest. Long.* — Procope, *de Bello Goth.*, 11, 14, 15; *de Bello Vandalico*, I, 2. — Amm. Marc., XXI, 33; XXVII, 5, 14.

particulièrement sur le Rhin, et la branche orientale qui pèse maintenant sur le Danube. La Germanie occidentale, dans sa nouvelle division en Alamans, Francs et Saxons, nous rappelle aussi, à peu près dans les mêmes lieux, les Irminungs, les Istevungs et les Inghevungs de Tacite, tous descendants de Mann, fils de Teut. Au fond de la forêt Hercynienne, à la place et sur le territoire de l'ancienne nation sacrée des Semnons, entre les populations germaines et gothiques, apparaît déjà la nation des Thuringiens, ou des fils de Thor, qui jouera le même rôle et restera longtemps fidèle aux vieilles superstitions. En somme, si l'on cherche le sens de la transformation qui s'est opérée au delà du Danube, on voit que c'est surtout un mouvement de concentration monarchique et guerrière. Les petites tribus se sont fondues, bon gré mal gré, dans les plus grandes et les plus fortes. La royauté, c'est-à-dire le commandement militaire, a partout fait des progrès. Il y a des peuplades organisées comme une armée en marche. C'est par l'adoption d'une même arme, d'une tactique semblable, par conséquent, que les populations voisines se rapprochent. La Germanie est militairement organisée pour l'invasion.

Sous ces noms de Goths, Alamans, Francs, Saxons, Longobards, Burgondes, la barbarie recommence, en effet, la guerre sur les frontières de l'empire, plus redoutable que jamais; et, partout où flotteront les enseignes de ces peuples, ils laisseront, au milieu des ruines, les traces de leur passage ou de leur établissement. Elle descend des Goths, qui parcoururent l'Europe et l'Asie, cette race qui s'est conservée assez pure et indépendante dans la Scandinavie, leur ancienne demeure; et après avoir détruit tant de monuments, les Goths ont donné leur nom à

ceux qu'ils n'ont pas bâtis. Le nom des Alamans deviendra pour nous celui de toute l'Allemagne. Les barbares échelonnés sur le cours du Rhin inférieur donneront le nom de France à la Gaule, après l'avoir conquise. Les Burgondes dénommeront la vallée de la Saône; les Vandales celle du Guadalquivir; les Longobards le bassin du Pô. Enfin, la forte race qui se croit destinée à dominer les océans sur les deux hémisphères, tire son nom et son origine des pirates anglo-saxons de la mer du Nord.

Si l'on demande maintenant ce que la Germanie, sous tous ces noms nouveaux, pouvait apporter dans le pays qu'elle voulait conquérir, il faut se rappeler ses mœurs au temps de Tacite. Elle n'avait pas moralement changé. Ceux qui nous la dépeignent alors, et qui l'ont pratiquée davantage au quatrième siècle, sont même beaucoup moins complaisants pour elle, témoins surtout l'historien Ammien Marcellin et même, un peu plus tard, Salvien. Le premier, soldat qui apprit à connaître les Germains en les combattant, dit, sans le talent de Tacite, mais avec une franchise toute militaire, sans passion et sans prétention, tout ce qu'il a vu. Le second, prêtre chrétien, un peu de l'école de Tacite, avec le mauvais goût de plus, est quelquefois tenté aussi d'opposer, sous prétexte d'innocence, la brutalité barbare à la corruption romaine; mais la vérité lui échappe, et souvent assez dure.

« Les Goths, nous dit Salvien, sont fourbes, mais chastes; les Francs menteurs, mais hospitaliers; les Saxons cruels, mais ennemis des voluptés; les Alamans impudiques, mais sincères. » Voilà les qualités et les défauts saillants. On peut entrer, avec Ammien Marcellin et d'autres écrivains, dans le détail.

A en croire Jornandès, ces Goths, que Salvien trouve chastes, mais fourbes, sont une nation remarquable par son teint blanc, sa haute taille, une certaine aptitude à adopter la civilisation dont ils se trouvaient plus voisins sur le Danube. Cependant, aux temps où nous sommes, ils vivaient encore dans les steppes, sur leurs chariots, à l'état de bandes errantes. Ils arriveront, sur ces mêmes chariots, des bouches du Danube à l'extrémité de l'Europe, au détroit de Gadès ou de Cadix ; et, chemin faisant, ils ne s'amélioreront pas vite. Sidoine Apollinaire ne pourra voir sans dégoût, en Gaule, dans une réunion de vieillards, la toile qui couvre leurs corps sales, les peaux de bêtes qui leur descendent à peine au-dessus du genou et leurs grossières bottines de cuir de cheval mal attachées.

Quelques traits communs rattachaient aux Goths les Gépides, les Longobards et les Vandales. Des historiens donnent souvent à ces trois peuples le nom de Veniles ou Vindiles, qui leur vient peut-être du pays des anciens Venèdes qu'ils occupaient sur la Baltique. Les Longobards, qui passèrent toujours pour les plus féroces d'entre ces barbares, organisés comme une armée en marche, par dizaines et centaines de guerriers, poussaient en avant les Gépides. Ces trois peuples étaient encore à l'état nomade. Dans leur marche sur l'empire, les Vandales devaient aller le plus loin ; les Gépides, toujours retardataires, s'arrêtèrent et périrent en route.

Tous les témoignages sont à peu près unanimes sur la taille, la forte odeur et la bonhomie des Burgondes, hommes des forêts, qui se détachèrent du rameau oriental de la race pour arriver, plus tard, en passant entre les Francs et les Alamans, sur les bords du Rhin, puis en Gaule. Géants hauts de sept pieds, à la chevelure blonde graissée

de beurre rance, exhalant l'odeur d'ail et d'ognon, ils étaient gens de métiers et bûcherons, et seraient volontiers restés établis à demeure en Germanie, si le mouvement général ne les avait entraînés. Les souvenirs du poëme des *Nibelungen* nous montrent qu'ils étaient aussi d'humeur guerrière. Lorsqu'en nettoyant leurs armes ou en soignant leur longue chevelure, ils chantaient à tue-tête leurs chansons nationales et, avec une bonne humeur naïve, demandaient plus tard aux Romains comment ils trouvaient cela, c'était peut-être quelque légende analogue qu'ils répétaient.

Les Saxons sont bien, dans Ammien Marcellin, les cruels barbares dont nous parle Salvien. Ces brigands du Nord, terribles sur les chevaux qu'ils trouvent au milieu de leurs marais, et sur les frêles barques qu'ils savent équiper sur les côtes, attaquent à l'improviste, échappent quand on croit les surprendre, méprisent ceux qui les attendent, terrassent ceux qui ne les attendent pas; s'ils poursuivent, ils vous atteignent; s'ils fuient, ils vous devancent. Ce sont les fils de la mer; familiers avec les flots, ils en connaissent tous les dangers; ils se jouent des tempêtes et, joyeux au sein des vagues, au milieu des écueils, ils choisissent les temps d'orage pour descendre sur les côtes; car alors on ne les attend pas, et ils ne rencontrent aucune défense. Malheur à ceux qui tombent vivants entre leurs mains! Avant de détacher l'ancre du rivage ennemi et de remettre à la voile pour leur patrie, ils font périr, au milieu des supplices, la dixième partie de leurs captifs. C'est une race fière et égoïste qu'on retrouvera dans l'Angleterre, mais, grâce à l'élément breton, plus susceptible de culture.

Les Alamans étaient, à l'époque dont nous nous occu-

pons, ceux qui rappelaient le mieux les Germains décrits par Tacite. Mêmes mœurs rudes, simples, hospitalières, mêmes goûts d'indépendance et de liberté, même ardeur au combat, sans dédaigner la paix. Ils ont la passion de la famille. Vous constaterez, dans les Saxons et les Alamans d'Ammien Marcellin, les traits qui distinguent encore aujourd'hui l'Allemand du Nord de celui du Sud. Il y avait cependant aussi, parmi ces Alamans ou hommes de toute sorte, bien des variétés. Les Quades faisaient toujours le métier d'espion sur le territoire romain ; le Taïfale, peuple de la Dacie, poussait l'impudicité jusqu'au vice contre nature. Au milieu des corps blancs de ses voisins, la couleur verdâtre de l'Hérule, plus dissolu encore que le Taïfale, le disputait aux algues de la mer. Plus au nord, il est vrai, venant des plages de la Baltique, où la barbarie s'est conservée le plus longtemps, les Budins se faisaient des vêtements et des couvertures de cheval avec la peau des vaincus ; les Gelons se découpaient les joues ; un visage tailladé, des blessures qui présentaient des écailles livides surmontées d'une crête rouge étaient pour eux le suprême honneur (1).

De tous ces barbares, les Francks étaient les plus rapprochés de la Gaule. Aussi remarque-t-on, à cette époque, dans le caractère, dans l'habillement, les mœurs des Francs et des Gaulois du Nord surtout, des traits communs qu'expliquent, avec le voisinage, la communauté lointaine d'origine des Kimris et des Cimbres, des Gaulois du Nord et des Germains occidentaux. Ces Francs, menteurs et hos-

(1) Amm. Marc., l. XXXI, c. II. — Pomp. Méla, l. XI, c. V. — Apoll., *in Paneg. Avit.*

pitaliers, selon Salvien, qui ont l'habitude, dit Vopiscus (1), de fausser leur foi en riant, ajoutent un trait regrettable à ces Gaulois de César qui aimaient à causer, à rire, et se disputaient l'hôte qui venait de loin pour apprendre de lui des nouvelles; car, ceux-ci se distinguaient certainement des Francs, en ce point qu'ils étaient plus faciles à être trompés que portés à tromper eux-mêmes. Au physique, c'est le témoignage de Strabon, ces deux peuples se ressemblent à l'origine; les Francs, en empruntant la manière de se vêtir des Gaulois et en leur apprenant l'usage de leurs armes, les rapprochent encore davantage : « Les Francs, aux yeux mêlés de vert et de blanc, à la prunelle couleur d'eau, relèvent et rattachent, sur le sommet du front, leurs cheveux d'un blond roux et laissent la nuque dégarnie. Leur visage est entièrement rasé, à l'exception de deux longues moustaches qui leur tombent de chaque côté de la bouche et qu'ils peignent soigneusement. Ils portent des habits de toile, courts et serrés au corps, qui dessinent leurs formes hautes et sveltes, et un large baudrier auquel pend l'épée. Ils impriment à leurs boucliers sonores un rapide mouvement circulaire et se servent surtout d'une hache à deux tranchants, dont le fer est épais et acéré et le manche très-court. Ils commencent le combat en lançant de loin cette hache soit au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi. Rarement ils manquent d'atteindre l'endroit précis où ils veulent frapper. Telle est leur agilité, qu'ils semblent, dans leur élan, devancer en rapidité le trait qu'ils ont lancé et atteindre avant lui leur ennemi. » Ces Francs du quatrième siècle sont presque les

(1) Vop. : *Francis familiare est ridendo frangere fidem.*

Gaulois de César. Sidoine Apollinaire, qui les connait et les dépeint si bien, fait d'eux ce bel éloge : « La mort seule les abat, non la crainte; ils demeurent invincibles et, quand ils ont perdu la vie, leur courage semble encore leur survivre. »

Mors obruit illos
Non timor; invicti perstant, animoque supersunt
Jam prope post animam.

C'est le mot que le poëte Horace appliquait aussi au Gaulois qui n'a pas peur de la mort, *non funera pavet*, pour l'opposer au Germain qui aime le sang, *cœde gaudet*.

Sidoine, il est vrai, dit les Francs d'une ignorance stupide, d'une nature semblable à celle des bêtes, c'est-à-dire simple, brutale, impétueuse. C'est là un trait commun à toute la barbarie. Quelques mots d'Ammien Marcellin sur les Gaulois du quatrième siècle attestent encore la ressemblance des Gaulois avec les Francs : « Les Gaulois, nous dit-il, sont presque tous blancs et de haute taille; ils ont les cheveux blonds, le regard fier; mais ils aiment les querelles, le vin et toutes les boissons fermentées; ils sont démesurément vains et ont la voix effrayante et menaçante, lors même qu'ils ne sont pas en colère. A tout âge ils sont propres à la guerre; le vieillard y va avec autant de courage que le jeune homme; endurcis par le froid et le travail, ils méprisent tous les dangers; aucun d'eux ne s'est jamais coupé le pouce, comme en Italie, pour se soustraire aux fatigues de Mars. » Tels sont les Gaulois du Nord et les Francs au quatrième siècle. Le Franc du Rhin, l'ancien Istevung (fils du *Coureur)*, étant venu là le

premier et le plus tôt d'entre les Germains (1), selon l'ordre de migration ou d'apparition sur le sol historique, mêlez-le avec le Gaulois et avec le Kimris qui l'avait précédé même dans une partie de l'Allemagne, et vous retrouverez plus tard, en y ajoutant quelque chose de romain, le moderne Français.

II

Menacé par ce nouvel ordre de bataille adopté par les barbares germains, le gouvernement romain, dans cette seconde période de la lutte, ne peut résister à la barbarie; il lui fait place, dans une certaine mesure, et tourne, dans de plus grandes proportions, les barbares contre eux-mêmes. C'est ainsi qu'il prolongea la lutte, mais en se condamnant comme à se dénaturer peu à peu avant de périr. Rome, tous les jours plus pauvre en soldats, avait d'abord emprunté aux Germains des corps auxiliaires qu'elle entraînait avec les légions contre ses ennemis, et qu'elle cantonnait, avec elles, sur les frontières. Cela ne lui suffit plus. Il faudra bientôt remplir, avec des barbares, les vides des légions, repeupler les provinces épuisées, en y établissant des barbares. Mais, par là, la *romanité* s'affaiblit, le teutonisme pénètre dans l'empire, la barbarie gagne le territoire romain.

Le premier effet du débordement de la Germanie, au troisième siècle, fut d'autant plus terrible qu'il concorda

(1) Voir plus haut, chap. II, pag. 42.

avec l'anarchie de l'empire romain qui suivit, pendant près de cinquante ans, l'époque des empereurs Sévères. L'avènement d'une sorte de géant barbare, fils d'un Goth, l'empereur Maximin, haut de huit pieds, vorace et glouton, mais brave, porté à l'empire par l'influence des barbares qui étaient déjà dans les armées en 235, est déjà un signal du changement qui s'accomplit au profit de la barbarie. Devant lui, les Germains d'outre-Rhin se retirèrent dans leurs forêts. Sous leurs rois Ostrogotha et Kniva, les Goths passent déjà le bas Danube. Marcianopolis est pillée ; Philippopolis perd trente mille hommes. L'empereur Décius, un romain de la vieille trempe, repousse trois fois les barbares sur le Danube, mais périt en s'égarant dans les marais où il les poursuit. Il y avait, dans l'armée d'un de ses lieutenants, quatre Germains du nom d'Hortmund, d'Ildegarde, d'Ildemond et de Carioviste.

Quand l'empereur Valérien, qui avait marché en personne contre les Parthes, autres ennemis de l'empire, fut battu et fait prisonnier, 259, le moment de l'invasion parut arrivé. C'était au milieu du troisième siècle de notre ère.

A ce moment, après avoir franchi le Rhin, des bandes franques se répandent à travers la Gaule comme un torrent, passent en Espagne, emportent Tarragone et, après douze années de ravage, se perdent dans la Méditerranée. Une horde de Goths, arrivée sur les bords du Pont-Euxin, saisit, après les avoir longtemps épiés, des navires à l'ancre. Les uns se répandent dans l'Asie-Mineure, encore toute florissante, brûlent Nicomédie, future ville impériale, prennent l'antique Ephèse et détruisent le temple de Diane et peut-être la vieille Troie. Les autres vont satisfaire leurs sacriléges convoitises dans les murs d'Athènes,

dont on eut beaucoup de peine à les empêcher de brûler la bibliothèque. Les sauvages sont déjà au cœur de l'empire. Du Danube, des barbares de toute race franchissent à plusieurs reprises, une fois au nombre de trois cent mille, la barrière des Alpes, sur deux points, par les Carniques et les Pennines, et se donnent la main dans la vallée du Pô qu'ils ravagent. L'empire paraît tomber déjà en dissolution sous l'empereur Gallien. Des provinces entières se détachent sous des empereurs particuliers qu'on appelle des tyrans; il y en a jusqu'à trente. Cependant Gallien combat moins avec la barbarie qu'il ne compose avec elle; il aimait à parer sa tête d'une sorte de perruque rousse germaine; il fait les honneurs du concubinat à la fille d'un roi des Marcomans, nommée Pipa, et la place à côté de la romaine Sattalina, qu'il aimait beaucoup moins. Il accorde le consulat à Naulobat, un chef d'Hérules, qui se met à sa solde. Dans la Gaule, l'un des usurpateurs ou tyrans, Posthumus, devenu empereur gaulois, s'accommode avec les Francs, prend les uns à sa solde, laisse les autres s'établir ou s'étendre sur la rive gauche du Rhin. Il semble que les Gaulois et les Francs sont déjà prêts à s'entendre et à se mêler (1).

« C'en eût été fait du nom vénérable de l'empire, à cette époque, » dit Trebonius Pollio, « si les barbares se fussent entendus, s'ils ne s'étaient toujours autant fait la guerre entre eux qu'ils la faisaient aux Romains (2). » Déjà la Dacie était perdue. Mais, à la même époque, les Saxons

(1) Zos., I, 24 et 27. — Aurelius Vict., c. XXXI. — Treb. Poll., *in Gall.*, c. VI; *Trig. Tyr.*, c. III. — Jorn., c. XVIII et *sqq.*, pour la bibliothèque d'Athènes. — Zonar. Byz., t. II, 480. — (2) Treb. Pollio, *in Trig. Tyr.*, c. V : *Si Germani eo genere tum evasissent quo*

poursuivaient de leur haine les Thuringiens, et les Goths en faisaient autant aux Gépides. La sécurité de l'empire romain était au prix de la discorde des Germains.

Un jeune Saxon, un jour, dit la tradition, chargé d'un sac d'or, rencontra un Thuringien; celui-ci en demande naïvement le prix : — « Ce que tu voudras, » dit le rusé Saxon. Le Thuringien vide le sac d'or et le remplit de terre. Le Saxon appelle alors ses compagnons, disperse avec eux cette poussière sur une grande étendue de territoire et prétend qu'elle est à eux. Les Thuringiens veulent parlementer. Les Saxons y consentent, mais ils viennent au rendez-vous avec leurs *sax*, leurs longs couteaux, égorgent les négociateurs, se jettent sur les Thuringiens, les massacrent ou les chassent et restent maîtres du pays. Salvien aurait pu dire aussi que les Saxons étaient fourbes comme les Goths. Cette tradition toute germaine le prouve.

Le désir des Gépides ou traînards de rattraper l'avance qu'ils avaient perdue, dans leur marche du nord au sud contre l'empire, les met aux prises avec les Goths. Ils avaient déjà attaqué, à leur gauche, à l'occident, les Burgondes; ceux-ci avaient cédé le terrain, fait un pas de plus à l'ouest; mais il fallait, pour arriver par là, marcher, non-seulement sur leurs corps, mais sur celui des épaisses et profondes tribus alemaniques ou franques. Le roi des Gépides, Fastida, aima mieux demander à Ostrogotha, roi des Goths, la cession d'un territoire d'où il pût à l'aise rançonner et piller l'empire romain. Ostrogotha, qui dominait sur des steppes assez étendues pour pouvoir se mon-

Gothi et Persæ, consentientibus in solo romano gentibus, venerabile hoc romani nominis finitum esset imperium. — Eutr., X, c. VI : *Dacia amissa est.*

trer généreux, tint, sans doute, à garder pour lui et son peuple le privilége précieux de piller la frontière romaine. Il refusa. Une bataille eut lieu. Elle dura jusqu'à la nuit. Les Gépides, battus, se retirèrent au nord, sur leur territoire, et attendirent leur tour qui ne devait jamais venir.

Il est difficile de trouver, avant l'invasion, une époque plus abominable de désolation et de guerre. Les armées romaines se battent entre elles, dans l'empire, au nom de leurs empereurs; les barbares, au dehors, se battent entre eux. Les Germains, qui sont dans toutes les armées romaines comme auxiliaires, répandent partout cette fureur de guerre et ce ferment sanguinaire. En définitive, les frontières de Rome sont ébranlées et la barbarie met le pied dans l'empire. Les Goths occupent la Dacie, la conquête de Trajan perdue à cette époque. Les Alamans, de leur côté, forcent la ligne de fossés, de remparts et de forteresses, le mur rhéno-danubien qui couvrait les champs *decumates;* ils s'y répandent le long du Neckar, marchent sur les voies romaines qu'on y avait déjà ouvertes, reprennent *Samulocenœ,* traversent la Forêt-Noire, revoient *Aqua Aureliensis* (Baden-Baden), se plongent avec délice, comme ailleurs, dans les bains d'eau chaude dont ils étaient friands et reprennent les champs cultivés par la charrue romaine qu'ils garderont. En tournant les sources du Danube, ils menacent déjà, en atteignant le lac des Wendes (Constance), la province romaine de Vindélicie.

Enfin, les Francs de la rive droite du Rhin ne respectent plus la défense de s'établir sur la ligne de terrain que les traités avaient réservée ; ils assiégent les forts qui les menaçaient autrefois, prennent celui du Taunus. Déjà même, de plein gré ou de force, pressés par les Saxons qui les chassent de leur pays, dit Zosime, ils passent l'Yssel et se

répandent dans les îles qu'enceignent les branches des embouchures rhénanes, ou, plus haut même, vers Cologne, se répandent sur la rive gauche. On les distingue bien déjà en deux groupes : celui du Nord, qui de l'Yssel (autrefois *Isala)*, s'étend, à travers les marais et les îles, dans l'ancienne Batavie, qu'Ammien Marcellin (1), le premier, désignera bientôt sous le nom de *Saliens*; celui de la rive gauche du Rhin qu'on voit peser déjà sur Cologne et qu'on connaîtra davantage, plus tard, sous le nom de *Ripuaires*. L'œuvre des Antonins est détruite. L'empire romain est ramené, par la barbarie, aux temps d'Auguste et de Tibère, à la limite du Rhin et du Danube qui seront bientôt franchis. C'est le premier pas de l'invasion.

Comme sous Auguste, l'empire est menacé, surtout sur trois points : d'abord aux deux extrémités, au bas du Danube, par la nation des Goths et tous ceux qui la suivaient, et, vers le cours inférieur du Rhin, par les Francs, ou accessoirement par les Saxons qui partent déjà des côtes du Nord, sur leurs navires, pour écumer les mers et piller les côtes ; au milieu, des hordes de peuples de toutes races se pressent, se coudoient et se précipitent les unes sur les autres, sous la dénomination générale d'Alamans ; tantôt elles poussent à l'ouest, sur le Rhin moyen, tantôt au midi, sur le haut Danube et les Alpes centrales, pour arriver plus tôt à la curée, c'est-à-dire, pour piller l'empire ou se mettre à sa solde.

« La grande ligne du Rhin et du Danube, cette immense étendue de territoire, où flottaient, comme les vagues d'une mer, les courants des tribus germaines et sarmates,

(1) Amm. Marc., XVII, 8, 3 : *Qui primos omnium Francos eos videlicet quos consuetudo Salios appellavit.* — Zos., III, 6.

formait ainsi comme deux bassins, toujours remplis d'hommes et toujours orageux, mal contenus par ces parois artificielles que la résistance savamment organisée de l'empire avait ajoutées à leurs naturelles défenses. La moindre interruption dans la continuité de la digue, le moindre affaiblissement dans sa force, ou seulement une agitation inaccoutumée des flots qu'elle contenait à peine, suffisaient pour déterminer un débordement. Une guerre civile dans l'empire, qui dégarnissait les places fortes ; un conflit entre quelques-unes des tribus barbares, qui forçait les vaincus à chercher leur salut dans l'émigration : c'étaient là les causes ordinaires d'attaques toujours renaissantes. Une invasion était la suite immédiate de toute lutte de prétendants dans le monde romain, ou de toute bataille livrée entre deux roitelets du monde barbare. Le repos des provinces limitrophes en sentait également et inévitablement le contre-coup (1). »

Il n'est pas étonnant que les historiens romains, d'ailleurs médiocres de ce temps, se perdent au milieu de ces noms de hordes et de tribus sauvages sans cesse errantes, que j'ai bien garde de citer toutes ; ils se trompent souvent sur leur identité et leur provenance. Les savants modernes de l'Allemagne, qui trouvent sacré tout ce qui la touche, même aux époques les plus reculées, les plus stériles ou désolantes, et qui voudraient connaître les détails les plus précis et les plus minutieux de cette barbarie sinistre, pour laquelle ils ont tant de complaisances, ne peuvent pardonner aux écrivains de Rome de n'y point réussir ; et

(1) J'ai changé quelques mots seulement à cette page très-juste et très-ingénieuse, tirée de l'excellent ouvrage de M. Albert de Broglie : *l'Empire romain et l'Eglise.*

ils sont parfois tentés de transformer, en un crime de lèse-nation, leurs confusions et leurs négligences. Il y en a qui chicanent les historiens romains, Aurelius Victor, Trebellius Pollion et les autres, au sujet du nombre des combattants, de leur nom, du résultat de la victoire ou de la défaite d'immenses boucheries, sur le lac de Garde ou ailleurs, où les Romains et les barbares tombent par milliers. Pour moi, je trouve ce spectacle odieux, honteuses les préoccupations grossières d'amour-propre qu'on y apporte; et je ne les raconte, avec quelques détails, que pour inspirer l'horreur d'une barbarie sans compensation, même en face d'une société en décadence, et une invincible répulsion contre les guerres, qui ne sont que des agressions d'appétits et de convoitises grossières, quand elles n'ont pas la défense ou les progrès de la civilisation pour but.

Après avoir perdu, au delà du Rhin et du Danube, ce qu'il avait si laborieusement conquis, l'empire eut du moins, même dans sa décadence, la gloire de défendre, plus de deux cents ans, ses dernières frontières, et de retarder d'autant la chute de la civilisation antique.

L'empereur Claude II, le premier, en 268, au troisième siècle, recommença encore à imposer quelque respect à la nouvelle barbarie germaine qui fut du moins contenue au Rhin, aux Alpes et au bas Danube. Il fit mordre la poussière, près du lac de Garde, à une armée alemanique venue par les Alpes, comme les autres, pour piller le territoire romain *(ad romanas prædas)*. Il se transporta de là vers le cours inférieur du Danube, dans la Mœsie, où il rencontra d'autres barbares près de *Naïssus*. Avant la bataille, il écrivit au sénat de Rome (269) : « Trois cent vingt mille barbares sont sur notre territoire. Nous manquons

de boucliers, d'épées et de javelots. Si nous obtenons seulement quelque avantage, vous aurez pour nous de la reconnaissance. » Les légions romaines, mal armées et en petit nombre, reculèrent le premier jour. Mais, la nuit, Claude profita du moment où les vainqueurs enivrés cuvaient leur victoire pour tomber sur eux. Il coupa leurs hordes en deux, brûla, sur le Danube, leur flottille et leur interdit la retraite. Ils avaient eux-mêmes si complétement épuisé le pays qu'ils y moururent de faim. Claude leur prit une partie de leurs chariots, de leurs familles; il y avait tant de femmes que les soldats romains en ramenèrent chacun deux ou trois, et ils établirent dans leurs provinces les débris de cette invasion.

Aurélien Fer-en-main *(manus ad ferrum)*, successeur de Claude, voulut relancer ces barbares au delà du Danube, dans l'ancienne Dacie, où ils s'étaient précipités pêle-mêle. Pour traiter avec eux, il leur envoya (272) le diplomate qui leur convenait, un Breton, né non pour vivre mais pour boire *(natus non ut vivat sed ut bibat)*, dit Vopiscus, et qui avait épousé une fille gothe, Hunila, de royale naissance *(regalem virginem)*. Le buveur breton et sa femme gothe pouvaient, mieux que personne, s'aboucher avec ces barbares. Convaincus après boire, ceux-ci envoyèrent, en effet, des députés à Aurélien qui les reçut à son tribunal, au milieu de son armée; et ils lui tinrent ce langage qui peint admirablement la sournoise modération, l'orgueil tenace et l'insatiable avidité de ces barbares (1) : « Ce n'est pas pour avoir été battus, ni nous sentir épuisés ou découragés, » dirent-ils, « que nous venons à vous, mais

(1) Treb. Poll., *Vit. Cl.*, c. VI. — Zos., I, c. XLII, XLVI. — Flav. Vop., *in Aurel.*, c. XVIII, XXV, XXXV, XXXIX. — Zos., I, 48, 49.



parce que nous trouvons le bonheur dans la paix. Nous avons encore quarante mille hommes présents, nous pouvons en rassembler bientôt le double et nous ne craignons pas la guerre. Mais nous préférons vivre avec vous en bons voisins. Sans doute, nous avons, à l'occasion, enlevé chez vous ce qui nous était nécessaire. Mais nous avons aussi combattu dans vos rangs contre vos ennemis, et nous pouvons le faire encore. Vous pouvez trouver avantage à faire la paix avec nous, péril à nous faire la guerre. Choisissez. Mais vous trouverez bon, pour cimenter notre amitié, de nous donner autant d'or et d'argent que vous nous en donniez jadis. Si vous ne l'entendez pas ainsi, c'est la guerre. »

Aurélien renvoya avec mépris les députés de ces vagabonds armés, mit une garde au Danube, pour revenir sur une autre horde qui avait passé les Alpes pendant son absence, la défit, et, de retour en Pannonie, se fit livrer, par les rois et les princes alamans, des otages, deux cents cavaliers, des auxiliaires, et, en retour, leur donna la permission de venir commercer dans les villes romaines, à la condition qu'ils prêteraient le serment, qu'ils ne tinrent pas, de respecter le Danube désormais frontière. Aurélien eut encore la gloire de finir à l'intérieur l'anarchie de l'Orient, de la Gaule, et, en passant le Rhin, de délivrer la Vindélicie des Alamans. Devant le char d'un roi goth, sur lequel il entra en triomphe à Rome pour aller rendre grâces à Jupiter Olympien, marchait une foule de prisonniers goths, alains, sarmates, francs, suèves et autres, et, au milieu d'eux, douze femmes gothes, prises les armes à la main.

L'empereur Probus, de l'an 276 à l'an 282, fut le premier qui pratiqua en grand la méthode d'épuiser la Ger-

manie, de fortifier et de défendre l'empire, en faisant passer des Germains dans ses armées ou dans ses provinces, comme on élève le talus d'un rempart avec la terre du fossé qu'on creuse devant l'ennemi.

Cet homme habile avait fait déjà, comme général, et il fit encore, comme empereur, l'expérience de l'inutilité des expéditions, des victoires et surtout des traités avec cet éternel ennemi. Les Germains et les Goths, en vrais barbares, ne croyaient pas, quand ils faisaient une paix, traiter avec l'empire, mais avec un homme. Celui-ci mort, et ils attendaient même rarement jusque-là, ils recommençaient la guerre. Entre Aurélien et Probus, sous le règne de Tacite, les historiens nous parlent de soixante villes détruites par les barbares. Des Goths, que Salvien déclare fourbes, jusqu'aux Francs qu'il dit menteurs, c'est-à-dire d'une extrémité de la Germanie à l'autre, il n'est jamais un peuple qui garde sa foi et observe un traité. Et ce n'est pas que les Romains, dans leurs histoires, prêtent leurs propres défauts ou leurs actes déloyaux à leurs ennemis. Ils étaient sur la défensive et avaient intérêt à la paix. La notion du droit des gens n'avait pas d'accès auprès de cette race, et il semble parfois que ses modernes historiens la saisissent à peine. L'un d'eux nous dira simplement que les Germains honorèrent la mort d'un empereur, avec lequel ils avaient traité, par une nouvelle irruption (1). Quand la Germanie est refoulée chez elle, il s'irrite et ne s'apaise que par l'espoir d'une prochaine revanche. « La guerre, du moins, » dit-il, « a appris la guerre aux Germains ; ils sont pourvus, armés de ce qu'ils ont pillé dans les provinces ; ce

(1) Luden., l. IV, c. IV, V, VI et VII.

que Rome avait forgé pour sa défense, ils le possèdent, ils connaissent les routes de l'empire. Pleins de haine et de mépris, ils se tiennent sur ses frontières, couvant d'un œil où brillent l'audace de l'espérance et la fière confiance du succès, ces pays qu'on ne défendra bientôt plus contre eux qu'en les dévastant. Le filet est prêt, ils n'attendent plus que la forte main qui le jettera sur le monde entier. » A tant de siècles de distance, il semble que la haine de race et la convoitise du barbare animent encore, au dix-neuvième siècle, le digne historien de ces faiseurs de ruines et de ces abatteurs d'hommes.

Probus ne se contente pas d'arrêter les Francs sur le Rhin. Au delà du fleuve, il va au-devant des Burgondes et des Vandales, les bat, au milieu des forêts, sur le Neckar et le Mein, fait un de leurs chefs, Igel, prisonnier, chasse les Alamans de la Rhétie, où ils avaient déjà pénétré, et rappelle aux Goths, chez eux, le respect des traités. Aux uns, il impose des tributs de blé, de vaches, de moutons, pour les forcer au travail; aux autres, il reprend le butin qu'ils avaient fait dans l'empire pour les décourager; là, il élève des forteresses, ici il fait des traités, enrôle des soldats, offre des terres. Neuf princes ou rois viennent lui demander la paix. Le premier, il mêle, par cinquante ou soixante, trente-deux mille barbares qu'il solde, dans les légions pour qu'on les sente sans les voir. Il transporte des Burgondes et des Vandales dans la Grande-Bretagne, cent mille Bastarnes, Gépides, Grutunges et autres, dans la Pannonie, sur la rive droite du Danube, des Francs, des Gépides ailleurs, leur donnant des terres, des instruments de labour. Il croit pouvoir dire avec quelque confiance aux Romains : « La Germanie est soumise. Les barbares travaillent maintenant pour nous, pour nous ils sèment et

combattent. Encore quelques succès et nous n'aurons plus besoin de soldats. » Singulière illusion d'une victoire momentanée! Cette barbarie était incorrigible. Un jour, de la Pannonie où ils étaient établis, part une terrible bande de Gépides et de Grutunges pour courir l'aventure à travers l'empire; ils répandent partout la terreur sur terre et sur mer; on les poursuivit longtemps sans les atteindre. Un autre jour, des Francs qui avaient été transportés sur le Pont-Euxin, saisissent, dit-on, quelques navires, traversent la Méditerranée, doublent les colonnes d'Hercule, et, par l'Océan, reviennent en Batavie. Ce qui est plus croyable, à Rome, sous Probus, quatre-vingts Germains armés par les Romains, pour leur service, saisis tout à coup de la fureur de race, se précipitent dans les rues et massacrent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage, jusqu'à ce qu'on les ait cernés et abattus comme des bêtes fauves (1).

III

Dioclétien et Constantin, pendant la fin du troisième siècle et au commencement du quatrième, de l'an 285 à l'an 336 de notre ère, réorganisent la défense extérieure comme l'administration intérieure même de l'empire. C'était une nécessité plus impérieuse encore que l'autre. L'abandon de Rome comme capitale, le choix de quatre villes ou centres

(1) Vopiscus, *in Probo*, c. XIII, XV, XVIII, XX. — Aurelius Vict., c. XXXVII. — Eutrope, IX, 11. — Zosim, I. 71.

politiques et militaires tout près de la frontière rhénane et danubienne, comme résidence des empereurs, des césars ou des préfets du prétoire, n'a pas d'autre but. La division même en deux empires, celui d'Orient et celui d'Occident, qu'expliquent, d'ailleurs, de grandes différences de mœurs, a pour cause et pour objet aussi la résistance aux deux courants d'invasion gothiques et germains qui menaçaient le Danube et le Rhin. En Orient, Constantinople ne sera point une ville de guerre, mais c'est une capitale grecque à distance moyenne du Danube et bien couverte d'un coup de main par les Balkans; de là la politique, aussi, peut agir par tous les moyens dont elle dispose sur les barbares. *Sirmium,* qui eut bientôt sur la Save son palais, sa curie, ses thermes, son cirque, est de ce côté la vraie ville de guerre. Avec sa garnison, son arsenal, sa flottille à peu de distance du Danube, elle couvre toute la rive droite de ce fleuve et menace les plaines de la rive gauche, l'ancienne Dacie, abandonnée et maintenant occupée par les Goths ou leurs voisins. Milan, devenue aussi résidence administrative et militaire, place d'armes, expédie de là promptement les légions dans la haute vallée du Danube contre les barbares qui la menacent; c'est la meilleure défense de l'Italie. Trèves, pourvue maintenant de tours, de retranchements, de camps fortifiés, avec une flottille sur la Moselle, pour protéger les édifices que la paix y avait élevés, rallie et soutient en arrière tous les forts et les garnisons chargés de défendre la ligne du Rhin, parcourue aussi par les navires romains, contre les Francs ou les Alamans.

Le gouvernement romain s'est comme transporté sur la frontière avec son personnel, ses cadres, ses arsenaux, ses approvisionnements, ses forces militaires réunies, tou-

tes prêtes à passer du pied de paix au pied de guerre. La Germanie avait marché sur l'empire, l'empire marche sur elle. Il ne fallait pas moins, pour tenir tête au déchaînement de ce qu'un écrivain romain appelle encore avec raison, à cette époque, les haines perpétuelles et les inexpiables colères de cette race : *Illius gentis odia perpetua et inexpiabiles iras*. Les deux adversaires, pour ce long et dernier duel, se regardent, comme face à face, sur les rives des deux fleuves européens qui les avaient longtemps séparés (1).

Constance, le collègue de Dioclétien en Gaule, reprit la Batavie entre les bras du Rhin, ou força les Francs qui y habitaient à reconnaître la domination romaine. De nombreuses familles de ces barbares furent transportées dans les environs de Trèves, comme colons ou *lætes*, pour y cultiver la terre. Une armée alemanique envahit la Gaule et le surprit près de Langres. Echappé avec peine, il refit son armée, attaqua à son tour les barbares ivres, les poussa sur le Rhin, les y précipita ou les força à rester sur le territoire romain, pour s'y établir en paix ou s'enrôler parmi les soldats. Les derniers défenseurs de l'empire romain, en combattant de plus près, n'ont point d'ailleurs, avec les barbares, d'autre politique que celle de Probus. Constance cantonne, près de Langres, les Alamans qu'il y avait battus (301); un de leurs chefs, Eroch, l'accompagne même dans la Grande-Bretagne et aide son fils, Constantin, à s'emparer de l'empire (306). Celui-ci est obligé de recommencer, comme toujours, l'œuvre de son père; il jette aux lions, dans le cirque de Trèves, deux chefs

(1) Nazarius, *Paneg. Vit.*, IX, 16, 18. — Eumène, VI, 12. — Eutrope, X, 2.

francs, Ascarich et Ragaise, établit pour leur punition des *jeux franciques* et, tant il était difficile de dompter ce peuple féroce, *trucem Francum*, fatigue les lions de l'amphithéâtre avec ses prisonniers; mais il en enrôle beaucoup comme soldats et en établit bien plus encore dans le territoire gaulois. A Constantinople, il fera un Franc consul.

Là, les rapports de l'empire avec les Goths sont déjà plus doux. Il semble que l'influence des anciens colons romains restés dans la Dacie et des villes grecques de la mer Noire se fasse sentir chez ce peuple plus facile à la culture. Constantin avait un corps considérable de Goths, dans sa guerre contre le païen Licinius. Un traité mit à la solde de l'empereur quarante mille Goths et assura le libre commerce des Goths et des Grecs sur le Danube et la mer Noire. Le fondateur de Constantinople, dans sa nouvelle ville, élève une statue en l'honneur du roi goth, son allié, père d'Athanaric. Il reçoit aussi comme des hôtes et établit en Pannonie des Vandales que ces Goths avaient battus.

Dangereux remède, cependant, que ces enrôlements, ces établissements, plus ou moins forcés, des barbares dans l'empire. On avait autrefois voulu rendre la Germanie romaine, en s'établissant chez elle, maintenant, en l'introduisant dans l'empire, on le germanisait. C'était une nouvelle tentative pour concilier des éléments contraires. Mais cette politique pouvait se retourner contre les Romains. Les barbares, établis dans l'empire pour le défendre et le repeupler, ne seraient-ils pas portés à le considérer comme leur chose et à chercher aussi à en diriger les destinées?

C'est ce qui arriva une première fois sous les fils de Constantin qui avaient beaucoup de Germains parmi leurs

officiers. Constant, entr'autres, en Gaule, soudoyait un certain Magnence, fils d'un *læte* germain, peut-être franc, d'une nation alors alliée ou soumise à l'empire. A Autun, après un banquet où les officiers avaient beaucoup bu, ce Magnence, par manière de plaisanterie, revêt la pourpre. On le salue, on l'acclame. Son maître Constant s'enfuit, est atteint et assassiné. Ce *démon de Magnence,* comme s'exprime saint Jérome, fait alors alliance avec les Francs et les Saxons, en enrôle dans son armée et marche, à travers l'Italie, en Orient, contre Constance, frère de Constant. Voit-on ce fils d'un prisonnier germain, ce soudard à peine sorti frais émoulu de la forêt Hercynienne, tout près de détrôner deux fils de Constantin et de s'emparer de l'empire ? Mais il trouva dans son armée un rival de sa trempe, Silon ou Sylvain, fils d'un franc du nom de Bonitus. L'armée du fils de Constantin et celle du soudard Magnentius étaient en présence, sur les bords de la Mursa. Ce Silon, chef de la cavalerie, passe du côté de Constance et, après une bataille effroyable, l'usurpateur s'enfuit et se tue. Constance vient alors en Gaule, où toutes les populations germaines s'agitaient dans l'espoir de la victoire d'un des leurs. Les Francs, sortant de la Batavie, s'étendaient vers l'Escaut. Les Alamans, sous deux rois, Gondomar et Vadomar, s'apprêtaient à traverser le Rhin pour pénétrer au cœur de la Gaule. Constance ordonne à Silon d'aller combattre les Francs et se charge lui-même des Alamans. En marche contre eux, il arrive près du coude que forme le Rhin vers Windisch, et se décide à le passer sur l'indication d'un gué faite par trois Germains de sa propre armée. Mais ceux-ci ont averti en trahison les Alamans. Constance est heureux de faire un traité. Silon, non moins embarrassé à Cologne, en face des Francs, prend le parti d'imiter celui qu'il avait battu, se

révolte contre celui qu'il avait sauvé et prend la pourpre pour conduire les barbares contre son maître. Mais un des généraux de Constance, Ursicin, de même race et de même caractère, pénètre auprès de Silon, sous prétexte de défection, et le fait tuer par ses soldats en trahison. Pour de l'argent, ces barbares se chargeaient les uns contre les autres de tous les crimes.

L'empereur Julien se tira encore avec honneur de la lutte sur les bords du Rhin, tandis que les Goths laissaient assez tranquille le bas Danube depuis Constantin. A la faveur des troubles qui suivirent ces catastrophes, les Francs, maîtres de la Gaule septentrionale, prenaient Cologne et détruisaient les forts chargés de surveiller le fleuve. Il ne restait plus qu'un château fort au confluent de la Moselle et du Rhin. Des Alamans, malgré la paix, qui n'engageait jamais tout le monde, surprirent *Argentoratum* (Strasbourg) et se répandirent dans la vallée des Vosges. Julien, se transportant au milieu des Francs, sut les contenter, probablement en leur abandonnant déjà du terrain; il se fit rendre Cologne par eux et prit de leurs guerriers dans son armée, pour porter tous ses efforts sur les Alamans qui menaçaient davantage le centre de la Gaule. Ceux-ci considéraient déjà la vallée de l'Ill, au pied des Vosges, comme leur propriété, ils la colonisaient; postés dans les îles du Rhin, ils la couvaient, la surveillaient et, par la vallée d'*Argentoratum* (Strasbourg, *la ville de la route),* étaient toujours prêts à venir s'y répandre.

Quand l'empereur Julien, fortifiant les cols des Vosges, celui de Saverne particulièrement, pour assurer le passage de son armée, fit mine de reprendre cette belle vallée, cinq rois alamans vinrent la défendre (357). C'étaient, entre autres, Chnodomar, Suomar et Hoctar; ceux qui n'a-

vaient pas voulu suivre avaient été tués par leurs peuples. Chnodomar, qui avait déjà, dit Ammien Marcellin, détruit beaucoup de grandes villes, était le chef de l'entreprise; il avait un petit-fils qui, longtemps otage en Gaule, avait été initié aux mystères grecs, et s'appelait Sérapion. Les barbares jetèrent, en avant de l'armée romaine et derrière eux, des troncs d'arbres, pour embarrasser les routes. Quand les soldats de Julien virent l'ennemi au pied des Vosges : « Marche, heureux César, » s'écrièrent-ils, « c'est la Fortune qui nous guide. » Avertis par quelques cavaliers tapis dans les hauts blés mûrs, les Alamans formèrent leur coin menaçant sous leurs enseignes et dépêchèrent en avant, dans la plaine, leur redoutable cavalerie mêlée de fantassins. Décidés à tout risquer, les barbares forcèrent leurs rois à renvoyer leurs chevaux et à combattre à pied au centre. On distinguait encore Chnodomar à sa haute taille, à son casque entouré d'une banderole de cuivre, couleur de feu, et à l'énorme lance *(formidandæ vastitatis)* qu'il brandissait. Le terrible bardit retentit sur un ton formidable et croissant. La cavalerie barbare, mêlée de fantassins, couverte par des marais embarrassés à dessein de roseaux et de branchages, luttait avec avantage contre les cavaliers romains, les fantassins se jetant à l'improviste à terre pour éventrer le cheval ennemi et égorger le cavalier. L'infanterie romaine, arrêtée par une pluie de traits, hésitait à attaquer. Chnodomar fait signe aux siens. Les Romains, sur l'ordre du général, formaient le toit ou la tortue de boucliers sur leur front et sur leurs flancs. Mais la troupe germaine d'élite *(globus optimatum)*, s'élance avec impétuosité et fait brèche dans la muraille. Julien essaye de rallier ses soldats. L'élan entraîne les barbares jusqu'à la légion de garde de César, et les Romains

commencent à regarder par les gorges des Vosges, quand Julien, éperdu, se jette dans un intervalle laissé par les assaillants, avec ses deux corps de réserve qui rétablissent le combat. Les barbares surpris reculent et, désormais sans direction, commencent à lâcher pied. Les Romains remis les poursuivent avec fureur. Chnodomar remonte sur son cheval de bataille et, cherchant un refuge, fuit dans un marais. Il y est entouré et pris. Les deux cents compagnons qui s'étaient voués à la défense de sa personne se rendent. Les autres cherchent à gagner les îles boisées du Rhin, se noyent en route ou arrivent avec peine au milieu des femmes qui poussent des cris lugubres dans les îles, *ululantibus lugubre*. Pour achever sa victoire, Julien passe le Rhin, longe son affluent, le Mein, fouille la forêt Hercynienne, rebâtit le fort du Taunus, puis, l'année suivante, paraît sur le Danube. Alors quatre rois se soumettent à fournir du bois, du fer et des voitures pour réparer les villes romaines qu'ils avaient ruinées; l'un d'eux même, saisi d'admiration au milieu des légions et des aigles romaines, s'enrôle au service de l'empereur.

Cependant, depuis la défaite de Strasbourg, les Alamans étaient comme atteints d'une folie de vengeance, *insania*, et remuaient toujours. Le Franc Charietto, au service de Julien, réussit, tantôt en persuadant les chefs, tantôt en se défaisant par surprise des plus récalcitrants, à les amener pour quelque temps au repos. Le gouvernement romain s'entendait, en effet, mieux avec les Francs que le voisinage rendait plus dociles à une alliance. C'est pour cela qu'après avoir battu avec eux les tribus rebelles, il leur céda les terres de la Toxandrie, entre l'Escaut et la Meuse, en enrôla un grand nombre dans ses légions, et obtint qu'ils lui fourniraient perpétuellement un corps de ca-

valerie. Comme Julien exigeait en outre des otages, et désignait, parmi eux, le fils d'un de leurs rois, celui-ci répondit, en pleurant, qu'il l'avait perdu depuis la dernière bataille. Julien, qui l'avait fait prisonnier, le lui rendit et put croire qu'il avait raffermi sa frontière. Il n'y avait pas plus réussi qu'à restaurer le paganisme.

Le gouvernement romain emploie partout les barbares, en même temps qu'il lutte avec eux. Un gouverneur de Phénicie est, à cette époque, un roi des Alamans, Vadomar. Nous en trouvons encore deux au service de Julien, Biethe-ried et Hoctar; d'autres encore, sous Valentinien, après Julien. La loi romaine, présentée par Varus, avait été noyée autrefois dans le sang. Aujourd'hui, le Germain prenait service dans l'empire pour la faire respecter et donnait l'exemple de s'y soumettre. L'Allemand est, de tous les peuples, celui qui s'est toujours plié le plus au service de l'étranger. S'il y avait hostilité, il y avait aussi souvent compromis entre les dieux indulgents du vieil Olympe, les vieilles superstitions orientales transplantées au delà du Rhin et du Danube, et les jeunes et féroces dieux du Walhalla, les fantastiques légendes du Nord. Cependant, ces compromissions n'étaient guère favorables ni à la barbarie, ni à l'empire. La longueur et l'acharnement de cette lutte, les trêves et l'entente pacifique même, détériorent et assauvagissent les caractères, les cœurs deviennent lâches ou atroces, et Rome, qui avait produit les Antonins, Constantin et Julien, ne donne plus, après celui-ci, que Valens et Valentinien, un tyran lâche et un tyran farouche.

Les deux frères s'étaient partagé la défense de l'empire en 360. Valens, maître de l'Orient, avait la plus facile tâche, grâce au voisinage adouci des Goths et à des traités que la fourbe des Goths, dont parlent Salvien et

Ammien Marcellin, ne respectait pas toujours, mais qui, du moins, assuraient là une paix relative. C'est aux Alamans surtout que Valentinien eut à faire, et il déploya, dans cette lutte sans fin ni trêve, cette férocité et cette perfidie dont l'histoire de son administration intérieure donne trop d'exemples (1). Les Alamans, après avoir passé le Rhin et les Vosges, se répandaient dans les hautes vallées de la Saône, de la Seine et de la Marne, pour s'y établir; un Macrian, un Withicab, étaient leurs chefs. Valentinien, de la ville de Lutèce, dirige la défense, surtout avec des Francs, Charietto et Dagalaïf, qui servaient avec Jovius, général romain. Il fallut trois batailles, dont deux sur la Saône et la Marne, pour repousser peu à peu les envahisseurs de la Gaule et leur faire lâcher prise. La mort de Withicab, l'âme de la guerre, tué par un des siens, commence à les décourager. Valentinien, ralliant à lui un autre roi franc, Merobaud, poursuit alors Macrian et les siens au delà du fleuve, et leur livre bataille sur une montagne boisée qui dominait l'embouchure du Neckar dans le Rhin, et il les y bat, malgré leurs épouvantables cris *(horrenda circumsonantibus Alamanis)*. Il veut élever là une forteresse. Mais les barbares, sous prétexte de traiter, surprennent encore les Romains et en massacrent un grand nombre. Valentinien, pour se venger, essaye de surprendre et d'enlever Macrian, qui s'était retiré sur les bords du Mein. Le coup manque; il soupçonne de trahison un ancien roi alaman qu'il avait à son service, Hoctar, et le fait tuer. Il réussit au moins à jeter sur les Alamans les Burgondes qui arrivèrent, une première fois, sur les

(1) Voir notre histoire des empereurs romains, sous le titre de *Caractères et portraits;* chez Didier; 1863; Paris.

bords du Rhin; et Macrian, périra en combattant les Francs. On trouve également Valentinien, avec le Franc Merobaud, à *Sirmium* et à *Carnuntum*, sur le moyen Danube. Les Quades fuient dans leurs montagnes, à l'approche de l'empereur, mais ne veulent pas non plus permettre l'élévation d'une forteresse. Valentinien fait assassiner, dans un banquet, leur chef, Gabin *(Gabinius)*, et les relance dans les montagnes de la Bohême. Ils demandent la paix si souvent violée, et Valentinien les reçoit avec une telle colère qu'il en tombe frappé d'apoplexie (375) (1).

IV

La lutte entre la Germanie et l'empire romain durait depuis plus de trois siècles. La civilisation reculait, plutôt encore que Rome ne perdait ses limites. On pouvait croire que le gouvernement romain absorberait, adoucirait, élèverait peu à peu la barbarie, et, qu'en se mettant à son niveau, au risque même de déchoir, il arriverait peut-être à confondre les deux frontières, et avec elles les races et les mœurs, sans chute violente et sans catastrophe trop funeste à la civilisation. Rien, en effet, ne pouvait faire croire que la Germanie, qui avait usé dans la lutte ses forces séculaires, et qui prêtait même son énergie barbare à son adversaire, parviendrait à triompher de lui, quand la barbarie reçut un choc et une pression qui rompirent les

(1) Amm. Marc., XXVIII, XXX, XXXI

barrières jusque-là toujours relevées. C'est l'arrivée des Huns qui précipita décidément les Germains dans l'empire, en les faisant fuir, effrayés, devant eux, ou en les menant à l'assaut de la civilisation, à leur suite. La trouée se pratiqua d'abord à la frontière orientale du bas Danube, sous l'empereur Valens. Ainsi, la Germanie n'eut pas même la gloire de terminer la lutte avec ses seules forces, et elle s'associa seulement comme avant-garde, ou comme auxiliaire, à la rage et à la joie de détruire.

Un roi de la grande race gothique, Hermanaric, quatrième descendant d'Ostrogotha, sixième descendant d'Amala qui avait fondé la dynastie royale des Ostrogoths, jouissait, à la fin du quatrième siècle, d'une grande puissance à l'orient de la Germanie, au milieu de la barbarie trans-danubienne. Il avait aguerri son peuple, dans des luttes sans fin et sans quartier, contre les peuples les plus barbares, et il dominait les plaines de la Sarmatie et de la Scythie, du Don ou Tanaïs à la Baltique, grâce à la soumission que lui prêtaient les Visigoths et même les autres peuples de race germanique, tels que les Gépides et les Vandales, et à la soumission des peuples de race slave ou finnoise. Son voisinage, et de nombreux traités avec les empereurs d'Orient, l'aptitude même de son peuple à la culture, lui méritaient des Grecs, peu flatteurs pour les barbares, le nom d'Alexandre des Goths; il pouvait devenir, entre l'extrême barbarie et l'extrême civilisation, et par la double prise qu'il avait sur elles, une sorte d'arbitre entre la Germanie et l'empire (1).

(1) Jornand., *H. Get.*, III, 7, 24. — Amm. Marc., XXXI, 3; XXVII, 5. Il fait dire à Valens, des Goths : *Gens amica Romanis, fœderibusque ingenuæ pacis obstricta.*

Un démêlé d'Hermanaric avec un chef roxolan porta un premier coup à sa fortune, alors à son apogée. Accusé d'avoir lié des rapports avec des barbares qui, sous le nom de Huns ou Khoumi, erraient alors par delà le Volga, ce chef s'était enfui. La colère du roi ostrogoth retomba sur la femme de ce barbare, elle fut liée à quatre chevaux indomptés et mise en pièces. Mais ses frères jurèrent de la venger, tendirent un piége au vieux roi et lui firent deux blessures qui, à son âge, se fermèrent difficilement et paralysèrent tout à fait son activité, déjà atteinte par la vieillesse. Ce fut, probablement, ce chef des Roxolans échappé à la colère d'Hermanaric qui, pour se soustraire à la domination du puissant roi, introduisit, avec les Huns, en Europe, la barbarie elle-même, seule capable peut-être de déterminer la chute de l'empire romain. Jusque-là il avait résisté à d'incessantes attaques. Le choc, communiqué par ces nouveaux venus, annonça sa ruine.

A la fin du quatrième siècle, en l'année 374, une biche, selon la tradition, introduisit, par un gué des Palus Mœotides, une innombrable horde de barbares inconnus encore à l'Occident et à l'Europe. Les Germains étaient civilisés en comparaison. Ils sillonnaient profondément leurs joues avec le fer; leur corps trapu, leur tête démesurément grosse, aplatie et avec des pommettes saillantes, leur donnaient une ressemblance monstrueuse avec les figures sculptées en saillie sur le parapet des ponts romains. Vêtus de toile ou de peaux de rats, la tête couverte de petits bonnets rabattus, et les jambes dans des peaux de bouc qui pourrissaient sur eux, montés sur de robustes et agiles chevaux qu'ils ne quittaient presque jamais, ils semblaient ne faire qu'un avec eux. Leurs troupeaux nombreux, leurs chariots chargés de leurs femmes, de leurs

enfants et de leurs tentes repliées, montraient assez que c'était encore une peuplade nomade. Des racines de plantes sauvages, du lait de jument et de la viande mortifiée entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux, telle était leur nourriture. Ils ne connaissaient d'autres dieux qu'une épée, ils n'avaient de passion que l'or. Point de roi encore tout-puissant chez eux. Ils se faisaient tumultuairement conduire au combat par des chefs de guerre. Attaqués, ils se partageaient en bandes et fondaient sur l'ennemi en poussant des cris effroyables. Ils chargeaient ou fuyaient avec la rapidité de l'éclair. Sûrs de leurs coups, ils semaient en courant le trépas et savaient, au moment où leur adversaire, cavalier ou piéton, suivait des yeux l'évolution de leur épée, lui jeter, avec une courroie, un filet qui le livrait sans défense à leurs coups. Le chef de la puissante tribu dominante des Huns ou Khoumi, Balamir, balayant et entraînant devant lui tout ce qu'il rencontrait, entre autres, les Alains du Caucase, nomades aussi, conduisait ce terrible banc des Mongols, Tartares et Finnois qui venaient demander leur part de l'Europe (1).

Le vieil Hermanaric, malgré ses blessures, malgré la terreur des siens qui disaient les Huns nés sur le fumier des embrassements des sorcières avec les esprits infernaux, essaya d'arrêter ce tourbillon de nations. Repoussé, il revint à la charge et fut encore battu ; ses plaies se rouvrirent, et ne pouvant plus supporter ni la souffrance, ni la honte, il se perça de son épée. Le bouleversement de toute la Germanie fut le contre-coup de cette première victoire des

(1) De Guignes, *Hist. génér. des Huns, Turcs et Mongols* (Paris 1758). — Newmann, *Histoire des peuples du sud de la Russie*, en allemand.

barbares (1). Découragés par la mort de leur grand roi, les Ostrogoths s'enfuirent au milieu des Carpathes, sur le plateau connu sous le nom de Caucaland. Les Visigoths, leurs frères, avaient voulu d'abord attendre derrière le Pruth ces terribles ennemis. Tournés, ils désespèrent à leur tour. Une partie, sous un certain Athanaric, alla rejoindre les Ostrogoths; l'autre, plus nombreuse, se présenta sur le Danube sous la conduite d'Alaviva et de Frietigern. Ils avaient déjà entretenu des rapports avec les Romains, et ils savaient le besoin qu'ils avaient de soldats. Ils demandent donc un refuge et des terres au delà du fleuve. L'empereur Valens hésita quelque temps (375).

On avait pu juger déjà du danger qu'il y avait à admettre des barbares en troupes dans l'empire. Que serait-ce, si on admettait une nation entière? Le moindre danger était de germaniser, de barbariser, si l'on peut dire, l'armée romaine. On s'en apercevait déjà. Ammien Marcellin nous dépeint fidèlement les armées à la fin de l'empire romain. Sont-ce des Romains ou des barbares? On ne peut plus cacher les barbares dans les cadres; ils les remplissent tout entiers et y transportent leurs costumes, leurs habitudes bruyantes, leur manière de combattre; au lieu des anciens hymnes latins, ils entonnent, en marchant au combat, le terrible *barditus*. Les généraux leur font-ils une harangue? Comme s'ils eussent écouté, dans les taillis de la Forêt-Noire, les discours d'un Arminius ou d'un Marbod, ils entrechoquent leurs armes autour du prétoire et témoignent leur assentiment en mugissant dans le creux de leurs boucliers. Grâce à la permission qu'on leur a accordée d'a-

(1) Jornandès, XXIV. — Amm. Marc., XXXI : *Ita turbido instantium studio orbis romani pernicies ducebatur.*

voir leurs femmes et leurs enfants, les camps romains ressemblent à de véritables cités, ou plutôt à des villages goths ou germains. Femmes, enfants, bouffons y vivaient pêle-mêle avec les soldats. Aussi on n'entend plus au camp que des airs lascifs au lieu de chants guerriers; et la coupe à boire est plus pesante que l'épée.

Armées dissolues et désobéissantes, souvent rebelles ou même portées à imposer leurs volontés à ceux qui les commandent! Leur propose-t-on quelqu'une de ces marches que les vieilles légions romaines exécutaient si allègrement, leur ordonne-t-on, par exemple, de quitter la Gaule pour l'Orient, quels murmures, quel tumulte, quelles révoltes quelquefois! On les relègue aux extrémités de la terre, comme des malfaiteurs; leurs familles, qu'ils ont, au prix de tant de sang, arrachées à la servitude, vont retomber au pouvoir des Alamans! Veut-on entretenir leur zèle, garder leur courage et leur dévouement en haleine, il faut leur prodiguer l'argent à chaque acte important de la vie politique ou militaire. Tous les discours, dans Ammien Marcellin, ont pour péroraison la promesse d'une gratification; et, s'il est bien payé, le soldat s'en retourne dans son campement, « en proclamant Auguste invincible. » Néanmoins, les soldats n'abdiquent jamais les pouvoirs qu'ils délèguent. Dans le palais impérial, la puissance du despote est sans bornes : il voit, au pied de son trône, tous les fronts dans la poussière; c'est un maître au milieu de ses esclaves. En face des légions, il n'est plus qu'un roi germain au milieu de ses compagnons. Comme Chnodomar, ou plus tard Clovis, il n'a, le plus souvent, d'autorité, en dépit de sa pourpre, qu'autant que peuvent lui en donner sa bonne mine, sa valeur personnelle, sa présence d'esprit, à l'occasion, son éloquence. Il lui faut écouter aussi ce cli-

quetis désapprobateur des armes, ce mugissement répercuté par l'airain des boucliers ; car le barbare est prompt à faire succéder l'action à la menace. Si l'empereur romain n'est plus guère le maître de ses légions devenues barbares, comment pourra-t-il se faire obéir de nations étrangères établies tout entières dans l'empire?

Il n'y avait cependant plus à choisir. Les Huns poussant devant eux les Goths et les Germains, il fallait bien que l'empire romain ouvrît les digues aux plus pressés de ces barbares, dans l'espoir de relever après et de fortifier les frontières avec eux. C'est ce qui décida Valens à traiter avec les Visigoths, à les faire passer et à les établir dans la Mœsie, sur la rive droite du Danube, sous la conduite de leurs chefs. Mais l'empire s'aperçut bientôt que de là lui viendrait la ruine. Les Goths eurent des difficultés avec les intendants romains, dans l'œuvre de l'établissement. Ils se plaignirent des terres qu'on leur donnait, des provisions qu'on leur envoyait, refusèrent de livrer des otages et surtout leurs armes. Enfin, ils s'irritèrent tout à coup et abandonnèrent leurs campements pour piller le pays. L'empereur alla au-devant d'eux et les rencontra en Thrace, près d'Andrinople (378). Les Goths, revenus à la vie nomade et à la barbarie, mirent le feu aux moissons, aux forêts, enveloppèrent l'armée romaine de feu et de fumée, puis tombèrent tout à coup au milieu d'elle et la mirent en désordre. Valens, fuyant, se tapit dans une chaumière, à laquelle les barbares mirent le feu.

Ce fut un signal. Les Rugiens, les Quades, les Marcomans, les Hérules, d'autres encore qui épiaient depuis longtemps, sur la rive gauche du Danube, le territoire romain, passèrent ce fleuve et se répandirent dans la Pannonie, le Norique et la Rhétie, au milieu des champs cultivés et des

villes romaines de la rive droite. La barbarie franchit de nouveau le Danube, et refit maintenant tout le pays, jusqu'aux Balkans et jusqu'aux Alpes, à son image. Saint Jérome nous le dit avec exagération : « En Illyrie, en Thrace et en Pannonie, il n'y a plus que le ciel et la terre, des ronces et des forêts ; tout le reste a péri. » La dévastation ne va pas si vite ; les plus fortes villes, où se réfugie la population effrayée des campagnes, ferment leurs portes et résistent. Il faudra les excursions, le passage de plusieurs nuées d'envahisseurs, pour faire ce désert, raser et brûler les villes, rendre plus ou moins la campagne en friche. Mais la parole de saint Jérome s'accomplira peu à peu, et les populations gothiques et teutoniques auront refait germaines ces contrées, en les restituant à la barbarie.

L'empereur Théodose fit, le dernier, dominer encore le nom romain au-dessus de la barbarie, en l'adoptant et en la contenant dans l'empire. Mais on peut dire qu'en introduisant encore plus de mercenaires dans ses armées, et en multipliant dans les provinces les établissements barbares, il accrut les causes de destruction au dedans, tandis qu'elles augmentaient au dehors. Quand les Goths se furent lassés de leurs ravages, il traita avec eux, les établit à de bonnes conditions dans la province de la rive droite qu'on avait appelée Dacie, depuis la perte de celle de Trajan sur l'autre rive, et il recruta de nombreuses troupes parmi ces barbares auxquels il permit de conserver leurs chefs. L'un d'eux, Athanaric, disait de lui : « C'est un dieu, et qui l'attaque en veut à mon propre sang ; » Théodose fit plus : un Goth ou un Vandale, Stilicon, époux de sa nièce, maître de la milice et chargé de surveiller la frontière contre les autres barbares, devint, sous lui, le premier personnage de l'empire. En Occident, le jeune Valentinien,

auquel Théodose avait confié la défense de cette partie de l'empire, se servait également d'un Franc parvenu aux premiers degrés de la milice, Arbogast, pour commander aux troupes mercenaires de ses compatriotes et contenir les Alamans sur le Rhin (1).

Mais le danger devient tous les jours plus évident. Le Franc Arbogast, en détrônant le jeune Valentinien pour donner la pourpre à une de ses créatures, le rhéteur Eugène, montre déjà ce que les barbares enrôlés ou établis pouvaient oser ; et, quand il marche avec des Francs contre Théodose, il est visible que, dans l'empire, il n'y a presque plus que des barbares pour combattre. Les envahisseurs de l'Orient et ceux de l'Occident, la race germaine et la race gothique arrivant chacune d'un côté opposé sous les bannières rivales des prétendants impériaux, avant de venir pour leur propre compte, se trouvent en présence à la bataille de la rivière froide, dans les Alpes orientales, non loin d'Aquilée (394). Théodose, qui voulait maintenir l'autorité romaine, avait dans ses troupes des Goths, des Vandales, des Alains, des Huns ; Arbogast, qui voulait avoir un empereur romain pour créature, avait amené, avec ses légions, des Alamans et des Francs. Originaires des bouches du Rhin ou du Danube, enrôlés au service des Romains, mais guidés surtout par l'amour de la guerre et du gain, ces hommes de même race se rencontraient pour se combattre, sous des enseignes étrangères, pour la cause d'autrui. Ils inspiraient plus de méfiance encore à leurs chefs qu'ils ne leur apportaient de secours. On n'en

(1) Je ne fais que résumer ici ce que j'ai raconté avec plus de détails, surtout en ce qui concerne l'empire romain, dans mes *Entretiens sur le moyen âge*, 1er vol. ; Paris, Didier ; 1865.



était jamais sûr. Vaincre avec eux, c'était quelquefois un danger; être vaincu, au contraire, un gain, un profit. Et cependant l'empire était réduit à se servir d'eux. Cette bataille qui se livra au milieu d'un orage dont les échos des Alpes rendaient l'effet plus terrible coûta la vie à 10,000 Goths, à autant de Francs (1). Théodose sut tirer profit et de ses pertes et de sa victoire. Il contint les Goths dans leurs campements du Danube et put affermir aussi la frontière du Rhin, en admettant sur la rive gauche, de Cologne à Trèves, des Francs qui s'y établirent, sous le commandement de deux chefs du nom de Sunno et de Markomir, et qui y furent connus depuis sous le nom de *Ripuaires*.

Mais, après la mort de celui qu'on peut appeler le dernier des empereurs romains, on a moins le spectacle de la lutte de l'empire contre les barbares sur le Rhin ou le Danube, que celui de la lutte des barbares enrôlés dans les légions ou introduits dans les provinces contre les étrangers qui veulent y entrer et s'établir. Pendant près de cent ans, de 395 à 476, l'empire encore existant, mais seulement de nom, sert de champ de bataille à ses futurs héritiers qui, de son vivant, se disputent ses dépouilles. C'est la dernière étape qui mène à la ruine. Qui mettra la main sur l'empire, qui en restera le maître? Est-ce l'un des chefs d'une milice qui n'a plus rien de romain que le nom, est-ce l'un des barbares étrangers qui voudrait se faire Romain pour établir ses titres? Voilà tout le problème.

Le Vandale Stilicon, gendre de Théodose, tuteur de ses deux fils et régent de l'empire d'Occident, voit l'un de ses

(1) Orose, VII, c. XXXVI : *Quos utique perdidisse lucrum et vinci vincere fuit.*

rivaux à la cour d'Orient, Rufin, déchaîner les Visigoths dans les provinces de l'intérieur. Leur roi, le fameux Alaric, de la race des Baltes, sollicité par lui, arrache en effet ses compatriotes à la vie sédentaire, à la défense de la frontière, pour reprendre la vie nomade dans l'empire. On le voit traverser les Thermopyles, arriver dans le Péloponèse ; menacé d'y être enfermé, il revient en Illyrie, mais pour se jeter sur l'Italie, en 403. Le ministre de l'empereur Honorius va ramasser, sur le Danube, des Alamans, sur le Rhin, des Francs auxiliaires ; avec ces renforts, il redescend les Alpes, surprend les Goths sur la rive du Pô, à Pollentia, les bat et les force, l'épée dans les reins, à retourner en Illyrie. Mais, en sauvant l'Italie, le maître de la milice a livré la Gaule dont les frontières étaient dégarnies.

Pour le malheur de l'empire, les Huns, depuis qu'ils avaient vaincu les Goths, s'avançaient aussi vers l'ouest et le sud, sans commandement unique encore et guerroyant au hasard, sous des chefs comme Roua, Æbarse et Mundzuck, mais répandant la terreur et faisant disparaître les rudiments de culture qu'on avait commencé à voir chez les Goths et les Germains. Il semble qu'ils veulent retrouver, en Europe, l'image des steppes qu'ils avaient quittés. Ils poussaient sur l'empire les nations germaines et les faisaient peser d'autant plus sur les frontières. Pour la troisième fois, depuis les Cimbres et les Teutons, mais plus redoutable par la peur qu'elle éprouve et qu'elle inspire, la Germanie venait demander des terres à l'empire.

En 406, date fatale surtout pour la Gaule, un pêle-mêle de ces barbares de toute race qu'on trouvait, dans la vallée du haut Danube, au nombre de deux cent mille, sous l'affreux contre-coup des ravages des Huns, perce les Alpes. Un épouvantable chef de bande, Radagaise, qui

voulait sacrifier à ses dieux deux millions d'hommes, les conduisait. Cette avalanche, arrêtée par le génie de Stilicon sur le mont Fœsule, en Toscane, se fond presque entièrement ou se dissipe sous l'action du climat et le fer des Romains. Mais, la même année, quatre nations entières, les Suèves à la longue lance, les Alains aux rapides coursiers, les Vandales féroces, les Burgondes, poussés aussi par les Huns, se précipitent sur le Rhin.

En deçà du fleuve, des Francs entretenaient avec la Gaule, depuis longtemps, des rapports qui avaient fait, malgré la guerre, leurs intérêts communs, et la Gaule paraissait plutôt devoir leur appartenir qu'à ces barbares venus de loin et portés là par le flot des populations envahissantes. Ces *Ripuaires* essayèrent de défendre le Rhin. Mais la cavalerie des Alains, passée la première sur des radeaux, les écrase; deux cent mille barbares passent, et la Gaule est perdue. La première, Mayence est prise et presque ruinée, plusieurs milliers d'hommes massacrés dans ses murs. De là, le torrent atteint Trèves, mais pour prendre différentes directions. Les Burgondes, population qui avait toujours cédé plutôt devant la pression des autres, que cherché de nouvelles demeures, s'arrêtent sur la rive gauche du Rhin, au pied des Vosges, et prennent provisoirement pour capitale Worms, où ils deviennent voisins des Francs et commencent avec eux des démêlés dont le souvenir restera attaché aux légendes du pays. Les Vandales, les Alains, les Suèves ou Alamans, poussés par l'esprit nomade, continuent vers le midi. Les Alains, une bande errante sous son chef du nom de Sangiban, s'arrêtent sur la Loire où ils promènent leurs tentes. Les autres passent les Pyrénées, les Suèves pour y rester, dans l'ouest de l'Espagne, les Vandales pour traverser plus tard en Afrique,

après avoir laissé leurs noms à la vallée du Guadalquivir, à l'Andalousie.

La Gaule compromise, Stilicon, maître de la milice de l'empire d'Occident, essaya de sauver l'Italie que d'autres barbares pouvaient visiter encore, en s'entendant avec son ancien adversaire, le Visigoth Alaric. Il avait fait ce qu'il avait pu dans le péril de l'empire; la pourpre consulaire l'avait plusieurs fois récompensé, et le dernier poëte national de Rome, Claudien, ne lui avait pas ménagé les éloges. Celui-ci comprenait la seule politique à suivre pour éviter la ruine totale, quand il disait : « Rome, la cité sainte, sans égale, reine par les lois et les armes, maîtresse et mère à la fois, ouvre son sein aux étrangers, et fait citoyens ceux qu'elle a vaincus; nous sommes tous une même nation : « *Cuncti gens una sumus.* »

Mais, faible d'esprit et mal conseillé, l'empereur Honorius inquiet des relations et de la puissance de Stilicon, le fait tuer avec les chefs des barbares mercenaires qui composaient en partie son armée, et il perd ainsi l'Italie et Rome. Le roi goth, ne voyant plus devant lui d'adversaire, quitte l'Illyrie, passe les Alpes, ramasse les mercenaires furieux et arrive, avec tout son peuple, au centre de l'empire. Fidèle aux antécédents et aux habitudes de sa nation depuis longtemps en rapport avec les Romains, il eût voulu imposer à l'empereur caché dans Ravenne, ou au sénat tremblant dans Rome, une convention qui eût assuré à son peuple un établissement sûr et à lui le commandement des forces de l'empire pour le défendre. Il n'y peut parvenir; furieux, il vient alors, en 410, assiéger la ville éternelle que lui ouvrent, le 24 août, les vauriens, les barbares du dedans. « Elle est prise, » s'écrie saint Jérome, en apprenant que les barbares vêtus de peaux ou couverts

de fer, avides de sang et de butin, se sont précipités au milieu de cette population sans défense et de ces merveilles d'architecture et de richesse accumulées depuis des siècles, « elle est prise celle qui prit tout l'univers. » Et, comme l'écrivain Lactance l'avait prévu, « avec elle une civilisation entière succombe, et il semble à craindre que la fin du monde ne suive celle d'une ville (1). »

La mort prématurée d'Alaric, au moment où, sorti de Rome, il voulait aller mettre son trésor en sûreté dans la Sicile, et l'avènement de son successeur, Ataulf, qui demande et obtient d'épouser la sœur de l'empereur et d'aller s'établir, avec les Goths errants, dans le midi de la Gaule ou en Espagne, accorde quelque répit à l'empire. Un ministre romain d'Honorius, Constance, en profite habilement. Il traite de l'établissement des Visigoths et des Burgondes en Gaule, les premiers dans la vallée de la Garonne, les autres dans celle de l'Ill (Alsace); les habitants leur céderont les deux tiers de leurs terres, de leurs maisons, de leurs esclaves (419). Les nouveaux venus seront considérés comme des hôtes, et ils seront chargés de la défense commune. Voilà deux peuples qui ont enfin obtenu des terres cultivées dans un meilleur climat, éternels objets de la convoitise germaine depuis cinq cents ans. Constance laisse encore les Francs, alliés remuants, mais voisins accoutumés de l'empire, s'étendre et s'avancer, les Saliens jusque vers Tournay, les Ripuaires jusque vers Trèves. La Germanie n'en est pas moins dans l'empire en le défendant ; elle l'occupe et prépare son démembrement sous le gouvernement officiel de Rome.

Sous Valentinien III, successeur d'Honorius (424-455),

(1) Lact., *Divin. instit.*, VII, c. v.

un mercenaire barbare, au service de Rome, Scythe d'origine, c'est-à-dire Goth ou Vandale, Aétius, vrai successeur de Stilicon, devenu, à force d'audace et d'intrigue, maître de la milice, duc des Romains d'Occident, comme on l'appelait, parvient, à la tête des légions et de ses mercenaires, à maintenir dans leurs cantonnements les Visigoths; il bat les Francs Saliens, sous un de leurs chefs, Chlodion, en 428, sur la Somme, contient sur la rive gauche du Rhin les Ripuaires, et établit les Burgondes dans la vallée de la Saône. Ce barbare, décoré de la pourpre consulaire, tenait avec sa femme, d'origine gothe, une vraie cour, mêlée de Romains et de barbares, dans son palais du Quirinal où il avait sa statue. Son panégyriste et son poëte, un barbare aussi d'origine, poëte et soldat, Merobaud, honoré également d'une statue, avait vu Rome, avec ses murailles impuissantes et ses toits dorés, tomber au pouvoir des barbares, et ceux-ci partir chargés de l'or du butin; il croyait pouvoir cependant, en célébrant la puissance d'Aétius, annoncer encore à cet empire, déjà demi-barbare, le salut et un long avenir, *mundi longæva salus,* quand la barbarie se groupa sous un chef, afin d'enlever à Rome sa dernière espérance (1).

Ce fut l'œuvre d'Attila. Ce vrai type des souverains tartares, qui faisait « sécher l'herbe où son cheval avait passé, » n'était point dépourvu d'astuce et d'habileté et avait quelques desseins supérieurs à ceux ordinaires aux barbares. Après avoir établi sa suprématie sur tous les petits chefs Kalmouks, ses égaux, sans épargner son frère Bleda qu'il

(1) Merobaudis, *Paneg. reliq.* Edit. Byz. Bonn., p. 14 et *sqq.*

tua le premier pour sa résistance, il fit servir les hordes des Huns, réunies sous un seul commandement, à la soumission des Slaves et des Germains, de toute la barbarie au nord du Danube. Tout plia sous cette épée mystérieuse qu'un bouvier hun avait découverte et lui avait apportée comme un présent du ciel. Les montagnes des Carpathes ne défendirent point les Ostrogoths. Leurs chefs, Valamir et Théodomir, firent leur soumission; le premier même devint, à cause de la fermeté et de l'indépendance de ses paroles, un des conseillers les plus écoutés du roi barbare. La protection de l'épouse d'Odin ne servit de rien cette fois aux Longobards et à la famille des Astings. Le roi des Gépides, Ardaric, n'attendit pas la guerre pour mettre son dévouement aux pieds d'Attila. Les Hérules, la terreur des autres Germains, trouvèrent leurs maîtres. Une partie des Burgondes, restée sur le Mein, fit sa soumission. Un roi chevelu des Francs du Neckar implora même, contre un de ses rivaux soutenu par les Romains, la protection de l'enfant des bords du Volga.

Vrai roi des rois barbares, Attila avait sa résidence, entre la Theiss et le Danube, dans un grand village de bois et de terre, où les principaux chefs des Germains et des Huns lui faisaient une sorte de cour. Ce fut de là qu'il commença, comme autrefois Decebal, à menacer les frontières romaines et, selon les expressions de Jornandès et de Cassiodore, à épouvanter les peuples, à ébranler la terre et à rêver la domination du monde, *mundi dominationem*. Un jour, sous prétexte de poursuivre quelques transfuges, il passe le Danube, brûle *Ratiaria, Singidon*; deux villes grandes et peuplées, *Naïssus*, patrie de Constantin, et *Sirmium*, l'ancienne capitale de la Pannonie. Quand l'empereur d'Orient, Théodose II, voulut le faire

assassiner par un des siens, à l'occasion d'une ambassade, on put croire un instant que Constantinople allait tomber devant ce Kalmouk qui se vantait d'avoir des rois pour généraux, tandis que les empereurs n'avaient pour généraux que des valets. Après avoir tiré vengeance des coupables, il se contenta d'envoyer à l'empereur ce terrible message : « Attila, fils de Mundzuck, et Théodose, étaient « deux fils de nobles pères; Attila était resté digne du « sien; Théodose s'était déjà dégradé; car, en payant « tribut à Attila, il s'est déclaré son esclave. Maintenant, « voici qu'il a mérité d'être puni comme un esclave mé- « chant et pervers pour avoir dressé un piége à son maî- « tre! » Attila préféra jeter sur l'Occident toute la barbarie enrôlée sous ses drapeaux.

Esprit rusé qui, dit Jornandès, aimait les négociations dans l'espoir d'en tirer toujours quelque avantage, Attila demanda la permission à l'empereur de Rome, Valentinien III, d'aller châtier les Visigoths en Gaule et, en 451, il arriva sur le Rhin avec plus de trois cent mille hommes, Huns, Sarmates, Alamans, Ostrogoths, Gépides, etc. Les chênes séculaires et les aulnes de la forêt Hercynienne, jetés dans le fleuve, servirent de pont à ses soldats, à ses cavaliers, à ses chariots. Sur une étendue de 50 lieues, l'armée des pillards couvrit les deux Germanies et la Belgique. Attila en tête pénétra dans Trèves au milieu des ruines. Les Burgondes essayèrent de résister et furent battus, les Francs se retirèrent. Le long du Rhin les villes d'*Augst* (Bale), *Argentoratum* (Strasbourg), plus loin, Metz, malgré une belle résistance, Reims, dont presque tous les habitants étaient partis et dont l'évêque avait eu la tête tranchée, tombèrent l'une après l'autre. Les hommes qui résistaient étaient mis à mort, les femmes emmenées en esclavage;

tout était pillé, ruiné, affamé. La fin de la Gaule semblait arrivée. Elle fut sauvée par les demi-barbares que l'empire avait accueillis ou pris à sa solde. Le chef des milices romaines d'Occident, serviteur impérieux de la cour de Ravenne, et jouissant parmi les barbares d'un grand crédit, Aétius, fit appel à tous ceux qui étaient établis dans la Gaule et qui défendaient leur propriété en la défendant. Le Visigoth Théodoric, descendant d'Alaric, fixé dans l'Aquitaine, à Toulouse, le roi burgonde Gondicaire, dont les sujets s'accoutumaient à la vie romaine, le roi des Francs Saliens, Mérovée, qui occupait déjà la Gaule du Nord, l'Alain Sangiban, pris depuis longtemps à la solde de Rome, et bien d'autres barbares encore, accoururent (1).

Attila, avec sa meute de rois et de nations était déjà sur la Loire; il pénétrait dans Orléans, quand Aétius, à la tête des mercenaires armés à la romaine, des Goths couverts de peaux de bête et des Burgondes au corps gigantesque, l'attaqua au milieu de la ville, le 14 juin. Le Hun battu recula pour la première fois et non sans peine avec sa multitude de cavaliers farouches et de chariots, jusqu'à la Marne et, à Chalons, s'arrêta, choisissant pour déployer ses troupes les plaines ondulées de la Champagne. Ce fut là que se livra cette effroyable bataille des nations. Des deux côtés, sous Aétius comme sous Attila, il n'y avait que des barbares et souvent de la même nation. Déjà, la veille du grand jour, dans l'ombre, les Francs de Mérovée accourus avaient, à coup de francisques, assailli et dispersé l'arrière-garde des Gépides. Le lendemain matin le roi des

(1) Jorn. XXVI. — Sid. App., *Pan. Av.*, v. 319. — Idatius, *in Chronic.*

rois barbares, après avoir consulté ses sorcières qui n'étaient point très-favorables, disposa à sa gauche les Ostrogoths, à sa droite les Alamans et les Gépides; il se mit au centre avec les Huns. Cependant, du côté d'Aétius, Thorismond, le fils du roi des Visigoths, s'empare, en face des Ostrogoths, d'une éminence favorable, tandis que le général romain occupe le centre de la plaine avec les légions et les Alains, et, sur sa droite, oppose encore les Franks aux Gépides. « Les lâches ! » s'écrie Attila en voyant le mouvement de Thorismond, « ils se retranchent ! » Et il donna le signal de la plus horrible mêlée que l'histoire ait vue. Les Visigoths décidèrent du gain de la bataille en se précipitant, à travers la plaine, sur le flanc des Huns qu'ils culbutèrent. Après une tuerie où le chef des Visigoths périt et où les Huns et leurs adversaires laissèrent cent soixante mille morts sur le champ de bataille, Attila, vaincu, se retira derrière le rempart de chariots qui formait son camp et y parut si redoutable encore qu'Aétius, dont une partie de l'armée d'ailleurs se débanda, le laissa partir et repasser le Rhin (451).

L'année suivante, l'Italie vit Attila franchir les Alpes. Altéré de vengeance, il en voulait cette fois à Aétius, « le seul homme qui se pût opposer à lui. » Celui-ci n'avait pas, ici comme en Gaule, à sa dévotion, les barbares établis. Aquilée, au pied des Alpes, au fond de l'Adriatique, défendue quelque temps avec courage par des Goths auxiliaires, succomba sous les balistes dont les barbares avaient pris le secret aux Romains; elle fut presque rasée. Le roi des Huns arriva jusqu'à Milan, qui ouvrit ses portes. La désolation semblait s'avancer à travers l'Italie, quand une ambassade de Rome, composée du consulaire Aviénus, d'un ancien préfet du prétoire et de l'évêque, le pape Léon Ier, vint

offrir un tribut aux barbares (1). Superstitieux comme tous les barbares, Attila avait été frappé de la prompte mort d'Alaric après la prise et le pillage de Rome. Dans les campements où il était alors, sur les rives du Mincio, comme sous les murailles d'Aquilée, les Huns avaient beaucoup souffert des effets du climat. Les autres rois germains ne les avaient pas suivis cette fois. Aétius, arrivant avec un secours fourni par l'empereur d'Orient, le farouche barbare, heureux d'un témoignage de crainte et de la promesse d'un tribut, se retira, mais ayant perdu son prestige en Germanie. Le chef de la barbarie, qui avait reculé deux fois dans l'empire, célébrait, aux bords de la Theiss, de nouvelles noces, quand on le trouva, le lendemain, mort dans son lit. Sa nouvelle épouse, Hildico, était assise, voilée, aux pieds de son cadavre. Les chefs des Huns, après l'avoir pleuré en se tailladant les joues avec leur cimeterre, se disputèrent sa couronne dans des combats terribles qui lui firent des funérailles sanglantes, et leur puissance se dissipa semblable à ces tempêtes rapides qui disparaissent en ne laissant que les traces de leurs ravages.

Comme dit l'historien barbare Jornandès, une fois la tête coupée, les membres de l'empire hunnique se dressèrent les uns contre les autres. Les Germains particulièrement, qui étaient traités comme des esclaves, voulurent en profiter pour redevenir libres. Le roi des Gépides, Ardaric, indigné de voir « tant de braves nations conduites comme des bandes d'esclaves, » réunit aux siens les Suèves, les Ostrogoths, les Hérules, les Ruges, d'autres en-

(1) *Hist. misc.*, XV. — Cass., *Var.*, lib. I. — Jorn., c. XLII.

core, et livra bataille aux Huns et aux Sarmates dans les plaines de la Pannonie; il les vainquit complétement. Le plus jeune des fils d'Attila, Irnakh, ramena les débris des siens sur les bords de la mer Noire, d'où devaient sortir, avec les Avares, Bulgares et Hongrois, plus tard, de nouveaux ennemis des Germains. Pour ceux-ci, ils reprirent le territoire qui avait appartenu longtemps à leur race. Ardaric établit ses Gépides des Carpathes aux rives de la Theiss et du Danube, au centre des anciens états d'Attila; les Longobards descendirent, derrière eux, les pentes des Carpathes. Les trois Amales, rois des Ostrogoths, occupèrent la Pannonie, sur la rive droite du Danube et de la Save, de *Sirmium* à *Vindobona* (Vienne). D'autres barbares, les Ruges, sur les bords de la Morawa, les Hérules, sur le moyen Danube, des Marcomans, des Quades, achevant de se mêler les uns aux autres, pour former une nouvelle population, se répandirent sur la rive droite du haut Danube. Attila était tombé, mais il avait donné un terrible ébranlement à l'empire, et mené, laissé la Germanie plus près de Rome (1).

La Gaule et l'Italie s'en aperçurent quand, après la mort d'Aétius, Rome tomba un instant (455) au pouvoir du conquérant vandale de l'Afrique, Genséric. A la nouvelle de cette catastrophe, les barbares établis dans la Gaule, délivrés à la fois de la crainte des Huns et de Rome, remuent et s'étendent dans les provinces. Les Francs Ripuaires, au nord, s'établissent décidément de Cologne à Trèves. On voit des Saliens, qui étaient d'abord à Tournay, à Thérouanne, sur la Somme, arriver jusqu'au Mans. Les Bur-

(1) Voir, pour la chute de l'empire d'Attila, Jorn., c. L. — Eugypp., *Vit.*, *Sever.* — *Hist. Misc.*, XIV. — Procop., *de Bello Gothico*, II, 5.

gondes, sous quatre rois, se répandent dans la vallée de la Saône et du Rhône. Le roi des Visigoths règne entre le Rhône, la Loire et l'Océan, même au delà des Pyrénées. Déjà les côtes de la mer du Nord commencent à envoyer, sur les rives de la Grande-Bretagne, ces migrations armées de colons saxons et angles qui refoulent ou forcent à la soumission la population bretonne, et feront plus tard de ce pays, qu'ils se disputeront aussi, l'Angleterre.

La chute de l'empire, au milieu de cet effroyable désordre, est ce qu'il y a de plus caractéristique dans la victoire de l'invasion. Un Suève, un certain Ricimer, devenu maître de la milice impériale après la seconde prise de Rome, fait venir nombre de Germains, Hérules, Scyrres, Turcilinges et autres de la vallée du Danube, pour avoir un corps de troupes mercenaires ou fédérées. Avec eux, sous prétexte de défendre l'empire, il fait et défait pendant quelque temps des fantômes d'empereurs, et règne en leur nom. Il meurt, en 472, au milieu de Rome pillée et dévastée cette fois par la guerre civile et l'émeute. Un ancien compagnon et conseiller d'Attila, un Pannonien du nom d'Oreste, hérite de cette situation et du commandement de ces mercenaires. Il croit la comédie jouée par les maîtres de la milice assez longue à Rome, et veut jeter la pourpre sur les épaules de son fils. C'est le moment que les barbares soldés attendaient. Leur chef prend le trône; ils veulent des terres, l'Italie même qu'ils ont défendue assez longtemps pour mériter de la posséder enfin. Oreste refuse. Mais le fils aussi d'un ancien officier d'Attila, l'Hérule Odoacre, moins scrupuleux, se met à la tête de ceux qui veulent le suivre, marche contre Oreste, l'atteint près de Pavie, le défait et le tue. Maître alors de Rome, il annonce au Sénat qu'il prend le titre de roi d'Italie, des terres

pour les siens, et il lui ordonne de renvoyer à Constantinople les insignes de l'empire d'Occident décidément renversé (476). La Germanie du dehors et celle du dedans avaient vaincu; par violence et par trahison, elles avaient réussi; l'empire romain n'existait plus ; les barbares pouvaient se donner la main ou se battre sur ses ruines.

Telle fut la fin de la lutte séculaire des Romains et des Germains, de la civilisation antique du Midi et de la barbarie du Nord. « L'homme pensant, » dit assez ambitieusement dans sa langue l'un des historiens les plus volumineux de l'Allemagne, « l'homme pensant respira librement comme délivré du poids pesant qui l'oppressait. » « Cet événement, » ajoute avec mépris un autre de ses historiens, plus court et plus récent, « termine l'histoire de l'antiquité. Pour l'histoire allemande, il sert à peine à en déterminer un paragraphe. » Je doute fort que l'homme ait plus mérité le nom d'être pensant dans les siècles qui suivirent cette victoire des Germains que dans ceux qui précédèrent la chute de Rome. Mais je ne m'étonne pas trop que le peuple allemand, qui voit encore dans les tristes guerres de la fin du dix-neuvième siècle, la continuation d'une lutte de race contre les Gallo-Latins, exprime aussi peu de regrets pour la chute de toute une civilisation et n'y trouve que l'occasion de former une section de chapitre dans l'histoire des ruines qu'il a si souvent faites sur sa route (1).

(1) Luden, l. V, c. VII, *in fine*. — David Muller, *Geschichte des deutschen volkes*; Berlin; 1871; p. 25.

V

Ce n'est pas sans raison, cependant, que le Hun Attila porte dans la mémoire des hommes l'honneur ou la responsabilité de la destruction de l'empire romain. C'est lui qui a déterminé la grande invasion. Rome avait résisté aux Cimbres, aux Teutons et aux Suèves d'Arioviste; plus tard aux Alamans, aux Saxons, aux Francs et aux Goths. Elle succombe, après cinq cents années de luttes, sous l'ébranlement donné, par le terrible Kalmouk, au monde barbare. C'est lui qui a renversé cette politique séculaire grâce à laquelle Rome avait combattu la barbarie avec les barbares. Son nom plane sur les ruines du vieux monde romain et sur les états barbares qui naissent de ses débris.

Rien d'étonnant que cette terrible figure ait laissé un long souvenir dans l'imagination des peuples. Mais, par une contradiction significative, tandis que le nom d'Attila ne réveille que l'effroi dans les contrées latines, il rappelle, en Germanie, une certaine idée de grandeur. En deçà du Rhin et du Danube, ce n'est qu'un fougueux dévastateur. On lui attribue toutes les ruines. La Vénétie se dépeuple à son approche. C'est lui qui ordonne la mort des onze mille vierges de Cologne; dans la bataille que la tradition lui fait livrer, sous les murs de Rome, aux Romains, les âmes se relèvent du champ de carnage pour continuer le combat dans les nues. Il ne faut rien moins, contre ce barbare, que l'intervention des saints, celle de saint Loup, à Troyes, ou de sainte Geneviève, à Paris. En Germanie, l'Attila de la tradition est plutôt un puissant et pacifique pas-

teur de peuples, dépassant les autres rois de la tête, leurs épées de son épée. Bien qu'autour de lui règne une atmosphère de catastrophes, sa calme figure respire une certaine grandeur pacifique. Dans l'empire romain, c'est le *Fléau de Dieu*, ici c'est le héros de la fatalité. Aussi le souvenir d'Attila ne s'est conservé en France et en Italie que dans les légendes dispersées çà et là où le barbare a passé. En Allemagne, il devient le héros d'un nouveau cycle poétique. Dans le grand poëme national des *Nibelungen*, qui remonte à un fils d'Odin, Attila domine tous les guerriers du haut de sa puissance, il rattache à lui toutes les traditions et tous les siècles, groupe autour de lui, dans le temps et dans l'espace, tous les grands chefs et tous les peuples germains. Les Romains civilisés n'ont gardé que le souvenir de ses ravages ; les Germains barbares, adorateurs même de la force qui les opprime, ont gardé celui de sa puissance qui a pesé sur eux. Il forme la transition entre les dieux et les hommes, il unit la légende à l'histoire, dans cette grande époque de conquêtes barbares et de ruines romaines à laquelle son nom fatal préside.

Le poëme des *Nibelungen !* Rien ne montre mieux que ses épisodes les plus anciens, qui remontent au quatrième et au cinquième siècles, le caractère de la Germanie, maîtresse enfin des ruines de l'ancien monde, et la moralité de ce grand événement de l'invasion qui termine une lutte de cinq siècles entre la civilisation et la barbarie. Les passions qui font agir les héros et qui animent les héroïnes du poëme sont toutes barbares et sauvages, sans élévation et sans noblesse. Ce n'est pas autour d'une ville, c'est autour d'un trésor, le trésor des *Nibelungen*, que roule toute l'action, que se livrent les combats des guerriers. La soif de l'or allume celle du sang ; l'amour de la femme n'y est pas

plus élevé que l'ambition; la vengeance elle-même y est mêlée toujours d'avarice. Voilà les mobiles qui mènent les héros et les héroïnes aux sanglants trépas qui encombrent la fin du poëme.

En cela, la poésie est fidèle à l'histoire. Grégoire de Tours nous a décrit ce trésor des Goths, commencé avec les dépouilles de Rome par Alaric et qui, selon la fortune des siens, passa, entre les mains de ses successeurs, de Rome à Naples, à Toulouse, à Narbonne et à Tolède. Dans ces bassins, ces calices, ces patènes, ces plats d'or et ces monceaux de perles et d'émeraudes était la source de la générosité et de la puissance des rois vandales et burgondes, aussi bien que des rois goths. C'est le secret de l'attachement et de la fidélité de leurs hommes, dans l'histoire comme dans la poésie. Non content de se faire livrer toutes les richesses de Carthage, sous peine de mort, le Vandale Genséric se compose, de la dépouille d'or, d'argent et de cuivre des monuments romains, un trésor de plusieurs millions de talents. Ces barbares qui s'étaient mis si souvent à la solde de l'empire accumulent les richesses et se les disputent. C'est là la cause des guerres entre les peuples et des meurtres entre les frères chez un même peuple. A la mort de Chlothaire, Chilpéric Ier se hâtera de venir à Paris pour s'emparer du trésor paternel avant ses frères. Les rois barbares épousent souvent les veuves de leurs frères pour avoir leur dot, leur trésor, bien qu'ils soient déjà mariés, Chlother Ier, par exemple. Un roi goth, Sisenand, engage à Dagobert un plat d'or de 600 livres pour avoir un secours de troupes, et le fait voler sur la route. Après tout, le meurtre se paye en Germanie et la vengeance s'apaise ou s'assouvit avec de l'argent. C'est le *wehrgeld*.

A la passion de la richesse, si l'on ajoute la jalousie ins-

pirée aux femmes par l'amour et l'orgueil, on aura tout ce que ce temps du moins a fourni d'éléments moraux au poëme. Le christianisme y apportera, plus tard, des sentiments de loyauté, de fidélité, de pitié qui, loin d'avoir l'originalité primitive de la vraie création nationale, paraissent être souvent autant d'intercalations qui jurent avec l'ensemble du tissu.

Le plus ancien héros de la légende et qui a conservé dans l'Edda scandinave un caractère plus divin et plus idéal, le Franc Sigfried, le seul qui ait de l'élévation, comment entre-t-il en possession du trésor des Nibelungen ? Ceux-ci étaient les fils d'un puissant roi franc aussi, Nibelung ; ils venaient d'hériter de ses trésors; voyant venir le héros hardi, ils voulaient partager avec lui. Mais Sigfried prend pour sa part l'épée de Nibelung et, ne trouvant pas les fils du mort contents du partage qu'il a fait avec eux, il se sert de cette bonne épée, Balmung, pour leur prendre tout le trésor et le pays. C'est ainsi qu'il s'attache un grand nombre de guerriers et devient puissant. Désormais riche, le beau Sigfried apprend qu'il y avait, au pays des Burgondes, une belle fille de roi, nommée Grimhilde; il vient la demander au roi son père et à ses frères, bien armé et accompagné, à Worms, sur les bords du Rhin ; et de quelle manière ? « *Il veut la prendre.* » Ainsi fait Arminius dans l'histoire. « Je suis un guerrier, » dit-il; « donc, je veux qu'on dise de moi que je possède avec droit les gens et le royaume de ce pays. Que cela vous fasse peine ou plaisir, je vous arracherai ce que vous possédez, bourgs, campagnes et richesses. C'est ma volonté. Si vous ne pouvez défendre vos terres par votre courage, elles seront à moi toutes. En revanche, si je suis le plus faible, mon héritage est à vous. » Et c'est ainsi qu'il obtient la main de Grim-

hilde et la fidélité des princes burgondes; leurs hommes deviennent ses hommes et leur pays son pays. Telle est l'idée du droit, telle la source du dévouement de l'homme à l'homme, du vasselage dans le poëme national allemand comme dans l'histoire (1).

Les héroïnes du poëme sont à l'avenant. Un des fils du roi burgonde, Gunther, devenu le beau-frère de Sigfried, s'éprend aussi de la belle et forte Brunehild, la deuxième héroïne du poëme allemand. Pour avoir sa main, il fallait l'emporter sur elle à lancer un rocher au loin, à manier la lance et l'épée, et, après les fiançailles, la forcer sur la couche nuptiale. « Que les hommes soient là armés ou tout nus, » disait-elle, « c'est tout un; je ne crains la force d'aucun homme que je connaisse. » Sigfried seul, par des sortiléges qui le rendent invisible, assure la victoire à Gunther, son beau-frère, en se dérobant galamment lui-même à son triomphe; il emporte seulement l'anneau et la ceinture de la femme germaine terrassée. Il aime Grimhilde; c'est elle qu'il épouse et qu'il emmène et, glorieux de cette double victoire, il lui fait indiscrètement hommage de l'anneau et de la ceinture de sa rivale en beauté, en puissance et en richesse. La jalousie divisera donc ces deux femmes. Elles seront bientôt aux prises et souffleront la guerre et le crime au cœur des hommes. Laquelle aura le pas sur l'autre? Voilà bien le pays où est né surtout l'orgueil mesquin du rang, de la préséance, presqu'inconnu à l'antiquité classique et démocratique. La femme de Sigfried fait reculer celle de Gunther en lui montrant l'anneau ravi et la fatale ceinture.

(1) *Poëme des Nibel.*, III, IX; *Ibid.*, VII.

Vainement Sigfried offre satisfaction et, en vrai héros germain, châtie de sa main l'indiscrète et vaniteuse Grimhilde. Brunehilde cherche un vengeur et elle le trouve aussi dans le cœur jaloux d'un de ses frères, le farouche et envieux Hagen.

Voici le traître. Il vengera l'injure faite à sa sœur, et, en tuant Sigfried, il s'emparera de son trésor, pour satisfaire ainsi sa haine et sa convoitise. Il surprend à Grimhilde le secret qui permet de tuer le héros franc, malgré la peau de corne qui le rend invincible; il l'attire donc, sous prétexte d'une partie de chasse et, pendant que celui-ci se désaltère, après avoir abattu mainte bête fauve, il lui traverse le corps par derrière, de part en part; le sang jaillit sur les habits du meurtrier, se mêle à l'onde de la fontaine et rougit les fleurs de la prairie. Il faut maintenant attirer Grimhilde au palais des rois burgondes avec son trésor. La veuve du héros le ramenait entier, sur douze chariots chargés d'or et de pierreries, avec une bonne escorte, quand Hagen l'attaque, avec ses compagnons avides, s'en empare et, pour le soustraire à toutes les recherches, le fait descendre dans le Rhin, près de Saint-Goar, au gouffre légendaire de la Loreley. Mais personne n'en profitera; et Grimhilde, veuve de son héros et de ses trésors, à son tour, ourdira sa vengeance.

Ainsi l'action se déroule au milieu de descriptions de combats de lances et d'épées, de chasses au fond des forêts ou sur les bords escarpés et écumeux des fleuves, de fêtes et de banquets où les princes font, avec leurs trésors, de splendides largesses, et où les fidèles se pressent autour des puissantes et riches dames. Les mêmes scènes se renouvellent à fatiguer l'imagination la plus intrépide. Les étincelles de feu jaillissent sous la main des héros qui frappent

les armures. Le sang qui coule des blessures ruisselle à travers les casques et les heaumes. Les traits volent et trouent les boucliers, dans une suite de mêlées furieuses et au milieu du continuel fracas des épées. Mainte femme en pleure. « Mais, » dit le poëte, « que ceux-là meurent qui sont destinés à mourir et qu'on les laisse à la mort. » Les vivants se réjouissent. Les vainqueurs ont de beaux vêtements, des casques brillants, des selles rouges et de l'or sans le peser; les dames entassent, dans leurs bahuts, les étoffes éclatantes de soie relevées d'agrafes pesantes d'argent, les ceintures d'or, les perles et les pierres précieuses pour s'en parer les jours de fête. Elles-mêmes, dit le poëte, rivalisent par leur teint avec l'éclat de l'or; et, le soir, dans des banquets où les nombreux guerriers sont présidés par le roi, plus d'un riche vêtement est taché par le vin répandu; car les échansons nombreux suffisent à peine au service.

Cependant, Grimhilde, qui pleurait la perte du héros Sigfried et du trésor des Nibelungen, renaît à l'espoir quand le roi des Huns, Etzel (c'est l'Attila de l'histoire), envoie demander sa main. Elle n'a point oublié son premier époux; mais, pour se venger, elle épousera ce Hun, ce païen, et elle se fait prêter serment par ses futurs fidèles et serviteurs; ils seront les premiers à venger ses offenses. C'est pour cela qu'elle veut encore être puissante et riche. Les rois burgondes, malgré leurs craintes de l'avenir, n'osent refuser leur sœur au puissant roi; bientôt même les voici qui se rendent à la fatale fête où les invite la nouvelle reine des Huns pour les y faire mourir. Ils partent accompagnés de vaillants guerriers. Ils arrivent au pays des Huns, le traître Hagen en tête.—« M'apportes-tu le trésor des Nibelungen? » Voilà le premier mot de Grimhilde, la superbe,

entourée de ses fidèles. Le sage Dietrich de Vérone (le Théodoric de l'histoire) réussit une première fois à retenir les épées qui allaient briller au soleil; et, le soir, Attila réunit ses douze rois, ainsi que nombre de guerriers burgondes et huns, dans un banquet où les viandes énormes chargent la table et où le vin coule à flots. A la fin, le vieux souverain barbare, attendri, fait venir le jeune fils de Grimhilde pour le présenter à ses oncles. Mais, au moment où Hagen accueillait déjà ce témoignage d'amitié par une parole mauvaise, on entend, au palais du roi hun, le bruit d'une querelle. C'est la veuve de Sigfried qui l'a fait éclater au milieu des hommes de la suite des rois huns et burgondes. Aussitôt Hagen se lève et, de son épée, fait voler, comme signal de la bataille, la tête de l'enfant d'Attila et de Grimhilde. Tandis que le roi et la reine des Huns s'échappent avec peine, commence la tuerie effroyable d'hommes pressés qui se hachent les uns les autres au milieu de cris de rage. Hagen et les Burgondes, pour prix du vin qu'on leur a servi, versent à flots le sang qui coule par les ouvertures et les gouttières du palais. Vainqueurs et maîtres de la place, ils jettent par les fenêtres les corps qui se brisent sur le pavé; et ils se fortifient dans le palais.

« Celui qui tuera Hagen et qui m'apportera sa tête, » s'écrie Grimhilde témoin de cette victoire, « recevra de l'or rouge plein le bouclier d'Etzel. » Elle ordonne le siége de la place et envoie ses fidèles à la mort, mais inutilement; les cadavres des Huns s'amoncèlent. Elle fait mettre le feu au palais. Les Burgondes, épuisés par la chaleur et la soif, plus que par la bataille, commencent à se lasser. « Que ceux qui souffrent de la soif, » s'écrie Hagen, « boivent du sang, c'est meilleur que le vin. » Les Burgondes s'agenouillent près des cadavres encore chauds pour y boire à

leurs blessures ouvertes; et ils recommencent à lever et à abaisser les haches contre leurs ennemis qui pénètrent dans le palais au milieu des brandons enflammés et des planchers incendiés qui craquent sous leurs poids; mais cette fois ils succombent sous le nombre. Le traître Hagen et son frère Gunther restent seuls. C'est alors que Dietrich de Vérone, le puissant roi des Goths, de son bras invincible, les désarme, les lie et les envoie par son fidèle serviteur, Hildebrand, à la reine Grimhilde. — « Veux-tu me dire où est le trésor des Nibelung, » s'écrie la furie altérée de vengeance et d'avarice, « je te renverrai dans ton pays. » — « Il est où personne ne le saurait trouver. » — « Ah! c'est ainsi, j'irai jusqu'au bout. » Elle fait d'abord couper la tête de Gunther et la présente par les cheveux à son frère. « C'est bien, » dit Hagen; « maintenant tous ceux qui savaient où est le trésor sont morts excepté moi. Femme de l'enfer, tu ne le sauras jamais. » Furieuse, la reine aperçoit l'épée de Sigfried qui était encore aux côtés de Hagen; elle la tire du fourreau et, de ses deux mains, abat la tête de son frère et du meurtrier de son premier époux. Mais le vieil Hildebrand, serviteur de Dietrich, honteux de voir tomber un si vaillant guerrier par la main d'une femme, se précipite sur Grimhilde et la coupe en deux. Le puissant Attila et le sage Dietrich n'ont plus qu'à pleurer sur la mort de tant d'hommes, de fidèles et de parents qui avaient terminé la fête d'une façon si sanglante.

Et voilà les récits, en vers souvent barbares, quelquefois énergiques, que nos voisins, après les avoir longtemps oubliés, ont remis en honneur depuis la renaissance littéraire du siècle dernier et la renaissance patriotique de celui-ci. On n'aurait qu'à louer ce soin religieux qui a enrichi leur histoire littéraire du moyen âge de ce fruste joyau,

si, non contents de se vanter de posséder un poëme épique national qui, d'ailleurs, n'appartient pas seulement à l'Allemagne, mais aussi à la Scandinavie, ils n'avaient souvent voulu, dans leur admiration complaisante, placer le *Nibelungenlied* à côté au moins du grand poëme de la Grèce héroïque. Que les Germains aient pendant longtemps, au moyen âge, répété ces chants nés au milieu des chocs des peuples barbares entre eux et de leur effroyable poussée contre l'empire romain, on le comprend. Ce poëme a bien la saveur barbare, la crudité sauvage, la naïveté de passion grossière qui déborda alors sur l'Europe et y régna longtemps après l'invasion. Il respire une odeur de combats et de meurtres qui n'est pas sans caractère et qui devait longtemps plaire aux contemporains des rois francs, goths et lombards, dévorés aussi de convoitises, altérés de vengeances, souillés de meurtres et de tueries sans fin. Les deux reines, Frédégonde et Brunehaut, et Rosamonde, la femme forcée et la meurtrière du roi lombard, Alboin, ressemblent bien aux héroïnes des *Nibelungen;* le roi Chilpéric, et tant d'autres, au traître Hagen. L'Europe, bouleversée par l'invasion et au pouvoir des Germains, cachera longtemps encore, au fond des forêts germaines ou des palais romains occupés par les envahisseurs, de pareilles scènes. C'est le poëme de l'invasion, de la convoitise, du rapt, de la vengeance et du carnage pour le carnage. Nulle part, l'appétit de l'or et la soif du sang n'ont été dépeints avec des traits plus saisissants. On sent que la nation qui a créé et répété ce poëme aimait le meurtre pour le meurtre, *cæde gaudet,* comme disait des Germains le poëte Horace, et qu'elle en vivait.

Quelques traits touchants, qui montrent parfois les héros capables d'oublier la haine, en voyant la personne aimée;

plusieurs caractères et épisodes heureux, fournis par les temps postérieurs; des peintures, qu'on ne voit que là, de la nature et de l'humanité sauvages, ne rachètent pas l'impression que vous laissent presque toujours cette grossièreté de mœurs, sans élévation et sans générosité, ces nausées de sang, que vous apportent à satiété ces combats sans grandeur. Et, involontairement, on se reporte vers cette race noble, fine et vraiment héroïque des Hellènes, qui, sur les rives de la Troade baignée par la mer mythologique de l'Archipel, créa ce poëme où se livrent des combats au lieu de se faire des tueries; où la valeur et non le meurtre s'idéalise; où les mortels et les dieux se rapprochent, ceux-là pour s'ennoblir, ceux-ci sans trop se dégrader; où le crime enfin a conscience de la fatalité qui l'atteint. Là, en effet, tout s'épure si bien, sous un ciel transparent et dans une raison supérieure, à la fois humaine et divine, que toutes les nations cultivées y ont pu, comme dans un miroir, reconnaître et contempler le vrai génie.

Non, en dépit des savants amateurs de la pureté sauvage et des dilettanti tudesques de la barbarie crue, nous ne regrettons pas même que le poëme ne nous soit pas arrivé dans sa primitive originalité. Quelques bons moines, en effet, des sacriléges évidemment, au dixième siècle, en le remaniant, en adoucirent et en tempérèrent les teintes par l'introduction, souvent assez gauche, de sentiments chrétiens et de coutumes plus nobles et plus loyales qui datent d'un temps postérieur, mais qui en ont altéré la pureté native. Avec un peu plus de couleur du temps et des lieux, croit-on que le poëme y gagnerait beaucoup en beauté réelle et en valeur morale, auprès de toutes les nations? Il est à croire, par exemple, que l'intervention religieuse du terrible Odin, du sauvage Thor ou de la bar-

barc Frygga, n'eût jamais rivalisé avec celle du Jupiter grec, qui fait trembler le ciel et la terre, ou de la déesse Athené qui éclaircit et rassérène son front. Nous aurions eu des dieux plus barbares, comme nous avons, dans les *Nibelungen,* des hommes plus barbares; tels fils, tels pères. Le poëme des *Nibelungen* aurait été ainsi plus national, plus exclusivement allemand, plus spécial à une race; mais je doute que l'originalité pure que l'on regrette assurât au poëme ce qui lui manque justement et qui fait son infériorité : ce caractère général, universel, à la fois humain et divin, qui fait d'un poëme le patrimoine du monde civilisé.

Le *Nibelungenlied* est bien le poëme d'une race et d'une époque sauvages, toutes deux inférieures à la Grèce antique; il naquit au milieu des ruines, sous une rosée de sang, et s'épanouit au milieu du conflit des passions les plus mauvaises, au souffle du vent de haine, de destruction, de crimes sans nom, qui sévissait de tous les points de l'horizon. L'Allemagne, elle-même, n'a pour ces récits, nous l'espérons du moins encore, qu'une admiration archaïque. Grâce au christianisme qui a altéré le vrai poëme, elle n'en a pas vécu, comme la Grèce a vécu d'Homère. Quel avenir pour l'Allemagne et pour la civilisation, si la vie, la littérature d'un peuple avait procédé des *Nibelungen,* comme la Grèce procède d'Homère! et n'est-ce pas une dépravation du goût, qu'on remarque aux époques trop raffinées, que de s'éprendre ainsi de la barbarie. Un poëte latin du cinquième siècle, soldat d'éducation romaine et d'origine barbare, Merobaud, contemporain des Germains qui commençaient à chanter ces poëmes au milieu des ruines de l'empire, jugeait mieux cette barbarie dans ses vers médiocres, mais qui s'inspiraient

Une civilisation foulée aux pieds par les barbares. « Ce n'est point la valeur, » disait-il, « mais le hasard sauvage et le désir sinistre qui règnent. La fureur cruelle et insensée de l'or bouillonne dans les cœurs. Il n'y a là rien qui vienne de Jupiter et qui sente le souffle d'une divinité supérieure. »

> Non virtus sed casus agit tristisque cupido
> Pectoribus saevi demens furor aestuat auri.
> Omniaque haec sine mente Jovis et numine summo.

CARTE DE LA GI

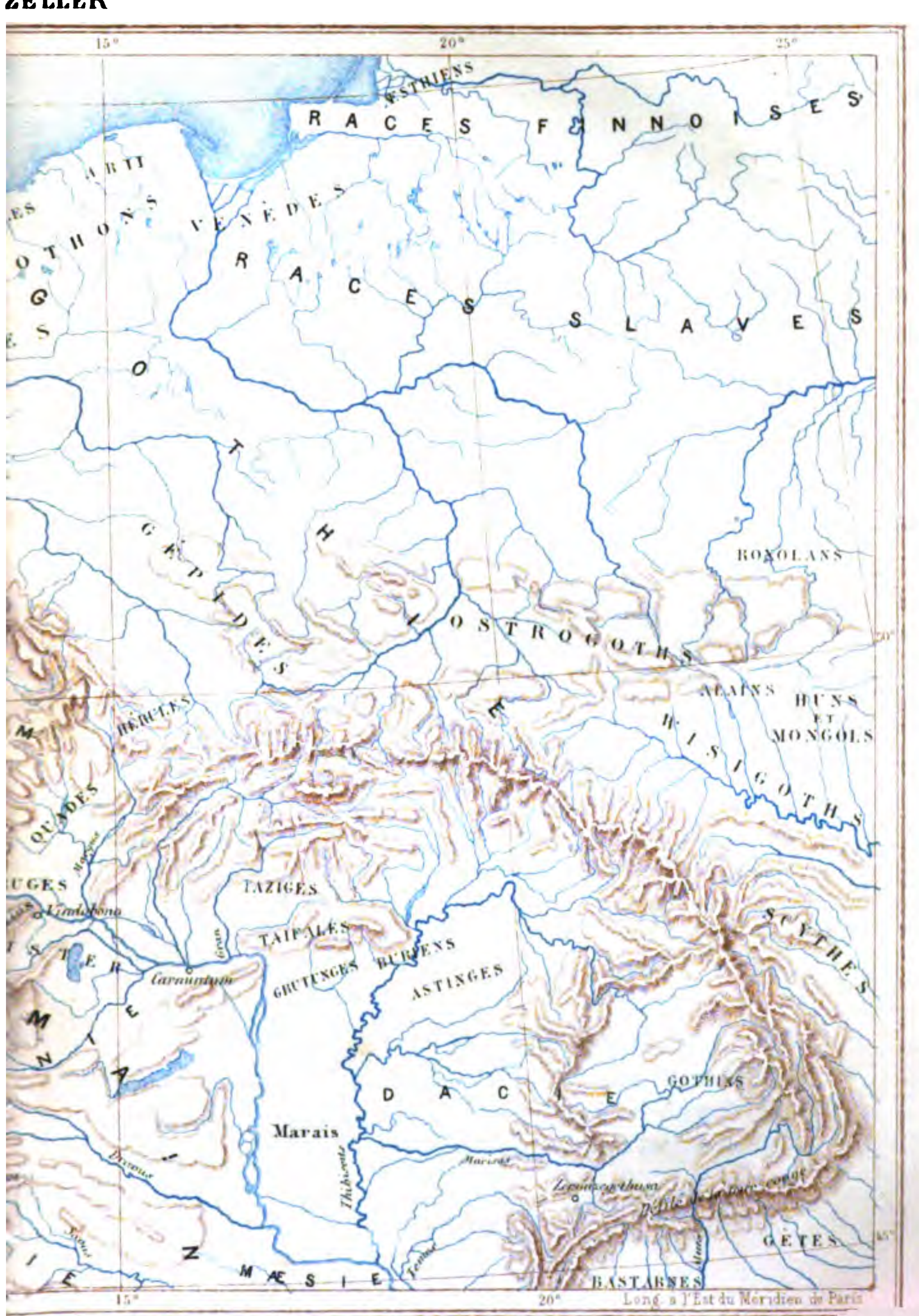
dressée p



rd 12 rue Duguay-Trouin, Paris

ANIE ANCIENNE

ZELLER



Imprimé par Le

LIVRE III

GALLO-FRANCS & GERMAINS

FRANCE & ALLEMAGNE

CHAPITRE VI

LA GERMANIE MEROVINGIENNE (476-638.)

Effets désastreux de l'invasion. — Heureuse fusion des Gallo-Francs en Gaule; Clovis et les mérovingiens; ils arrêtent au Rhin l'invasion qui continue en Italie par les Ostrogoths et les Longobards. — Lutte de la Germanie émigrée et conquérante contre la barbarie sédentaire. — Réaction guerrière des Francs et religieuse du christianisme contre la Germanie barbare. — Clother II et Dagobert. — Conversion et civilisation de l'Allemagne méridionale et de la Bavière.

Après avoir vu les légions romaines, gardiennes de la civilisation sur le Rhin et le Danube, pousser leurs camps jusque sur les monts de Bohême ou les rives de la Theiss, les barbares du Nord couvrent maintenant les bords de la

Seine et de la Garonne, du Tibre et du Guadalquivir, au milieu des ruines qu'ils ont faites et des champs qu'ils ont dévastés. Les profondeurs terribles de la forêt Hercynienne ont été, quatre siècles auparavant, surveillées, sondées par les aigles romaines. Maintenant, la barbarie la plus sauvage occupe, au milieu des ruines des villes, les somptueux palais, et dans les campagnes ravagées, les villas rougis du sang de leurs anciens maîtres.

Laissons les plus aventureux de ces fils d'Odin à leurs destinées brillantes et le plus souvent éphémères. Le barbare Odoacre, le chef de mercenaires hérules, qui a mis fin à l'empire romain, réside à Ravenne, dans le palais des derniers empereurs, et s'essaye à nommer des consuls et des présidents de province, pour céder bientôt la place à la nation des Ostrogoths. Le Vandale Genséric, en Afrique, au pied de l'Atlas, transmet à ses fils, bientôt amollis, les riches trésors qu'il a enlevés à Rome et au Capitole. Entouré, dans la ville romaine de Toulouse, de Gaulois distingués, ayant pour secrétaire un rhéteur estimé, le Visigoth Euric, un descendant d'Alaric qui prit Rome, tente de faire l'empereur en se faisant prêter hommage par d'autres nations barbares, et il prétend associer, pour le midi de la Gaule et pour l'Espagne, dans un code, les coutumes de la Germanie et les lois romaines. Ces fils émigrés de la Germanie ont franchi les limites de l'Allemagne, sans jeter la terre de la patrie par-dessus leur épaule, selon la formule consacrée; et, pour s'en être trop éloignés, ils disparaîtront plus ou moins promptement, absorbés par les vaincus ou faisant place à d'autres conquérants qui se fondront eux-mêmes peu à peu sous le soleil du Midi, au milieu des populations qu'ils ont soumises. Combien de temps faudra-t-il cependant à la race latine pour se relever dans ces

contrées, en s'assimilant ses vainqueurs adoucis, pour reconstituer des nations nouvelles et reprendre l'œuvre interrompue de la civilisation?

Au milieu de ce grand bouleversement, la race teutonique a reconquis cependant le terrain que Rome lui avait arraché. Redescendu vers l'ouest et le midi, le flot a repris pour rivages, même au delà du Rhin et du Danube, la forêt des Ardennes, la chaîne des Vosges et la barrière des Alpes. Ici la race latine et la civilisation romaine ne se relèveront pas de sitôt; les vainqueurs refont la Germanie où Rome a passé. La *romanité,* comme disaient les latins de la décadence, le *romanisme,* comme disent aujourd'hui les Allemands, avait reculé; et, là où il subsistait encore, il était bien menacé. De l'empire romain, il ne reste plus que l'empire de Byzance qui, plus heureux, mais au milieu de fortunes bien diverses, subsistera jusqu'au quinzième siècle, pour tomber alors entre les mains d'autres barbares.

Alliés autrefois des Romains, ce sont les Francs qui semblent déjà, près de la Germanie, faire peu à peu, sur le territoire gallo-romain, l'établissement le plus durable. Quand les Saliens, arrivés jusqu'à la Somme, jettent une colonie jusqu'au Mans, l'événement qui les fait passer du commandement du roi Childéric, père de Clovis, sous le Romain Ægidius, gouverneur du centre de la Gaule, annonce déjà la communauté d'intérêt de ce pays romain et des conquérants francs. Les Francs Ripuaires, plus barbares, en s'établissant par bandes dans les domaines de la rive gauche, autour des villes menacées, rançonnées et souvent prises, comme Mayence, Trèves, et même bientôt Metz, épargnent moins ce pays. Le poëte Ausone ne reconnaîtrait plus les édifices de marbre et les riants rivages de la Mo-

selle qu'il avait chantés. Les barbares ne respectent guère, à cause de sa merveilleuse position sur le Rhin et parce qu'ils la possèdent, que la ville de Cologne. Plus haut, les Vosges arrêtent à peine les Suèves errants ou les Alamans qui arrivent par petites bandes et se répandent sur le Rhin, autour ou dans les murs de Constance, de Bâle, de Strasbourg et achèvent de germaniser ce pays.

Le Danube est, pour la rive droite, une moindre défense encore, et le pays occupé autrefois par les Celtes et ensuite par les Romains, du fond du bassin aux Alpes rhétiques, devient tout germain. Pour quelque temps, la nation des Ostrogoths campe au milieu des débris de *Sirmium*, à l'arrivée de la Save et de la Drave dans le Danube, là où, un instant, les Hérules avaient séjourné avec Odoacre. L'apôtre du Norique (Autriche), l'anachorète Séverin, qui, du monastère de Faviane ou de sa cellule du mont *Cellius* (Kalenberg), près de Vienne, défendait les villes romaines, autant par sa sainteté que par son courage, prédit et voit s'accomplir la ruine de *Batava Castra*, qui devient Passau, par les Alamans. Encore les Ostrogoths et les Alamans étaient-ils des barbares demi-civilisés par leurs rapports antérieurs avec les Romains. Mais que devint le pays quand, à la place des Ostrogoths, qui partirent bientôt pour la Macédoine et ensuite pour l'Italie, sous le célèbre Théodoric, le contemporain de Clovis, arrivèrent les Longobards ou Lombards, « sortis comme l'épée du fourreau pour une nouvelle moisson d'hommes, » et, derrière eux, les Gépides, après le long pèlerinage qu'ils avaient fait, à travers les ruines, de la Baltique au Danube? Là, la race latine et la civilisation romaine ne reparaîtront guère; le désert reviendra aussi autour de débris ou de cadavres de villes, *cadavera urbium;* les cultures mêmes de céréales,

de légumes, les plants de fruits ou de vignes que les Romains avaient répandus, tout est compromis (1).

Ces barbares avaient assez à faire de se maintenir en possession de ces villes désolées et de ces campagnes qui gardaient à peine un reste de prospérité. Leurs frères et leurs rivaux en déprédations et en conquêtes, qui comblaient les vides laissés par eux, les poussaient toujours en avant et menaçaient encore de les remplacer. Les Frisons occupaient, entre les bouches du Rhin et de l'Yssel, sur les bords du lac Flevo, la place désertée par les Francs Saliens. Les Saxons, non contents de tenir les deux rives du Weser, commençaient à arriver sur les bords du Rhin jusqu'à Cologne. Les Francs de la rive droite, échelonnés au milieu de la Germanie, sur le plateau volcanique de montagnes qui accompagnent le cours sinueux du Mein, et descendant volontiers cette belle rivière, poussaient les Ripuaires de la rive gauche à s'étendre dans la fertile Gaule, et les Alamans à passer le fleuve. Derrière eux, la nouvelle association des Thuringiens ou fils de Thor, qui devait laisser son nom à la sombre forêt de chênes qui aboutit au sommet du Hartz, devenait plus redoutable sur les bords de la Saale, affluent de l'Elbe. Elle livrait là de terribles batailles aux Francs qui s'en souvinrent longtemps. Les Angles, aux embouchures de ce fleuve, les Warnes, aux sources de la Verra, étaient comme les deux ailes de cette nouvelle armée d'Odin. Et, déjà, suivant la pente qui emportait la Germanie du nord au sud, la race slave, à son tour, débarrassée du joug des Teutons, des Goths et

(1) Salv., *de Gub. Dei*, VII : *Denique expugnata est quater urbs Gallorum Trevir.* — Eugipp., *Vita S. Sev.* — Améd. Thierry, *Récit de l'hist. rom. au cinquième siècle.* — Zeuss., de la p. 392 à la p. 540.

des Mongols qu'elle avait longtemps subi, réapparaissait sur l'Oder, sur le Havel avec les Wendes ou les Sorbes, et se glissait à travers les défilés qui couvraient, de ce côté, la vieille Bohême à laquelle les anciens Gaulois avaient donné son nom. Ainsi revenue encore à l'état nomade, comme au temps des Cimbres, des Teutons et des Suèves, la race teutonique, perdant à l'orient ce qu'elle gagnait à l'occident, se déplaçait, du nord-est au sud-est, aux dépens des races celtes et latines et au profit des Slaves et même bientôt des races mongoles auxquelles Attila avait ouvert la route encore semée de leurs débris.

L'humanité connut rarement d'aussi grandes misères, comme le dit très-bien Amédée Thierry, surtout sur les rives encore disputées du Rhin et du Danube. Les barbares qui émigraient par nations et s'établissaient plus ou moins au gré des populations dans les provinces intérieures de l'empire avaient encore pour elles quelques ménagements. Mais ceux qui passaient violemment le Rhin et le Danube, les deux vieilles barrières, s'ils s'établissaient, chassaient les habitants ou les soumettaient au servage pour jouir de leur travail, s'ils venaient seulement pour piller, chargeaient leurs chariots de la vaisselle, des vêtements, des tapis volés, ramenaient même la population en esclavage pour s'en servir; ils brûlaient surtout les demeures qu'ils ne pouvaient habiter. L'un de ces rois alamans, fidèle à ces instincts de race que César avait déjà reconnus, aurait, nous dit Eugippius, enlevé jusqu'aux murailles, s'il avait pu les transporter, comme tout le reste, au delà du Danube. Dans ce va-et-vient de bandes déprédatrices qui arrivaient et de troupes de fugitifs qui émigraient dans l'intérieur, au milieu des champs ravagés, les plus fortes villes seules, où s'accumulaient les habitants, pouvaient se défendre, au ris-

que des épidémies favorisées par la densité de la population. Les riches villages, dont un Romain comparait encore les maisons, dans la seconde moitié du quatrième siècle, à celles des Romains, commençaient à disparaître; c'était le vrai règne de la famine, de la peste, de la désolation, des ruines et de la mort (1).

I

Voilà l'invasion qu'on a voulu nous représenter trop souvent comme un bienfait, sous prétexte que les barbares auraient renouvelé, épuré, par un sang nouveau, le sang épuisé de la population abâtardie de l'empire, et, ainsi, rajeuni et régénéré une société vieillie et destinée à périr. C'est dans l'histoire de l'Allemagne qu'il convient surtout de réfuter ce préjugé dangereux, né de l'opinion qui veut toujours faire sortir des bienfaits de la guerre même, et d'un goût factice pour les prétendues vertus barbares, auquel il est temps de renoncer, si l'on ne veut détruire la civilisation par la guerre sous prétexte de la faire avancer, et encourager les peuples les plus ambitieux et les plus grossiers à accuser leurs voisins de corruption pour se donner l'avantage de les battre et de les dépouiller, en prétendant les punir et les régénérer.

Comme le fait très-bien remarquer M. Guérard, dont

(1) Eugipp., *Vit. Sev.*, XLIV : *Parietes tantum quos Danubio non potuit transferre.* — Amédée Thierry, *Récits de l'hist. rom. Une province du Danube.* — Amm. Marc , l. LXVII, c. I.

on ne saurait contester la science et l'impartialité « ce serait en vain que la poésie et l'esprit de système prendraient à tâche d'exalter les Germains, de grandir et d'ennoblir leur caractère et de les peindre comme ayant, par leur mélange avec les Romains, retrempé l'état social. Lorsqu'on recherche avec soin ce que la civilisation doit aux conquérants de l'empire d'Occident, on est fort en peine de trouver quelque bien dont on puisse leur faire honneur. » Chez les vainqueurs, en effet, ce qui aurait pu être louable n'était pas encore organisé, chez les vaincus, ce qui l'avait été tombait en décadence et fut alors tout à fait détruit; il y eut désorganisation générale. « Il n'y avait chez les uns que les instincts malfaisants et grossiers des peuples barbares; chez les autres, que la corruption des peuples civilisés : c'était ce qui valait le moins dans la barbarie comme dans la civilisation. Aussi, lorsqu'ils furent réunis, n'eurent-ils guère à mettre en commun, pour fonder une société nouvelle, que des ruines et des vices. Mais, il faut le dire, la part apportée par les conquérants était de beaucoup la plus mauvaise des deux. L'esprit d'indépendance qui les animait n'était autre qu'un penchant irrésistible à se livrer sans règle et sans frein à leurs passions farouches et à leurs appétits brutaux. La liberté qu'ils connaissaient, la liberté qui leur était chère, et pour laquelle ils bravaient les dangers, était la liberté de faire le mal. Avides de posséder quelque chose, ils s'efforçaient, à tout prix, d'acquérir davantage, et, lorsqu'ils affrontaient la mort, c'était moins par dédain pour la vie que par amour pour le butin (1). »

(1) Guérard, *Polyptyque d'Irminon*, t. I, p. 200. — M. Guizot, dans une de ses belles leçons, qu'il faut toujours relire, sur l'*His-*

Quelle que soit, en effet, la proportion du mélange qui eut lieu entre les Romains et les barbares, sur le territoire de l'empire, il est certain que les générations issues de ce mélange ont été plus grossières, plus robustes peut-être, à coup sûr, moins aptes à la civilisation et à la culture, et, moralement, pires. C'est un fait que les peuples sauvages, ayant moins d'idées et d'aptitudes que les peuples civilisés, n'influent que défavorablement sur les autres peuples par leur mélange. Bien loin que leurs races améliorent les autres, ce sont elles qui ont besoin d'être améliorées ; et une race, comme celle des Romains et des Gaulois, douée de qualités et d'aptitudes supérieures, pouvait seule le faire. Physiologiquement, les barbares n'améliorèrent donc pas la population gallo-romaine ; ils la rendirent peut-être plus forte, mais plus grossière. Celle-ci, au contraire, en y perdant d'abord, ne parvint que lentement à affiner et à assouplir les barbares, quelquefois, il est vrai, en les corrompant. Il faut du temps avant que les générations nouvelles, imprégnées des qualités et des aptitudes supérieures, arrivent au type perfectionné qui se propage par lui-même. L'histoire le constate : après l'invasion, une sorte de *rusticité crue*, de *stupidité barbare* (1), née de la sauvagerie, passe dans les populations italiennes ou gallo-romaines. La grossièreté et la rudesse naturelles aux barba-

toire de la civilisation en France, a bien montré, en les comparant aux sauvages d'Amérique, que les Germains n'avaient guère d'autre originalité que les us et coutumes propres à tous les barbares. Ier vol., leç. VI.

(1) Grégoire de Tours, *Mirac. Jul.*, c. XXXIX : *Cruda rusticitas*; *Mir. sancti Goaris : Tanta ejus animum innata est feritate barbarica stoliditas.*

res, loin de diminuer, augmentent même au milieu des troubles de la guerre ; et, dans le passage d'un état à un autre, le premier résultat du contact, c'est la rupture de tous les liens de la moralité naturelle ou de la discipline acquise. Barbares et civilisés, tous se portent davantage à l'insubordination et aux débordements, et se montrent plus rebelles aux sentiments d'émotions délicates ou à la conception d'idées plus relevées de civilisation et de culture. A l'expression du mot *barbare* se joint l'idée de la grossièreté des mœurs et des habitudes païennes, comme à l'expression de *romain*, les barbares attachent avec dédain l'idée de faiblesse et de corruption. Le résultat du mélange est, pour longtemps, l'abaissement et la détérioration réciproques. Le Romain s'assauvagit, le barbare se corrompt. Le niveau de l'intelligence baisse, celui de la barbarie monte ; la naïveté primitive cède à la corruption, et la mollesse elle-même devient grossière ; c'est longtemps après que l'équilibre s'établit assez pour produire des générations à la fois plus intelligentes et plus fortes, capables de reprendre l'œuvre effroyablement interrompue de la civilisation.

On serait embarrassé de trouver ce que les barbares apportèrent de bon avec eux, et les historiens allemands, en répétant si souvent que les Germains se gâtèrent au contact des Romains qu'ils venaient, disent-ils, régénérer, oublient et les siècles de barbarie dans lesquels leurs ancêtres avaient croupi et ceux qu'ils ont inaugurés dans des pays autrefois civilisés. Ou Tacite avait bien vanté les Germains trois siècles auparavant, ou leur barbarie avait bien dégénéré à l'époque de l'invasion. « De même que chez les bêtes des forêts, la férocité varie suivant les espèces, » dit d'eux un contemporain, « ainsi, chez

ces barbares, la cruauté prenait une forme différente suivant leur caractère, leurs habitudes et surtout leurs superstitions. La plupart, encore affiliés au culte d'Odin, comme les Francs, les Saxons, les Thuringiens, les Hérules, croyaient se faire bien venir de leurs dieux par des sacrifices humains, mais de différentes manières. Les uns n'immolaient que leurs ennemis et leurs prisonniers; les autres égorgeaient de préférence leurs compatriotes et même leurs proches parents. Pour quelques-uns, l'innocence même de la victime avait un prix de plus ; ils versaient avec délice le sang des faibles, des innocents, des vierges et des prêtres. » Cet esprit de famille, cette moralité, même cette chasteté tant vantés, que sont-ils devenus ? Grégoire de Tours trouve à satiété chez les simples hommes libres, comme chez les rois et les princes, le sujet de ses récits de querelles fratricides, de meurtres et surtout de vols et de déprédations perpétuels qui composent la vie ordinaire des Germains sur le sol de la conquête ; et les peintures qu'il fait de la polygamie et de l'incontinence la plus déréglée et la plus persistante qu'on puisse imaginer sont à l'avenant (1).

Si les barbares s'étaient bornés à se partager les campagnes sans culture et sans maître, pour devenir laboureurs, ils eussent rendu service au moins à l'ancien territoire de l'empire. Mais, que se faisaient livrer les conquérants, si

(1) Eug., *Vit. S. Sever.*, passim : *Multiplices crudelitatum species, belluarum more peragebant... Deos suos humana credebant cæde mulceri .. Propinquorum consueverant mortes offerre... Cessare considebant iram cælicolam innocentis effusione sanguinis.* — Voir le tableau de ces mœurs dans nos *Entretiens sur le moyen âge*, t. I : Didier ; Paris.

non les villas pour s'y reposer, les meilleurs champs, du bétail et les bras des anciens esclaves et des colons romains pour vivre dans l'abondance et jouir sans sueur, comme en Germanie, de ce qu'ils avaient conquis au prix du sang. Les Visigoths, les Burgondes, les Ostrogoths arrivent, il est vrai, dans leurs cantonnements en corps de nation, avec l'attirail complet des peuples nomades, bétail, chariots, instruments de labour. Ils font cultiver parfois, par la main de leurs familles, les terres qui leur étaient assignées. Mais ce n'est pas l'ordinaire. En reprenant la vie nomade, ils ont rappris les mœurs de la guerre. Quant aux Saxons, aux Francs, qui s'étendent peu à peu ou arrivent par petites bandes, aux barbares mercenaires, Ruges, Hérules et autres qui composaient, par exemple, l'armée d'Odoacre, le plus souvent ils n'ont que leur couteau, leur framée ou leur épée, et ne se recommandent guère par les habitudes de la vie sédentaire ou de famille. Ils s'emparent de vastes prairies, avec le bétail, les colons, les esclaves, en usent et en abusent en prodigues et quelquefois, après avoir épuisé ces champs et exercé leur incontinence où ils s'étaient établis, ils désertent leur nouvelle demeure et laissent, sans postérité ou avec une postérité plus misérable, leurs domaines en plus mauvais état qu'auparavant. On ne voit pas qu'il y eut, même dans les dernières années de l'empire romain, de ces famines si fréquentes et si effroyables dont nous parlent si souvent les chroniqueurs depuis le premier jusqu'au dixième siècle.

Les barbares, disent quelques historiens allemands (1),

(1) C'est ce que je trouve encore dans l'histoire toute récente du peuple allemand, de M. David Muller, qui appelle ces conquérants les libérateurs, *befreier*, des provinces (p. 27).

en abusant des expressions fort exagérées de Salvien, vinrent délivrer aussi les Romains de l'oppression de Rome, et, en leur prenant leurs terres, ils abolirent au moins les impôts de l'empire. Ce sont, pour eux, des conquérants bien venus et de doux maîtres. Ne sait-on pas que le roi ostrogoth, Théodoric, qui voulut traiter les vaincus sur le pied de l'égalité ne persévéra point et mourut à la peine? A-t-on oublié que les malheureux habitants de la Gaule méridionale appelèrent les Francs contre les Visigoths et ne se trouvèrent pas mieux, Grégoire de Tours en fait foi, de leurs seconds maîtres? L'abolition des impôts romains était-elle équivalente, pour les propriétaires, à la spoliation des deux tiers de leurs propriétés? ces impôts même, les rois barbares ne les relevèrent-ils pas bientôt ou ne les remplacèrent-ils point par d'autres? Qui ne le sait? Les anciennes populations, après la conquête, tournèrent vers l'empire romain, comme vers un idéal de paix et de prospérité, leurs regrets attristés, et c'est cela même qui rendit plus tard possible la restauration d'un empire germain bien pire, si l'Eglise n'en eût tempéré le caractère. Mais enfin, les barbares repeuplèrent les provinces et remplirent les vides de l'empire. N'étaient-ce donc pas les Germains surtout qui, en assiégeant, quatre siècles durant, la civilisation sur les rives du Rhin et du Danube, avaient contribué le plus à dépeupler les provinces obligées de fournir partout et toujours des soldats; n'avaient-ils pas fait ces horribles vides; et, est-il bien sûr que ces barbares brutaux sortis des forêts germaines, et transplantés dans le sein de l'empire, aient avantageusement remplacé ces populations en voie de culture qui allaient mourir sur la frontière pour empêcher l'envahissement de leur sol? Ce qu'on ne saurait nier, c'est le coup porté, sans aucune es-

pèce de compensation, à la fleur même de la civilisation, aux lettres et aux arts, par conséquent à la vraie culture humaine, à la morale.

En face de la décadence politique, civile, au cinquième siècle, il y avait, dans l'empire romain, grâce à la propagande chrétienne, rénovation dans les lettres, dans les lois et presque dans les arts. Les œuvres des grands docteurs de l'Eglise, les Basile, les Augustin, les Jérome, avaient porté, en face de la littérature profane en décadence, la littérature religieuse à une hauteur que, plus tard, elle devait mettre des siècles à regagner. Quand la grande inspiration de la philosophie stoïcienne avait cessé d'inspirer le droit, la morale chrétienne l'avait repris en sous-œuvre et, dans les dernières constitutions des empereurs, l'avait amélioré à son tour. En face même de la juridiction civile, qui était tombée en décadence avec tout le reste dans l'empire romain, l'Eglise avait élevé ses tribunaux et fait intervenir ses sentences dans les questions les plus délicates. L'invasion barbare qui interrompit cette action rénovatrice ne put atteindre ces monuments impérissables de l'esprit, qui sont du moins restés entiers à la postérité, pour en faire naître d'autres. En apportant ses coutumes barbares, elle laissa même aux Romains leur ancien droit. Mais la dévastation qui se déchaîna sur les monuments de l'art païen et sur ceux du quatrième siècle chrétien, elle, interrompit avec des ruines toutes les traditions, étouffa, dans leurs germes mêmes, la naissance de nouveaux chefs-d'œuvre, et, par conséquent, atteignit dans ses sources l'éducation morale des peuples. La ruine de basiliques, de chefs-d'œuvre chrétiens que nous rappellent la mosaïque de sainte Pudentienne, les figures de sainte Sabine et de sainte Constance, et la basilique de

Constantin, à Rome, ne nous parlent que trop de ces pertes. Dans les siècles suivants, l'obscurité, la sécheresse, l'ignorance, les jugements faux, le style tourmenté et barbare qu'on trouve dans les écrits du cinquième au dixième siècle, le renversement de toute règle, les disproportions choquantes des monuments nouveaux, ou la raideur insipide et les altérations monstrueuses de la peinture et de la sculpture, ne nous attestent-ils pas aussi ces déplorables résultats, dans les lettres et dans les arts (1)? Mais quelles ruines et quelles dépravations morales nous font entrevoir, dans les générations atteintes par cet immense malheur, ces déformations de l'art et ces décombres matériels !

En retour des désastres de tous genres que l'invasion apporta aux populations du monde ancien, celui-ci communiqua au contraire à la barbarie germaine le bienfait du christianisme; la plupart des historiens allemands le reconnaissent. Encore, avant de sacrifier, avec quelque regret, le culte originel d'Odin et des forêts germaines, se glorifient-ils, la plupart du temps, en disant que le christianisme avait été comme mis en réserve pour empêcher la race tudesque de se corrompre au milieu des races gallo-latines dégénérées, et lui assurer le grand avenir auquel elle était destinée ; et, malgré la lenteur et les difficultés de cette conversion, qui dura plus de quatre siècles, d'Ulphilas à Charlemagne, il en est même qui ne se font pas faute de répéter cette affirmation, qui a parfois trouvé créance chez nous, que le christianisme avait, avec l'esprit allemand, une affinité toute particulière et comme une intime parenté !

(1) Vitet, *Journal des Savants,* février 1866, p. 83.

L'Eglise ne convertit généralement les barbares qu'à leur arrivée dans l'empire. Il est vrai, elle allait déjà au-devant d'eux quand ils vinrent. L'école chrétienne de Trèves, illustrée par l'exil de saint Athanase, remplissait de ses missionnaires les bords du Rhin. Victorin, évêque de Pettau, sur la rive droite du Danube, aux frontières du Norique et de la Pannonie, mourait pour la foi au temps de Dioclétien. Comme il y avait dans les armées romaines un grand nombre de barbares qui devenaient chrétiens, ils rapportaient chez eux la connaissance du christianisme. A la fin du quatrième siècle, le christianisme avait essayé de passer le Danube et le Rhin. Mais il n'avait pas fait encore beaucoup de progrès. Les barbares ne se convertissent réellement qu'en arrivant sur le sol romain et dans l'atmosphère du christianisme. Chez eux, le sol en friche, l'épais fourré de la forêt, l'anarchie habituelle, l'état de guerre permanent, entretiennent trop leur attachement aux anciennes divinités nationales. Le célèbre Ulphilas, le fils de la Louve, ainsi qu'il s'appelait, avait évangélisé d'abord, sans beaucoup de succès, les Goths, avant leur arrivée dans l'empire, puisqu'il eut, ainsi que d'autres, à souffrir la persécution des souverains et du peuple goths.

Les infortunes de la nation gothique vinrent au secours de sa propagande. Lorsque les Visigoths s'enfuient devant les Huns, l'an 376, et demandent des terres sur la rive droite du Danube, dans la province de la Mœsie, Ulphilas joue, entre les fugitifs et l'empereur, le rôle de négociateur, et le met à profit pour sa foi. Seulement, l'empereur Valens, arien, met, à l'admission des Visigoths chez lui, la condition qu'ils se fassent chrétiens à la façon d'Arius, et l'apôtre et le peuple des goths y consentent sans trop de peine ; c'est ainsi que les Visigoths entrent chré-

tiens ariens dans l'empire. Ulphilas fait plus ensuite pour la conversion des Goths, qui était d'abord toute extérieure, en traduisant la Bible en langue gothique, et, pour leur instruction même, en composant à leur usage, avec des lettres grecques, latines et quelques runes germaines, un alphabet. C'est là l'œuvre remaniée, même continuée après Ulphilas et fixée dans un manuscrit du sixième siècle, qui a été retrouvé, bien longtemps après, dans un monastère de Suède, et qui forme le plus ancien monument de la langue germanique. Le bon Ulphilas se garda seulement de traduire le livre des Rois, de crainte de réveiller, par ses récits guerriers, l'ardeur belliqueuse de ses néophytes (1).

Parmi les écrivains allemands, s'il en est qui se sont ingéniés à trouver, dans la mythologie odinique, des analogies avec la trinité, qui devaient les prédisposer à recevoir et à adopter le christianisme, d'autres n'ont pas manqué de prétendre que la croyance au dieu guerrier, Odin, les menait plus aisément à celle du Christ humain d'Arius, et même que la traduction et l'œuvre d'Ulphilas annonçaient déjà, dix siècles auparavant, la traduction et l'œuvre de Luther. Malgré toutes les conjectures plus ou moins ingénieuses qu'on peut faire, il n'y avait aucune analogie entre l'odinisme et le christianisme, et Odin ne prédisposait pas les siens plutôt à l'hérésie qu'à l'orthodoxie chrétienne. On sait avec quel fanatisme les Saxons résistèrent, plus tard, à l'épée chrétienne de Charlemagne. Les Francs, qui furent les premiers orthodoxes, étaient des sectateurs d'Odin, au

(1) Voir, par exemple, M. David Muller, *Hist. du peuple allem.*, p. 41; Berlin; 1871 : *Diese macht war das Christenthum, welches allemæhlich die innigste Verbindung mit dem deutschen Geiste einging.*

même titre que les Goths qui furent les premiers barbares hérétiques, et la bible d'Ulphilas ne dut pas être beaucoup lue, même chez le peuple dont le chef, Théodoric le Grand, savait à peine lire. Hélas ! l'histoire prouve trop que tous les barbares se faisaient chrétiens de nom et des lèvres, bien avant de l'être du cœur, au hasard des événements, sans savoir eux-mêmes ce qu'ils faisaient ; et lorsqu'ils entendaient à peine la morale du christianisme, il est difficile de supposer qu'ils comprissent quelque chose aux subtilités de la théologie (1).

C'étaient surtout les bons et grands exemples donnés encore par la race latine qui convertissaient les barbares. Plusieurs de ces conversions en font foi. Les Marcomans, les Ruges et autres se disputaient la possession du cours moyen du Danube. A la fin du quatrième siècle, une de leurs reines, Fritigilde, entendant raconter, par un chrétien d'Italie, les actions d'Ambroise, évêque de Milan, envoie au saint des messagers et des présents, afin qu'il lui fasse savoir comment elle doit croire et prier. Elle convertit son mari et une partie de son peuple. Plus tard, l'anachorète Séverin, qui vivait au milieu de cette cohue de barbares, et protégeait contre eux les débris de la population romaine de ces contrées, parvenait à les dompter. Un jour le roi des destructeurs de Passau, Gibold, souhaite de le voir. L'homme de Dieu va trouver le roi et lui tient un langage si ferme que le barbare, troublé, promet de rendre ses captifs et d'épargner le pays ; on l'entend ensuite déclarer à ses compagnons que jamais, en aucun péril de guerre, il n'avait

(1) Voir M. Sugenheim : *Histoire du peuple allemand et de sa culture,* I, p. 178 et *sqq*.

tremblé si fort. Rien n'est plus beau que le récit des derniers moments de Séverin, lorsque, averti de sa fin prochaine, il mande auprès de lui le roi Flethée et la reine Gisa, fougueuse arienne, dont il avait plus d'une fois combattu les violences. Après avoir exhorté le roi à se souvenir de Dieu et à traiter doucement ses sujets, il met sa main sur le cœur du barbare et, se tournant vers la reine : « Gisa, » lui dit-il, « aimes-tu cette âme plus que l'or et l'argent ? » Et, comme Gisa protestait qu'elle préférait son époux à tous les trésors : « Eh bien donc, » reprend-il, « cesse d'opprimer les justes, de peur que leur oppression ne soit votre ruine. Je vous supplie tous deux, en ce moment où je retourne à mon maître, de vous abstenir du mal et d'honorer votre vie par des actions bienfaisantes. » Voilà les actes, les exemples qui persuadaient plus souvent que les subtilités de la doctrine peu accessibles aux barbares.

Nous savons, par Ammien Marcellin, que les Burgondes obéissaient à deux chefs, l'un religieux, appelé *siniste,* et l'autre militaire, appelé *hendinos*. Le premier était le plus puissant des deux ; car il pouvait faire mettre l'autre à mort, quand la nation avait éprouvé une défaite ou quand la récolte était mauvaise. Lorsque les Burgondes furent défaits cependant par les hordes hunniques, ils s'en prirent, cette fois, à leur chef religieux, le massacrèrent et demandèrent en Gaule, à l'évêque de Trèves, un missionnaire pour les instruire dans le christianisme d'Arius. C'est ainsi qu'on ne les trouve plus païens dans l'empire. On les voit passer de l'orthodoxie, un peu plus tard, en 440, à l'arianisme, on ne sait, alors, sous l'influence de quel homme ou de quel événement ; mais on n'ignore pas que la victoire de Clovis et de ses fils, plus tard, suffit pour les ramener à l'orthodoxie.

Pendant l'invasion, dans la contrée demi-romaine et demi-barbare du Rhin et du Danube, le christianisme, qui y avait fait d'assez grands progrès, recule en même temps que lacivilisation romaine. Cologne, Strasbourg, Coire, sur le Rhin, Lorch, Pettau, sur le Danube, Salzbourg, avaient eu déjà leurs confesseurs et leurs évêques. La hiérarchie avait commencé à s'organiser dans ces contrées. Mais les Goths et les Burgondes arrivant ariens dans l'empire, et, à plus forte raison, les Francs, les Alamans et les autres se répandant en païens sur les rives rhéno-danubiennes, les barbares ne respectent guère les églises plus que les palais. Bien des basiliques sont détruites, des successions d'évêques interrompues. Tout est bientôt à refaire. Dans le Norique même, six ans après la mort du courageux saint Séverin, en 488, ses disciples persécutés chargent son corps sur leurs épaules et vont chercher la paix par delà des Alpes, tant les Germains étaient peu préparés par Odin à recevoir ou à garder le christianisme.

Mais les barbares émigrés ou établis dans l'empire sont bien plus réellement et plus vite initiés à une demi-culture romaine et à une certaine pratique de la foi chrétienne. La possession surtout de pays plus riches, plus fertiles, plus méridionaux et plus enviables les rendait promptement ennemis de ceux qui étaient restés en proie à la pure barbarie, à l'antique misère sur le vieux sol germain, et qui jalousaient le sort de leurs devanciers plus heureux. Entre ces barbares romanisés, ces néophytes chrétiens dans les villas et les campagnes cultivées de la Gaule ou de l'Italie, et les vieilles tribus restées fidèles à leurs coutumes et à leur religion aux pieds des chênes séculaires, aux bords des sources qu'ils adoraient encore et sur un sol ingrat, commença donc une autre lutte. La Ger-

manie au service de Rome et la Germanie indépendante avaient été déjà aux prises avant l'invasion, bien qu'elles allassent sans le savoir au même but : la destruction de l'empire. Maintenant l'intérêt, les idées politiques, les croyances religieuses les séparent bien plus profondément. La Germanie émigrée, victorieuse, héritière de l'empire, et la Germanie sédentaire, restée chez elle, sevrée des jouissances de la conquête, se tournent l'une contre l'autre. Il faut que l'une des deux succombe.

Ce sont deux mondes tout différents encore que le Rhin ou les Alpes séparent. Au delà, la Germanie, telle à peu près que nous l'ont fait connaître Tacite et Ammien Marcellin, pauvre et avide, libre, mais anarchique. Même mobilité, même avidité des peuplades, même indépendance des individus. Les rois y sont faibles, les *malls* tout-puissants ; on combat avec les mêmes armes, on juge avec les mêmes formules. La Germanie émigrée, au contraire, se fixe et s'organise dans sa conquête. Le chef salien, descendant de Merowig, et l'Amale Théodoric, en Gaule ou en Italie, agrandissent leur autorité sur leurs compagnons francs ou goths et sur toute la contrée conquise, en prenant quelque chose du pouvoir impérial qu'ils ont renversé. Ils réunissent encore les Champs de Mars, mais ils les dominent ; ils ne sont plus chefs, ils deviennent rois. Les barbares conquérants, par un contact continuel avec la population romaine, ajoutent à leur force les ressources de la civilisation dont ils héritent en la frappant. Ils empruntent à la société, aux armes, au gouvernement romain ce qui convient à leurs intérêts, à leur courage, à leurs mœurs. Ils se transforment, ils deviennent un peuple nouveau, plus avisé, plus riche, sans perdre beaucoup d'une énergie barbare qui est seulement mieux guidée.

La conversion plus prompte et plus complète aussi des émigrés au christianisme creuse un abîme plus profond entre eux et leurs congénères. Maintenant Odin et le Christ sont aux prises. Les Romains n'eussent pas fait la guerre pour imposer leur nouvelle religion, la propagande leur suffisait. Mais les barbares, en adoptant le christianisme, le détériorent, le matérialisent et l'abaissent comme on ne le verra que trop. En vertu de leur vieille éducation odinique, ils commencent même à le prendre comme une religion de guerre; ils veulent convertir en même temps que soumettre; avec leur manière toute barbare d'entendre les choses, ils font de la croix une épée. Aussi la civilisation romaine et le christianisme, battus et refoulés par l'invasion, en enrôlant à leur service les barbares établis, reprennent l'offensive contre la Germanie pure et païenne pour regagner à leur tour et reporter plus loin les frontières perdues. C'est sous une autre forme encore le combat de la barbarie et de la civilisation.

La lutte durera quatre siècles encore. A la fin, les fils des conquérants de l'empire, renouvelés, instruits, souvent inspirés par les vaincus, les vengeront par la soumission, la conquête et la conversion de la Germanie barbare; victoire plus heureuse que l'autre, même pour le parti vaincu, puisque l'Allemagne lui dût, au moyen âge, d'entrer d'aussi bonne heure dans la société civilisée de l'Occident, étendue alors du Rhin et des Alpes à la Baltique et à l'Elbe.

Il s'est cependant trouvé des fanatiques de la nationalité teutonique pour regretter, dans leur patrie, la victoire de la tradition romaine qui s'introduisit chez eux aussi, et de la croix chrétienne qui abolit les sacrifices humains. Quelque estime que l'on veuille faire du génie original d'une race

qui n'avait rien apporté encore au monde que les désastres et la ruine, on ne saurait avec eux déplorer cette défaite qui arrêta enfin les migrations de la race germaine, la fixa chez elle et accrut les forces de la vie sociale et sédentaire en Europe. On peut admettre qu'il n'eut pas été bien fâcheux que la Germanie, comme la Gaule, eût subi la victoire de l'empire et du paganisme romains; et il serait certes difficile de trouver ce que cette nouvelle conquête de la Germanie barbare et païenne par les Germains latins et chrétiens enleva de bon au vieux et original teutonisme. Prétendre que le génie antique et romain n'avait rien à donner de bon à l'éducation et à la constitution de la société politique et civile nouvelle, même en Germanie, et que le christianisme n'avait rien à édifier dans l'âme des sectateurs d'Odin, c'est vraiment vouloir, encore aujourd'hui, poursuivre, dans le domaine des lettres, l'invasion barbare faite, au cinquième siècle, contre tout ce qu'Athènes, Rome et Jérusalem avaient fait faire de progrès à l'humanité.

La victoire remportée par des Germains sur la Germanie respectera d'ailleurs chez elle, comme nous le verrons, bien des choses, bien des traditions, des coutumes originales qui n'étaient pas toutes également mauvaises, et la loi romaine et la foi chrétienne modifieront sans l'altérer, sans même l'entamer toujours, dans ce qu'il avait cependant de moins bon, le caractère national germanique. S'il y eut perte morale, ce ne fut pas pour la Germanie. Au contact, le christianisme se fait parfois païen pour conquérir le barbare; si le Germain se corrompt, le Romain s'endurcit. En somme, les excès de l'état sauvage et ceux de la culture se combinent, sur le territoire barbare comme sur le territoire de l'empire. La sauvagerie tudesque s'émonde, se pu-

rifie, sans trop perdre de sa saveur primitive. Le christianisme et le droit romain trouvent peut-être pour leurs enseignements des natures plus neuves, une énergie de foi et d'action plus grande chez les Germains; mais la grossièreté de leur intelligence encore inculte enlève aussi à la loi de sa rectitude et arrache à la foi des concessions fâcheuses, ou la gâte de superstitions enfantines.

Une preuve indubitable que le contact de la barbarie germaine avec l'intelligence romaine et la foi chrétienne ramène la civilisation partout en arrière, en commençant pour elle une étape nouvelle, c'est qu'il restera toujours, au moyen âge, une différence marquée entre les nations qui se développent sur le sol de l'empire et celles même converties qui se formeront dans le pays de l'invasion. Le caractère romain, la rectitude de l'esprit, la supériorité de culture domineront davantage dans les institutions, comme dans la population des provinces de l'empire; le caractère germain, l'imagination désordonnée, le caprice, l'âpreté primitive se conserveront davantage sur le sol héréditaire de la Germanie; et cette différence correspondra pendant longtemps, à l'avantage des premières, à une inégalité de culture et de civilisation qui n'est pas encore aujourd'hui complétement effacée. La Germanie brute, originelle, en cédant toujours à la pente qui l'entraîne vers le sud-ouest, à l'incorrigible avidité et à la séculaire turbulence de ses populations, devait provoquer elle-même contre elle ce retour de la Germanie conquérante, policée, qui, même en la civilisant, la laissa en arrière.

II

Mais d'où viendrait cette réaction contre la vieille Germanie, du Rhin ou des Alpes, des conquérants germains de l'Italie ou de ceux de la Gaule?

On a remarqué, non sans raison, que dans les derniers siècles de l'empire, la Gaule était celle de toutes les provinces romaines qui avait gardé peut-être le plus d'indépendance et joué souvent le rôle le plus important. Après avoir très-vaillamment défendu son indépendance, elle semblait avoir du moins pris le goût d'avoir chez elle le souverain qui l'avait vaincue et qui commandait au monde. Nulle population n'avait subi, à un plus haut degré, la transformation de la conquête; mais, en prenant les mœurs, elle avait voulu prendre aussi les droits des conquérants. Elle imitait Rome, mais avec la prétention persistante et souvent exprimée de la remplacer. « Vers le milieu du troisième siècle après J.-C., au moment où l'anarchie et l'invasion parurent, une première fois, rendre à chaque province le soin de sa défense, la Gaule avait profité de l'interrègne pour porter à sa tête des soldats nés sur son territoire et créer une sorte d'empire gaulois qui put se maintenir treize années. Elle n'avait été ni moins prompte ni moins habile à tourner à son avantage la division de la dignité impériale devenue si habituelle depuis Dioclétien. Constance Chlore, Constantin, dans sa jeunesse, n'avaient pu gagner le cœur de leur province qu'en prenant l'attitude de souverains gaulois par excellence. Après eux, Ju-

lien, subissant la même influence ou suivant la même politique, arriva ainsi au même succès. Sous ce régime, la Gaule fit admirer souvent, sur le sol le plus favorable et chez la nation alors la plus intelligente de l'empire, les richesses renaissantes de la paix et toute l'activité de la foi (1). »

Au moment de la chute de l'empire, quand l'invasion barbare traverse en tous sens ses provinces, c'est la Gaule encore qui montre les efforts les plus désespérés de la vitalité qui abandonne ce grand corps. Sur le Rhin, on remporte les plus grandes victoires contre la barbarie. En Gaule, s'accomplissent les révolutions qui disposent de l'empire. Trèves, sur la Moselle, était presque une autre Rome. Saint Jérome déplore sa première prise avec plus de douleur que celle de Rome. Elle fut un instant contre Constantinople, en prêtant refuge à Athanase contre Arius, la capitale de l'orthodoxie. De là partent des tentatives d'usurpation auxquelles des barbares, comme Arbogast, prêtent leur énergie et leur nom. La misère proteste encore d'une façon redoutable dans la révolte de ces Bagaudes, pauvres paysans ruinés par l'oppression fiscale et les déprédations barbares, qui inscrivent sur leurs enseignes le mot mélancolique d'*espérance*. Et les gouverneurs romains de la Gaule centrale, Ægidius et Syagrius, se défendent sur le sol gaulois, entre Paris et Soissons, au milieu des barbares, après la chute même de l'empire romain. On comprend d'avance, par là, comment la Gaule, accoutumée à mettre à sa tête des soldats pour défendre son sol et se constituer une sorte d'indépendance même dans l'empire, adoptera et

(1) M. de Broglie, *l'Eglise chrétienne et l'empire romain*.

mettra au-dessus d'elle un premier conquérant barbare pour se défendre avec lui contre les autres.

L'Italie, qui était devenue par les armes la maîtresse du monde, était, au contraire, de tous les pays celui qui avait le plus perdu, sinon le goût, au moins les habitudes et les forces de l'indépendance et de la domination. Les provinces étaient venues, comme à tour de rôle, après les premiers Césars, imposer à Rome et à l'Italie les maîtres du monde. C'était donc chez elle que l'on trouvait, à la fin de l'empire, le moins de soldats et le moins de volonté de se défendre. Là, il y avait moins encore misère que dépopulation. Le sort de l'Italie, dans les dernières années de l'empire, n'est pas du tout entre ses mains, mais dans celles des mercenaires barbares, des soldats fédérés, sous les maîtres de la milice, qui font et défont les derniers fantômes d'empereur. Depuis longtemps la capitale n'est plus à Rome, mais à Milan ou à Ravenne; les chrétiens saluent presque avec joie sa chute, au moins politique, sous les coups des barbares, et l'empire disparaît en Italie avant de tomber en Gaule.

« Rome, cependant, » nous dira Jornandès, « après la chute de l'empire, règne encore sur les imaginations. » Rome a conservé, en effet, un prestige qui ne fera même que s'accroître; mais ce prestige n'est plus le même. Ce n'est plus la grandeur militaire, mais la grandeur religieuse, la domination politique, mais la domination morale qu'elle vise. Les papes, qui ont remplacé ses empereurs, placent déjà son universalité dans une autre sphère. Quand Rome tombe aux mains d'Alaric, saint Jérome s'écrie : « Le monde romain croule, mais notre tête ne fléchit pas : *Ruit orbis romanus, at nostra cervix erecta non flectitur.* » Le christianisme dresse sa tête indomptée sur les

ruines de l'empire, dans Rome elle-même. La vieille capitale ne fera plus de conquêtes de ses propres mains, elle les inspirera seulement de son esprit nouveau. Ce ne sont plus les pays, mais les races qu'elle veut subjuguer. La conquête matérielle partira de la Gaule; la conquête morale viendra de l'Italie.

Il y avait, on l'a vu, entre les Gaulois du Nord surtout et les Francs du Rhin, des affinités nombreuses qu'expliquent un mélange précoce des deux races sur ce territoire, et leurs continuels rapports de voisinage. César les avait déjà remarqués : « Les Belges, les Nerviens, » dit-il, « sont les plus braves des Gaulois; plus éloignés de Rome, ne souffrant l'importation ni du vin ni de tout ce qui amollit les âmes, ce sont des hommes farouches et de grande vaillance. » Dans les peintures que les anciens nous font des barbares, les Francs sont, parmi les Germains, ceux qui ressemblent le plus aux Gaulois; ils apportent un entrain, une gaieté, « même dans le mal, » nous dit Ammien Marcellin, que n'ont pas les autres Teutons (1). Dans le dernier siècle de l'empire, les Francs Saliens ou Ripuaires, souvent ennemis, plus souvent encore auxiliaires, toujours remuants et batailleurs, défendent encore plus l'empire qu'ils ne l'attaquent. Ils ne sont pas des étrangers pour la Gaule. L'empire les a soufferts dans la Batavie, avec leurs rois *(cum regibus)*, entre les bras du Rhin; il les a établis ensuite dans la Toxandrie jusqu'à la Meuse, et de Cologne à Mayence, il les a constitués comme gardiens de la rive gauche du Rhin. S'il faut en croire le Grec Agathias, les Francs étaient les plus civilisés des barbares. « Ce

(1) Voir plus haut, c. v, p. 204, 205, 206.

ne sont point des nomades, » dit-il, « ils font usage de la culture et des mœurs romaines; pour des barbares, ils ont de l'éducation et de la politesse, et diffèrent surtout des autres germains par le vêtement et la voix. Ce que j'aime en eux, surtout, ce sont les sentiments de justice et de concorde qu'ils ont les uns pour les autres (1). »

Quand l'empire se retire, ces demi-barbares s'étendent donc naturellement dans la Gaule, les Saliens jusqu'à la Seine, les Ripuaires jusqu'à Trèves, sur la Moselle, confinant les uns aux autres vers le confluent de la Sambre et de la Meuse. Mais c'est plutôt une extension qu'une conquête. Ils n'émigrent pas tout à coup, demandant le tiers ou les deux tiers des terres, des bestiaux, des esclaves. Ils prennent les terres abandonnées comme ils ont accepté d'abord celles qu'on leur avait données. Entre eux et les Romains, il y a souvent accord, comme sous Ægidius. Barbares et païens, mais voisins d'ancienne date et souvent amis des Gaulois, les Francs, en s'avançant dans l'intérieur, ménagent les villes et sont en bon accord avec les évêques qui les protégent et les défendent. Rien ne donne mieux l'idée de la manière dont s'établissent les Francs en Gaule que la victoire du célèbre fils de Childéric, notre Clovis, sur le patrice Syagrius, commandant des dernières troupes romaines en Gaule.

Une lettre de saint Rémi semble établir que ce futur conquérant avait eu un grade, peut-être celui de maître de la milice, dans les armées romaines, comme quelques-uns de ses ancêtres avant lui (2). C'est un rival, le dernier

(1) Amm. Marc., XVII, 8, 3. — Gregor. Tur., II, 9. — Agathias, I, 2 : Εἰσὶ γὰρ οἱ Φράγγοι οὐ νομάδες, etc., etc. — (2) Dom Bouquet, IV, p. 51. — M. Petigny, *Etudes mérovingiennes.*

représentant de l'autorité romaine qu'il bat, en 486, à Soissons, et met à mort. Du champ de bataille, il veut envoyer à saint Rémi, pour se faire bien venir, ce vase sacré qu'il ne pardonnera pas à un soldat d'avoir brisé. Il s'approprie, comme fruit de la victoire, le domaine impérial et distribue à ses compagnons les biens et terres de ceux qui sont morts en le combattant. Il prend sa demeure à Soissons, plus tard à Paris, après avoir épousé la chrétienne Chlotilde et gagné par là insensiblement jusqu'à la Loire (1); il ne réclame pas non plus des anciens habitants le tiers de leurs terres ou de leurs richesses, comme firent d'autres peuples. Il ne partage pas en vainqueur le pays (2). Il prend seulement la domination de la Gaule qui était vacante, et cela surtout, comme l'atteste parfaitement Grégoire de Tours, grâce aux souhaits et aux désirs de tous : *Amore desiderabili omnium* (3). Comment s'expliquent ces souhaits et ce penchant de tous les Gaulois pour les Francs, si ce n'est par l'ancienne communauté d'intérêts, de défense, et comme par l'intime et tacite alliance qui existaient entre eux ?

Tel n'est pas le sort de l'Italie. Le roi des Ostrogoths, Théodoric, qui vient au nom d'un empereur d'Orient, avec tout un monde d'émigrants *(toto migrante in Italiam mundo)*, reconquérir ce pays sur les barbares qui ont ren-

(1) *Gesta Francorum*, c. IV : *Eo tempore dilatavit Chlodovechus amplificum regnum suum usque Sequanam. Sequente tempore usque Ligurem*..... — (2) C'est ce qu'établissent Mably, Savigny, Pardessus et, tout récemment encore, Guérard, *Irm.*, I, p. 503. — Petigny, p. 577. — (3) Greg., II, 23 : *Omnes eos (Francos) amore desiderabili cuperent regnare.* — Comp. Proc., *de Bello Gothico*, I, 12.

versé l'empire, lui inflige le sacrifice coûteux et blessant des deux tiers des terres romaines. Après avoir fait peut-être des vœux pour lui et les Ostrogoths, les Italiens n'agréent pas longtemps son gouvernement, malgré les efforts même qu'il fit pour mériter leur attachement. Chose digne de remarque! Clovis, en renversant le dernier gouverneur romain, détruit l'administration de l'empire; il établit les siens au milieu des Gaulois, sans chercher à les unir; il laisse à chacun ses lois, ses domaines, il ne se préoccupe guère de gouverner; et les Francs et les Gaulois deviennent bientôt un seul peuple. Théodoric affiche la prétention de faire, dans les cadres de l'empire maintenu, des Goths et des Romains, par la législation et le régime commun, un même peuple; et les Romains et les Ostrogoths restent, sur le même sol, comme deux peuples juxtaposés, inconciliables, bientôt ennemis; il n'y a point fusion entre les deux peuples.

C'est l'union avec les anciens habitants qui rendit les Francs si puissants au dedans et au dehors. Il y avait alors au centre de la Gaule, entre la Loire et la Seine, une population robuste et guerrière, connue sous le nom d'armoricaine; c'était la vieille souche de la race gauloise travaillée et mise en œuvre par l'art militaire des Romains. « Là avaient commandé Ægidius et Syagrius; là, au milieu de l'invasion, » dit l'historien grec Procope (1), « était un peuple de braves, ἄνδρες ἀγαθοὶ. Les Francs auraient voulu les soumettre. Mais, trouvant que cela n'était pas pos-

(1) Procope, *de Bello Gothico*, I, 12 : Οὕτω τε εἰς ἕνα λαὸν ξυνελθόντες δυνάμεως ἐπὶ μῆκα ἐχώρησαν. — Voir nos *Entretiens sur l'Histoire du moyen âge*, 1er vol.

sible, ils préférèrent *s'en faire des compagnons et comme des parents;* les Gaulois y consentirent, et c'est ainsi que, réunis en un seul peuple, εἰς ἕνα λαὸν, ils arrivèrent à une grande puissance.» La liberté fait là ce que le pouvoir n'obtient pas en Italie; le même intérêt unit les Francs et les Gaulois, et la même loi laisse ennemis les Goths et les Italiens désunis par l'intérêt et la spoliation.

Aussi le roi Clovis est l'ennemi des Germains et le défenseur de la Gaule. En 491, se rappelant les maux que les Thuringiens avaient faits autrefois aux Francs, il va les relancer dans leurs forêts et leur enlève une partie de leur territoire. Cinq années plus tard, en 496, les Alamans qui, à la faveur de l'invasion, s'étaient aussi étendus sur la rive gauche du Rhin, jusqu'au pied des Vosges, entrent en querelle avec leurs voisins du nord, les Francs Ripuaires de Cologne, et leur roi Sigebert. Celui-ci est blessé dans un combat, mais Clovis va à son secours; il bat et repousse les Alamans, ne voulant pas qu'une autre domination menace la Gaule. C'est là l'ensemble d'événements qu'on résume ordinairement, et un peu sous forme légendaire, dans la bataille de Tolbiac. Vainqueur, Clovis rassemble tous les hommes de race franque pour poursuivre les Alamans chez eux. Mais ceux-ci implorent sa grâce : « Nous te prions, » disent-ils, « de ne pas exterminer tout ce peuple; dorénavant nous sommes à toi (1); » et Clovis commande à une partie des Alamans. On ne peut savoir au juste jusqu'où cette domination s'étendit et si elle alla, dès lors, au delà du Rhin. Quand on se rappelle que les barbares, après une

(1) Greg. Tur., II, 30 : *Ne amplius, quæsumus, pereat populus; jam tui sumus.*

victoire, avaient l'habitude de demander à un peuple vaincu le tiers de son territoire, on peut conjecturer, sans invraisemblance, que Clovis, pour donner aux Francs et à sa domination la frontière naturelle de la Gaule, soumit cette Allemanie jusqu'au Rhin, c'est-à-dire qu'il prit l'Alsace.

En battant les Alamans, le roi franc s'était fait le défenseur du sol gaulois. Souverain d'une population chrétienne, dans un pays chrétien, il ne pouvait rester païen. En se faisant baptiser à Reims, par la main de saint Rémi, et dans une assemblée d'évêques, il contracte un lien de plus avec les Gaulois et même avec tous les anciens sujets de l'empire. Grâce à cette alliance et au concours de l'Eglise et des populations de Gaule, il n'est plus un étranger, mais un allié, un soldat à leur service, *miles noster,* dit l'évêque de Vienne, Avitus. Et c'est là ce qui donne à Clovis la puissance d'expulser les Visigoths à Voulon ou Vouillé, en 507, et, plus tard, de soumettre les Burgondes. « Beaucoup de Gaulois, » dit encore Grégoire de Tours, et cette fois il parle de ceux du Midi, « désiraient ardemment les Francs pour maîtres (1). » Clovis devient ainsi comme une puissance gauloise, même plus, une puissance catholique. Les signes extérieurs en sont évidents. C'est à Paris qu'il place la capitale de son royaume, *cathedram regni.* Le pape Hormisdas lui envoie une couronne d'or. L'empereur d'Orient, comme un honneur, lui fait don de la pourpre consulaire. Couvert de la chlamyde, Clovis ceint le diadème à Saint-Martin-de-Tours. Maître de la Gaule, il devient, par cela même, le chef de toute la race franque. Les autres

(1) Greg. Tur., X, 31, 7, 8. *Vita patrum,* c. IV : *Summo desiderio cupiebant.*

petits rois de Cambrai, de Thérouanne, de Cologne, lui avaient d'abord prêté leur concours, maintenant ils lui font place. On lui pardonne même, pour ce résultat, la trahison et les meurtres qui les font disparaître. Les Francs eux-mêmes l'applaudissent en donnant de la framée sur leurs boucliers. Seul orthodoxe parmi ces rois barbares, goths, burgondes et autres, tous ariens, il puise une nouvelle force, même contre les autres barbares, dans son union avec les Gaulois et avec l'Eglise latine orthodoxe.

Le roi des Ostrogoths, Théodoric, ne semble d'abord pas moins puissant. Couvert aussi de la chlamyde, ayant aux pieds la chaussure peinte, entouré de Romains et de barbares, quand il fait une visite à Rome, il assiste aux jeux du cirque et fait distribuer le blé au peuple romain ; à le voir on dirait un empereur. Il gouverne et légifère. Pendant quinze années du gouvernement éclairé que guident ses conseillers romains, l'Italie retrouve une certaine prospérité.

Au dehors même, la puissance du roi des Ostrogoths paraît plus grande que celle du roi franc. Il étend par-dessus les Alpes, sur les barbares, une autorité qui porte sa frontière presque jusqu'au Danube. Les débris du peuple des Hérules avaient voulu lui barrer le chemin de l'Italie et ensuite l'attaquer. Il les soumet et adopte pour fils leur roi, Rodûlph ; grâce à leur obéissance, il tient dans le Norique les passages des Alpes. A la suite du départ des Ostrogoths de la Pannonie, les Gépides s'étaient empressés cette fois de passer le Danube et avaient pris leur place. Théodoric aide leur roi, Trasarick, à la défendre contre les Longobards toujours errants. Des Alpes Juliennes à *Sirmium*, il étend ainsi son influence. Il prend même sous son patronage probablement la partie plus occidentale du midi de la Germa-

nie menacée par les Francs. Les Alamans de la Forêt-Noire et du Vorarlberg, du Rhin au Lech, lui doivent sans doute de ne pas subir le sort de ceux qui, du Rhin aux Vosges, obéissaient aux Francs. Enfin, dans cette partie supérieure du Danube, des peuples divers, Quades, Marcomans et autres, qui s'étaient si longtemps disputé les vallées de l'Inn, sur la droite du fleuve, ou celles de la Regen, sur la gauche, commencent alors à se fondre peut-être en un seul peuple sous son patronage, avec des chefs ou ducs bientôt célèbres, les Agilolfings, sous le nom de *Boïowares* (Bavarois).

Il y avait là plutôt extension d'influence que conquête. C'était la façon de procéder du roi des Ostrogoths. Epoux d'Audeflede, sœur de Clovis, il cherche contre lui une alliance dans le nord de la Germanie, et accorde sa fille Amalaberge à un fils du roi de Thuringe, Bazin, comme il a donné sa fille au roi des Visigoths en Gaule, Alaric II, et sa sœur à un roi des Vandales d'Afrique, Thrasamond. Grâce à cette puissance, il arrête les Francs dans la poursuite des Visigoths en Gaule, et, un moment même, tuteur du jeune roi de ces vaincus, il semble régner sur les deux peuples frères en Espagne et en Italie. Mais l'arianisme fait sa faiblesse, comme celle de son peuple, au milieu de pays et de populations tout à fait orthodoxes. Vainement évite-t-il longtemps de froisser les sentiments religieux de ses sujets romains. A la fin de sa vie, il se heurte violemment contre cette difficulté, condamne à une mort cruelle deux Romains orthodoxes distingués, Boëce et Symmaque, au grand scandale du pays conquis; et, détesté de tous, il meurt en doutant de la durée de son œuvre. Non sans raison! Le royaume des Ostrogoths allait bientôt tomber, l'Italie devait subir d'autres vicissitudes; les héritiers de

Clovis, au contraire, gardèrent la Gaule et eurent pour ambition et pour but la conquête de la Germanie.

III

Après la mort de Théodoric (526), grand dans la mémoire des barbares, honni dans celle des Italiens, la scission politique et le schisme religieux éclatent en Italie, à la faveur de dissensions de palais, sous sa fille, la savante Amalasonthe. Le maître de l'empire d'Orient, Justinien, qui avait sur sa frontière d'autres barbares, trouve là une heureuse occasion de reprendre la péninsule : Bélisaire, son général, déjà vainqueur des Vandales, ariens aussi, en Afrique, débarque à Naples; et le royaume brillant des Ostrogoths, qui chancelle en deçà des Alpes, perd bientôt toute influence au delà. C'est le signal de nouveaux bouleversements sur la frontière orientale de l'Italie et bientôt dans l'Italie elle-même.

Les Longobards, sous leur roi Tato, ne se voyant point contenus, au Danube, par la main qui s'était étendue sur eux, se prennent de querelles avec la nation des Hérules qui occupait toujours le revers oriental des Noriques. Une grossièreté suffit pour mettre aux prises les deux peuples et amener la ruine de l'un d'eux, tant la barbarie était grande encore en Germanie! Le frère de Rodulph, le roi des Hérules, dans une visite chez les Longobards, raillé pour sa petite taille par Rometrude, fille de Tato, insulte grièvement celle-ci; Rometrude s'en venge en le faisant assassiner au moment où elle lui tendait la coupe de l'hospitalité.

Voilà au vrai les scènes barbares que reflète bien le poëme des *Nibelungen*. Il n'en faut pas davantage pour mettre les deux peuples aux prises ; et, sur les cadavres des Hérules battus, poursuivis, massacrés au milieu de verdoyantes prairies qu'ils prennent en fuyant pour un lac, les Longobards, toujours nomades, font un nouveau pas vers le sud-ouest et s'emparent de la Pannonie, plus voisine encore de l'Italie. Les vieilles nations germaines semblent encore reprendre leur marche vers le sud-ouest. La puissance des Ostrogoths ne peut plus les arrêter sur les Alpes.

Après la mort de Clovis (511), le royaume des Francs est divisé entre ses fils; les Francs, cependant, plus heureux que les Ostrogoths d'Italie, conservent et même augmentent leur prépondérance. Tandis que trois de ces fils continuent, par la soumission des Burgondes et l'entière expulsion des Visigoths, la conquête de la Gaule, le quatrième, roi des Francs Ripuaires, le seul qui appartienne à cette histoire, Thierry Ier ou Theuderic, poursuit l'œuvre de son père sur la rive droite du Rhin et commence à reporter, au delà du fleuve, la guerre et la conquête des Francs unis à la Gaule.

Un chef saxon, du nom de Chlochilaïc, prend l'offensive; Thierry, chef des Ripuaires, le repousse, le bat, lui impose un tribut, et ainsi recommence la guerre contre les païens. L'anarchie qui régnait au sein de la plus pure Germanie, dans la Thuringe, lui fournit une occasion plus favorable. Trois frères, Baderic, Erminfrid et Berther, avaient hérité de la Thuringe. Mais la femme du second, Amalaberge, de la famille du Goth Théodoric, ne cessait d'exciter son mari à dépouiller ses frères pour s'emparer de tout le royaume. Un jour, elle lui couvre seulement la moitié de sa table, et

comme il lui demandait ce que cela signifiait : « Il convient, » lui dit-elle, « que celui qui se contente de la moitié d'un royaume ait la moitié de sa table vide. » Toujours le même esprit de rivalité et de convoitise entre ces barbares. Erminfrid appelle donc, pour guerroyer, ses frères, le roi des Francs Ripuaires, Thierry Ier, promettant de partager avec lui les fruits de sa victoire. Mais, ses deux frères dépouillés et morts, il oublie « la foi promise » et ne veut donner au roi franc ni terres, ni trésor. Thierry revient alors, l'année suivante, avec son frère Chlother, les Saliens et même des Saxons pour tirer vengeance du parjure (527).

Les Thuringiens avaient creusé, dans le champ de bataille, un grand nombre de fosses recouvertes de gazon ; ils jetèrent ainsi d'abord un grand désordre dans la cavalerie franque qui s'avança imprudemment sur le terrain. Mais les Francs tournèrent bientôt cet endroit dangereux et recommencèrent l'attaque avec furie. Les Thuringiens et leur roi s'enfuirent, trouvèrent l'Undstrutt devant eux et y furent massacrés en si grand nombre que leurs cadavres servirent de pont pour passer sur l'autre rive. Quelques-uns tinrent encore, avec leur roi Erminfrid, dans une forteresse, appelée Schindingen, située sur le fleuve. Ils allaient se rendre, et le roi franc acceptait déjà leur soumission, quand les Saxons qui n'avaient, disaient-ils, jamais reculé sans vaincre, escaladèrent la forteresse et massacrèrent ses défenseurs. Erminfrid eut cependant d'abord la vie sauve en se mettant à la discrétion de Thierry. Mais, emmené captif, il fut un jour, dit Grégoire de Tours, précipité, « on ne sait par qui, » du haut d'une tour où il se promenait avec son vainqueur pour admirer les environs. La partie sud de l'antique Thuringe, à l'ouest de l'Undstrutt, passa sous la

domination des Francs; l'extrême nord, avec le célèbre Hartz, fut cédé par eux, à la condition d'un tribut aux Saxons qui les avaient aidés dans la guerre (1). Le nom de Thuringe resta seulement au centre, de l'Undstrutt aux montagnes boisées de l'Erz. Une fille du dernier roi de Thuringe et de sa femme Amalaberge, réfugiée en Italie, épousa un roi lombard, Audoin, et une autre, Radegonde, le roi franc Clother, pour s'enfuir ensuite à Poitiers et y devenir une sainte.

La puissance franque atteignait ainsi le fond de la Germanie, par les montagnes qui longent le cours du Mein, jusqu'à l'angle sortant de la forêt de Bohême formé par le Fichtelberg; elle pesait à la fois sur les populations du Nord et sur celles du Midi qu'elle séparait et pouvait prendre à revers.

Le fils de Thierry Ier, le jeune et vaillant Théodebert, héritier de sa puissance sur les bords du Rhin et au centre de la Germanie, en profita pour étendre son pouvoir, même au Midi, et annonça tout ce que les Francs pouvaient faire. Après avoir vu tomber Rome aux mains des Grecs de Constantinople, le roi des Ostrogoths, un des successeurs affaiblis de Théodoric, Vitigès, proposa de céder aux Francs, avec la Rhétie, les hautes vallées du Rhin et de l'Inn pour en obtenir quelques secours. L'empereur Justinien leur offrit, de son côté, de l'argent pour rester tranquilles. Avec cette mauvaise foi qui avait toujours été signalée chez les Francs, Théodebert accepte des deux mains, ajoute à son armée les peuplades allemaniques, suèves ou souabes au delà du Rhin, leur donne pour chefs deux ducs, peut-être francs, Leu-

(1) Grégoire de Tours, III, 4, 7. — Vidukind, I, 9.

thar et Bucelin, et ne profite du passage du Splungen que pour descendre dans la vallée du Pô avec une cohue de barbares, battre à la fois les Ostrogoths et les Grecs et ravager les environs de Milan jusqu'à ce que le climat et la famine, décimant ses hordes, le forcent à rebrousser chemin. Ce rusé et hardi Ripuaire, s'il faut en croire Agathias, nourrissait de bien plus vastes projets. Après les vallées de la Rhétie, il se faisait aussi céder celles des Alpes Carniques et la Vénétie, à l'orient, pour aller châtier, à Constantinople, l'empereur Justinien qui prenait orgueilleusement le titre de *Francique* et d'*Allemanique*. Cette acquisition lui assurait déjà la soumission des *Boïowares* (Bavarois) menacés par le nord et le midi. Il s'allia encore avec le roi des Lombards, Waccho, dont il épousa la fille, et, se jouant avec turbulence et sans scrupule, au milieu des ruses de la diplomatie byzantine et des malheurs des Ostrogoths, il prétendait entraîner toute la Germanie qui lui était dévouée, des frontières de la Pannonie à l'Océan du Nord, sur l'empire d'Orient, lorsqu'il mourut (547) (1).

Après lui, les deux chefs des Alamans, Leuthar et Bucelin, entraînèrent seulement, par-dessus les Alpes, deux hordes de sauvages et de païens qui arrivèrent, en ravageant comme des torrents, jusqu'aux extrémités de l'Italie et disparurent presque jusqu'au dernier homme sous l'action du climat et le soulèvement des populations italiennes ou des armées byzantines indignées et réunies.

(1) Dom Bouquet, IV, p. 59 : *Per Danubium et limitem Pannoniæ usque in Oceani littoribus dominatio porrigitur.* — Jornandès, c. LV.

Au moment où l'empire des Ostrogoths tomba, en Italie, pour céder la place à l'autorité byzantine, la puissance des Francs apparaît pour la première fois dans sa grandeur, mais elle rencontre aussi ses limites. C'est sous le roi Clother Ier, déjà héritier de toute la Gaule sur ses frères et ensuite de son petit-neveu, le fils de Théodebert, Théodebald (554-60). On voit ce dernier des fils de Clovis, maître de son royaume encore agrandi, battre les Frisons qui tendaient à envahir, derrière les Saliens, toute la Batavie et donner pour épouse au duc des Bavarois, Garibald, *un des siens,* la veuve de Théodebald qu'il avait d'abord voulu épouser (1).

Ce Garibald est le premier chef des Bavarois et le premier prince de la race des Agilolfings qu'on connaisse. On convint, lors de cette alliance qui cache une soumission, que la dignité ducale ne sortirait pas de cette famille. C'était une domination importante que celle du pays qui allait du Lech à l'Inn et à l'Ems. Si le poëte Fortunat, en le traversant, voyait les ruines de *Juvavia* (Salzbourg), il constatait que les murailles romaines d'Augsbourg *(Augusta Vindelicorum),* de Ratisbonne, de Lorch, de Passau, étaient encore debout et abritaient quelques restes de la civilisation romaine et même chrétienne. Les Alamans ou Suèves (Souabes), car ils tendaient à ne former plus qu'un même peuple, des rives du Lech, par-dessus la Forêt Noire, jusqu'au Rhin, sous leurs chefs nommés par les rois francs, leur étaient plus étroitement soumis encore que les Thuringiens récemment aussi vaincus. C'est de cette façon que les Francs, maîtres de la Gaule, et retournant contre la

(1) Grég. de Tours, IV, 9 : *Dans ei Garibaldum ducem. Lex Bajuvariorum,* titr. II, c. I, II, III. — Fortunat, IX, I, p. 301.

Germanie les forces qu'ils empruntaient à l'ancien empire, devenaient déjà les dominateurs de toute la haute Allemagne ou de l'Allemagne méridionale, au sixième siècle. La terreur de leur nom, dit le poëte Fortunat, s'étendait des extrémités de la Frise à celle de la Suève :

« Terror et extremis Frisonibus atque Suebis. »

Mais, dans l'Allemagne du Nord, la nation qui annonçait, dès cette époque, une opiniâtre résistance à la domination franque, était la nation saxonne. Restée fidèle à sa vieille constitution, sous ses nobles ou *Adelings*, sans rois ou même sans ducs, elle s'était fortement assise, de l'Ems à l'Elbe, dans la vallée du Weser, en s'appuyant, depuis la défaite des Thuringiens, aux forêts du Hartz. En 555, les Saxons refusèrent aux Francs le tribut, prix de la cession d'une partie de la Thuringe. Clother Ier n'eut qu'à paraître à la tête d'une armée pour les voir bientôt disposés à s'acquitter. Mais les Francs ne consentirent point comme lui à se contenter de si peu et à perdre leurs frais de guerre. « Ce sont des trompeurs, » s'écriaient les chefs, « ils ne tiendront pas leur parole. » Les Saxons offrirent en vain jusqu'à leurs vêtements et leurs troupeaux. « Prenez tout cela, » disaient-ils, « mais laissez la liberté à nos femmes et à nos enfants. » Clother voulait accepter. « Faites-leur la guerre, si vous voulez, » assurait-il aux siens, « moi je n'y prendrai aucune part. » Mais les Francs se précipitèrent dans la tente du roi, l'en arrachèrent et voulurent le tuer. Il mena donc les Francs contre les Saxons. Il périt dans la bataille une telle multitude d'hommes de part et d'autre, qu'on ne saurait les compter. Mais les Francs laissèrent le plus de monde, et Clother, consterné, s'en re-

tourna en disant aux siens : « Je vous l'avais bien dit de ne point marcher contre ce peuple indomptable. » Tel est au moins le récit de l'historien contemporain Grégoire de Tours. Les Mérovingiens devaient s'arrêter aux limites de la grande et vieille Saxe qui comprenait alors tout le nord pauvre et barbare de l'Allemagne.

A la mort de ce roi des Francs et de la Gaule (561), de ce dominateur de la Germanie méridionale, et, à la faveur des querelles qui divisèrent ses fils, surtout Sigebert, roi des Francs Ripuaires ou Ostrasiens, sur la rive gauche du Rhin, et Chilpéric, roi des Saliens ou Neustriens, dans le bassin de la Seine, du temps des célèbres Brunehaut et Frédégonde, la mobile et turbulente Germanie était encore en proie aux convulsions qui entrechoquaient les peuples les uns contre les autres, et qui les précipitaient hors de leurs limites.

Au moment où les Longobards étaient venus s'établir sur les rives du moyen Danube, dans l'antique Pannonie (Autriche), les Gépides, qui les suivaient presque toujours en les guerroyant, étaient arrivés aussi dans l'ancienne Dacie, entre le Danube et la Theiss. Le Danube seul les séparait. Ces deux peuples avaient transporté là leurs antiques rivalités, leur vieux levain de traditionnelle vengeance, qu'aiguisait encore, tantôt l'argent des Byzantins, qui se plaisaient à les mettre aux prises, tantôt la possession disputée des vieilles villes romaines de *Sirmium* ou de *Singidon*. L'animosité était arrivée à son comble, sous le roi lombard, Alboin, fils d'Audoin, et sous le roi gépide, Thorismond, fils de Thorisend, quand survint une horde de barbares d'une autre race, déjà combattue par les Germains, et qui épiait le moment de se glisser aussi à la place qu'ils abandonnaient. C'étaient les Avares ou Ouighours,

mélange de Mongols et de Finnois, débris de la grande invasion des Huns. Après avoir traversé les steppes de l'Europe orientale, descendant vers le nord-ouest, ces nouveaux venus apparaissent d'abord en hordes de cavaliers, sur le moyen Elbe, derrière les Thuringiens. Le nouveau roi des Francs Ripuaires, Sigebert, un fils de Clother Ier, en vrai chef chrétien, prend la défense de la Germanie menacée et bat, en 564, ces barbares aux cheveux tressés comme des serpents, malgré leurs incantations magiques, dit Grégoire de Tours, et les fantômes qu'ils évoquent, pour jeter le désordre dans l'armée franque. Leur chef ou khan, à qui le vainqueur donna, du reste, des vivres, des moutons et des bœufs, rebroussa chemin vers le sud, franchit les Carpathes, et se trouva comme sur la tête des Longobards et des Gépides, qui se disputaient le terrain, au fond de la vallée du Danube, attendant si, à la faveur de leurs querelles, ils pouvaient, eux troisièmes, s'en emparer ? Ils guettaient leurs discordes.

Dans une des batailles, si fréquentes entre les deux nations, Alboin, fils du roi des Longobards, avait tué l'un des fils du roi des Gépides d'un coup de lance. Emerveillés de son courage, les Longobards demandèrent au père d'Alboin d'admettre son fils au banquet de la victoire. Mais un vieil usage défendait au prince des Longobards de s'asseoir à la table de son père avant d'avoir été armé de la main d'un roi étranger. Alboin part intrépidement, avec quarante hommes, et se présente à Thorismond, roi des Gépides, celui-là même dont il avait tué le fils. L'hospitalité était sacrée chez les barbares ; Thorismond accueille Alboin, qui s'assied à table, à la place même de sa victime. En le voyant là, pendant le festin, le roi ne peut retenir ses larmes, alors son fils, Cunimund, échauffé par le vin, se lève furieux.

« Les Longobards, » s'écrie-t-il, « ont la figure et l'odeur des juments de nos plaines de Sarmatie. » — « C'est pour cela, » lui répond Alboin, « que vous avez senti la force des coups de pied de ma nation : va reconnaître la plaine d'Asfeld et cherches-y les ossements de ton frère; ils s'y trouvent confondus avec ceux des plus vils animaux. » Des deux parts, on allait en venir aux mains. Le roi des Gépides sauva son hôte, qui revint chez son père s'asseoir à la table royale. Rien ne nous montre mieux que ces scènes racontées par Paul Diacre, l'historien des Lombards, où en étaient ces races attardées. Ce ne sont pas les seules de ce genre.

Bientôt Alboin devient roi à son tour. En même temps, Thorismond laisse après lui Cunimund pour héritier. Une femme, comme cela se voyait souvent chez les barbares, amène la dernière guerre entre les deux peuples. Lors de son voyage aventureux chez les Gépides, Alboin avait été frappé de la beauté de Rosamonde, fille de Cunimund. Il la demande en mariage à son père, qui répond par un refus dédaigneux. Il la désire d'autant plus. Les passions privées de ces barbares sont implacables; le plaisir de l'amour relèvera encore celui de la vengeance. Il faut à Alboin la fille du roi Cunimund, comme il fallait autrefois à Armin *(Arminius)* la fille du roi Ségeste. Telle est la seule politique des barbares, tel est le respect des femmes vanté par Tacite. Le roi des Longobards, Alboin, pour arracher à ses ennemis celle qu'il convoite, recherche donc l'alliance du khan des Avares, devenu son voisin. Il lui offre la dixième partie du bétail qu'il possède, la moitié du butin et tout le pays des Gépides. Attaqués de deux côtés à la fois, les Gépides ne peuvent résister à cette double fureur. Cunimund périt de la main d'Alboin; son crâne sert

de coupe à son vainqueur; sa belle fille, Rosamonde, est mise au lit du meurtrier de son père, et les Avares s'établissent dans le bassin de la Theiss. Quant à Alboin, cet exploit commence sa fortune de conquérant, 668.

Fier d'avoir accompli cette séculaire vengeance, depuis longtemps poursuivie, allié du roi franc Clother, courtisé par l'empereur d'Orient, à qui il avait fourni des troupes pour la conquête de l'Italie sur les Ostrogoths, Alboin voulut suivre le chemin des Alaric et des Théodoric en Italie, quoique la fortune semblât assurer peu de solidité aux établissements barbares dans ce pays. Déjà la domination byzantine établie dans la Péninsule chancelait, malgré les talents de l'eunuque Narsès, successeur du vainqueur des Ostrogoths, Bélisaire. Alboin, dans un festin, fait servir à ses compagnons du raisin et des fruits rapportés par les barbares que Byzance avait pris, en Italie, à sa solde et congédiés à cause de leurs excès ; puis, il leur ordonne de mettre leurs femmes et leurs enfants sur leurs maisons roulantes pour passer les Alpes et il fait, dans la barbarie, un appel auquel répondent vingt mille Saxons, des Suèves et des Sarmates. Il laisse alors la Pannonie (Autriche) à ses bons amis les Avares et, tandis que ceux-ci passaient le Danube, suivis des Slaves, qui occupèrent alors les basses rives de la Drave et de la Save, il gravit les Alpes Juliennes, contemple, d'un de leurs sommets, qui a gardé depuis cette époque le nom de Montagne-du-Roi, sa future conquête, et arrive bientôt en vainqueur dans ce bassin du Pô qui devint son royaume et qui prit depuis le nom, qui lui est resté, de Lombardie.

Avec eux, ces conquérants transportent aussi en Italie les sombres tragédies de famille des Germains. Dans un banquet de victoire, à Vérone, le nouveau conquérant se fait appor-

ter du vin dans le crâne de Cunimund. « Remplissez la coupe, » criait-il, au milieu de la joie des siens ; « portez-la à la reine, et dites-lui qu'elle la vide joyeusement. » Rosamonde l'accepte : « Il faut obéir à mon maître, » dit-elle. Mais elle se livre au porte-bouclier du roi, Helmichis, et lui fait jurer de tuer Alboin. Helmichis n'osant se charger seul du meurtre, elle gagne encore un autre chef lombard nommé Pérédée, en prenant dans l'obscurité la place d'une de ses femmes, et en révélant au coupable qu'elle est la reine; Pérédée n'a plus qu'à tuer ou à mourir, il n'hésite plus. Un soir, Rosamonde fait fermer les portes du palais, éloigne les serviteurs, et, quand Alboin est endormi, ouvre les portes de la chambre aux deux meurtriers. Helmichis et Pérédée s'élancent les armes levées. Alboin s'éveille, saute de son lit, veut saisir son épée : Rosamonde l'avait liée au fourreau. Le roi des Longobards tombe criblé de coups. Son cadavre est enterré sous l'escalier. Voilà la vengeance du rapt.

Rosamonde espérait régner avec Helmichis. Elle comptait sur l'appui d'une troupe de Gépides. Mais les chefs lombards se rassemblent pour venger la mort de leur roi. Rosamonde se jette dans un bateau avec Helmichis et Pérédée, sa fille, quelques Gépides et les trésors du roi des Lombards; elle descend l'Adige et le Pô jusqu'à son embouchure et se fait conduire à Ravenne par une galère grecque. L'exarque, Longin, la reçoit avec empressement : la beauté et les trésors de la reine séduisent le Grec, qui bientôt lui demande sa main. Rosamonde y consent, mais il faut qu'elle se débarrasse de son amant Helmichis. Elle l'empoisonne au sortir d'un bain. Le Lombard s'aperçoit qu'il a pris un breuvage mortel. Il force Rosamonde, le poignard sur la gorge, à boire le reste de la coupe. Tous deux expirent, au bout de quelques instants, dans d'atroces souffrances.

La fille de la reine et ses trésors sont envoyés à Constantinople. Le récit de l'historien lombard, Paul Diacre, est comme un chant détaché du poëme des *Nibelungen*.

Maîtres de l'Italie, les Lombards, malgré quelques essais, ne reprirent pas en Germanie le rôle des Ostrogoths. Autharis, second successeur d'Alboin, détacha du royaume des Ripuaires le nouveau duc bavarois Garibald, en prenant pour épouse la belle Théodelinde, sa fille, et encouragea plus loin les révoltes. Cette rivalité pouvait être d'autant plus à craindre pour les Francs, en Germanie, qu'elle venait d'un peuple arien et que leur puissance était alors singulièrement amoindrie par les querelles de famille et les guerres atroces de Brunehaut et Frédégonde, qui n'attestent encore que trop la prolongation, sur le sol conquis, des mœurs apportées de la forêt Hercynienne. Cependant on voit Brunehaut, maîtresse dans l'Ostrasie, qu'elle civilise, imposer aux Bavarois Tassillo, un prince Agilolfinge, plus dévoué aux Francs (595); mais c'est Clother II qui, après tant de princes enlevés par le crime et par la guerre, seul maître à son tour de tous les royaumes francs en Gaule (613), reprend l'œuvre de ses prédécesseurs dans la Germanie en vengeant, même sur les Saxons, la défaite de Clother Ier.

Une vaste ligue venait d'être conclue entre les tribus saxonnes réunies, depuis le Weser jusqu'à l'Elbe, sous le commandement d'un seul chef ou duc, du nom de Bertoald. Des envoyés de ce chef étaient venus insulter Clother, au milieu même de sa cour, à Meaux (1); Dagobert, fils de

(1) *Vita S. Faronis, ep. Meld.* — *Acta SS. ord. S. Bened.*, II, p. 610

Clother II et roi d'Ostrasie, en attendant son père, partit en avant-garde à la tête des siens, franchit le Rhin, pendant que, de leur côté, les Saxons passaient le Weser; les deux armées se rencontrèrent entre les deux fleuves, là où s'étaient heurtés autrefois les Romains et les Chérusques, comme pour faire voir que les Francs soutenaient alors, contre la barbarie, la cause de la civilisation. La mêlée des saxs et des francisques fut longue et sanglante. Les Ostrasiens parurent enfin plier. Dagobert, qui voyait pour la première fois l'ennemi, veut ramener les siens. Un coup furieux fend le casque du prince, entame la peau de son crâne et fait tomber à terre une boucle de ses longs cheveux. Il la ramasse et la donnant à son écuyer : « Cours, » dit-il, « porter à mon père ces cheveux de ma tête; qu'il vienne à mon secours; car bientôt tous les hommes de notre armée seront tombés sur le champ de bataille (1). » Clother arrive en toute hâte sur le terrain, au moment où les deux armées se reposaient pour recommencer la lutte. Les Francs attendaient, tristes, au milieu des morts; les Saxons, après avoir repassé le fleuve, sûrs du succès du lendemain, prenaient, dans un bruyant festin, comme un à-compte sur les joies de la victoire. Tout à coup, des cris de joie éclatent aussi dans le camp des Ostrasiens. Bertoald s'étonne. « Le seigneur roi Clother est arrivé, » lui dit-on. Le Saxon hausse les épaules et s'écrie que le roi Clother a péri dans le premier combat. A ce moment, un guerrier apparaît sur l'autre rive; de ses deux mains il lève son casque et laisse tomber sur ses épaules la longue chevelure blanche qui révèle aux Saxons le vieux roi mérovingien : Clother aussitôt lance son

(1) *Gesta Dagob.*, c. XIV.

cheval dans le fleuve; les Francs s'y précipitent après lui. Il atteint son ennemi, le renverse et lui tranche la tête qu'il met au bout de sa lance, tandis que les siens achèvent la déroute. Le chroniqueur ajoute, avec une singulière exagération, que : « le roi ravagea la terre des Saxons et tua tout le peuple, sans y laisser vivant aucun homme dont la taille surpassât la longueur de son glaive. »

Il paraissait, dès lors, impossible que les Lombards d'Italie pussent disputer, aux Francs de la Gaule, la suprématie de la Germanie. C'était une puissance précaire, une conquête à peine même achevée que celle de ces barbares. Les Francs, depuis longtemps, étaient affermis chez eux. Les Lombards n'abandonnèrent jamais complétement l'arianisme; après deux siècles de conversion, à peine avaient-ils renoncé au culte des chèvres et des vipères. Malgré les efforts de Rotharis, ils ne sacrifièrent jamais au joug de la loi et de l'autorité leur sauvage esprit d'indépendance. Leurs rois ne finissaient presque jamais de mort naturelle. Leur domination en Germanie, que pouvaient favoriser les liaisons de leurs rois avec la famille bavaroise des Agilolfings, n'eût été que funeste. Seuls maîtres de toute la Gaule, presque les héritiers et les successeurs des Romains, et déjà fidèles à l'Eglise chrétienne, les Francs pouvaient rendre aux anciennes provinces de l'empire romain le service d'arrêter l'invasion de la race germaine, et, à la Germanie, celui de la fixer au sol et de la civiliser.

Puissance organisée, les Francs défendaient déjà même la Germanie contre les barbares étrangers. Au commencement du septième siècle encore, ils arrêtaient une invasion des Wendo-Slaves réunis et devenus redoutables à l'orient de l'Elbe. Sous un hardi aventurier, nommé Samo,

les Wendes, Slaves, Tchèques et autres, foulés par tous les peuples, avaient fini par constituer leur indépendance, d'une façon même agressive, dans le quadrilatère de la Bohême. Un envoyé du roi franc, Dagobert, qui avait succédé partout à la puissance de Clother II, leur enjoignit de respecter la paix des serviteurs de Dieu : « Si vous êtes les serviteurs de Dieu, » répondit Samo, « nous sommes les chiens de Dieu, pour mordre aux jambes les mauvais serviteurs ». Malgré ces sauvages paroles, Dagobert, après un premier échec, fit respecter sa frontière, à l'aide des Francs, des Alamans et des Thuringiens, à qui il rendit même un duc, Radulf; et la puissance des Wendes ne survécut pas à Samo. Quatre mille Bulgares, voisins des Avares, s'aventurèrent, quelque temps après, jusqu'en Bavière pour y demander un asile. Dagobert parut le leur accorder bénévolement; mais, quand ils furent dispersés dans les maisons des Bavarois, il enjoignit à ceux-ci de les exterminer tous dans une nuit, et se débarrassa ainsi de ces hôtes dangereux. Il ne fallait pas moins, sans doute, pour arrêter ce va-et-vient continuel de peuples nomades, à l'époque où les Serbes et les Croates se fixaient également au midi des Avares, avec la permission de l'empereur d'Orient, Héraclius, dans les territoires baignés par la Save et la Drave, sur les limites du territoire qui devait rester à la race allemande. On les y trouve encore aujourd'hui dans la Servie et la Croatie actuelle, aux frontières méridionales de l'empire austro-hongrois (1).

(1) Const. Porphyr, *de Administrando imperio*, c. XXX, XXXII. — Vivien de Saint-Martin, *Nouvelles annales de voyage*; 1850. — Rambaud, *l'Empire byzantin au temps de Constantin Porphyrogenète*; Paris; 1863.

Mais les rois mérovingiens et les Francs rendirent un plus grand service encore à la Germanie en commençant à transporter, sur son sol mouvant, l'empire de la loi et de la foi chrétienne qu'elle n'avait jamais connues. L'Eglise avait pris alors une influence considérable sur la société de l'Occident, en Italie, en Gaule même, en Espagne et en Angleterre, grâce à un grand pape qui avait ramené à l'orthodoxie les nations barbares, arrivées ariennes ou païennes dans les provinces conquises sur l'ancien empire. et qui faisait déjà de la religion un lien commun pour ces états nouveaux en leur donnant au moins, dans Rome, une capitale morale, au lieu de la capitale politique que l'Occident avait perdue. Cet homme était le pape saint Grégoire le Grand, qui convertit les Lombards en Italie, les Visigoths en Espagne, les Anglo-Saxons en Grande-Bretagne, et qui, en ramenant même les Eglises d'Italie et de Gaule à la discipline, les attira doucement sous le joug de sa suprématie, qui était alors celle du génie et de la vertu (1). Ce réveil d'une pensée d'ordre et de civilisation, après tant de désastres et de ruines, ne fut pas, grâce à la royauté mérovingienne et aux Gallo-Francs, inutile même aux pays barbares et à peine chrétiens de la vieille Germanie. Ses fils émigrés, de conquérants barbares devenus conquérants civilisateurs, lui en firent sentir le bienfaisant contre-coup.

(1) Voir nos *Entretiens sur l'Histoire du moyen âge*, 2e vol.

IV

Un grand changement s'était opéré dans la royauté germanique depuis qu'elle était devenue conquérante sur le sol romain. « Le roi franc, surtout, n'était plus le chef d'une tribu, mais d'un peuple, le juge d'une petite province, mais le maître d'un vaste territoire, d'un empire. » Le royaume franc, *regnum francorum,* s'étend aux limites de tout ce que le roi franc et son peuple ont conquis. « Nous sommes à toi, nous et notre territoire, » lui disent les Alamans ; et le nom de *Francia,* première forme du mot *France,* s'étend aux limites de la conquête. La transmission du pouvoir, sous la forme héréditaire, dans la dynastie de Mérovée, est d'une origine germaine et païenne, et cette hérédité du sang n'exclut pas, elle autorise même et légitime les partages. Mais, après s'être partagé l'héritage, les fils des rois francs se liguent souvent entre eux contre un danger commun ou pour une expédition commune. Lors même que l'héritage d'un roi, comme Clovis ou Clother, est divisé entre ses fils, il plane sur les royaumes partagés comme une sorte d'indivisibilité réelle du territoire, du patrimoine de conquête des Francs, qui a un caractère tout nouveau et vient de circonstances nouvelles. C'est ce que la conquête a fait de la royauté et du royaume des Francs. Confiné d'abord sur la lisière du Rhin, le nom victorieux de *Francia* ou de *France,* s'étend maintenant sur le territoire gaulois jusqu'à la Loire et sur le territoire allemand, au delà du

Rhin, tout le long des rives du Mein où il subsistera plus tard sous le nom de Franconie (1).

C'est surtout dans la partie occidentale de la Gaule, dans ce qu'on appelait la Neustrie, de la Seine à l'Escaut, où s'était opéré le plus intime mélange des Francs et des Gaulois, que la monarchie franque a son siége, sous les Mérovingiens et sous les descendants de Clovis, jusqu'à Dagobert, qui alla s'établir à Paris. Le nom de roi des Francs et des Ostrasiens, *rex Francorum et Ostrasiorum*, donné au chef de cette puissance, montre que, si sa domination s'étend sur la partie orientale du nord de la Gaule (Ostrasie), c'est cependant sur les bords de la Seine, en Neustrie, que celui qui réunit tout le patrimoine de la conquête a sa résidence, et que sa force a son centre (2). Mais cette puissance, à la fois royale et franque, s'impose à tout le territoire conquis par les fils de Mérovée, et, par conséquent, à la partie de la Germanie même seulement réduite à la sujétion. « Les Saxons, » dit Grégoire de Tours, « jurèrent qu'ils observeraient la sujétion des rois et la sécurité des Francs en Gaule (3). » On l'a vu, cette union de la Germanie et de la Gaule sous les Francs est l'œuvre commune des Francs

(1) M. Vaitz, II, v, pp. 98 et *sqq.*, reconnaît ce changement territorial de la royauté germaine, et cherche en vain ensuite à limiter à la Neustrie le nom de *Francia*. C'est ce que réfute complétement le nom de Franconie, naturalisé après l'hégémonie franque en Allemagne. Voir d'ailleurs Sybel, p. 189 : « Par là, » dit-il, « fut affirmée et confirmée la territorialité du royaume franc. » — (2) D. Bouquet, III, p. 426, 612 : *Regnum Francorum et Austrasiorum*. — Desiderii Carturc., c. XIX. — Bourquelot, sens des mots *France* et *Neustrie*. — (3) Greg. T., IV, 43 : *Jurantes prius, quod ad subjectionem regum solatiumque Francorum redire deberent*

et des Gaulois, qui se sont rencontrés, fondus dans les bassins de la Seine et de la Loire ; voilà pourquoi là est toujours la force ; pourquoi de là surtout part l'impulsion, la direction ; pourquoi là est le siége naturel de cette nouvelle puissance.

La longue chevelure est encore le signe tout germanique de cette nouvelle autorité royale et franque. Le trésor que les rois possèdent, bien gardé, aussi précieux que le royaume, les hommes qu'ils commandent en sont les appuis, les impôts qu'ils lèvent sur les peuples soumis en forment les ressources. Pour être ainsi roi, il suffit d'avoir atteint âge et force d'homme et l'on prend l'héritage. Point n'est besoin d'autre cérémonie extérieure d'investiture, pas encore de couronnement solennel ou de consécration sacerdotale. L'élévation sur le pavois est déjà une vieille coutume à laquelle on ne revient qu'à l'occasion de troubles et quelquefois d'usurpation. La lance, un anneau, un diadème qu'on trouve encore sur les monnaies ou dans les tombeaux des rois mérovingiens, voilà les signes extérieurs, antiques, de cette royauté. Cependant les titres de *consul*, de *proconsul*, de *prince*, le manteau de pourpre, la couronne, envoyés par les empereurs byzantins ou décernés par les sujets romains, communiquent déjà à ces anciens chefs barbares, non-seulement un prestige nouveau, mais une autorité plus étendue. On va au-devant d'eux sur leur territoire romain, on les reçoit avec des chants et des palmes. Ils font, au commencement de leur règne, une chevauchée à travers les provinces pour recevoir le serment de fidélité et rendre la justice. S'ils consultent longtemps encore la réunion des guerriers pour faire la guerre, par exemple au mois de mars, ils ont aussi le droit de convoquer par leur ban de guerre, non-seulement leurs compa-

gnons habituels, leurs fidèles, mais tous les hommes libres et propriétaires qui sont sous leur domination; pour la guerre de défense ou d'attaque, tous marchent sous leurs ducs, comtes et centeniers (1). Juges de tout le peuple, en même temps que chefs de toute l'armée, les rois ont le droit de punir et ils en usent souvent, d'un mot, sans jugement.

Des souvenirs, des droits qu'ils avaient en temps de guerre et de paix, dans la Germanie, sur leurs compatriotes, et des traditions qu'ils ont trouvées chez les Romains, les rois ont fait ainsi un pouvoir nouveau, plus grand sur les uns et les autres. Les droits du peuple entier qui leur est soumis se concentrent entre leurs mains. La loi considère toujours le service du roi, *utilitatem regis*. Attenter à sa vie, à sa personne, à sa réputation, l'accuser de faux, autant de crimes de lèse-majesté, souvent punis de mort. Devant lui, on affranchit par le denier et on combat judiciairement; il commande; il légifère; il confère quelque chose de sa puissance à ceux qui l'entourent. Lorsqu'il met un homme hors de sa protection, *extra sermonem suum*, le malheureux est proscrit, sa femme ne lui donnera ni un asile ni du pain. La terre de l'homme qui refuse de comparaître devant lui revient au roi.

En prenant ce nouvel éclat et ces droits nouveaux, la couronne a contracté des devoirs plus stricts et plus étendus, parce qu'elle s'est trouvée en présence de nouveaux besoins qu'elle ne connaissait pas et sous l'influence d'idées auxquelles elle avait été complétement étrangère; la formule de Marculf impose au roi le maintien du droit, de

(1) Pour le service militaire, consulter Greg. Tur., VI, 19; VIII, 30; IV, 50. — Frédég., c. XXVII, 87.

la paix, la répression des violences, des actions mauvaises, la protection des Eglises, celle des humbles et des petits (1). Mais c'est l'Eglise surtout qui impose à la royauté des devoirs nouveaux dont celle-ci n'avait point soupçon quand elle sortait des forêts germaines. A l'ancien chef de bande, au prince de la race teutonique, au maître des Romains vaincus, l'Eglise ajoute un caractère nouveau, celui de premier serviteur, de lieutenant de Dieu dans la société temporelle. Les fils d'Odin passent au service du Christ. S'ils ne comprennent pas toujours ses enseignements, s'ils ne lui sacrifient pas beaucoup de leurs passions, du moins ils cherchent à gagner son indulgence en faisant des dons à ses serviteurs, en lui bâtissant des églises. Ils s'efforcent aussi de faire passer ses préceptes dans leurs lois, d'y soumettre leurs sujets, et ils favorisent, ils protégent les succès de sa parole.

L'ombre de saint Grégoire le Grand semblait encore planer sur la chrétienté qu'il avait faite. L'influence de l'Eglise et l'ardeur de propagande dont il avait donné le signal lui survivaient. La société chrétienne de la Gaule surtout était, après lui, comme le foyer de la fermentation religieuse, dont le magnifique résultat devait être la formation de cette unité chrétienne de l'Europe, qui fut longtemps le seul lien des peuples au moyen âge et comme le seul patriotisme européen. « Au temps, » dit Alcuin, « du très-glorieux roi des Francs, Dagobert, qui rendit son règne illustre et par la grandeur de sa puissance temporelle et par l'éclat de la religion chrétienne, de tous côtés, des milliers de monastères furent fondés par de saints évêques, et l'on vit quitter l'ha-

(1) Voir, pour le droit de punir, Greg. Tur., V, 19, 45; VIII, 12; VI, 46. — Marculf, I, 8, 11, 17, 25, 33, 36.

bit laïque pour entrer dans l'Eglise et répandre la sainte parole de Dieu, une foule d'hommes d'une insigne piété (1). » La cour de Dagobert lui-même, le Salomon des Francs, assez semblable à son modèle pour ses qualités et ses défauts, paraissait être le centre de ce mouvement. Son entourage prenait en Neustrie, à Saint-Denys, un caractère austère qui contrastait avec ce que l'on sait des mœurs de ce prince. Les hommes qui approchaient le plus de sa personne, Audoin ou *Ouen*, et Eloi ou *Eligius*, faisaient, à ses heures de gravité, sa société favorite. Après la mort de leur roi, ils ne crurent pouvoir mieux terminer leur vie qu'en entrant dans l'Eglise qui saura les canoniser. Saint Eloi finira même en évangélisant, au péril de sa vie, dans les marais de Frise. Voilà ce que les tribus barbares des Francs, cantonnés sur le Rhin, et le pouvoir précaire de leurs anciens chefs, avaient gagné à prendre racine sur le sol romain et chrétien de la Gaule. Une armée de conquérants pillards, des tribus encore à l'état rudimentaire, tendent à devenir une nation, un gouvernement. Les chefs des tribus d'une race nomade de déprédateurs sont devenus des rois.

Ces étrangers, ces barbares, en arrivant, n'avaient apporté sur le territoire romain, et jusque dans l'Eglise chrétienne, que leurs passions, leurs querelles fratricides, leur grossièreté, leurs mœurs désordonnées, leur anarchie; et ces traits persistent. On ne voit pas seulement les rois mérovingiens, comme les anciens chefs germains dont nous parle complaisamment Tacite, chercher à honorer de puissantes familles en contractant plusieurs mariages. Ils pratiquent la polygamie la plus effrontée. Clother Ier, un

(1) Dom Bouquet, III, p. 5, 4.

des fils de Clovis et de Clothilde, eut jusqu'à six femmes, sans compter les nombreuses concubines du gynécée. Caribert, l'un de ses fils, avait enlevé et pris pour femmes deux nonnes, les deux sœurs; l'Eglise l'avertit; il les renvoie, mais pour en prendre une troisième, aussi dans un couvent. Dagobert sera justement nommé, en ce point, le Salomon des Francs. Voilà la chasteté germaine.

Quelles affreuses guerres les rois mérovingiens n'ont-ils pas déchaînées sur la Gaule, pendant deux siècles, et quelles, les successeurs du Lombard Alboin, en Italie? Les grands, parmi les conquérants, se querellent aussi entre eux, comme les princes, et guerroient leurs propres souverains. Envahisseurs des dignités et des biens d'Eglise, dont ils privent les Romains, échangeant le heaume contre la mitre, sans dépouiller leurs mœurs, ils interprètent, avec leur intelligence grossière, la doctrine et la tradition chrétiennes; grands chasseurs, dissipateurs et libertins, ils installent les vices germains sur les siéges chrétiens. Au-dessous de ces nouveaux maîtres temporels et spirituels, les petits, dans les villes ruinées et sur les champs en friche, souffrent des maux dont les pestes et les famines, alors si fréquentes, peuvent seules nous donner une idée; heureux, quand le caprice d'un roi, comme celui de Chilpéric, ne les arrache pas à leur sol, à leur glèbe, pour les envoyer, au delà des Pyrénées, comme escorte de sa fille destinée à un prince goth d'Espagne, au milieu de gémissements semblables, dit Grégoire de Tours, à ceux qu'arrachaient les plaies d'Egypte. Que l'on compare encore, à ces princes mérovingiens, les plus mauvais empereurs romains, et, à ces époques terribles et désolées, les plus tristes de l'empire romain, et l'on appréciera les bénéfices de l'invasion pour les pays conquis.

Mais, au milieu de la société romaine qu'ils renversent, oppriment ou détériorent, les conquérants contractent cependant, peu à peu, certaines habitudes de civilisation et de gouvernement qui transforment et modifient toutes leurs institutions. Des anciens serviteurs attachés à sa personne et des hauts offices qu'il a rencontrés dans l'empire, l'ancien chef germain se fait comme un conseil de gouvernement, pour l'administration du royaume, et une cour de justice pour les crimes d'Etat et le jugement des causes qui naissent sur ses domaines ou parmi ses serviteurs. L'ancien *sénéchal*, préposé d'abord aux soins de la maison, des chevaux de la suite modeste du prince, devient, sous le titre de *majordome, recteur* ou *maire du palais*, le chef de l'administration du royaume et le commandant de l'armée du roi. Le *maréchal*, préposé d'abord aux écuries, prend rang après lui dans l'armée (1). Pour garder le trésor, que la conquête rend tous les jours plus considérable, il faut bien que le roi barbare emprunte à l'administration romaine son *trésorier* ou *camérier* (2), qui présidera aux monnaies et aux finances. L'exercice de son pouvoir devenant tous les jours plus compliqué, il augmente ses agents. Pour rendre la haute justice dans sa maison, il prend souvent, comme les anciens empereurs, un comte du palais *(comes palatii)*, qui juge en son lieu et place, sous l'autorité du majordome; et, pour rédiger en décrets ses volontés et les sceller de son sceau, il leur emprunte le référendaire (3). Ajoutez encore aux servi-

(1) Les mots de *marescalcus, senescalcus*, se trouvent expliqués dans Grégoire de Tours et dans les *Lois barbares*. — (2) On trouve les noms de *thesaurarius, camerarius, tresokamararius*, etc., etc. — (3) Greg. Tur., v, 19; IX, 12: *Palatii, regalis comes*; v, 3: *Referendarius qui annulum regis Sigiberti tenuerat.*

teurs de la cour, ceux qu'on dépêche comme ambassadeurs ou commissaires, et le service militaire spécial du roi, et vous aurez toute la cour. Ce n'est plus une petite affaire, en effet, que d'administrer les tribus des peuples soumis, les impôts des Romains, les revenus des dîmes, des amendes, des biens royaux, de juger les causes qui ressortissent au roi, d'assurer l'application de la loi, la levée de l'armée franque dans tout le royaume, et, autant que possible, de maintenir partout la sécurité, la paix, l'indépendance.

La vieille clientèle du chef germain est toujours le nerf de la royauté transformée; elle s'est même à la fois raffermie, étendue et fortifiée; mais elle change de caractère. C'est la *truste* royale; les anciens compagnons sont les *antrustions* du roi. Ils jurent d'être toujours dans sa main, dans sa suite, dans sa foi; et le serment chrétien qu'ils prêtent les enchaîne déjà davantage. Le roi les couvre de sa protection, de son *mundium*, qui est aussi plus explicite et plus efficace. Ceux qui les tuent paient 600 sous, le triple de la composition du meurtre d'un Franc libre. Le roi choisit parmi eux ceux qu'il envoie, avec le titre de duc ou de comte, représenter son autorité dans les villes et pays de sa domination, c'est-à-dire, commander, juger et lever les impôts pour lui. Mais les hommes de l'Eglise, investis d'une certaine confiance, devenus les conseillers, les convives du roi, font aussi souvent comme partie de sa *truste*. Ils lui servent souvent de conseillers; ils s'emparent quelquefois de sa conscience; ils achèvent ainsi de changer le caractère de la royauté (1).

Voilà la première assise politique de la royauté; la se-

(1) Waitz, *Deutsch. Verf.*, II. p. 263, 267.

conde est celle des *fidèles* ou des *leudes*. Fidèles sont tous ceux auxquels le roi, sur le territoire conquis, accorde le bienfait *(beneficium)* d'un domaine, soit à titre d'usufruit, soit en toute propriété. Naguère encore nomade, ne sachant pas encore bien la différence qu'il y a entre la possession et la propriété, l'usufruit et l'inaliénabilité, entre ce qui est précaire et ce qui est définitif, le Germain a l'instinct vague que celui qui reçoit contracte une obligation envers celui qui donne et que le donataire entre dans une certaine dépendance du donateur. Mais il a aussi l'instinct de garder ce qu'il a une fois possédé. C'est ce qui l'attache au roi et ce qui le sépare de lui; ce qui en fait tantôt un fidèle, tantôt un révolté. Du dévouement de l'homme à l'homme, du sentiment de la subordination de l'inférieur au supérieur, du compagnon au chef, dont on avait voulu faire une vertu exclusivement germaine, il n'en est guère trace ici dans les faits. Si le donataire, évêque ou abbé, reçoit, comme préposé du Saint, la donation, il se croit encore plus indépendant et moins tenu à restituer; car on a donné à Dieu ou à ses Saints, à un propriétaire perpétuel, invisible et présent dont la main est toujours ouverte pour recevoir et jamais pour rendre. Dieu est un propriétaire éternel auquel le donateur ne saurait jamais rien enlever sans danger pour sa propre vie éternelle. Voilà comment les *fidèles*, les *leudes*, laïques et ecclésiastiques, deviennent l'élément principal de l'Etat, et, par leur appui et leur défection, soutiennent ou affaiblissent la royauté et font bientôt sa destinée (1).

(1) *L. C.*, pour les *leudes*, pp. 273-283. — Nous reviendrons plus tard, à propos de la féodalité, sur la question des bénéfices et des fiefs et sur la discussion de MM. Waitz et Roth à ce sujet.

Sans faire partie de la *truste* royale, ces *fidèles* ou *leudes* ont cependant prêté au roi un serment particulier. Ils ne forment pas une classe spéciale, ce n'est pas une noblesse; décorés dans la vie ordinaire et chez les chroniqueurs et annalistes latins des beaux titres d'*illustres, optimates*, ils prennent néanmoins la place de la vieille noblesse germaine, qui s'est dissoute sur le territoire conquis, et ils deviennent une aristocratie véritable, laïque et ecclésiastique. C'est là que le roi va prendre les hommes de sa *truste* et les délégués de son pouvoir; c'est d'eux qu'il fera aussi des ducs, des comtes, des centeniers, à eux qu'il donnera le gouvernement d'une province, d'un canton, d'une ville, d'un district de cent feux. Si c'est une noblesse, ce n'est encore qu'une noblesse d'office; mais, devenue propriétaire, attachée au sol de la conquête, où elle est loin du roi, elle vaut bientôt par elle-même, elle cherche à rendre héréditaires ou perpétuels les biens qu'elle a reçus à titre précaire; où elle s'en rapproche, elle s'efforce, en restant dans la *truste*, de se perpétuer dans les fonctions royales (1).

C'est le commencement d'une aristocratie. Aussi déjà, libres sur leurs *alleux*, mais faibles et isolés, souvent pillés, exploités, livrés à tous les hasards d'une vie anarchique, et voyant le comte les accabler de réquisitions et de corvées et les grands du voisinage convoiter leurs pauvres terres, les petits propriétaires commencent à se choisir un protecteur, un *mondoald*, un seigneur, à se mettre eux et leur terre dans sa main; ils se proclament leurs hommes et con-

(1) Waitz, *L. C.*, pour le caractère de l'aristocratie et de la noblesse à cette époque, p. 289-300. — Pour les citations tirées des *Lois barbares*, le *Recueil* de Canciani.

sentent à tenir de lui, en bénéfice, le libre bien qu'ils ont reçu de leurs pères. Par là, ces puissants, ces fidèles, ont, à leur tour, leurs serviteurs, leur *truste;* ils s'élèvent, tandis que les hommes libres, mais pauvres, tombés dans une position inférieure, deviennent vassaux, quelquefois même, selon les conditions, serfs d'un seigneur, d'un comte, d'une église, d'un évêque, et augmentent le nombre déjà considérable des *lites,* ou hommes de condition inférieure, demi-libres, ou même serfs ou esclaves, que l'invasion avait trouvés ou faits dans les pays conquis, ou laissés dans l'ancienne patrie.

La constitution politique se ressent de cette modification sociale si considérable. D'une part, les rois ne consultent plus, comme autrefois, tous les hommes libres d'une petite nation, mais seulement les puissants d'une grande nation; de l'autre aussi, ces puissants sont assez redoutables pour s'assurer une grande indépendance et exercer une influence considérable sur la volonté et même sur le sort des rois.

A la place des anciens Champs de Mars, qui ne subsistent guère qu'en Ostrasie, la fin de l'histoire mérovingienne nous montre des assemblées de *leudes* puissants et d'évêques qui prononcent entre les querelles des rois, discutent les grandes affaires, rendent des décrets, font des lois avec le souverain et souvent disposent de sa personne, reconnaissent ou rejettent, à leur gré, son pouvoir. Le peuple disparaît à peu près. Mais, à côté des *leudes,* des laïques puissants, sont les évêques qui les contrebalancent dans l'intérêt de tous. Sont-ce des assemblées politiques ou des synodes? Les guerriers, qui représentent la Germanie et les campagnes, les hommes d'église, qui représentent la culture romaine et les villes, y délibèrent sur toutes matières et jugent de toutes personnes. Ce sont, à la fois, des assemblées,

des tribunaux, des conciles. Là s'accomplissent les actes les plus graves du temps. Là est fait ce traité d'Andelot, qui intervient après les querelles de Brunehaut et de Frédégonde, en 587, pour interdire aux rois rivaux de se débaucher leurs fidèles et pour confirmer les *leudes* et les gens d'église dans leurs biens, donations et immunités; là se fait la constitution de Clother II, qui renouvelle ces conventions, reconnaît à chaque peuple, même au romain, sa loi, en impose le respect à la royauté, confirme les lois, les immunités ecclésiastiques, promet la liberté des élections aux évêchés, accorde aux évêques un certain contrôle sur les juges, favorise la nomination des plus puissants propriétaires ou seigneurs à l'office de comte ou de juge dans leurs cantons, et engage la royauté au maintien de la loi et de la paix publique. C'est une charte. A la place de la petite et populaire assemblée, souvent tenue en armes, de l'ancien chef, telle est maintenant la grande assemblée aristocratique et nationale (1).

Il y en a encore d'autres exemples sous Clother II et Dagobert. Ces assemblées traitent pour la nation. Dans les dernières luttes de l'agonie mérovingienne, l'aristocratie disposera, par ces assemblées, alors tumultueuses, de la royauté. C'est la féodalité qui s'annonce déjà, si une nouvelle dynastie de rois n'arrête pas son essor. Mais la royauté mérovingienne n'en est pas là, sous Clothaire II et sous Dagobert. Toute puissante encore, maîtresse d'un immense territoire, à la tête d'une aristocratie indocile, mais

(1) *Pact. Andel.*, LL., I, p. 6. — Greg. T., IX, 20. — *Chlot. Edict.*, LL., I, p. 14. — Frédég., c. XLIV, XLV, LV, LXXII, LXXVI. — Mme de Lezardière, Ier v., pp. 178, 572, 592.

non indomptable, soutenue et contenue par elle, conseillée et appuyée surtout par l'Eglise, elle exerce une action considérable et bienfaisante sur la Germanie. Sans être parfaite, il s'en faut, elle a grandi, elle s'est améliorée, elle est un gouvernement; elle groupe autour d'elle des peuples, une Eglise, elle édicte et reconnaît des lois. Elle n'avait apporté de la Germanie que les passions sauvages, le désordre, la superstition; en retour, elle y rapportera, avec la domination, l'empire de la loi, la pacification et le christianisme.

V

Les premiers des peuples germains, les Francs avaient, avec l'aide des Romains et des clercs, rédigé en lois leurs vieilles coutumes. « La nation des Francs, » dit le prologue de la loi salique, « illustre, ayant Dieu pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulière, hardie, agile et rude au combat, depuis peu convertie à la foi catholique, a dicté cette loi par ses chefs. Vive le Christ qui aime les Francs! » Ce travail, que nous possédons, mais qu'une première édition, plus germaine et sans prologue, avait peut-être précédé, fut probablement accompli sous Clovis, certainement sous Clother Ier. C'est Thierry Ier (1), fils de Clovis, ainsi que

(1) *Prolog. de la loi bav.*, LL., III, p. 259 : *Theudericus eligit viros sapientes qui*, etc.

nous l'apprend encore le prologue de la loi des Bavarois, qui choisit le premier des hommes sages, instruits des anciennes coutumes, pour recueillir et mettre en ordre les lois des Ripuaires. Childebert II, fils de Clother Ier, y fit les additions et changements nécessaires, pour ramener ce qui sentait le paganisme à la foi chrétienne. Les coutumes barbares devinrent donc définitives seulement sur le sol romain. Là elles passèrent à l'état de règles fixes, de codes qui donnèrent encore à la vie sociale plus de garanties et de stabilité; et c'est par la main de ces conquérants émigrés que les Germains restés chez eux furent conduits, poussés dans la même voie.

Il s'en fallait aussi de beaucoup que tous les Francs eussent accompagné Clovis au baptême. Les adorateurs d'Odin s'assirent longtemps encore à sa table, à côté des évêques et des moines. Chez les Francs Ripuaires, surtout aux bords de la Meuse, de la Moselle et du Rhin, le paganisme des conquérants résista plus longtemps encore, grâce au voisinage de la vieille Germanie et des forêts natales. Au moment de passer le Pô, Théodebert, fils de Thierry Ier, y fit jeter, comme prémices de la guerre, des femmes et des enfants égorgés. Mais ce territoire, autrefois aussi romain, avait eu ses églises, ses évêchés et ses fidèles. Tout n'était pas à faire, l'Eglise n'avait qu'à renaître et à reprendre le travail interrompu. C'était par là, précisément, qu'elle avait prise sur la Germanie; elle lutta et vainquit. Saint Nizier, en Ostrasie, nous dit Grégoire de Tours, jouissait d'une telle réputation de sainteté que Thierry Ier, fils de Clovis, le fait évêque de Trèves. Près de la ville, les cavaliers que le roi lui avait donnés pour escorte lâchent leurs chevaux dans les moissons mûres. — « Retirez, » leur dit Nizier, « vos chevaux de la récolte du pauvre, ou je vous excom-

munie. » — « Quoi, tu n'es pas encore évêque, et tu nous menaces. » — « C'est le roi qui m'a fait évêque, » repart Nizier, « mais pour faire la volonté de Dieu. »

L'Ostrasie, au sixième siècle, compte bientôt de grands évêques, qui s'appliquent à réparer les désordres de l'invasion, à relever les églises, et même les remparts des cités. Derrière ces murailles, ils ne veulent pas seulement protéger les palais de marbre et les basiliques d'or et de mosaïques, avec leurs nefs portées sur deux rangs de colonnes superposées; ce sont les restes de la civilisation, c'est la société spirituelle qu'ils veulent aussi sauver. Nicetius, autre évêque, fait venir d'Italie des architectes qui couronnent de tours les hauteurs voisines de Trèves, et, de là, il rétablit son autorité ecclésiastique sur tous ses anciens suffragants. Une censure vigilante, grâce à lui, s'étend sur le palais des rois d'Ostrasie; il lutte contre Clother Ier et meurt entouré des respects de Sigebert son fils. C'est, sous la dictée de l'Eglise, que Childebert II ordonne la destruction des idoles érigées sur les domaines des particuliers et interdit les nuits passées dans l'ivresse au milieu des chants voluptueux et des danses de femmes; pour lui plaire qu'il punit de mort, au Champ de Mars d'Attigny, 595, les noces incestueuses, inutilement poursuivies par les canons des conciles. Ce qu'il y a déjà de romain et de chrétien, dans la loi des Ripuaires, vient de cette heureuse influence.

Clother II et Dagobert, qui règnent de 614 à 638, au commencement du septième siècle, en Gaule et dans une partie de la Germanie, sont aussi ceux qui reportent la civilisation romaine et chrétienne dans la Germanie méridionale, au moins chez les Alamans, les Bavarois et une partie des Thuringiens, en faisant rédiger, améliorer et

rééditer leurs lois. C'est un moyen d'affermir leur domination sur eux en même temps que de propager les principes du christianisme, tout en respectant leur individualité, leur nationalité particulière, puisque, sous leur règne, chaque peuple a sa loi. Les textes de lois le disent : Clother II, après avoir fait corriger la loi ripuaire, « recueillit les coutumes des Alamans et des Bavarois, et pour que chaque peuple, qui vivait sous sa domination, fût jugé selon sa loi, avec le concours d'évêques, de ducs et de comtes, et le consentement du peuple, *cetero populo adunato,* il leur donna force d'exécution. » Dagobert, son successeur, « les améliora encore, changea les usages païens, selon les principes de la foi chrétienne, et les transmit à chaque peuple, par le moyen de trois hommes nobles : Claudius, Chadoin et Agilulf, » un Romain et deux barbares. Un duc alaman, Landfried, fils de Gottfried, réédita lui-même le texte de la loi allemanique, et ajouta ainsi l'autorité volontaire de son consentement à l'amélioration de ces vieilles coutumes, « selon la lumière de la raison romaine et de l'Eglise romaine qui vivait et se fortifiait de son droit. » Ainsi, la vieille Germanie, en retour des ravages qu'elle avait commis et des ruines qu'elle avait faites sur le territoire romain, recevait de lui le bienfait d'une civilisation supérieure (1).

Du rapprochement des lois franques avec celles des autres peuples germains, ressortent de précieux enseigne-

(1) *Leges Rip., Alam. et Bajuv. et quæ erant secundum consuetudinem paganorum mutavit secundum legem christianorum.* — *Lex Rip.*, LVIII, 1 : *Secundum legem romanam qua ecclesia vivit.* — Waitz, II, p. 91, 92 et *sqq.*



ments. Soumises ou associées à la puissance des Francs, les autres races jouissent du bénéfice de leurs lois particulières améliorées. Elles leur sont cependant inférieures. C'est une subordination naturelle due à la conquête et à l'infériorité de culture. Le *whergeld* d'un homme libre, ou la somme qu'on est condamné à payer pour l'avoir mis à mort, est de 200 sous pour un Franc, et de 160 pour un Alaman ou un Bavarois; plus tard, nous le verrons, pour les Saxons, s'abaisser à 120 sous, et pour les Frisons à 110. Bien que la valeur de l'argent, chez ces différents peuples, ait dû entrer pour quelque chose dans cette estimation, il est certain que c'est un résultat de la conquête. Le vaincu vaut moins que le vainqueur. L'aristocratie franque, qui a un caractère tout monarchique, paraît la plus nombreuse et la plus forte. Le comte franc, parce qu'il est dans la *truste* du roi, est estimé 600 sous, le triple d'un homme libre. Chez les Bavarois, le duc seul, pour la même raison, est évalué le triple; le comte vaut le double. Mais la loi, qui ne reconnaît, après la famille des Agilolfings, que cinq familles nobles chez les Bavarois, n'accorde à leurs membres qu'une composition double de celle de l'homme libre. Chez les Alamans, il y avait trois classes de personnes libres. S'il faut reconnaître, dans la première classe, des nobles qui étaient peut-être les leudes du duc, il faut avouer qu'ils avaient peu de prestige, car le *whergeld* de la première classe *(primorum)* s'élève peu au-dessus de celui de la seconde et même de la troisième. Il n'est que la moitié en plus de la classe des demi-libres. Les esclaves sont plus nombreux, et les conditions de fermage plus dures chez ces peuples et, par conséquent, le *whergeld* des serfs et des colons comparativement plus faible au delà qu'en deçà du Rhin. C'est le résultat naturel de ce fait que la

Germanie a été, sinon conquise, au moins soumise par les rois francs (1).

La constitution politique de ces deux peuples, tout en conservant une certaine autonomie, se ressent aussi de la domination franque. L'accroissement d'autorité que la royauté germaine avait trouvé dans la conquête ne fait pas défaut, par voie de conséquences, aux ducs. Les lois des Alamans et des Bavarois mettent les grandes routes, les fleuves, les moulins et les églises sous la protection des ducs, et punissent de mort ceux qui attentent à la vie de leurs ducs ou leur tendent des embûches (2); mais la royauté franque est au-dessus de ces duchés. Les rois consentent à choisir toujours le duc dans la famille des Agilolfings, mais il faut qu'il soit fidèle (3). « Si le duc, » dit la loi, « est assez audacieux et superbe *(protervus vel superbus)* pour mépriser les commandements du roi, qu'il soit destitué. » Le choix du duc des Alamans ne paraît pas avoir été limité à une seule famille. La puissance du duc est bien définie dans les lois bavaroise et allemanique. « Il commande l'armée, monte à cheval, passe dans les rangs; il juge; il fait office de roi, *potest regis jussionem implere.* » Sa maison est la maison de tous. On paye une composition plus forte pour les crimes et offenses faites envers sa personne, envers les siens ou dans sa maison. Il perçoit le *whergeld* de celui qui n'a pas de parents. C'est presque un roi. On ne voit trace qu'une fois, dans la loi des Bavarois et dans celle

(1) *Lex Bajuv.*, III. — Voir Merkel., *de Republica Alamanorum.* — (2) *Lex Alam.*, LXXXV. — (3) *L. Bajuv.*, XI, 2, 19; II, 1, 2; III, 1 : *Dux ex genere Agilolfingorum debet esse.*

des Alamans, d'une assemblée du peuple ou du moins des principaux du peuple; on peut croire seulement, d'après des documents postérieurs, que l'habitude s'en était perpétuée d'une façon au moins intermittente chez les Bavarois.

La vieille constitution du sol, divisé en *gaus,* qui s'était conservée en Germanie, reçoit une plus vive atteinte; c'est là que le roi installe un comte. Le *gau* devient un comté; cela était déjà en vigueur en deçà du Rhin. Le comté contient les districts ou centaines de feux ou de hameaux qui le subdivisent, et où commande le centenier, sous l'autorité du comte. Les hommes libres sont tenus à suivre le comte et le centenier, quand le ban de guerre est proclamé, et les comtes se rassemblent sous les ducs. Les anciens cantons ou *gaus* se trouvent fixés ainsi comme circonscriptions militaires pour le ban, mais non comme ressorts de juridiction pour la justice. Les hommes libres, propriétaires, *boni homines, ahrimans* ou *rackimbourgs,* ayant maisons, enclos et terres, ne viennent plus à l'assemblée du *gau,* mais seulement au tribunal du centenier, et se rassemblent sous sa présidence ou sous celle du comte. Chez les Alamans et chez les Bavarois, ils sont même tenus de s'y rendre, sous peine d'amende. La vieille réunion politique du *gau,* du canton, n'a plus lieu; son pouvoir est passé au représentant du roi; c'est lui, c'est-à-dire le comte, qui préside, avec le centenier, les tribunaux de la centaine. Mais l'autorité du comte ou du centenier s'arrête, comme en deçà du fleuve, devant les immunités dont jouissent les hommes puissants dans l'Etat ou dans l'Eglise, par leurs terres et leurs vassaux. Ceux-ci, dotés de vrais priviléges par les rois ou par les ducs, exercent, en effet, sur leur propre terre, le droit de commander et de présider aux ju-

gements, et répondent de tout ce qui se fait, sous la seule autorité du roi ou du duc. C'est le commencement de la noblesse d'Etat et d'Eglise, à côté de la noblesse d'office, créée par les rois et les ducs (1).

Il y a, à cette époque, dans le *gau*, un plus grand nombre de villages ou de maisons et enclos groupés qu'il n'y en avait autrefois. Les propriétaires libres, sédentaires *(pagenses, exercitales)*, qui font le service de la guerre, en forment le noyau. Mais on sépare encore la terre possédée, mise en culture, de la terre de prairies et de forêts, pour l'usage commun, au profit des seuls propriétaires (2). La propriété y est, du reste, encore assez divisée, à part les grands biens de quelques descendants de noble famille ou de quelques puissants officiers du roi ou dignitaires d'Eglise, surtout sur la frontière romaine. Elle est presque partout de moyenne grandeur. Les grandes propriétés ne deviendront plus nombreuses que plus tard. La vieille coutume de la *marche*, la frontière commune et indivise, ou la communauté de limites, formée de bois et de prairies d'usage commun, ménagée autour de tout groupe plus ou moins grand de propriétés, de métairies ou d'enclos, ce que les Allemands appellent la *markgenossenschaff*, et la loi des *commarcani*, s'est maintenue intacte. Le noble, le propriétaire qui habite dans la communauté a droit, même pour ceux qui dépendent de lui, à la jouissance de ces biens communs, bois, prés, champs en friche, ruisseaux, pour le pa-

(1) Marculf, I, 33, 34; App., 13-18. — (2) *Lex Alam.*, XXXVI, 4. — *Bajuv.*, II, 14 : *Omnes liberi, constitutis diebus.... et qui neglexerit venire* 15 *solidis damnetur*. — *Lex Bajuv.*, II, 1. — *Alam.*, VII, 7. — *Vita Kiliani*, c. II : *Gozbertus dux congregato omni populo*.

cage, la chasse, l'approvisionnement et la pêche. Mais que nul de ceux qui ne sont point propriétaires ou dépendants d'un propriétaire ne s'avise d'y vouloir participer. Que nul surtout ne cherche à s'établir dans la *marche*, ou à y bâtir une nouvelle maison. Les peines les plus rigoureuses sont portées, en effet, contre celui qui use de la forêt, des eaux, du pacage de la *marche* sans y avoir droit. Les associés de la *marche* témoignent les uns pour les autres, dans le droit bavarois, et rétablissent en commun la limite (1), si on la détruit; ils délibèrent en commun pour leurs affaires, sous un président, à l'ombre d'un tilleul; mais ils ne jugent point. Plus ou moins étendues sont ces associations; elles embrassent quelquefois une centaine de familles ou de hameaux, un *send*, quelquefois un *gau* ou comté tout entier.

Si la liberté politique des cantons ou *gaus* semblait avoir perdu dans la Germanie, en revanche, la vieille indépendance personnelle des Germains, dans les cantons ou *gaus*, paraît s'y être mieux conservée que chez les Francs, bien que leur nationalité soit considérée comme inférieure. Le temps où la tribu résolvait la paix et la guerre est passé. Il n'y a plus place pour de nouvelles émigrations, de nouveaux établissements. Il reste cependant encore quelque chose de l'ancienne liberté. Si le régime des bénéfices s'est propagé aussi en Germanie, il ne paraît pas que l'irrévocabilité et l'hérédité de ces donations aient fait question comme chez les Francs de la Gaule. Pour se faire des partisans dans le pays soumis, la royauté ne devait-elle pas chercher à se

(1) *Lex Bajuv.*, XII, 3; XIV, 17. — Waitz, II, p. 310.

les attacher, en les faisant au moins les égaux des nobles de vieille souche, antiques propriétaires du sol. L'homme libre aussi est encore presque entièrement maître sur sa propriété, dans son enclos *(huff)*, dans sa métairie *(hoff)*. Il ne paye ni redevance, ni impôt; il a droit de porter la lance et de poursuivre sa vengeance particulière, quand l'offenseur fait défaut au jugement ou au payement du *whergeld*. Le comte juge l'homme libre, mais l'homme libre nomme les jurés *(hunnen)*, qui siégent au tribunal. Ces comtes sont même presque toujours pris parmi les grandes familles du canton, et, en rendant parfois leur charge héréditaire, ils arrivent à représenter plutôt le peuple devant le roi, que le roi au milieu du peuple, ce qui est pour quelque temps, sinon pour toujours, une garantie de liberté.

Le Germain d'outre-Rhin porte encore la longue chevelure, signe de l'homme libre. Sans doute, le mouvement qui tend à subordonner les faibles, les petits, au patronage, au *mundium* des puissants, se fait sentir là aussi. La recommandation y existe. On trouve déjà, dans la loi allemanique et la loi bavaroise, le mot de *vassus*, vassal; et, dans certains cas, on tombe sous le *mundium*, dans la clientèle du duc de Bavière. Comme dans l'ancienne Germanie, il y a d'ailleurs des demi-libres, des *lites;* ils s'appelaient *baros* chez les Alamans, *aldions* ou *barescalcs* chez les Bavarois. Ils labourent un champ qui appartient à un maître; ils en payent une redevance, un tribut. Ils sont vendus avec le champ. Mais l'homme libre, le petit propriétaire libre sont protégés par la loi. Il est défendu, par la loi des Bavarois, de réduire un homme libre en servitude et de le chasser de son héritage, si ce n'est pour un crime capital, *sine mortali crimine,* comme le meurtre du duc ou la trahison. Si pauvre qu'il soit, il ne perdra sa liberté que de sa propre

volonté. Les Francs libres n'étaient pas si bien défendus contre l'aristocratie des *leudes* qui usurpait tous les jours sur leur personne et sur leurs biens. La peine qui atteint les *plagiatores*, ceux qui vendent les hommes libres, fait très-fréquent, est plus sévère ici que chez les Francs. Chez les Alamans, s'ils ne peuvent ramener la victime de leur violence et de leur fraude du pays où elle a été vendue dans son pays, ils sont obligés de payer tout son *whergeld*. D'après la loi bavaroise, la seule, presque, qui admette des châtiments corporels, ils perdent les mains et les yeux. Cependant beaucoup de délits personnels ont une compensation inférieure à celle des Francs. L'attentat à la pudeur de la femme, qui entraînait la mort chez les Ripuaires, est frappé seulement d'une amende de 40 sous chez les Alamans. Au contraire, dans la même loi, le fiancé qui forfait, sans cause, à sa promesse, paye amende à celle qu'il abandonne.

La puissance du père de famille, le droit de tutelle ou *mundium*, s'est plus rigoureusement conservé aussi sur le sol germain. Chez les Francs, le mariage par le sou et le denier n'est plus guère qu'un symbole; il disparaîtra peu à peu devant les cérémonies chrétiennes. Chez les autres peuples, il faut racheter réellement encore du père, et souvent assez cher, le prix du *mundium*, pour obtenir la jeune fille en mariage. Qui épouse une fille sans le consentement de son père, lui paye 40 sous, et, si la jeune fille meurt avant d'être affranchie de la tutelle, 400 sous. Ici le don du lendemain; le *morgengab*, est encore libre; on le fixe chez les Visigoths et chez les Francs, où il peut atteindre le quart des biens de l'époux. Si la femme a moins de droits réels, elle est quelquefois plus respectée, mieux protégée. Chez les Bavarois, le meurtre de la femme est payé au double;

« car, » dit noblement la loi, « la femme n'a pu se défendre par les armes. » — « Si cependant, par sa propre audace, elle a voulu se mesurer virilement avec l'homme, » comme la Brunehild du poëme, « elle sera mise sur la même ligne que ses frères. » La loi salique n'a point de peine contre le rapt des femmes. La loi ripuaire impose, au ravisseur d'une femme mariée, le *whergeld* d'un homme libre ; celle des Alamans, quatre fois le *whergeld;* celle des Bavarois, la perte des yeux et des mains.

Mais, chez tous les peuples, le droit de succession est encore en faveur des mâles. Ils héritent jusqu'au cinquième degré avant les femmes ; la veuve même n'a que son *morgengab* et encore pas toujours entier. Les parents de l'épée, comme on s'exprimait en Allemagne, primaient les parents de la quenouille. Encore même, chez les Saliens et les Ripuaires, les filles ne peuvent-elles jamais hériter de la terre salique ou aviatique *(salica, aviatica)*, c'est-à-dire du manoir patrimonial. C'est bien l'indice d'un temps barbare, où nulle propriété privée et publique n'est assurée, s'il n'y a une lance toujours prête à la défense. Les veuves et les filles tombent encore à la charge et sous le *mundium* de leurs frères ou de leurs oncles. Les fils partagent partout également l'héritage du père et de la mère. L'héritage de la femme sans enfants revient à ses parents ; si elle a eu un fils né de son mariage et que cet enfant ait vécu, ne fût-ce qu'une heure, « assez pour ouvrir les yeux, voir le plafond et les quatre murs de la chambre, » son héritage appartient au père de l'enfant.

La distinction entre l'homme libre et le serf est partout sévèrement gardée. Il y avait déjà des esclaves de la terre, chez les Germains. La loi des Alamans, à cette époque, leur impose trois jours de corvée sur six, et fixe ce qu'ils

doivent en bière, en blé, en bétail, en volaille (1). Elle défend de les vendre hors du territoire de la province, mais elle brise sur leur dos la lance, apanage du guerrier libre, qu'ils oseraient porter. Le Franc Salien perd sa liberté, s'il épouse une esclave; il paye un faible *wergeld* au maître de l'esclave qu'il a débauchée. Selon la loi ripuaire, le juge donne à choisir, à la femme libre qui s'est livrée à un esclave, une épée et une quenouille; si elle prend l'épée, elle doit tuer l'esclave; si elle choisit la quenouille, elle partage sa condition. Il en est ainsi chez les Germains. Dans la loi des Alamans et des Bavarois, comme dans celle des Francs, on assimile le vol d'un esclave ou d'une serve à celui d'un bœuf ou d'une cavale (2). Le mariage d'une femme libre avec un *lite*, un demi-libre, est, même chez les Alamans, taxé d'inégalité. Dans la loi bavaroise, les esclaves sont traités avec une cruauté qui rappelle la loi romaine. L'affranchissement y est aussi entouré de formalités particulières. Il se fait, en Bavière et en Allemanie, devant le duc, par le denier ou la tablette, d'où les *denarii* et les *tabularii*. Chez d'autres peuples, il suffit de conduire l'esclave à un carrefour où se rencontrent quatre chemins. Le maître, en présence de témoins, lève la main et lui dit : « Marche et vas où bon te semblera. » C'est l'affranchissement *e manu*.

La présidence du *mall* ou tribunal de justice par le comte dans le *gau* ou canton, et du centenier *(sendgraf, tunginus)*, dans les ressorts inférieurs ou centaines, la présence de la main romaine, dans la rédaction des lois, n'ont pas grandement changé la procédure et la teneur des

(1) *Lex Alam.*, XXII, 1, 3; XXVII, 1. — (2) *Lex Bajuv.*, XV, 1. — *Lex Alam.*, XC.

jugements germains. Elles les ont seulement régularisées. Le magistrat royal, comte ou autre, ne fait que présider le tribunal et diriger les débats; les jurés, pris parmi les hommes libres, apprécient les faits de la cause. Un homme de loi, un juge *(judex)*, instruit dans le droit, et choisi avec soin parmi les plus honnêtes, règle la procédure, détermine l'article de loi sous lequel tombe le crime ou le délit et prononce le jugement; c'est au moins ce qui a lieu chez les Alamans et les Bavarois (1), où l'on ne trouvait pas, comme chez les Francs, des comtes ou centeniers assez instruits pour remplir tout l'office. Le tribunal se tient encore en plein air, dans la Germanie, sur une éminence *(mallberg)*, ou à l'ombre de chênes vénérables. Le bouclier pendu est le signe de l'ouverture du tribunal, où les jurés viennent encore en armes. Tout homme requis, libre ou vassal *(vassus)*, est obligé de s'y rendre. Le tribunal s'assemble tous les huit ou quinze jours, ou tous les mois, et ne juge que sur la demande du plaignant (2). La preuve s'établit par le serment des cojurateurs, parents de l'accusateur ou de l'accusé, qui affirment l'innocence ou la culpabilité.

On ne jure plus, comme jadis, par les eaux, les fontaines et les rivières, par les montagnes, par le marteau de pierre ou la massue du dieu du tonnerre. Les hommes jurent sur leurs armes, les femmes sur leur cœur, dans les églises. Le nombre des cojurateurs nécessaires, selon les cas et les personnes, pour établir ou infirmer la preuve, renferme encore de curieux enseignements sur les rapports des nations et

(1) *Lex Alam.*, XXXVI, 3; XLI, 1. — *Lex Bajuv.*, II, 14 : *Habeat librum legis ut semper rectum judicium judicet.* — Waitz, *L. C.*, II, pp. 467 à 478. — (2) *Lex Alam.*, XXXV, 4; XXXVI, 1, 2. — *Lex Bajuv.*, II, 14.

des classes entre elles. L'Alaman doit produire en jugement un plus grand nombre de cojurateurs que le Franc; le Franc libre, plus que le leude contre lequel il plaide. Le témoignage d'une femme ne vaut pas contre celui d'un homme. Si les témoignages ne décident rien, les épreuves de l'ordalie sont encore de mise. Chez les Francs, l'épreuve de l'eau est la plus en usage; chez les autres Germains, celle du feu. Le bénéfice de l'innocence est pour celui qui, plongé dans l'eau, va au fond, pour celui qui, sans se brûler, marche sur une charrue rougie au feu. Le jugement de Dieu, ce duel où la force et l'adresse décident, est encore en usage dans toutes les législations, mais il devient plus rare et se modifie. Il a lieu, en Germanie, en présence du duc, comme en Gaule, en présence du roi.

La peine de mort est plus fréquente qu'auparavant; elle s'applique surtout aux crimes d'Etat; par exemple, chez les Bavarois, quand on entreprend sur la vie du chef du pays ou lorsqu'on trahit la nation; chez les Ripuaires, si l'on déclare faux un acte authentique du roi. Elle est réservée encore à l'incendiaire, à l'adultère, chez quelques peuples. Le bannissement, la confiscation des biens, la prison, quelquefois avec chaînes, l'interdiction de l'usage de la *marche*, c'est-à-dire les peines qui atteignent la personne ou les biens des coupables commencent à être en usage (1). Mais la composition ou le *whergeld* gradué selon les personnes et les cas, est toujours la peine la plus fréquente. Childebert II, chez les Francs, a déjà voulu faire un pas en deçà du Rhin; il veut la mort pour la mort : « Car il est bon, » dit-il, « que celui qui a su tuer apprenne aussi à mourir. »

(1) *Lois bav.*, II, 1; IX, 8. — *Lois des Rip.*, LX, 2; LXXIX, LXXIII.

Mais, au delà du fleuve, on ne trouve des peines corporelles, mais grossières, que chez les Bavarois. L'homme libre qui contrevient à la discipline militaire est passible, chez eux, de cinquante coups de bâton.

Ces traits épars des lois bavaroises et allemaniques, qui émondent et rectifient, en les fixant, les vieilles coutumes germaines, en conservent assez pour dissiper le parfum de poésie que le génie de Tacite avait répandu sur la barbarie teutonique, sinon pour faire renoncer l'Allemagne savante à l'admiration complaisante qu'elle voue à tout ce qui tient à ses origines. Le grand historien romain ne nous induit pas trop dangereusement en erreur, quand il donne des interprétations et des couleurs favorables aux institutions qu'il expose ou aux mœurs qu'il dépeint. Mais l'esprit de système, ajouté par les Allemands à la passion nationale, et mis au service de l'admiration consciencieuse de tout ce qui est allemand d'origine *(urdeutsch)*, a introduit, dans les études historiques de nos voisins, des troubles beaucoup plus fâcheux. Selon les mouvements d'une opinion très-changeante et en même temps très-entière, les écrivains allemands se sont plu à voir tour à tour, dans leurs origines, la liberté démocratique ou la bénigne féodalité patriarcale, la tendance à l'individualisme ou à l'unité, aux institutions libérales ou absolues de la monarchie. La landwher, pour les plus récents, remonte à la Germanie de Tacite; et il en est qui voient aujourd'hui dans le dévouement des compagnons à l'ancien chef l'origine de l'esprit monarchique et unitaire qu'en ce moment ils exaltent. En les interprétant souvent de façons si contradictoires, tous se sont cependant rencontrés dans une égale admiration pour toutes ces institutions regardées par eux

comme de pure origine tudesque, et ils les ont toujours présentées comme d'autant plus respectables, sacro-saintes et empreintes d'un cachet de supériorité sur les autres peuples, qu'ils y voyaient encore celles de leur temps ou de leurs prédilections.

Les lois même améliorées des Germains, en nous faisant mettre le doigt sur la réalité crue des faits, en dépit du génie du peintre de la Germanie ou de l'esprit de système de la science moderne allemande, nous montrent encore simplement, même quatre siècles après Tacite, une société barbare, semblable à beaucoup d'autres que l'histoire connaît, plus persistante seulement. Le pouvoir est encore très-faible dans cette société, et la liberté très-désordonnée. L'autorité y a des formes tyranniques et l'indépendance des formes anarchiques. Aussi, la première ne rencontre pas beaucoup d'obéissance et la seconde pas beaucoup de garanties. La justice elle-même n'est pas exempte de ces défauts. La force, la puissance, la ruse sont au fond des jugements rendus par les tribunaux comme dans la vie ordinaire de la société. Les petits, les pauvres ne trouvent point une protection efficace dans les grands, les innocents devant les tribunaux. La guerre, la violence sont les vraies lois et maîtresses des choses.

Les détails minutieux de ces lois nous montrent encore sur le vif, en Germanie, une société de batailleurs à peine fixés et adoucis par la vie sédentaire et agricole. Dans leurs métairies, un peu plus rapprochées qu'autrefois, au milieu du *gau*, surveillé déjà par quelques forteresses grossièrement bâties, demeures du comte, on voit les propriétaires libres, entourés de leur famille, de leurs colons, de leurs esclaves, qui travaillent leurs champs avec la charrue, la herse, soignent leurs vergers, dressent leurs clôtures, mè-

nent leurs bestiaux dans les vastes prairies ou les forêts de la *marche*. Ils entassent leurs grains, leurs fourrages dans des souterrains, quelquefois déjà sous des hangars. Ils commencent la vie sédentaire.

Mais les principaux crimes que la loi cherche à atteindre sont encore les violences armées contre les propriétés et les personnes, et on voit que ces crimes devaient être fréquents et variés, pour que les auteurs de ces lois eussent une connaissance si précise de la matière. Les cas, les circonstances et les différents modes de meurtre tiennent toujours plusieurs titres dans les lois bavaroises et allemaniques. On y prévoit différentes sortes de rapts de femmes mariées, de jeunes filles, et les violences ou outrages de toute nature à leur *dam*, les enlèvements d'hommes, les attaques sur les grands chemins, les coups et blessures. Dans les rixes, ces barbares se défoncent les côtes, se crèvent les yeux, se rouent de coups de bâtons, se frappent à la tête jusqu'à mettre le crâne à nu, se percent de flèches empoisonnées. Ils mutilent leurs ennemis tombés à terre, leur coupent le nez, le pied, la main, leur crèvent les yeux, les châtrent. Autant de délits qui ont leur tarif dans l'échelle du *whergeld*. Les morts même ne sont pas respectés ; on les déterre pour se venger encore sur eux ou les dépouiller. L'homme qui a troublé le repos d'un cadavre est chassé du bourg jusqu'à ce qu'il plaise aux parents du mort de le rappeler. Après le meurtre, c'est le vol qui a ses cas et ses modes détaillés à l'infini dans les titres de ces lois. Elles punissent, avec une grande rigueur, les vols de chevaux, de bœufs, de porcs, de chèvres avec ou sans effraction, les vols de lin, de foin, de moissons, de bateaux, etc. C'est moins la culpabilité de l'accusé que la valeur de l'objet que la loi considère. Monter

le cheval d'autrui, pousser son bétail dans un enclos voisin en l'endommageant, entrer dans un verger, dans un champ pour y voler fèves, pois, navets, lentilles, ensemencer le champ d'autrui, couper des branches ou des soutiens de haie, pousser sa herse sur la terre voisine, incendier un hangar à blé, renverser une auge de porc, autant de délits aussi sévèrement punis. On voit, cependant, les peines que se donne la loi pour apprendre le respect de la propriété à cette race qui avait d'abord favorisé le vol sur le territoire de la tribu voisine, afin d'exercer la jeunesse. Il y avait encore bien plus à faire. Il fallait changer le fond des cœurs.

VI

Clothcr II et Dagobert Ier trouvèrent des instruments tout préparés pour changer la vieille Germanie par la foi. Un missionnaire irlandais, le père des premières missions celtiques en Germanie, Colomban, débarqué d'abord en Gaule, avait fondé, dans les solitudes boisées des Vosges (en 590), au milieu de populations encore presque païennes et vivant de brigandage, le monastère de Luxeuil, et répandu de là, par ses disciples, la règle sévère de Bangor, la grande école monastique de son pays. Avec elle naquit le goût des missions chez les infidèles. Banni du royaume de Bourgogne par la reine Brunehaut, il donne lui-même l'exemple. Vers l'an 610, le Saint, accompagné d'un petit nombre de disciples, remonte le Rhin, traverse les torrents ombragés de forêts de l'Aar et de la Limmath, au milieu d'un peuple sauvage, et arrive sur les bords du lac de Cons-

tance, aux ruines de la ville de *Brigantium*. Lui et ses disciples y trouvent, dans un ancien oratoire profané, les trois dieux germains, Woden, Donar et Saxnot, offerts à la vénération des Germains, à côté de la chaudière immense où bouillait la cervoise consacrée aux libations. « Voici nos anciens dieux, » disaient ces barbares, « les protecteurs du pays. » Colomban commença son œuvre en brisant les idoles dont il jeta les morceaux dans le lac. Le mauvais vouloir d'un duc du pays des Alamans, Gunzo, le force à passer en Italie, où il fonde le monastère de Bobbio.

Mais un de ses disciples, un celte, le célèbre Gallus, reste, avec quelques autres, près des ruines d'une vieille église dédiée à sainte Aurélie; il y vit de pêche dans le lac, comme Jésus à Tibériade. Les attaques et les tentations du génie de la montagne et du démon du lac, si nous en croyons sa légende, ne lui manquent pas. Mais il se défend toujours avec le signe de la croix. On ne saurait le surprendre. Il ne dort jamais. Enfin le duc Gunzo, ayant sa fille malade, possédée du démon, mande le Saint qui la guérit, et il lui donne en retour la liberté de s'établir dans le pays. Arrivé à un endroit, sur la rive gauche du Rhin, au-dessus du lac, où la petite rivière de Steinach, tombant de la montagne, se creuse un lit dans le rocher, Gallus se heurte contre une pierre, tombe et s'écrie : « Ce lieu est celui de mon repos pour les siècles; c'est ici que j'aurai ma demeure, parce que je l'ai choisie; » et il y bâtit (613) le monastère qui porta le nom de Saint-Gall et qui devint, plus tard, la lumière de la haute Allemagne (1). On relève bientôt, pour l'entourer, les églises de Windisch et de Coire.

(1) *Sancti Galli vita. Monum. de Pertz*, II.

Les rois n'eurent plus qu'à favoriser, à guider le zèle de l'Eglise réformée et ardente à la propagande. Luxeuil réédifia l'Eglise ostrasienne, trop souvent envahie, là où elle subsistait encore, par des barbares, prélats belliqueux qui faisaient du sanctuaire une écurie de chevaux de guerre. Saint Gall releva les débris dispersés des églises de Rhétie et de Norique *(Souabe, Bavière)*, renversées par des barbares qu'il fallut de nouveau convertir.

Les siéges épiscopaux sont désormais tenus, en Ostrasie, par des évêques qui s'occupent de restaurer les ruines de l'Eglise, et non de rassembler des chevaux et des faucons. Aussi rien ne leur est refusé pour accomplir leur œuvre. Les évêques de Trèves, Magneric et Modwald, obtiennent de Clother II des donations dont ils consacrent les produits à la prospérité de leur église. Ce dernier, dans un site délicieux, au milieu de bois et de prairies, à Tholey, pose la première pierre d'un couvent de théologiens qui continuera l'ancienne et illustre école des moines théologiens et missionnaires de Trèves (1). Sous ces influences, Dagobert, avec l'évêque Athanase, relève le siége de Spire; avec Amandus, celui de Worms; avec Arbogast, celui de Strasbourg; réédifications aussi avantageuses aux villes qu'aux églises. Sidonius rebâtit entièrement la vieille métropole de Mayence, dont on le fait aussi évêque. Des monastères, bien dotés, se fondent à Remiremont, Malmédi, Maëstricht, Liége, colonies de missionnaires qui achèvent la conversion longtemps incomplète des Francs et des Alamans des bords du Rhin. Dès lors, les superstitions qui ont passé le Rhin et se sont attachées aux sources, aux forêts,

(1) Lecointe, *Ann.*, IX, 623.

aux idoles mêmes du paganisme romain sont poursuivies. Les missionnaires enseignent les barbares, autant par leur vie pieuse que par leurs prédications; ils défrichent leurs terres incultes en même temps que leur âmes, toutes hérissées de sentiments mauvais et de croyances païennes. La foi ostrasienne réagit bientôt au delà du Rhin. Les évêques donnent l'exemple : Amandus, évêque de Worms, natif d'Aquitaine, pénètre jusque chez les Slaves, et le célèbre ministre de Dagobert, Eloi, finit en évangélisant les Frisons (1), où avait déjà été Amandus.

Le fondateur de Saint-Gall avait donné un de ses disciples, Jean, pour évêque à Constance, siége déjà rétabli, sous Maximus, depuis 560. Deux de ses compagnons, Magnoald et Théodore, laissent, sur les bords du lac de Constance, le couvent de Bregentz. Les femmes rivalisent, sur les mêmes rives; Haberilla élève un couvent de nonnes ascètes. Sur un autre point, Trutpert et Landolin passent le Rhin et s'enfoncent dans les gorges de la Forêt-Noire; le premier s'arrête dans le Brisgau et le second dans l'Ortenau, où ils élèvent des monastères dont on croit retrouver encore aujourd'hui les ruines. Mais, toujours plus hardis, Magnoald et Théodore, abandonnant leur colonie de Bregenz, pénètrent jusqu'à l'Iller, y établissent le couvent, plus tard aussi célèbre, de Kempten, et, plus loin, vainqueurs, dit la légende, d'un dragon mystérieux sur le Lech, bâtissent, à la place où il est tombé, le couvent de Roshaupten, que Magnoald même abandonne pour aller fonder, plus loin encore, celui de Fuessen (2). Le roi Dago-

(1) Lecointe, *Annal. ecclés.*, VIII, 629; XXVIII, 628. — (2) Lecointe, *Ann.*, IX, 622; X, 624; XXII, XXV, XXV, 628; X, 629.

bert avait trouvé la Thuringe encore bien païenne, en 622. Un noble du pays avait donné l'ordre de couper la tête à un parent malade dans sa maison, afin qu'il parût avoir eu la mort d'un brave dans le Walhalla, et fût en état de plaire à Odin. L'Irlandais Kilian, que le roi franc y envoya, n'eut pas beaucoup de succès. Il dut se borner à évangéliser les bords du Mein, qu'on commençait à appeler Franconie parce que les Francs y dominaient, et convertit cependant un comte du pays du nom de Gozbert.

La Bavière, où des semences du christianisme avaient été autrefois jetées, fut plus docile. Deux moines de Luxeuil, Eustasius et Agilus, envoyés dans ce pays par Clother II, avaient déjà commencé à faire refleurir la plante un instant submergée par le flot des invasions. Sous Dagobert, l'évêque Emmeran, de Poitiers, trouva, à Ratisbonne, au milieu d'un beau pays qu'il comparait au paradis, les débris déjà relevés de la vieille civilisation romaine, une ville couverte de remparts, un palais, des églises; il eut encore à y combattre, cependant, un peuple épris de superstitions, qui avait des autels d'Odin à côté des églises, et qui passait, en un même jour, du pain du Christ aux libations du dieu Thor. Mais bientôt les siéges épiscopaux d'Augsbourg, de Passau, de Lorch sont relevés, et saint Rupert, qui réédifie les ruines romaines de *Juvavia* à Salzbourg, mettra le sceau à la conversion du pays en baptisant le duc des Bavarois, Théodo, à la fin du septième siècle. Il trouvera la mort en voulant aller plus loin, chez les Avares et les Slaves, pour évangéliser une autre barbarie et un autre paganisme (1). Mais il n'est pas mort inutilement.

(1) V. les *Nachrichten* de la Soc. des sc. de Gœttingue, 1869, n° 8.

La rive gauche du Rhin et la droite du Danube, reprises sur Rome païenne, au cinquième siècle, sont décidément reconquises par Rome chrétienne, au huitième siècle, avec le concours des Francs. On le sent encore dans les lois; si le fond est païen et germain, on y voit cependant s'introduire les principes du droit canonique aussi bien que ceux du droit romain. Dans les lois ripuaires, allemaniques et bavaroises, la personne de l'évêque est estimée plus haut que celle du duc lui-même; la loi ripuaire porte son *wher-geld* à 900 sous d'or. La loi des Bavarois veut que le meurtrier d'un évêque fasse une tunique de plomb de la taille du mort et donne son poids en or. La vie d'un prêtre, d'un diacre et d'un moine vaut deux fois celle d'un homme libre. C'est par le droit canonique que commencent les lois des Bavarois et des Alamans. Aussi favorisent-elles l'acquisition des biens par l'Eglise. L'inaliénabilité des biens de famille était un principe du droit des Alamans; il y est dérogé en faveur de l'Eglise. « L'homme libre, » y est-il dit, « peut donner ses biens ou se donner lui-même à l'Eglise, sans que les héritiers, le duc, le comte eux-mêmes aient rien à y redire. » Dans toutes ces lois, immunité entière est accordée aux domaines d'Eglise, évêché ou abbaye, comme aux seigneuries laïques favorisées. Ces biens restent assujettis, envers le roi, aux mêmes devoirs que ceux des autres sujets (1); mais ils sont soustraits à l'autorité des comtes, dont les droits sur leurs territoires, même pour la juridiction et le ban de guerre, tombent aux mains de ces immunitaires.

(1) *Lex Alam.*, I, XI, XIV, XXX. — *Lex Bajuv.*, I, 1, 8, 10. — Eichorn, *Staats und Rechts Gesch.*, I, § 37.

Mais l'Eglise ne pense pas seulement à elle. Par les changements qu'elle obtient des principaux rois francs, surtout de Childebert II, elle limite, en matière de procès criminels et civils, la solidarité des parents; elle ébranle la coutume toute païenne de la *chrenecruda*, qui avait causé la perte de tant de malheureux; elle dispense la famille de l'obligation de fournir des cojurateurs. Elle détermine le jugement de Dieu et le consacre par des cérémonies qui le rendent moins barbare. Le bienfait de l'asile est introduit dans ces pays sauvages, et y restreint le droit de la vengeance personnelle; une valeur nouvelle est donnée au serment; l'interdiction du mariage s'étend entre parents au delà du premier degré, et aux religieuses; le droit des femmes à la succession paternelle commence; la violation de la paix publique est mise sous la protection royale. « Il faut tuer le bandit qui erre sans feu ni lieu. » L'Eglise change les déserts en champs cultivés; elle multiplie les affranchissements; elle assure de (1) meilleurs traitements aux serfs d'église qui ont un sort adouci, comme ceux du roi. Les dieux sanguinaires, qui veulent des sacrifices humains, reculent devant son image. Elle éclaircit et purifie les bois, jadis sacrés *(Haine)*, où le moine porte la hache, renverse les vieux autels du sacrifice et fait passer la charrue. La Valkyrie qui venait cueillir sur le champ de bataille les âmes des héros, pour les joies du Walhalla, n'est plus qu'une sorcière que la loi commence à accuser de venir manger le cœur des vivants. Les feux de joie qui

(1) Childebert, *Decret.*, c. I, II, V. — *Concile de Reims*, c. X. — *Constitution de Chlother*, c. IX. — *Edict.*, c. XVIII. — *Lex Ripuar.*, LXXXVII.

célébraient, sur la montagne, la victoire du soleil, s'allument pour Pâques et pour la Saint-Jean. Les divinités familières de la montagne et de la source ne sont plus que des esprits malins *(unholden)*; et leur séjour, des lieux dangereux et maudits *(unsteten)*.

Un résultat considérable ressort des progrès de la royauté franque sur le territoire romain, et des progrès de la civilisation et du christianisme au milieu des populations qu'elle reconquiert et domine déjà en Germanie. La royauté et la nation franque étaient venues, encore sauvages et grossières, détruire les villes, ravager le territoire de la Gaule. Elles se sont métamorphosées facilement au milieu des populations romaines et au sein de l'Eglise. Réformées, disciplinées, converties, quand elles réagissent contre la Germanie qui les avait jetées sur l'empire, et reprennent le Rhin et le Danube, elles y relèvent ce qu'elles avaient détruit et reprennent l'œuvre romaine et chrétienne interrompue. On affecte de répéter que les Mérovingiens et les Francs de la Gaule neustrienne se sont amollis, abâtardis au contact des Gaulois. Ils n'en ont pas moins ensemble renoué l'œuvre de la civilisation en Europe. La prétendue philosophie, qui voit partout invariablement l'inévitable et incessante dégénération de toute puissance arrivée à son point de prospérité, n'explique rien. La royauté mérovingienne a surtout succombé sous les révoltes de l'aristocratie guerrière et même ecclésiastique qu'elle avait enrichie, et qui, après avoir dépouillé les hommes libres, l'anéantit elle-même et amène l'ère des rois condamnés à être fainéants. La Neustrie s'affaiblit beaucoup plus au milieu de ces désordres, qu'elle ne s'était amollie auparavant. Voilà la vérité, nous le verrons bientôt.

La domination mérovingienne, anarchique et déplorable

au commencement, bienfaisante ensuite, pourra succomber, comme celle de l'empire romain, sous l'action de causes de dissolution intérieure et extérieure. Il n'en est pas moins vrai qu'elle a un moment arrêté le débordement continu de la barbarie sur l'empire, commencé à fixer la Germanie chez elle et rapporté sur son sol les bienfaits de la culture morale et matérielle, en retour des ruines et de la dépravation qui en étaient sorties. C'est le rôle de l'empire romain qu'elle a repris et avec succès sur le Rhin et le Danube contre la barbarie germaine. La puissance gallo-franque des Mérovingiens n'a, il est vrai, relevé la culture et ramené le christianisme que sur la rive gauche du Rhin et la rive droite du Danube, et repris sur la barbarie que la haute Allemagne, la Germanie méridionale, l'Allemanie et la Bavière, où s'étaient d'ailleurs conservées le plus de traces de la civilisation romaine et de l'Eglise chrétienne. C'était beaucoup cependant d'avoir arrêté, réparé en partie déjà les maux de l'invasion et reconquis, sur la barbarie et le paganisme germains, la moitié de leur territoire. Elle fit plus encore, elle rendit possible, à ses successeurs, la conquête et la conversion de la Germanie du Nord, en mettant fin, en Gaule, à l'invasion dont on n'avait déjà que trop ressenti les déplorables effets.

CHAPITRE VII

L'ALLEMAGNE CAROLINGIENNE. (638-800.)

La rive gauche du Rhin ou l'Ostrasie. — La mairie du palais. — Origine guerrière et ecclésiastique des Carolingiens. — Pépin de Landen et Pépin d'Herstal. — Karl-Martel et saint Boniface. — Conversion de la Frise, de la Franconie et de la Thuringe. — Première organisation de l'Eglise allemande. — L'avénement de Pépin et le droit divin. — Conquête et conversion de la Saxe, soumission de la Bavière par Charlemagne. — L'Allemagne convertie et soumise par les Francs entre dans la sphère des nations alors chrétiennes et civilisées. — Revanche de la Gaule-franque sur l'invasion germaine.

On pouvait croire qu'il était réservé aux descendants de Clovis et des Francs-Saliens de reconquérir et de convertir aussi la basse Germanie, comme la haute, et d'achever ainsi l'œuvre commencée. Mais, après Clotlier II et le célèbre Dagobert, sous lesquels les Francs avaient été si puissants, la puissance mérovingienne s'abîme pendant la fin du septième siècle, au milieu des guerres intestines des Francs de Neustrie et d'Ostrasie, dans la Gaule; et l'Allemagne, en reprenant sa sauvage indépendance, menace de ressaisir l'offensive contre les pays de l'ouest et du sud. Heureusement une nouvelle famille franque des bords du Rhin,

passée aussi par son éducation et ses intérêts à la cause gauloise et chrétienne, s'élève à la place de la famille en décadence, et poursuit même avec plus de vigueur, pour le plus grand avantage de la civilisation, l'œuvre un instant interrompue.

La première royauté franque, mérovingienne, était, surtout au commencement, un pouvoir tout personnel et non public, une dynastie et non une institution politique. Puissants par leur personne, leurs qualités, leurs trésors, leur patrimoine territorial, leurs guerriers fidèles, les rois mérovingiens avaient été respectés; quand tout cela vint à leur manquer, ils n'eurent plus qu'un titre vain. C'est ce qui arriva déjà aux descendants de Clother II et de Dagobert. Atteints peut-être de cette décadence précoce, qui frappe promptement les races barbares subitement exposées au feu de la civilisation, ils ne surent plus se faire obéir de ces ducs et de ces comtes auxquels ils avaient donné les provinces à gouverner, de ces leudes ou fidèles, laïques ou ecclésiastiques, à qui ils avaient prodigué leurs trésors et leurs terres.

Ces grands formaient maintenant une aristocratie qui détenait le pouvoir, la richesse et la propriété. Puissants aussi à leur tour par leur personne, par leurs ressources, plus que par leur titre, ils avaient eu, plus d'une fois, à se décider entre les princes mérovingiens rivaux, à disposer de la royauté dans la même famille, et obtenu ainsi, de princes affaiblis, le maintien entre leurs mains de leurs offices, de leurs possessions, de leurs droits, de leur pouvoir. La célèbre constitution de Clother II (614), prince puissant cependant, en confirmant leurs donations, leurs immunités, leur autorité, leur situation sociale, en avait fait des puissances de fait et de droit, au risque de commencer la

décadence de la royauté. Le fils de ce roi, Dagobert, est le dernier qui gouverne encore pendant quelques années avec suite et avec force; encore commence-t-il, vers la fin, à dépendre de son entourage, et peut-on voir en lui, avec la tradition, le premier des rois fainéants. Qu'il s'élève au milieu de cette aristocratie, en face de cette royauté en décadence, une famille puissante, revêtue d'une autorité légale et dont les possessions, l'influence, le pouvoir se transmettent de père en fils; et celle-ci pourra, à son tour, devenir une institution politique, une dynastie royale. Telle est l'origine de la famille et de la puissance carolingienne.

Dans cette décadence précoce des Mérovingiens, c'était, sur la rive gauche du Rhin, entre ce fleuve et la Meuse, en Ostrasie, que l'aristocratie s'était montrée, de bonne heure, le plus puissante. Clother II avait été obligé de lui donner son fils Dagobert pour roi; et, lorsque celui-ci, en lui succédant, eut transporté le siége de son pouvoir en Neustrie, il crut encore devoir, pour la satisfaire, lui donner aussi son fils comme souverain particulier. La dynastie mérovingienne avait perdu la moelle du lion. Après avoir défendu son pouvoir contre les loups rapaces, pour parler avec les chroniqueurs du temps, elle voyait les grands, comme une meute de chiens, se disputer déjà ses restes. La chute de cette dynastie pouvait être déjà le signal de la dissolution fâcheuse de la puissance franque et de l'établissement prématuré d'une aristocratie terrienne qui eût déchaîné de nouveau la barbarie et le désordre. Mais, dans la constitution monarchique franque même, une institution, celle des maires du palais, tombée entre les mains d'une de ces familles aristocratiques puissantes, et sur le sol le plus favorable à son développement, en Ostrasie, a su conjurer cette nouvelle ruine, et, grâce à son caractère légal

même, relever à son profit la royauté et la domination franques qui avaient déjà commencé à arracher l'Europe à la barbarie.

Après Clother II et Dagobert Ier, la puissance, en effet, échappe peu à peu aux mains de leurs successeurs et passe à la célèbre magistrature des maires du palais; et, après avoir oscillé pendant quelque temps entre la Neustrie et l'Ostrasie et même entre plusieurs familles, elle se fixe définitivement en Ostrasie et dans une famille originaire de ce pays, pour y devenir une dynastie nouvelle, une royauté. C'est la révolution qui met plus d'un siècle à s'accomplir et qui se termine par la substitution d'une race à une autre et le maintien, même l'accroissement, de la domination franque en Germanie et en Gaule, à l'avantage de tous.

I

A son origine, ce n'était pas une fonction qui parût appelée à un brillant avenir, que celle des maires du palais. Ils n'étaient que les premiers dans la domesticité de la maison, du palais du roi. Ils y maintenaient le bon ordre. Mais la domesticité qui rend service au maître, qui se développe sous le *mundium*, la protection du patron, du maître, a été, dans la race germaine, l'origine de grandes institutions politiques, et elle a laissé sa trace chez elles jusqu'aujourd'hui. Lorsque ces rois, devenus, par droit de conquête, les plus riches propriétaires du sol, eurent à régir de nom-

breux domaines, à administrer de larges revenus, l'autorité de l'homme investi de leur confiance, chargé de la surveillance des officiers de sa maison, fonction d'abord peu éclatante et dont la traduction littérale du mot *major domus* rend bien le caractère, grandit peu à peu et devint ensuite considérable. Le chef de la petite cour du roi barbare, du service du prince, placé en tête de la *truste*, de la hiérarchie des officiers royaux, choisi parmi les *leudes* les plus puissants, est bientôt un personnage. Il dispose des faveurs; élevé au-dessus des *leudes*, et comme le premier de tous, il sert d'intermédiaire entre eux et le roi; il les récompense, s'ils sont fidèles; il surveille leurs intrigues, il est appelé à déjouer leurs menées ambitieuses, s'ils ne le sont pas (1). Chef de la *truste* royale, il est le plus précieux agent de la royauté; elle le choisit où il lui plaît, parmi ceux qui possèdent le plus de terres ou ceux dont les domaines sont le moins étendus; elle le maintient ou le révoque à sa guise. En cas de minorité du roi, il exerce presque le pouvoir à sa place ou à celle de la mère du roi. C'est presque un tuteur, un régent, *subregulus*. Aussi, dans les dissensions sanglantes des fils de Clovis et de Clother Ier, où l'on voit s'agiter, pour battre en brèche l'autorité royale, des comtes et des ducs farouches, des évêques audacieux et intrigants, les maires du palais apparaissent presque toujours d'abord comme les défenseurs de la royauté. Un seul, Gondolfe, maire en Ostrasie, par le rôle important qu'il joua dans l'insurrection dont le résultat fut de chasser du royaume d'Ostrasie Brunehaut, régente, au nom de son

(1) Henri-Ed. Bonnell, *Anfaenge der Karolinger*. — Guizot, *Essais sur l'hist. de France*.

petit-fils Théodebert II, fit entrevoir le caractère dangereux, pour la royauté, de cette institution (1).

Avec leur instinct d'indépendance et de rébellion, les *leudes* n'avaient pas tardé à voir le parti qu'ils pourraient tirer de la mairie, s'ils parvenaient à l'enrôler sous leur bannière et à faire du représentant du roi le représentant, le chef de l'aristocratie. Leurs efforts, déjà au temps de Brunehaut et de Frédégonde, à partir du traité d'Andelot, tendirent à ce but, et bientôt on vit, entre leurs mains, se retourner contre la royauté l'arme qu'elle avait forgée et dirigée contre eux. Frédégaire nous dit que, déjà à cette époque, les *leudes* ostrasiens firent désigner pour maire, élurent même *(elegerunt)* un Chrodin et un Gogon (2). Clothaire II, le vainqueur de Brunehaut, le destructeur de sa race, condamné par sa victoire même à subir les conditions que lui imposaient les *leudes*, promet de laisser la mairie à Warnachaire, maire de Bourgogne, sa vie durant; et, après sa mort, il abandonne le choix de la mairie du palais, en Bourgogne, aux ducs et aux évêques. Ainsi est élu Flaochat; concession mortelle pour la royauté mérovingienne! La convention de 614 assure aussi aux maires d'Ostrasie et de Bourgogne l'inamovibilité. C'était les rendre indépendants du roi. Ils disposent alors de tout; ils jugent dans le palais, parfois ils battent monnaie. Si les *leudes* parviennent toujours à les élire ou s'ils se perpétuent dans le pouvoir, ils seront, à l'avenir, les représentants les plus puissants et les plus autorisés de l'aristocratie terrienne et

(1) Guérard, *Irminon*, p. 442 et *seqq.* — Ducange, IV, p. 190. — Waitz, *L. C.*, II, p. 415 et *seqq.* — Gérard, *Hist. des Carolingiens*, I, p. 64. — (2) Frédég., c. XXIV, XXVII, LIV, LVIII, LXXXIV. — D. Bouquet, III, p. 635.

administrative auprès de la royauté. Ils annuleront peu à peu son rôle à leur profit; un jour ils en prendront nécessairement le titre, après en avoir exercé le pouvoir. De princes, ducs des Francs, ils deviendront rois (1).

La mairie du palais, dont la puissance effective ne date que de 614, n'eût sans doute pas eu d'aussi hautes destinées, si elle n'avait pris son développement sur un terrain exclusivement favorable et entre des mains dont l'habileté ne le céda qu'à la persévérance. Elle ne prit de fortes et profondes racines et n'eut son caractère particulier de pouvoir rival de celui des rois que sur la terre d'Ostrasie; et c'est là ce qui sauva justement la domination franque et maintint la soumission déjà commencée, sous un même pouvoir, de la Germanie à la Gaule.

Au nord des Ardennes et du plateau de Langres, entre la Meuse et le Rhin, la race conquérante des Francs, arrivée en masse compacte, tout en passant au christianisme et en se pliant, en quelque degré, à l'organisation romaine, avait plus conservé peut-être le caractère barbare que ceux qui s'étaient établis à l'ouest et au sud de cette limite et qui, jetés comme des colonies militaires au milieu des populations gallo-romaines, prirent assez vite les mœurs, les usages des vaincus et les institutions restées debout après la chute de l'empire. C'était là une des raisons qui avaient mis aux prises l'Ostrasie et la Neustrie. En contact continuel avec la Germanie, souvent renouvelée par elle, la race franque de l'Ostrasie avait conservé davantage ses vieilles traditions politiques, ses vieilles coutumes. Par conséquent,

(1) Longpérier, *Collect. Rousseau*, p. 38. — Huguenin, *Hist. du royaume d'Ostrasie.*

son aristocratie, composée de chefs fiers et turbulents, toujours entourés de guerriers, puissants dans leurs cantons, juges et commandants militaires, se réunissant encore dans les Champs de Mars ou de Mai, était la plus homogène, la plus attachée à la pratique de cette indépendance précieuse pour les grands, à charge cependant aux petits, dont les Germains avaient joui longtemps au delà du Rhin. Quelle résistance n'avait-elle pas opposée à Brunehaut, la fille du roi des Visigoths, la veuve du roi Sigebert, qui avait voulu à la fois la soumettre et l'adoucir! En courbant la tête sous la royauté romaine et administrative des Mérovingiens, dans la personne de Clother II et de Dagobert, elle réclamait toujours à sa tête de jeunes rois mineurs pour vivre plus à l'aise, sous le maire du palais, l'homme de leur choix, qui représentait mieux pour eux le chef des anciens jours.

Le mot de Tacite : « *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt,* ils choisissent leurs rois d'après leur noblesse, leurs chefs d'après leur valeur », n'avait, chez les grands d'Ostrasie, presque rien perdu de sa vérité. Ils respectaient les Mérovingiens à cause de la noblesse de leur race, de leur origine divine ; mais ils cherchaient volontiers ailleurs le chef de guerre, le roi de la valeur ; et ce chef c'était alors le maire du palais, celui dont les fonctions avaient été à l'origine purement domestiques et pacifiques, et qui finit par devenir, avec les Pépin et les Charles-Martel, le grand chef militaire national de cette famille des Francs.

L'illustre et puissante famille qui représente cette révolution n'apparaît avec éclat, dans l'histoire, qu'après la convention de 614 qui fut aussi l'origine de sa grandeur et à laquelle elle ne demeura pas étrangère. Mais son influence

datait d'une époque déjà bien antérieure. Entre la Meuse, la forêt Carbonaire et la frontière de Frise au Rhin, vivaient des tribus que le besoin d'union, l'éloignement relatif des rois mérovingiens groupèrent de bonne heure autour d'une famille qui possédait dans ce pays, et notamment dans le Hasbain, d'immenses domaines. Sa valeur, d'ailleurs traditionnelle, avait été entretenue par la nécessité de protéger la rive gauche du Rhin contre les barbares, thuringiens, saxons, frisons, que le spectacle d'un riche établissement et d'une prospérité enviée poussait à continuer le mouvement en avant de l'invasion. Le centre de ce patronage, consenti par une clientèle plus ou moins libre, était autour de Liége. La riche villa de Landen, où Pépin l'Ancien protégea la jeunesse et puis oublia l'ingratitude de son pupille Dagobert, et où il fut enterré, nous montre le côté patriarcal de cette bienfaisante domination. Plus à l'est de la Meuse, faisant face à la frontière rhénane, le roc abrupt et le château fortifié de Herstall (camp de l'armée), où le second Pépin, qui en a gardé le nom, convoquait chaque année le ban de ses guerriers, pour leur donner ses ordres ou partir en guerre, rappellera sa puissance militaire et le glorieux rôle qu'il joua contre les barbares païens d'outre-Rhin (1).

Le bassin de la Moselle était, à la même époque aussi, devenu le siége d'une domination analogue à celle dont la famille de Landen avait été investie sur les bords de la Meuse. Une grande famille issue, d'après la tradition, des premiers rois francs y jouissait également d'une sorte de protectorat sur une des tribus qui s'étaient établies dans le

(1) Huguenin, *Hist. du roy. méroving. d'Austrasie*, p. 473.

voisinage de la ville de Metz. Elle donna, à la mairie du palais d'Ostrasie, le célèbre Arnulf qui, en quittant ces fonctions pour la chaire épiscopale de Metz, imprima au patronage politique qu'il exerçait sur tout le pays un caractère religieux qui en doubla l'importance (1).

Ce fut avec une ambition bien clairvoyante que ces deux familles confondirent leurs destinées par le mariage de Begga, la fille de Pépin de Landen, avec le fils d'Arnulf, Anségige. L'épée s'associait à la crosse; l'alliance était conclue, dès lors, entre l'Eglise et les maires d'Ostrasie. Qu'on ne s'étonne pas de cette union! Le but de l'ambition des *leudes* laïques et des *leudes* ecclésiastiques, bénéficiaires, propriétaires à titre viager, titulaires de charges royales, était le même : immobiliser entre leurs mains les terres et le pouvoir, annuler la puissance royale au profit des souverainetés particulières. La nécessité de comprimer par le fer, l'ardeur de convertir par l'Evangile les peuples d'outre-Rhin, réunissaient encore, sur le même terrain, l'Eglise et les chefs de l'aristocratie ostrasienne; c'est là ce qui fit leur grandeur commune. Ils commencent par revendiquer leur indépendance vis-à-vis du pouvoir royal, central, de la Gaule; et, par un singulier renversement des rôles, ils aboutissent à une sorte de domination universelle, à la constitution d'un double pouvoir religieux, politique, ecclésiastique et militaire qui dépassera de beaucoup, en force et en étendue, la royauté mérovingienne du bon roi Dagobert. Pépin de Landen et Arnulf, Charlema-

(1) *Act. Sanct.*, Coll. des Bolland., 28 juin : *Vita sancti Arnulf.* — Frédég., LVIII, LXXV, LXXXV : « *Prosapia genitus Francorum, altus satis et nobilis parentibus, atque opulentissimus in rebus sæculi.* »

gne et le pape Léon III sont aux deux extrémités de la route parcourue. Ajoutons encore une réflexion qui expliquera le rôle important joué bientôt par cette famille dans l'histoire de la royauté franque et de la Gaule; si elle était, en effet, ostrasienne, cependant par sa double souche et ses possessions héréditaires à Liége et à Metz, plus près de la Meuse que du Rhin, elle était sur la limite des anciens Saliens et des Ripuaires, de la Neustrie et de l'Ostrasie. Elle appartenait plus encore à la Gaule qu'à la vraie Germanie. Son histoire est, pour l'Allemagne et la France, doublement importante, puisque c'est à cette époque l'histoire de la rive gauche du Rhin.

Cette situation douteuse et ambiguë est facile à surprendre dans l'histoire des commencements de cette famille originaire d'un pays flottant entre l'Ostrasie plus sauvage et la Neustrie gagnée davantage aux mœurs gallo-romaines. La puissance guerrière des Pépins et la puissance ecclésiastique d'Arnulf hésitent quelque temps entre leur devoir et leur ambition, entre la fidélité qu'elles doivent à la royauté mérovingienne et l'esprit d'indépendance de l'aristocratie ostrasienne. Sous Chlother II, Pépin de Landen, tuteur du jeune Dagobert, défend si bien les intérêts de la royauté, que les *leudes* ostrasiens, mécontents, conspirent sa mort, et il n'est sauvé, dit Frédégaire, que par la protection d'en haut. Il faut croire, cependant, que Dagobert avait déjà quelque crainte de l'ambition des Pépins. Lorsqu'en effet il laisse à l'Ostrasie un roi particulier, son fils de trois ans, Sigebert II, il retient fort habilement auprès de lui le maire d'Ostrasie, son maître, son conseiller et le comble d'honneurs, de respects; en réalité, c'était un otage. En son absence, Arnulf, l'évêque de Metz, puis Cunibert, l'évêque de Cologne, gouvernèrent l'Ostrasie. A la mort de

Dagobert, Pépin de Landen se hâta cependant de quitter la cour de Paris et retourna exercer, dans la ville de Metz, les fonctions de maire du palais. Dans ces fonctions, il prit loyalement à tâche d'assurer à Sigebert II, fils de Dagobert, la part des trésors de son père qui lui revenait, et paraît ensuite avoir repris avec succès son rôle de défenseur de la frontière contre les peuples d'outre-Rhin.

Un des auteurs principaux de la ruine de Brunehaut, conseiller de trois rois, ayant élevé deux d'entre eux, ce Pépin de Landen était trop près de la royauté qu'il avait mission de défendre, trop au fait de sa caducité pour n'avoir pas été tenté d'essayer la couronne, et, sentant qu'elle tenait encore sur la tête des Mérovingiens, pour ne pas l'avoir au moins destinée à sa postérité. « Il préférait, » nous dit longtemps après un de ses biographes, « il préférait le Seigneur, roi souverain, aux rois des hommes et savait que sa volonté défend d'adorer la face des puissants et de tenir compte, dans les jugements, de la pauvreté ou de la richesse, en sorte qu'il défendait pour le peuple ce qui était au peuple et rendait à César ce qui était à César. » « L'année 639 accomplie, cet illustre chef, » ajoute le biographe, « ce véritable père de la patrie, sortit des choses de ce monde. Sa mort accabla l'Ostrasie d'une telle douleur, qu'elle en fit paraître un deuil *dont n'approcha pas le deuil de la mort du roi*; car ç'avait été un homme d'une vie très-honorable, très-pur de renommée, demeure de sapience, trésor de sages avis, gardien des lois, juge des querelles, rempart de la patrie, honneur des conseils, le modèle des ducs et *l'instruction des rois*. Si, à l'exemple du saint homme Job, il eût voulu célébrer ses propres louanges, il aurait pu, en toute vérité et exempt de blâme, dire au nom de la sagesse dont il était abondamment rempli :

Les rois règnent par moi, c'est par moi que les législateurs ordonneront ce qui est juste. »

La puissance de Pépin l'Ancien avait été si grande que l'aristocratie des *leudes* refusa, en partie au moins, d'accorder à son fils Grimoald la survivance de la charge de maire du palais en Ostrasie. Leurs suffrages se partagèrent entre celui-ci et l'ancien gouverneur du roi Sigebert II, Otton, fils de Ver. La carrière de la maison des Pépins parut interrompue. Des dissensions intestines s'ensuivirent; Rodulf, duc de Thuringe, en profita pour se soustraire à la domination des Francs d'Ostrasie. Otton périt assassiné (642); et Grimoald reprit le pouvoir qui avait appartenu à son père, mais pour le perdre bientôt. En le voyant prendre en mains les intérêts de la royauté, affaiblir les *leudes* par la révocation de toutes les donations royales qui avaient précédé la majorité de Sigebert II, défendre avec énergie les priviléges de la couronne contre toutes les prétentions, même celles du clergé, pour lequel il fonda cependant des couvents richement dotés, on pouvait croire à sa fidélité et à sa modération. A la mort de Sigebert II, il prouva combien son administration était peu désintéressée. Il fait tondre et raser le fils du roi mérovingien précédent, l'envoie dans un monastère d'Irlande, et installe sur le trône, malgré les pressentiments et les menaces du solitaire Romaric, vieil ami de sa famille, son propre fils, qu'il prétend avoir été adopté par le roi défunt.

C'était une tentative prématurée et d'autant plus imprudente qu'en mécontentant l'aristocratie, Grimoald s'était privé du concours nécessaire pour assurer le succès de l'usurpation. Le roi de Neustrie, Clovis II, fils de Dagobert, l'oncle du prince dépossédé, proteste; sous prétexte de

conclure la paix avec lui, les *leudes* ostrasiens eux-mêmes emmènent Grimoald à la cour de Neustrie et le livrent à Clovis qui l'enferma, avec son fils, dans une prison où ils moururent obscurément.

On surprend déjà cependant les graves conséquences de l'affaiblissement de la royauté et de l'accroissement de la mairie du palais. L'aristocratie terrienne des *leudes* envie moins le trône aux Mérovingiens qu'elle ne dispute, à la mairie elle-même, la place la plus voisine du trône et la puissance qui manque à la couronne. Un homme de basse extraction, mais d'énergie, « un soldat, un monstre d'iniquité, ennemi des dieux et des hommes, » dit un hagiographe défavorable, le célèbre Ebroin, devenu maire de Neustrie, est, sous les rois fainéants de Neustrie, pendant quelque temps, le plus redoutable adversaire de cette ambitieuse aristocratie. Sorti de la classe des hommes libres et décidé à la protéger, au nom de la royauté, contre les usurpations de l'aristocratie, originaire d'ailleurs de la Neustrie, où la royauté avait fait le plus de progrès, il attaque, dans ce pays d'abord, tantôt avec une habileté cauteleuse, tantôt avec une énergie sauvage, la puissance croissante des grands. Il les destitue ou les remplace comme ducs, comtes ou centeniers, les frappe, les exile, les emprisonne, les dépouille, et met en leur lieu des hommes de petite naissance et de petite propriété dont l'hagiographe accuse l'obséquiosité de caractère ou la faiblesse d'esprit. Un moment, « après avoir fait justice, » dit un autre plus équitable, « de toutes les iniquités et scélératesses qui se commettaient sur la surface de la terre et puni de leurs forfaits les hommes injustes et superbes, il fait régner sur le monde une paix pleine et entière. »

Mais bientôt, en voulant, de sa seule autorité, en 670,

à la mort d'un Clothaire III, mettre la couronne qu'il défend sur la tête d'un de ces Mérovingiens dégénérés qui prêtaient leur nom à son pouvoir, Ebroin pousse à bout, en Neustrie et en Bourgogne, les défiances de l'aristocratie. Le refus de réunir l'assemblée générale des grands à cet effet déchaîne entre lui et les *leudes* neustriens une lutte d'embûches, d'attaques ouvertes et cachées, d'assassinats, de trahisons et de batailles, de massacres, d'incendies, de pillage, où toute la puissance franque faillit s'abîmer. Un évêque d'Autun, en Bourgogne, homme politique et guerrier, ambitieux surtout, en associant, aux mécontentements des *leudes* de Neustrie et de Bourgogne, l'esprit d'indépendance de l'Ostrasie, étend les limites de cette guerre à laquelle il apporte le poids de sa puissance, de son nom et de quelques vertus héroïques qui le feront canoniser par ses partisans et ses admirateurs. Il y a cependant plus de passions et de convoitises que de principes dans cette mêlée effroyable de la fin du septième siècle qui troubla toute la Gaule; et elle ne semble aboutir, surtout quand Ebroin et Léger sont jetés en prison par le caprice des événements, qu'au triomphe anarchique des factions de l'aristocratie franque. C'est ce que ne laisse que trop entrevoir ce passage suivant du chroniqueur : « Alors, » dit-il, « les hommes qui avaient été condamnés à l'exil reviennent sans crainte, comme les serpents pleins de venin ont coutume, au retour du printemps, de quitter les cavernes qu'ils habitent pendant l'hiver. Leur fureur s'exhale avec une telle violence et produit un tel trouble dans la patrie qu'on croit à la venue de l'Antechrist. Les gouverneurs des provinces s'attaquent les uns les autres avec des haines horribles; et, comme il n'y avait point de roi établi au faîte du pouvoir, chacun voit la

justice dans sa propre volonté et agit sans redouter aucun frein (1). »

C'était le souhait des grands; leurs traités même ne sont faits alors que pour perpétuer l'anarchie. En 671, sous prétexte « de garder les lois et les juges des anciens jours, » on renouvelle les décrets de la constitution de 614; les *leudes* de Neustrie et de Bourgogne exigent l'abolition de la mairie viagère qui, après avoir été pour eux une garantie contre la royauté, est devenue plus redoutable qu'elle. Il est convenu que les grands exerceront, à tour de rôle, les fonctions de maire, afin que nul ne se croie le droit de mépriser les autres et de se préférer à eux *(nullus se aliis anteferre auderet)*. Saint Léger lui-même, le chef de l'aristocratie, quand il est puissant, n'ose point prendre le titre de maire. La célèbre famille des Pépins, en Ostrasie, ne se relève même, vers cette époque, de l'impuissance où elle était tombée, qu'en évitant d'abord de prendre ce titre redoutable, chose d'autant plus facile que, après la mort d'un Mérovingien (Dagobert II) assassiné, les grands d'Ostrasie semblent s'accorder tacitement pour se passer de rois. La vieille Ostrasie, le pays des Francs-Ripuaires, entre Rhin et Meuse, retourne tout à fait à l'ancienne Germanie, à la coutume barbare primitive, à l'anarchie. C'était la condition la plus favorable à la naissance d'une nouvelle royauté, d'une nouvelle dynastie.

(1) Huguenin, *Hist. d'Aust.*, p. 452. — Gérard, *Hist. des Carolingiens*. — Frédégaire.

II

On était à la fin du septième siècle ; deux guerriers et propriétaires puissants de l'Ostrasie, descendants de la célèbre famille qui avait quelque temps exercé la mairie, jouissaient encore, dans le pays, de l'influence que leurs ancêtres avaient eue cinquante années auparavant. C'était Pépin d'Herstall, né d'Angésige, fils d'Arnulf, et de Begga, fille de Pépin de Landen, et son cousin germain Martin, autre petit-fils d'Arnulf. Ils avaient aussi mérité le pouvoir qu'ils exerçaient en défendant le Rhin contre la Germanie redevenue remuante à la faveur des désordres de la Gaule franque ; car, nous disent les *Annales de Metz*, « ils avaient réduit à leur soumission, à la suite de nombreux et rudes combats, les Souabes, les Bavarois et les Saxons (1). » Sous ces princes, décorés seulement alors du titre de *ducs des Francs*, l'Ostrasie, privée de toute descendance de la race royale, était constituée comme une sorte de république guerrière sur un territoire redevenu presque germain, mais dans des villes où les souvenirs romains se perpétuaient comme dans une atmosphère barbare, de Metz à Cologne (2).

(1) *Gesta Franc.*, c. XLVI : *Decedentibus regibus dominabantur in Auster.* — *Ann. Metz : Hinc Suavos et Baojarios et Saxones crebris irruptionibus, frequentibusque prœliis suæ ditioni subjugaverunt.* — (2) D. Bouquet, III, p. 638, l'auteur de la *Vie de Wiron ;* Alcuin, dans celle de *Willebrord*, c. VI, appellent Pépin *dux Francorum.* — Les *Ann. de Metz*, I, p. 316, disent : *Orientalium Francorum, glorioso genitori feliciter succedens, suscepit principatum.*

Entre la Gaule et la Germanie, entre le christianisme et le paganisme, ce pays participait du caractère de ces deux contrées; ni tout romain, ni tout germain, ni entièrement barbare, ni tout à fait civilisé, il était surtout jaloux de son indépendance et ami de la domination. C'était, au moment où le célèbre maire de Neustrie, Ebroin, redevenu tout puissant, grâce à un retour de fortune, relevait encore une fois, en Neustrie, la royauté légitime avec un descendant mérovingien (Thierry III) (678). La vieille hostilité entre les Francs de l'ouest et ceux de l'est se réveillait sous des chefs puissants. Une lutte était inévitable entre les deux pays et les deux peuples, entre les principes et les hommes qui les représentaient. On s'y préparait des deux côtés.

Le maire de Neustrie, Ebroin, déconcerta par la rapidité de ses mouvements l'attaque des vaillants ducs des Francs de l'est. Il les assaillit non loin de Toul, à cet endroit où la Meuse et la Moselle sont séparées par la chaîne alors très-boisée des Argonnes orientales et communiquent seulement par des défilés déjà connus qui formaient la limite naturelle entre la Neustrie et l'Ostrasie. Là, s'étaient déjà jetés l'un contre l'autre les petits-fils de Brunehaut; c'était le point où venaient presque toujours s'entrechoquer les peuples rivaux qui se partageaient la Gaule. La bataille de Locofao (1) fut terrible et coûta la vie « à une multitude infinie de peuple (679). » Ebroin fut vainqueur; il coupa en deux l'armée ostrasienne, rejeta Pépin sur la Moselle et lui donna la poursuite en dévastant tout le pays, puis bloqua les troupes de Martin sur l'Aisne et le força à

(1) Actuellement Liffou-le-Grand.— Voir Huguenin, *Roy. d'Austr.*, p. 160.

s'enfermer dans les murs de Laon. Bientôt deux évêques neustriens vinrent garantir à celui-ci la vie sauve s'il consentait à se rendre.

Ils avaient juré sur des châsses vides. Martin se livra; il fut mis à mort avec les siens. Les haines d'Ebroïn étaient implacables. Le maire de Neustrie était le maître. La conquête de l'Ostrasie marchait rapidement, tout pliait devant l'étonnante puissance de ce génie farouche, lorsqu'un *leude*, dont il avait confisqué les biens pour cause de malversations, assemble ses amis, un dimanche matin, et, au moment où le maire de Neustrie se rendait à l'église, s'élance sur lui et lui fend le crâne d'un furieux coup d'épée (681).

Le sang qu'Ebroin avait versé retombait sur sa tête; les mœurs du temps, bien plus que le personnage étaient horribles. Sans merci ni pitié pour les grands, pour ses ennemis même vaincus, Ebroin avait, avec la royauté mérovingienne, défendu les Francs de condition inférieure et le peuple des villes qu'il voulait appeler à la jouissance indépendante de la propriété et à l'exercice des fonctions publiques. Si son œuvre eût réussi, c'était la tyrannie féodale, la féodalité elle-même étouffée dans son germe! Après tout, si la famille des Pépins, servie par les circonstances et peut-être par une conduite plus habile et surtout suivie avec plus de persévérance, parvint plus tard à relever à son profit le pouvoir royal et l'ordre social qu'elle avait contribué à renverser, il y eut peut-être plus de courage et de vraie grandeur dans cet Ebroin, qui tenta d'arrêter cette déchéance et cette dissolution et mourut victime de son impuissance et des difficultés de l'œuvre qu'il avait entreprise et pour laquelle il succomba, non sans gloire.

Cette mort fut un coup mortel porté à la dynastie mérovingienne. Relevée un instant par ce génie de fer, elle re-

tombe inerte, impuissante, condamnée à soixante-dix années d'une triste et lente agonie. Il lui avait rendu assez de prestige pour qu'elle commandât encore le respect. Pépin d'Herstall, que l'assassinat de son vainqueur rendait maître de la situation, n'osa porter la main sur elle. Par la convention de Cologne, il maintint un Mérovingien sur le trône, se contentant du titre de duc des Francs, et de la mairie du palais d'Ostrasie, et il laissa cette charge en Neustrie à Waratton, homme de haute naissance et d'un caractère paisible (1). Mais, à la mort de celui-ci, quand son successeur, Berthaire, se montre moins docile, le puissant chef ostrasien, Pépin d'Herstall, entre en Neustrie à la tête d'une armée. Encore une fois, les Ostrasiens et les Neustriens se rencontrent, mais dans le haut bassin de la Somme, sur les bords de la rivière Daumignon, à Testry, dans une bataille décisive. Pépin avait préparé, sur les flancs de l'armée ennemie, une embuscade qui la rompit complétement dans son mouvement offensif et la mit en déroute (687) (2). Berthaire fut assassiné dans sa fuite. Ce fut, pour le vainqueur et pour l'Ostrasie, une victoire définitive.

Pépin d'Herstall, dès ce moment, laisse rendre les ordonnances et concéder les priviléges au nom des ombres de rois mérovingiens qui se succèdent, pendant ce qu'on peut déjà appeler son règne, en Ostrasie et en Neustrie. Il leur abandonne même, comme un dernier privilége, une dernière gloire, l'administration de la justice; et l'un d'eux, Childebert III, pourra encore parer, du surnom de Juste,

(1) *Gesta Francor.*, c. XLVII. — Mabillon, III, 1, *Vita Landberti*, c. VI. — (2) Huguen., *Roy. d'Austr.*, p. 179.

cette triste fin de la race mérovingienne, commencement d'une grande chose qu'elle ne fonda cependant pas, la France. Les règnes des Mérovingiens servent encore au calcul des années; mais leurs actes ne les remplissent guère. Ils reçoivent les ambassadeurs des peuples étrangers avec une pompe toute byzantine; mais ils répondent ce qu'on leur a dicté, ordonné; ils font ce que veut le maire du palais, comme si cela émanait de leur propre pouvoir. Tous les ans, ils quittent leurs métairies pour se rendre, dans le char traditionnel, traîné par des bœufs, au Champ de Mars qu'ils président, les cheveux tombant sur les épaules, une grande barbe attachée au menton quand ils sont trop jeunes; ils y reçoivent l'impôt, entendent discuter les affaires communes. Mais, dans ces assemblées, qui reprennent toute l'importance qu'elles avaient perdue, c'est le maire du palais, debout à côté du trône, qui commande, dirige les délibérations et exécute les volontés des guerriers qui sont les siennes. Le pouvoir est passé à une famille nouvelle, celle des Pépins, à un peuple nouveau, les Francs-Ostrasiens (1).

Avec cette fortune, cependant, de nouveaux devoirs incombaient aux vainqueurs et, avant tout, celui de restaurer l'autorité royale et l'ordre social qui étaient en ruines, et de reconstruire en même temps l'empire des Francs qui s'en allait en pièces. Pépin d'Herstall ne paraît pas étranger à cette préoccupation. Investi d'une autorité su-

(1) *Ann. Laur. Min.*, p. 116 : *Quod major domûs volebat, faciebant..... Major domûs præcipiebat die illo quidquid a Francis decretum erat.* — Eginhard, *Vita Kar.* : *Responsa quæ erat edoctus vel etiam jussus, ex suâ velut potestate redderet.*

périeure dans toute l'étendue des deux royaumes, s'il a fait passer la prépondérance à cette dernière contrée, il s'attache à donner des garanties à l'aristocratie dans le rétablissement des Champs de Mars, et des compensations aux hommes libres, aux petits propriétaires, en confirmant leurs droits. Au Champ de Mars, il apparaît déjà comme un législateur; il se préoccupe d'améliorer l'état social, de remédier à la sauvagerie des mœurs, en proposant des décrets contre l'incendie, le rapt et les diverses espèces de violences (1). Là on discute les intérêts publics; on décide la guerre, au pied du château d'Herstall; et les Francs s'y réunissent pour la faire. Mais, là aussi, Pépin d'Herstall voit bientôt combien sa tâche est grande.

L'empire des Francs était tombé de tous côtés pendant la lutte; si, au midi de la Gaule, l'Aquitaine reprenait son indépendance sous des ducs particuliers, si la Narbonnaise échappait aux conquérants du Nord, c'était bien autre chose au delà du Rhin, en Germanie. Les peuples de l'Allemagne, avec leur indépendance, avaient repris leurs vieilles habitudes d'agression contre les contrées du Sud et de l'Ouest. La Thuringe obéissait à un Radulph; Wurtzbourg, sur le Mein, l'ancienne citadelle des Francs, était occupé par un païen, Gozbert. Les anciens Cattes *(Hesse)* n'étaient pas plus fidèles. Grimoald, le duc de Bavière, s'alliait avec les rois lombards d'Italie pour être plus indépendants et, de Ratisbonne, vieille ville romaine, il distribuait les terres à qui il voulait. Les Alamans de la Souabe, comme les Bavarois et les Thuringiens, cessaient de payer le tribut, de suivre sur les bords de la Seine leurs

(1) Frédég., c. XXVII. — *Vit. Kil.*, c. V.

patrons d'Ostrasie. Bien mieux, les Saxons, plus sauvages, guettant de l'autre côté du Rhin les villages ostrasiens, riches des dépouilles de la Gaule, recommençaient leurs incursions. A eux les troupeaux des colons gaulois, les trésors des cités, les vases d'or des églises. Derrière les Francs, enfin, les Frisons, dont le nom apparaissait à peine dans les siècles précédents, reprenaient, avec leur nom, leurs habitudes de piraterie. Tous ceux qui, sous les Mérovingiens, payaient le tribut, timidement resserrés entre l'Elbe et le Weser, commençaient à déborder vers l'Occident; ils élevaient les huttes enfumées de leurs *gaus* jusque sous les murs de Cologne, la vieille capitale des Francs-Ripuaires, et s'apprêtaient à commencer la guerre contre ces renégats qui prétendaient les convertir. L'invasion germanique semblait près de recommencer (1).

Avec la domination franque, les progrès de la religion chrétienne s'arrêtaient; elle était même menacée là où elle avait pris pied. La femme du duc de Bavière faisait chasser, par son mari, saint Corbinien, le fondateur de l'évêché de Freisingen. L'Irlandais Kilian, sur les rives du Mein, avait fondé une église à Wurtzbourg, *Herbipolis*, dans la ville aux vertes plantes. Il tombe alors victime de Geilana, la femme de Gozbert, chef de cette contrée païenne, qu'il voulait lui faire répudier pour cause de parenté trop étroite (2). Cette nouvelle Hérodiade demande et obtient sa tête. Moins heureux encore sont les premiers Anglo-Saxons, Ewald le Blanc et Ewald le Noir, qui, venus d'Angleterre et remontant au berceau de leur race, veulent in-

(1) *Ann., Franc. Mettens.* — (2) *Vit. S Kilian.*, Bolland., VIII juillet.

troduire dans la Saxe et la Frise la religion chrétienne ; ils sont menacés par les obstinés idolâtres de ce pays, dans le même temps à peu près que saint Liewin mourait à Gand. Ces missionnaires étaient comme les éclaireurs des armées franques ; dans leur héroïque dévouement, ils succombaient alors presque tous martyrs de leur foi. Pépin d'Herstall voulut terminer sa vie en poussant à fond une expédition dans ces contrées; le sang coula à flots, le pays fut dévasté et une partie de la population transportée (1). Les Frisons eux-mêmes se soumirent; leur duc Radbod, qui n'avait cessé jusqu'alors de faire la guerre à Pépin, donna sa fille à un fils du vainqueur, Grimoald. Le vainqueur profite du moment pour rouvrir aux missionnaires le chemin de la conversion et protéger les premiers efforts de l'Anglo-Saxon Willibrord qui fonda alors l'évêché de Viltabourg *(Utrecht)*. Il voulut montrer au moins, à ses descendants, l'œuvre qu'ils devaient accomplir dans la basse Germanie.

Famille vraiment ostrasienne, cependant, où se heurtaient encore les sentiments chrétiens et les mœurs barbares, que celle des Pépins, mais bien faite, par cela même peut-être, pour dominer la Germanie et la Gaule ! Ces premiers Carolingiens d'entre Meuse et Rhin rappellent les mœurs encore sauvages et demi-païennes des premiers Mérovingiens de la Somme et de la Seine. L'histoire franque recule pour prendre haleine. Vainqueur du païen Radbod,

(1) *Vit. S. Willibrord, Traj. episc.* — *Act. SS. Ord. Bened.*, part. I; sæc. III, p. 603 : *Misit Pippinus major domûs exercitum suum cum omni furore et iracundiâ ad altam Germaniam devastandam, quam circumdederunt angustiis magnis ita ut jam non rimaretur exuberantia cruoris humani, nec multitudo ex ea populi captivi ducti.* — Pertz. *Monum. Germ. script. ex vit. S. Gal.*, v. II, p. 19.

Pépin d'Herstall ne craint pas d'exiger, pour son fils Grimoald, en mariage une païenne, la fille de ce barbare, soit comme prix de la victoire, soit comme gage de paix et de bon voisinage. Radbod n'en conçut que plus de haine contre le vainqueur, ravisseur de sa fille. Nous voilà revenus aux mœurs d'autrefois. Pépin lui-même, après avoir eu plusieurs enfants de Plectrude, épouse encore, selon les coutumes germaniques, Alféide, belle et noble, issue d'une illustre et puissante famille, dont il eut justement ce Karl qui devait continuer son œuvre et en commencer une plus grande.

Mais un jour que, dans un festin, on présentait à saint Landebert les coupes des convives pour les bénir selon l'usage, celui-ci refuse de bénir celle d'Alféide et quitte la table. Voilà aussitôt la guerre allumée dans la maison du vieux Pépin. La famille, presque païenne encore, d'Alféide, ravage les terres de l'évêque; aimée de l'Eglise, la famille de Plectrude, son fils Grimoald, l'héritier de Pépin, en tête, s'arme pour les défendre. Landebert est tué dans son palais épiscopal enlevé d'assaut; mais un *païen* du parti de Karl, poussé peut-être par le duc frison Radbod, mêlé aussi à tout cela, passe son glaive au travers du corps de Grimoald, fils de Plectrude la chrétienne et gendre du duc païen de la Frise. Telles sont encore les mœurs. L'indignation et la douleur soulevèrent Pépin sur son lit de mort. Il extermina tous ceux qui avaient trempé dans le complot. Après avoir jeté même en prison le fils d'Alféide, il prétendait léguer son pouvoir au fils de Grimoald, qui n'était qu'un enfant, pour gouverner à la place d'un Mérovingien enfant lui-même, sous la tutelle de Plectrude, quand il mourut, ne laissant après lui que fantômes sur fantômes (715).

La famille des Pépins allait-elle disparaître encore une fois? On put le craindre. Les Neustriens et les Frisons s'apprêtaient à écraser une femme et un enfant, Plectrude et Théodoald. S'ils se donnaient la main sous les murs de Cologne, c'en était fait du rôle de l'Ostrasie, lorsque le fils d'Alféide sort de prison, rassemble autour de lui les grands et les guerriers de son pays et fait face des deux côtés. A Amblef et à Vincy, au sortir de la forêt Carbonaire, ce Karl bat les Neustriens, les rejette sur l'Oise et confirme la victoire de Testry; il revient sur le Rhin et, le fer et le feu à la main, fait rentrer Radbod et les Frisons dans leurs marécages. C'était le coup de maître de ce turbulent bâtard, élevé au milieu de l'admiration des braves et des anathèmes des prêtres. Jeune, il avait fait sa compagnie des ravageurs des biens d'Eglise et des meurtriers des évêques; s'il se souvint parfois des amertumes dont son enfance avait été abreuvée par l'Eglise, il eut cependant à cœur aussi de faire honneur à la réputation paternelle et de relever à la fois la puissance franque et le christianisme. Rattacher, en effet, à l'Ostrasie, décidément victorieuse, la Neustrie et même l'Aquitaine en Gaule, ramener à la soumission, au delà du Rhin, toutes les nations germaines, voilà ce que Karl poursuivit pendant sa vie. En le voyant aller du nord au midi, frapper tour à tour les Romains et les barbares et, un peu plus tard, l'islamisme et le paganisme, on reconnaît en lui un vrai prédécesseur de Charlemagne.

III

Charles ou Karl-Martel est le premier de sa famille qui ait réuni dans ses mains le gouvernement de la Neustrie et celui de l'Ostrasie. Avec lui, il n'y a plus qu'un seul maire du palais pour tous les Francs et toute la Gaule. Le duc d'Aquitaine, Eudes, qui, pendant les grandes discordes du Nord, avait pris, au Midi, le titre de roi, essaye de sauver, avec la Neustrie, sa propre indépendance. Karl l'atteint, ainsi que les Neustriens, près de Soissons, sur l'Aisne, et, après une grande tuerie, le poursuit jusqu'au delà de la Loire où il lui impose la paix et se fait livrer des otages. Voilà Karl maître de la Gaule. Il ne paraît pas cependant tout d'abord faire de son pouvoir l'usage que semblaient devoir lui inspirer les traditions de sa famille.

La spoliation d'un assez grand nombre de grands de Neustrie, que le biographe complaisant de Karl appelle ensuite naturellement des tyrans, toute la province de Lyon, l'ancienne *Lugdunaise*, jusqu'à Arles, donnée, avec ses duchés et comtés, aux antrustions du nouveau maire du palais, ne paraissaient qu'une conséquence de la victoire ostrasienne. Mais voici que l'Eglise, surtout dans le pays vaincu, est mise au pillage. Un certain nombre de familles romaines s'étaient glissées, en Neustrie, aux principaux bénéfices ecclésiastiques, par exemple, celle des Euchaire, riche et puissante à Orléans, de Savaricus, qui possédait plusieurs cantons à Auxerre, et d'Ainmar qui étendait, de Nevers, son autorité sur une partie de la Bourgogne. Karl, pour

affermir son pouvoir et récompenser les siens, les dépouille à son profit et au leur. Bientôt, à chaque vacance, ou même sans cela, les évêchés ou les abbayes les plus considérables, possédés par d'anciens adversaires, sont occupés par ses parents et par ses amis. Milo reçoit les évêchés de Trèves et de Reims, Hugo, son neveu, les évêchés de Paris, de Rouen et de Bayeux, avec les abbayes de Fontenelle et de Jumiéges; sans doute les titulaires précédents n'étaient point des modèles de prêtres, mais les nouveaux se soucient encore moins des devoirs ecclésiastiques. Ils s'installent avec leurs femmes, leurs chiens de chasse et leurs faucons dans les palais épiscopaux, et ne s'en croient pas moins évêques, parce qu'ils accomplissent leurs devoirs de guerre et le service de leurs fiefs ecclésiastiques, les cheveux coupés en rond sur le crâne et la chasuble passée par dessus leur jaque de fer.

Cette spoliation n'atteint pas seulement les personnes; elle frappe l'Eglise même. Aux évêques qu'il laisse sur leur siége, Karl enlève une partie de leurs biens. C'est pour les donner en bénéfices ou en usufruit, comme définitifs ou précaires, à ses guerriers qui, en retour, lui prêtent serment à lui-même, se dévouent à sa personne et augmentent encore ainsi sa puissance (1).

C'est l'acte de Karl-Martel qui a le plus mérité, dans la postérité, les louanges des uns et les malédictions des autres. Ceux qui en ont profité l'ont loué; ceux qui en ont

(1) *Gest. reg. Franc.* c. LI-LIII. — Eginh., *Vita Karol. M.*, c. II : *Karolus qui tyrannos per totam Franciam dominatam sibi vindicantes oppressit.* — Waitz, *Deutsch. Verf.*, vol. III, pp. 12 et *seqq.* — Roth, *Beneficial Wesen.* — Dom Bouquet, *Vita Rigob.*, III, p. 657. — V. lettre du pape Adrien, p. 313.

été victimes l'ont maudit. Dans un temps où la force seule régnait, c'était là comme un fait d'habitude, propagé par l'exemple de la grande spoliation de la première invasion. L'aristocratie ecclésiastique de Neustrie était une puissance comme l'aristocratie laïque. Vaincue, elle était dépossédée. C'était le sort commun. Karl-Martel n'avait pas de scrupule à récompenser les siens avec les biens d'Eglise, les plus riches et presque les seuls dont il pût disposer. Il n'était point pour cela un ennemi de l'Eglise. Il n'en sut pas moins lui montrer, à elle et à ses serviteurs, le dévouement qui est dans l'esprit du temps; il rechercha bientôt même son concours et son appui pour aller à son but. Fondateur d'une nouvelle puissance, il plie à son service, par la violence ou par les bienfaits, les deux puissances du temps : l'aristocratie guerrière et l'aristocratie d'Eglise; mais c'est pour travailler avec elles à relever la domination franque et le christianisme même dans la Germanie.

Après tout, ces guerriers francs, qui formaient encore la plus puissante des nations chrétiennes, étaient surtout des batailleurs, amis de la guerre et de la domination; et leur champ d'action était surtout le nord de la Gaule. Quand ils portaient les regards au delà de la Loire, ils s'indignaient sans doute de cette indépendance d'anciens vassaux des Mérovingiens; mais ils se consolaient bien vite en songeant qu'autant valait avoir ces riches pays pour ennemis que pour tributaires. Que leur importait, après tout, cette Gaule romaine du midi. Ce n'était pas là la patrie; c'était une terre bonne surtout à guerroyer, à courir, à piller. Nous voyons deux fois Karl, avec ses sauvages guerriers, traverser la Loire, s'avancer jusqu'à Bourges ou plus loin, et revenir plein de joie avec un riche butin, sans garder le pied dans cette région méridionale. Le véritable empire frank,

c'était le nord, la terre germaine, ou devenue alors germaine, là où l'on entendait la langue teutonique, là où habitaient des peuples qui avaient, comme eux, pour ancêtres des dieux, et comme eux avaient traversé l'Europe « par la force de leurs bras, » des peuples enfin avec lesquels on avait à vider de vieilles querelles, à soutenir d'antiques rivalités, et qu'on avait courbés déjà sous le joug ou soumis aux tributs. Lorsque les Slaves arrivaient jadis sur les bords de l'Inn ou sur les bords de la Saale, et qu'ils demandaient quel peuple habitait au delà, on leur nommait les Franks, et alors ils s'éloignaient saisis de terreur. Mais aujourd'hui que les Alamans, les Thuringiens, les Saxons étaient redevenus libres, on oubliait le nom des Franks! leur renommée s'amoindrissait; les peuples éloignés ne leur envoyaient plus de présents; les Lombards même et les Slaves bravaient leur colère depuis qu'ils ne redoutaient plus de voir la Teutonie entière sortir à leur appel de ses forêts, et autour du sanglier salien se grouper des nations entières.

C'est donc par vieille tradition de rivalité barbare que les Franks suivent Karl-Martel aussi, lorsqu'il recommence la lutte contre ces révoltés de la Germanie. A leur tête, il sonde les marais de la Frise, il parcourt les plaines de la Bavière, il fouille les profondeurs de la forêt allemanique. La lutte est opiniâtre et sanglante. Point de grandes batailles; des marches pénibles à travers les bois encombrés de ronces, les forêts inondées, les vastes marécages; la piste ennemie laborieusement suivie jusqu'à ce qu'on arrive à quelque ravin, à quelque abatis d'arbre, d'où l'ennemi s'élance tout à coup. Une guerre d'Iroquois et de Mohicans dans d'immenses forêts vierges, voilà ce qui attend, chaque année, la valeur des guerriers franks; car c'est toujours à

recommencer. En effet, après la surprise de quelque village, après les razzias de troupeaux exécutées dans quelque clairière, après quelque rude tuerie, les Franks restent un instant maîtres du territoire dont tous les jeunes guerriers se sont enfuis. Les anciens arrivent, les sages de la tribu; ils implorent la paix, promettent le tribut et le contingent et livrent en otages quelques jeunes filles. Les Franks se retirent, emmenant avec eux leur agreste butin. Mais, aussitôt qu'ils apprennent que le grand chef est occupé au loin, contre les Celtes bretons ou les Romains du midi, les bannis reviennent en dépit des prudents avis des vieillards et vont chercher leur vengeance sur terre franque. Au printemps, tout est à refaire.

Mais ce n'est pas là vraiment conquérir; c'est continuer, dans la Germanie, l'état de nature, l'état de guerre perpétuelle. Il eût fallu, comme autrefois les Romains, percer des routes à travers ces forêts, jeter des chaussées à travers ces marais, affermir chaque pas, assurer chaque progrès par des constructions, des châteaux, des *castra stativa*. C'est ce que Charlemagne, durant trente années, fera dans la Saxe. Mais Karl, son ancêtre, en fut empêché par une terrible diversion qui attira ses armes au midi. L'invasion arabe et musulmane, maîtresse déjà de l'Espagne, franchissait les Pyrénées et menaçait tout à coup à la fois les Gallo-Francs et les Germains, le christianisme et presque l'odinisme teutonique. Devant cet ennemi nouveau, devant cette race, cette religion ennemies, les Gallo-Romains et les Francs, les Francs et les Germains même avaient à défendre une cause commune. Le duc d'Aquitaine, Eudes, en 730, après avoir vu tomber Bordeaux au pouvoir de l'ennemi, se jette entre les bras du maire du palais ostrasien, Karl; et celui-ci, pour sauver, à Tours,

« la maison du bienheureux Martin, » menacée par les infidèles, fait retentir les sons de la corne de guerre jusque dans les plus profondes chênaies de la forêt Hercynienne. Tous accourent, furieux de crainte et brûlant de la soif du sang. Les Alamans armés de la lance, les Thuringiens couverts de peaux d'ours et d'aurochs, même les Saxons, armés de la longue épée, arrivent. On oublie les haines éternelles pour se réunir à Herstall, sous le commandement de ce Karl qui se battait et récompensait si bien. Ensemble, ils entonnent le vieux *bardit* de guerre contre les guerriers jetés en Europe par l'Yémen, la Syrie ou l'Atlas; ils leur résistent comme une muraille de fer et leur ôtent l'envie de revenir, à la bataille de Poitiers (732).

Cette diversion arrêta la conquête de la Germanie, mais la victoire contribua aussi à faciliter sa soumission. Cette victoire était surtout celle des Francs et du christianisme. Contre un ennemi étranger et hostile à tous, Karl avait réuni des Romains et des Germains, des païens et des chrétiens. Les Lombards, conquérants de l'Italie, venaient eux-mêmes, un peu plus tard, prêter main-forte aux Francs contre les Arabes sur les côtes de la Méditerranée. La puissance franque et la Gaule étaient, à l'occident, le boulevard de l'Europe, le bouclier des Germains et des Latins, contre un effroyable inconnu. Ce triomphe devait aider le chef des Francs à affermir à la fois sa domination en Aquitaine, où Eudes le reconnut, en Provence, où ses armes s'étendirent jusqu'à Marseille, et dans la Germanie qu'il avait associée à son triomphe ou protégée et dont il pouvait maintenant, à plus juste titre, poursuivre la conquête et la conversion.

C'est après la victoire contre les Sarrasins qu'on voit, en effet, Karl, désormais surnommé *Martel,* passer presque régulièrement le Rhin pour rattacher la Germanie, comme

la Gaule, à l'Ostrasie. Il porte un surnom qui rappelle l'attribut du dieu Thor; mais le marteau, c'est maintenant celui du christianisme et de la civilisation contre la barbarie païenne. Le pays des Alamans et des Souabes obéissait à Landfried. Karl force ce barbare à reconnaître ses droits de suzerain, arrive chez les Bavarois dont le territoire avait été partagé par les quatre fils de Théodo et revient avec de grands trésors pris chez eux (1). En vrai descendant des Germains encore, il ramène la veuve de cet ancien duc, Bilitrude, et sa nièce Sinichilde qu'il prend pour épouse. Mais c'est surtout dans la Frise, aux cantons de *Westrachia* et d'*Ostrachia,* comme disent les chroniques, que Karl entraîne le plus souvent ses guerriers. Là, cependant, pour préparer les voies et affermir les progrès, il avait besoin d'auxiliaires particuliers dans le christianisme.

Une nouvelle génération de missionnaires eut la gloire de lui prêter ce concours. Les Irlandais, grâce à saint Colomban, à saint Gall, à saint Trudpert et à saint Kilian, avaient converti en partie la Souabe, la Bavière et la haute Germanie. Mais ils avaient obtenu peu des Thuringiens, des Saxons et des Frisons surtout. Les fils des Anglo-Saxons, convertis dans la Grande-Bretagne par les soins de Rome, succédèrent aux Irlandais et eurent plus de succès. Le zèle n'avait pas manqué aux Irlandais, mais la direction, l'ensemble. Ces missionnaires isolés, indépendants, arrivaient le plus souvent sans demander avis ou protection à personne, s'enfonçaient dans quelque solitude,

(1) Frédég., *Cont.*, c. CVIII : *Rhenum fluvium transiit, Alamannos et Suevos lustrat, usque Danubium peraccessit.*

prêchaient librement la foi aux païens et parfois arrivaient à bâtir une église, mais sans la relier à l'église commune. Mouraient-ils alors, ou bien un païen vengeait-il sur eux son idole brisée, c'en était fait de la petite église. Personne au monde presque qui s'inquiétât de son sort. Plus tard, lorsque quelqu'autre missionnaire s'aventurait dans les mêmes régions, il s'étonnait de voir une croix portée par quelque barbare en guise d'amulette, d'entendre murmurer une incantation de mots latins défigurés. C'était tout ce qui restait lorsqu'il restait quelque chose. Il fallait qu'une autorité redoutée protégeât ces missionnaires; les efforts de ces travailleurs isolés avaient besoin d'une direction. Un œil vigilant pour suivre ces travaux et ne point les laisser se perdre, un bras puissant pour protéger les premiers fondements jetés de l'édifice futur étaient nécessaires. C'est ce que les missionnaires anglo-saxons, qui avaient commencé déjà à remplacer les Irlandais, eurent bientôt pour eux avec Karl-Martel; et l'œuvre de la conquête et de la conversion ne pouvait manquer de réussir maintenant qu'elle avait pour elle une nouvelle famille princière et une nouvelle école de missionnaires.

Ce n'était pas chose facile, en effet, que de répandre le christianisme chez ces sauvages. Toujours à la piste de l'aurochs ou du sanglier, chez eux, et aux aguets sur les frontières pour piller les territoires voisins, ils répugnaient à la domination de ces Franks qui avaient abandonné le culte d'Odin pour la religion même qui venait les poursuivre au milieu de leurs forêts. Il fallait fixer au sol ces populations mobiles, fonder des églises, bâtir des monastères, élever des forteresses pour mettre à l'abri les prêtres et les reliques des apôtres, morts victimes de leur zèle. Les missionnaires eux-mêmes sentaient qu'ils avaient be-

soin du secours du bras séculier. Sans doute, il avait suffi de quelques pauvres Galiléens pour faire adopter la religion chrétienne par les intelligences raffinées de la haute société romaine, ou par les masses opprimées alors sous l'iniquité sociale de l'empire romain. Mais ces chasseurs, ces pillards des marais de la Frise ou des bois de la Saxe, comment pouvait-on avoir prise sur eux? « Sans la crainte du duc d'Ostrasie, » écrivait un de ces missionnaires, « je ne pourrais ni diriger le peuple, ni défendre les prêtres, les diacres et les suivants du Seigneur. » Il fallait rattacher à une puissance redoutable, comme celle des Franks, et à une direction universelle, comme celle de Rome, ces efforts et ces travailleurs divers. C'est ce que fit le missionnaire qui a mérité, à juste titre, le nom d'apôtre de la Germanie, Winfried ou saint Boniface, le grand contemporain de Karl-Martel et qui le dépasse.

Ce qui avait manqué aux premiers missionnaires de la Germanie, aux Irlandais, c'était la communauté de génie, de langage, de traditions avec les barbares qu'ils venaient convertir. Quelle chance de succès que de se présenter au milieu des Teutons de la Frise et de la Saxe, parlant la langue qu'ils parlaient, tirant d'une poitrine saxonne les rudes sons qu'ils affectionnaient!... L'ignorance des traditions mythologiques de la Germanie avait exposé les prédicateurs gaulois ou irlandais à d'étranges bévues. Il faut voir, dans Grégoire de Tours, par quels singuliers arguments, saint Remy cherche à ébranler la foi de Clovis en ses dieux. Il le traite comme un païen de la campagne de Rome ou d'Athènes. Les Anglo-Saxons, eux, en abandonnant sur le sol de la Grande-Bretagne les dieux de la Germanie, n'avaient pas répudié entièrement encore ses traditions. Nul doute que l'enfance de ces apôtres, dans les fermes pater-

nelles du pays d'Essex ou de Kent, n'eût été bercée d'antiques légendes, de vieilles histoires germaniques où revenaient sans cesse les héros de l'Edda. Ces Anglo-Saxons connaissaient bien le côté faible de ces dieux qu'ils venaient renverser. Rien de plus judicieux que les conseils adressés à l'un d'eux par son ancien évêque Daniel : « Vous ne devez point, » écrivait-il, « vous élever contre les généalogies de leurs faux dieux. Laissez-les répéter devant vous que leurs dieux naquirent les uns des autres, par l'embrassement de l'époux et de l'épouse. Vous leur prouverez que les dieux et les déesses, nés d'une naissance humaine, ne sont que des hommes, et qu'ayant commencé d'être, ils cessent d'exister. »

Déjà plusieurs Saxons, Willibrord entre autres, avaient affronté la mission difficile de pénétrer dans la Frise et en Saxe, quand Winfried, né dans le pays d'Essex, entré au couvent de bonne heure, instruit dans les lettres et l'histoire, pourvu surtout de courage, débarque, pour la première fois, en l'année 715, sur le territoire des Frisons, pour offrir ses services au courageux fondateur de l'évêché d'Utrecht, qui luttait presque seul depuis longtemps contre toutes les difficultés. Le missionnaire anglo-saxon avait voulu voir de quel côté les Frisons donneraient accès à l'Evangile. C'était un peuple bon, mais récalcitrant à la foi nouvelle. Leur duc Radbod, disait-on, au moment de recevoir l'eau sainte, avait demandé, par un dernier scrupule, s'il se trouverait dans le même paradis que les Franks, ses ennemis ; et, sur la réponse affirmative qu'on lui fit, il avait retiré le pied du bassin baptismal, en déclarant qu'il aimait mieux passer l'éternité en enfer, avec ses glorieux ancêtres, qu'au ciel, avec une poignée de mendiants chrétiens. Il s'était passé alors là quelque chose de semblable à ce qui

arrive encore de nos jours dans l'extrême Orient. Les néophytes avaient été tués ou chassés, les livres saints brûlés, les autels nouveaux renversés. A grand'peine l'évêché d'Utrecht, le cloître d'Epternach et l'église de Kaiserswerth, dans une île du Rhin, avaient échappé à la fureur des païens. Winfried fut obligé de renoncer à son projet. Mais Karl-Martel avait vengé, d'une façon terrible, cette agression contre les missionnaires. Ses colonnes avaient parcouru le pays, brûlant les bois sacrés, renversant les temples, passant au fil de l'épée ceux qui faisaient résistance. Radbod en était mort de douleur.

Après cette expédition victorieuse, muni d'un sauf-conduit qui le mettait sous la protection, le *mundium* du puissant chef, le nouvel apôtre, Winfried était revenu. Nous le trouvons, pendant trois ans, occupé à élever des églises. Point de grâce pour la superstition; plus l'idole est vénérée et moins il la ménage : sa chute n'en frappe que davantage les imaginations barbares. Un jour, Winfried arrive dans l'île de Fosite, le dieu national des Frisons; personne n'osait toucher les troupeaux qui y paissaient; on ne puisait qu'avec un religieux silence dans la source qui l'arrosait : c'était chose certaine que le violateur de ce sanctuaire expirait à l'instant sous le courroux des dieux. Le missionnaire baptise ces néophytes dans ces eaux redoutées et fait cuire, pour son repas, un des animaux sacrés; la foudre ne tombe pas. Doux et intrépides, pauvres et nomades comme les apôtres, les missionnaires apparaissent tour à tour dans toutes les îles des bouches du Rhin. Ils campent à la belle étoile, choisissent le champ de quelque riche pour y faire paître leurs bêtes, et disent au maître du champ qu'ils sont les gens du Très-Haut et que leur maître l'en récompensera. Willibrord se faisait vieux : il avait déjà renoncé aux

missions. Il offre à Winfried de partager avec lui le fardeau de l'épiscopat; mais celui-ci, invinciblement poussé en avant, demande son congé et préfère, en missionnaire, se transporter sur un autre point de la Germanie, par les rives du Mein, chez les Hessois et les Thuringiens où le christianisme avait aussi, depuis quelque temps, perdu pied (722). Il semblait qu'il voulait investir ainsi la Saxe de tous côtés avant d'attaquer ce territoire difficile (1).

La chrétienté, fondée en Franconie et en Thuringe quelque temps encore auparavant par saint Kilian, y avait presque péri. Il fallait en relever les débris. Winfried y a à confondre, en effet, les sectaires, les faux docteurs, à ramener les chrétiens qui étaient retournés aux idoles. Il baptise une infinité de païens, sur les vestiges d'une chrétienté détruite à laquelle il redonne la vie. « Il les arrache au culte des images qu'ils adoraient, sous les apparences du christianisme, *sub quodam christiani nomine.* » C'est alors qu'il bâtit Amœnabourg. La moisson était déjà si abondante, en 723, que le pape Grégoire II, songeant à l'avenir du pouvoir pontifical, autant qu'à l'avenir de la Germanie chrétienne, mande Winfried dans la capitale du monde chrétien. Introduit dans le palais de Latran, humblement et les yeux baissés, celui-ci demande la bénédiction du saint Père et se précipite à ses pieds. Le pape le consacre, sous le nom de Boniface (bienfaiteur), évêque régionnaire, c'est-à-

(1) Voir, pour saint Boniface, l'*Histoire* de Rettberg; *la Critique* de Seiters; le travail de Wurdtwein, en allemand; la *Vita Sancti Bonifacii* de son disciple Willibald; une thèse latine de M. Sayous, Paris, 1866; et *les Moines d'Occident* de M. de Montalembert. On peut toujours relire avec profit, malgré ces travaux récents, l'excellent mémoire de M. Mignet.

dire sans limite de juridiction; et il lui fait prêter un serment par lequel il s'engage à conserver la pureté de la foi orthodoxe, à ne jamais céder à aucune instigation contre l'union de l'Eglise commune et universelle, à prêter au contraire tout son concours à l'Eglise de Rome, à réprimer, selon son pouvoir, et à dénoncer tout au moins les ennemis de cette union (1). C'est la première Eglise si étroitement soumise à Rome, et c'est par là que la Germanie, la plus récemment convertie, devient d'abord la plus obéissante fille du Saint-Siége. Dès lors Boniface fait plus que Karl-Martel. Il convertit et organise moralement, chrétiennement, la Germanie du sud.

Quand l'apôtre reparaît en Hesse, il va jusqu'à Geismar, où s'élevait un arbre d'une prodigieuse hauteur consacré au dieu Thor. Les néophytes eux-mêmes l'engagent à renverser ce palladium de l'idolâtrie; celui-ci, « s'enhardissant dans la confiance de son âme, met la hache aux racines du chêne. Une grande multitude de païens était là qui, entre eux, faisaient mille imprécations contre l'ennemi de leurs dieux. A peine l'arbre est-il entamé, qu'un souffle envoyé de Dieu ébranle la masse énorme : ses branches sont fracassées et il tombe. Dieu permet encore que le tronc soit brisé en quatre morceaux : il se trouve partagé, sans que les compagnons du saint y paraissent mettre la main, en quatre énormes pièces d'égale longueur. A cette vue, les païens, qui tout à l'heure faisaient des imprécations, bénis-

(1) Wurdtwein, page 20, donne ce fameux serment : *Promitto ego Bonifacius Dei gratia episcopus tibi..... me omnem fidem et puritatem sanctæ fidei catholicæ exhibere et in unitate ejusdem fidei persistere*, etc., etc

sent le Seigneur et croient en lui. Ainsi partagés entre l'horreur de la profanation et le secret désir de voir le profanateur leur prouver, à ses risques, l'impuissance des dieux, ils ne savent plus opposer à Boniface que de timides protestations. »

Ces spectacles étaient faits pour frapper l'imagination des païens. Aussi habile organisateur qu'apôtre hardi, Boniface, investi du droit d'ordonner et de consacrer, relève les évêchés de Wurtzbourg et d'Eichstædt dans la Franconie; il fonde, dans la Hesse, les églises de Fritzlar et d'Erfurth, et entoure de murailles les habitations qui se groupent autour d'elles, pour servir de défense aux chrétiens. Il songeait, en effet, aux nécessités journalières des populations dont il entreprenait la conversion, en même temps qu'à leur salut, et ces nouveaux évêchés étaient des centres de populations agricoles, auxquelles il faisait enseigner les procédés de la culture, tout autant que des foyers de propagande. Pour être à la hauteur de cette œuvre, il fait venir, de la Grande-Bretagne, de nouveaux missionnaires, Lull, Willibald et autres. Ainsi armé, il poursuit partout les dieux des forêts germaines, que son biographe classique compare aux faunes et aux satyres; il relance dans les bois les larves et les cobolds. Mais il défriche la terre en même temps que les âmes. De la Franconie reconquise, il réforme l'Eglise de Bavière qui en avait grand besoin.

Cette contrée est divisée en diocèses : ceux de Passau, de Freisingen, de Ratisbonne et de Salzbourg. Les titulaires indignes des trois derniers évêchés sont remplacés par Jean, Gaibald et Vivila. Les églises sont rétablies dans leurs droits et dans leurs biens; des prêtres intrus, d'autres hérétiques, excommuniés; l'habit laïque, les armes

sont interdits aux clercs; l'observation des augures, les sortiléges, les amulettes idolâtriques, les sacrifices aux dieux, *aruspicia, prestigia, divinationes, sacrificia,* sont défendus. On fixe la formule d'abjuration que les missionnaires devaient exiger des païens convertis : « Je renonce au démon, à sa communion, à ses œuvres, à ses paroles, à Donar, à Woden, à Saxnot et à tous les esprits impurs qui sont avec eux. » Pour faciliter le renoncement des barbares à leurs vieilles habitudes, les nouveaux évêques, fidèles aux instructions de l'Eglise anglo-saxonne, introduisent volontiers les nouvelles croyances dans le sanctuaire des anciennes, et mettent les saints à la place des dieux rejetés parmi les démons et les esprits malfaisants; ainsi saint Michel à la place d'Odin et saint Pierre à la place de Donar. La fête même de la vieille déesse Ostara *(Ostern)* couvre quelque temps de son nom la célébration de la Pâque chrétienne et la résurrection du Christ (1).

Grâce à Boniface, voici donc que les saints de la Gaule, de l'Italie et de la Grèce sont honorés dans les clairières du Mein et du Necker : saint Pierre, à Geismar, saint Jean, à Altembourg, saint André, à Ohrdruf. On voit s'élever, dans les bois, la croix des rustiques cathédrales. Dans ces sombres forêts, dont nous parle Tacite, temple sinistre de quelque divinité sanguinaire, le voyageur, attristé par l'horreur de ces lieux, entend tout à coup avec allégresse et stupéfaction la cloche de l'église perdue dans le fourré. Restait à créer, même en Germanie, la pépinière de la propagande pour former, avec les Teutons aussi, des évêques

(1) Sugenhem, *Gesch. der deutsche, cultur,* I, p. 396. — Wolf, *Beitrage zur deutschen mythologie.*

et des prêtres. Boniface tourne les regards vers sa patrie, l'île des Saints, la savante et religieuse Angleterre. Il demande encore un nouveau renfort d'ouvriers et même des ouvrières pour l'œuvre sainte. Le christianisme n'avait-il pas à faire aussi l'éducation de la femme germaine? Boniface, comme ses confrères d'Irlande et d'Angleterre, veut dompter les passions barbares par le spectacle de la virginité. Tandis que les nouveaux convertis, évangélisés par les moines, perfectionneront leur agriculture et défricheront leurs forêts, les femmes germaines, qui n'ont eu jusqu'ici pour idéal que la sanglante Grimhilde ou la forte Brunehild, ces femmes que les hommes enlèvent et s'arrachent, qui fixent, par leurs vaticinations, le jour du combat, qui encouragent les guerriers à bien faire et comptent, avec fierté, leurs blessures quand ils sont morts, elles apprendront, de ces religieuses, les vertus de leur sexe.

Ce fut, au centre même de ses conquêtes, au contact de la Hesse, de la Franconie, de la Thuringe et de la Bavière, que Boniface éleva, pour l'Allemagne, une sorte de ville cénobitique, non plus anglo-saxonne, comme le monastère de Fritzlar, mais purement germanique. En ce lieu, s'élevait alors l'immense forêt vierge de Bochonia. Il chargea le Bavarois Sturm, un Teuton, missionnaire à son tour, d'aller y chercher l'emplacement du futur monastère. Suivons le hardi missionnaire au milieu des hasards, des rencontres, des émotions de ce voyage de découverte en pleine nature vierge et barbare.

« Sturm, ayant un peu respiré dans sa cellule, monta sur son âne, et, prenant le viatique, il partit seul, recommandant son voyage au Christ, qui est la voie, la vérité et la vie. Il commença à parcourir les vastes espaces du désert. Explorateur attentif, il allait examinant les monts, les plai-

nes, les collines, les vallées, les fontaines, les torrents, les rivières. Toujours les psaumes sur les lèvres, il élevait à Dieu les gémissements de son âme, ne se reposant que là où la nuit le forçait de demeurer. Quand il s'arrêtait la nuit, avec la serpe qu'il portait à la main, il coupait du bois et dressait un abri pour protéger son âne contre les bêtes fauves qui abondaient dans ces lieux. Mais lui, s'étant signé le front au nom de Dieu, dormait tranquille.

« Un jour, il parvint à une route qui mène, de Thuringe à Mayence, ceux qui font le commerce. Il y trouve une grande multitude de Slaves nageant dans la Fulde, et l'un d'eux, qui servait d'interprète, lui ayant demandé où il allait, il dit qu'il allait dans la partie supérieure du désert et continua seul sa course, n'apercevant que des bêtes fauves, des oiseaux et de grands arbres; lorsque, le soir, étant parvenu, après le coucher du soleil, au lieu appelé *Ortessera*, où il établit un camp pour lui et son âne, il entendit tout à coup le bruit d'un homme. Tous deux, se voyant, se saluèrent. L'homme dit qu'il venait de *Wettereiba* (Wetterau) et conduisait en laisse le cheval de son maître Orsis. Ils passèrent la nuit en cet endroit, et cet homme, qui connaissait beaucoup le désert, indiqua à Sturm le nom des lieux, le cours des torrents et des sources. Le matin, ils se bénirent mutuellement et l'homme séculier prit le chemin de Grabfeld.

« Le serviteur de Dieu se remit en marche, seul, suivant sa coutume, à travers le désert, et il parvint au lieu où se trouve à présent le monastère. Aussitôt, l'homme saint, rempli d'une joie pieuse, courait, transporté et ravi, et plus il allait en long et en large, plus il rendait grâce à Dieu. Enchanté de la beauté du lieu, et après avoir passé une grande

partie du jour à l'explorer, il le bénit, se signa et repartit joyeux. »

C'était, écrivait Boniface lui-même, un endroit désert et boisé dans une vaste solitude, *locus silvaticus in heremo vastissimæ solitudinis*, ce qu'il fallait pour la vie ascétique. Il y vint plusieurs fois lui-même, quand le cloître fut bâti et commença à se peupler, enrichi bientôt par les dons des princes francs; sur une hauteur voisine, qui a conservé le nom de *Bischoffsburg* (Mont l'Evêque), il aimait à converser avec son disciple et à instruire ses jeunes recrues. La fondation de Fulde reçut bientôt son institution du Pape et devint la lumière de la Germanie du Nord, comme Saint-Gall était celle du Midi.

Avec les femmes qui vinrent concourir à son œuvre, Boniface fonda trois autres couvents : un en Thuringe, un en Franconie, un en Bavière. Parmi les ouvrières dévouées qui se sanctifièrent ainsi sous sa direction, il faut citer celle qu'il aimait à appeler sa fille, la plus illustre de toutes; c'est la belle et savante Lioba : « L'aspect d'un ange, la conversation délicieuse, l'esprit lucide, elle était grande par sa prudence, orthodoxe par sa foi, patiente dans son espérance, expansive dans sa charité. Elle montrait toujours un visage serein et jamais pourtant sa gaieté n'allait jusqu'au rire. Jamais on n'entendait malédiction sortir de sa bouche; jamais le soleil ne se coucha sur sa colère. » La roideur ordinaire des hagiographes s'adoucit en parlant de la charmante abbesse; le moine Rodolphe a parfois de la grâce, comme lorsqu'il nous parle de cette jolie petite coupe où la sobre vierge trempait ses lèvres : « Ses sœurs l'avaient nommée le bijou de Lioba. » Lettrée comme une Anglo-Saxonne, elle ne voulait pas de ces veilles prolongées et infécondes, invention d'un monachisme inintelligent : « Re-

tranchez le sommeil, » disait-elle, « vous retranchez l'esprit : *vous êtes incapable d'étudier*. » L'intelligente abbesse invitait même ses sœurs à se permettre quelques instants de sommeil dans les chaudes après-midi de l'été. Les heures affranchies par elle d'une pénible lutte contre la fatigue physique, comme elle savait les employer ! Elle possède l'Ancien et le Nouveau Testament, les Pères, les Conciles, tout le droit canonique ! Dans son ardeur pour l'étude, elle se fait lire, dit le biographe, l'Ecriture Sainte pendant son sommeil ; les plus jeunes de ses sœurs se succédaient volontiers pour ce service. Telle était la fille bien-aimée de Boniface. Le Saint eut pour elle une sorte d'amour tendre et mystique. Il recommanda à ses disciples de réunir dans le même cercueil leurs ossements, « afin qu'ils attendissent ensemble le jour de la résurrection, eux qui, pendant leur vie, avaient servi avec un zèle égal la cause du Christ. »

Qu'on songe maintenant à ce qu'était la Germanie, quand cette pléiade de vierges douces, savantes, intelligentes comme Lioba, élevées toutes dans un milieu romain et chrétien, descendit sur son sol, et l'on aura une idée des efforts employés obscurément par ces saintes femmes pour l'adoucir. Dans la race des Grimhilde, des Brunehaut et des Rosamonde, elles créèrent la vie féminine, la vie de famille, et firent éclore cette fleur délicate et rare du sentiment mystique qui conçut parfois le dieu du moyen âge sous la forme de la femme, et éleva à la Vierge, sur le Rhin, le plus beau modèle, mais inachevé, des cathédrales gothiques, pour retomber, il est vrai, quelque fois étouffé sous la tempête des passions grossières et brutales qui reste le trait permanent de son caractère.

IV

Le vainqueur des Arabes et le spoliateur des églises en Gaule pouvait déjà, en mourant (741), voir rétablie dans la haute Allemagne, et bien avancée dans la Franconie et la Thuringe, l'œuvre de la conversion à laquelle ses armes présidaient. Sous ses successeurs, Boniface y ajouta celle de l'organisation de l'Eglise; mais il fallut traverser une crise.

Le puissant Karl avait cru pouvoir partager son pouvoir entre ses deux fils aînés, donner à Karloman les pays tout germains, Ostrasie, Allemanie et Thuringe, à Pépin la Neustrie et la Gaule; un troisième fils, Grippo, n'avait qu'une faible part. Celui-ci intéresse à son sort le teutonisme du duc des Alamans, Théodebald, fils de Landfried, et du duc des Bavarois, Odilo, et il est assez habile pour mettre de son côté un prêtre populaire en Bavière, et le pape même de Rome, dont le nom, passant par-dessus les Alpes, commençait à exciter la vénération de la Germanie, Grégoire III. Les deux fils aînés de Karl avaient résolu de maintenir la volonté de leur père et l'unité de la domination franque. Quand ils arrivèrent dans la Germanie méridionale avec leur armée, sur les bords du Lech (744), un envoyé du pape, Sergius, leur intima l'ordre, au nom de saint Pierre, d'évacuer le pays (1). Pépin, en vrai fils de

(1) Le Cont. de Frédég., c. CXI, CXII. — Les *Ann.* d'Eginh., ann. 741.

Karl-Martel, ne leva son camp, après avoir vu ce qui se passait sur l'autre rive où était l'armée allemanique et bavaroise, que pour franchir le Lech un peu plus haut et surprendre ses ennemis, bientôt défaits et dispersés. « Eh bien, Sergius, » dit alors Pépin au prêtre romain, « il a été décidé, par l'intercession de saint Pierre et le jugement de Dieu, que la Bavière et l'Allemanie appartenaient à l'empire franc. » Odilo demande en effet la paix et l'obtient, à la condition de reconnaître, comme autrefois, la suzeraineté franque et de renoncer au nord de la Bavière *(Nordgau)*. Théodebald, poursuivi et atteint quelque temps après, est condamné à mort, dans une assemblée, comme rebelle, et le duché d'Allemanie dissous et gouverné par des comtes francs (1). Une tentative faite encore un peu plus tard par le seul Grippo, après la mort d'Odilo, n'y changea rien; car Pépin le battit encore et imposa aux Bavarois, pour duc, le jeune Tassilo, fils d'Odilo et de sa sœur.

Cette famille offre toujours le plus singulier mélange de sympathie pour l'Eglise et d'indépendance vis-à-vis d'elle. Quand leurs intérêts concordent, elles marchent ensemble d'un pas ferme. C'est avec l'appui de Karloman que Boniface réforme et réorganise l'Eglise, qui en avait bien besoin, dans la Germanie et dans la Gaule. Il y avait, écrivait Boniface en 742 (2), plus de quatre-vingts ans qu'il n'y avait eu de synodes; depuis on n'avait pas institué d'archevêques, on n'avait fait ni renouvelé de canons; aussi les siéges épiscopaux, dans les villes, étaient-ils en proie à des

(1) Le Cont. de Fréd., c. CXV, CXVII. — *Ann. Petav.*, 746. — *Ann. Laur.*, 748. — *Ann. Metz.* — (2) Jaffé, *Biblioth.*, III, Ep. XLII, p. 112. — Œlsner, *Kaenig Pippin*, p. 15. — Wurdtwein, n. LI, p. 167. — Pertz, *Monum. Germ.*, legg. I, p. 16.

laïques avides ou à des clercs dissolus et à des publicains, tandis que les campagnes étaient souvent livrées à l'exploitation des faux prophètes et des jongleurs.

C'était l'effet des bouleversements que Karl-Martel lui-même avait apportés dans l'Eglise, en prodiguant ses biens à ses guerriers. Que pouvait-on attendre pour l'édification morale de ces rudes adversaires des païens et des Arabes, quand ils n'étaient plus au champ de bataille, mais à l'autel ou dans la basilique? Gérold, évêque de Mayence, suivait bravement Karloman contre les Saxons et tombait au premier rang. Son fils Gewielieb fut son successeur et son vengeur. Dans une nouvelle expédition, il envoya défier le meurtrier de son père et lui passa son épée au travers du corps. « Personne ne s'avisa de lui imputer ce meurtre à homicide. » Sous ces prélats guerriers, fort amoureux des faucons, des chevaux et des belles femmes, mais point théologiens, encore moins lettrés, la foi et la discipline subissaient une égale décadence. A l'exemple de leurs chefs, on voyait les clercs se livrer à l'ivrognerie et à l'adultère. Pendant ces orgies du clergé légitime, des évêques sans aveu, une sorte de clergé nomade, venant on ne sait d'où, consacré par on ne sait qui, colportait le baptême et l'enseignement; les sacrements étaient parfois suspects! plusieurs de ces baptiseurs sacrifiaient à Thor et mangeaient des viandes immolées. Plus suspectes les doctrines encore! Le temps était aux hérésies. L'Irlandais Clément, traînant avec lui ses deux bâtards, s'élevait contre les Pères, les conciles, toute la tradition, et professait cette doctrine « horrible, » que Jésus-Christ, lorsqu'il descendit aux limbes, en avait ramené tous les habitants croyants ou incrédules. Le Gaulois Adalbert montrait les présents qu'un ange, sous forme humaine, lui avait apportés des extrémi-

tés de la terre ; il bâtissait des oratoires sous sa propre invocation et distribuait ses ongles et ses cheveux en manière de reliques.

Le bien que Karl-Martel avait fait à l'Eglise, Boniface l'avait partagé. Le mal que le chef franc lui avait fait, l'apôtre anglo-saxon, sous ses fils, le répara. Il s'agissait, en restaurant les conciles, de rétablir dans l'Eglise, comme dans l'Etat, la discipline et de placer Rome à la tête de l'Eglise, comme l'Ostrasie s'était placée à la tête de l'empire franc. Boniface fit un dernier voyage à Rome et prit les nouveaux ordres du successeur de saint Pierre. Jusque-là, il n'avait été qu'un missionnaire. Maintenant c'est un archevêque, dont le diocèse est illimité. Il ne réside précisément dans aucun siége, mais dans la Germanie, dans la Gaule du Nord ; il a le devoir de faire de longues et pénibles tournées *(itinera aspera et diversa)* pour remplir, comme saint Pierre lui-même, la double mission de l'apôtre et de l'évêque. Ce sont les expressions dont se sert le pape Grégoire III en l'instituant. Partout il est, comme archevêque, le nonce *(missus),* le légat *(legatus)* du pape. Il le représente ; il est comme son frère *(fratrem nostrum archiepiscopum).* Les rois francs lui doivent aide et protection (1). Ces rois, alors Pépin et Karloman, osaient plus que leur père et avaient plus besoin de l'Eglise. On pouvait obtenir d'eux davantage. Boniface convoqua les premiers conciles dont les canons aient été reconnus sur le sol de Germanie

Le premier fut tenu dans les Etats de Karloman et sous son autorité. Les nouveaux évêques institués, ceux de Co-

(1) Jaffé, *Greg.* II, *Greg.* III, ep. 27, 38 ; *Zacharie,* ep. 51, 67.

logne et de Strasbourg, y assistaient. On y rappela la subordination aux prêtres et aux évêques; on leur interdit l'usage des armes et des habits laïques. On leur ordonna de procéder contre les païens et il fut convenu que des conciles se réuniraient tous les ans pour tenir la main à l'exécution des canons. Le duc Odilo, docile à la voix de Boniface, chassa les faux docteurs et les prêtres indignes de l'ancien patrimoine de saint Séverin et de saint Rupert. Dans les deux conciles qui furent ensuite réunis, l'un à Leptines, dans les Ardennes, en Ostrasie (743), l'autre à Soissons, en Neustrie (744), et où siégeaient, à côté des évêques, les deux ducs francs et des grands des deux royaumes, on remplaça certains évêques, on restaura l'autorité archiépiscopale à Reims, à Sens et à Rouen. Enfin on prit une décision importante, à propos des biens qui avaient été enlevés aux églises. Le clergé n'avait cessé de réclamer, depuis les violentes distributions de son patrimoine par Karl-Martel, et il faisait peser sur sa réputation une réprobation terrible à laquelle ses fils étaient peut-être plus sensibles qu'il ne l'avait été lui-même. Les guerriers laïques, pourvus de biens d'église, durent désormais les tenir à titre précaire, en payant une dîme; les biens, à leur mort, retourneraient au propriétaire ecclésiastique; et si les ducs francs jugeaient à propos de les remettre de nouveau à des mains laïques, pour les besoins de la guerre, ce serait toujours à titre précaire et à la condition du paiement de la dîme. Par là, les spoliations dont l'Eglise se plaignait furent en partie réparées; elle reprit possession d'une partie de ces biens ou en recueillit la dîme; et les ducs francs, ainsi que leurs successeurs, jouirent d'une autorité plus ferme sur les biens ecclésiastiques et laïques à la fois, puisqu'ils eurent comme la surveillance même de leur équitable et utile distribu-

tion (1). En même temps que l'ordre matériel, ces conciles s'efforcèrent aussi de rétablir l'ordre moral.

Les superstitions celtiques, romaines, germaniques, judaïques furent proscrites ; on interdit aux clercs d'aller même à la chasse, de verser le sang même des païens, de se marier ou d'avoir des concubines ; on enferma les hérésiarques Clément et Adalbert, « pour qu'ils cessassent de semer la semence de Satan et qu'une seule brebis ne corrompît pas tout le troupeau. » Partout Boniface ordonna, en vertu d'une sorte d'autorité métropolitaine qui lui avait été tacitement reconnue, des évêques légitimes ; partout, après un compromis qui conciliait les droits des Eglises et les droits de leurs titulaires laïques, il déposa les pasteurs indignes. Tous ne cédèrent pas sans résistance. Le brutal Milon, le compagnon d'armes de Karl-Martel, se maintint dix ans, les armes à la main, dans les deux diocèses de Trèves et de Reims : il fallut qu'un sanglier l'éventrât à la chasse pour en débarrasser la chrétienté.

Boniface avait conquis l'Allemagne centrale, terre vierge encore, à la civilisation, au christianisme ; il avait achevé, dans la Bavière et l'Allemanie, encore indécises entre la religion du Christ et celle d'Odin, l'œuvre ébauchée par saint Gall et saint Rupert ; il avait purifié le dogme et la discipline dans les vieux pays catholiques. Ces résultats précieux, il les avait assurés en faisant décréter, par les conciles eux-mêmes, la périodicité des conciles. C'était dans ces dernières années, comme primat du royaume franc qu'il avait agi. Il veut maintenant restreindre le ressort de son

(1) Mansi, *Cap. Lipt.*, c. II ; *Cap. Suess.*, c. II et III. — Mabillon, *de Re diplom.*, ed. II, p. 293. — Wurdtwein, *L. C.*, p. 70, 181. — Waitz, *L. C.*, III, p. 35.

activité pour qu'elle y soit plus efficace ; et, en effet, par une grande fondation et un grand exemple, Boniface rattache la Germanie à Rome, comme le reste de la chrétienté. Au régime de l'isolement, succède pour elle celui de l'unité catholique. Elle passe ainsi sous l'obédience de Rome, autrefois tête de l'empire romain, dont le pape Grégoire le Grand avait fait la tête de l'Europe chrétienne occidentale.

La Germanie n'avait pas encore une métropole puissante dont l'autorité, partant de la frontière franque et chrétienne, veillât de près sur le champ de bataille des missions. Après avoir hésité quelque temps, l'apôtre Boniface et le guerrier Pépin se décidèrent pour Mayence contre Cologne. Les Francs, dans une assemblée, déposèrent l'archevêque Gewielieb qui avait tué, en combat singulier, le meurtrier de son père, et nommèrent à sa place Boniface. Le pape confirma la nomination et, en érigeant Mayence en église métropolitaine, lui conféra l'autorité, non-seulement sur l'Ostrasie, c'est-à-dire sur Tongres, Cologne, Utrecht, Worms, Spire, mais encore au delà du Rhin, sur les évêchés nouveaux de la Franconie, de la Thuringe, d'une partie de la Souabe et sur la Saxe encore à convertir (748). Tel fut le premier primat de la Germanie. Fils obéissant du Saint-Siége qu'il consultait en toutes choses, le nouvel archevêque, qui avait sollicité pour cette création la sanction pontificale, loin de s'en enorgueillir, mit son Eglise dans une dépendance plus étroite de Rome que n'étaient toutes les autres Eglises. En renouvelant les promesses et serments de fidélité qu'il avait faits, il confirma la soumission religieuse du pays qu'il avait converti au Saint-Siége et l'établissement du puissant édifice de la hiérarchie romaine sur le sol teutonique. C'était faire entrer déjà

la Germanie convertie dans la sphère morale des autres contrées romaines et chrétiennes. En retour des ruines et des démembrements du corps social que les invasions teutoniques successives avaient faits dans les pays gallo-romains, voilà ce que l'esprit de culture, survivant à des désastres séculaires, rendait à la barbarie germaine !

Sans vouloir, avec quelques historiens catholiques allemands, voir dans Boniface une sorte de précurseur moral de Charlemagne en Europe, et le révélateur, en Germanie, de l'unité teutonique, nous ne consentons pas cependant à croire, avec des historiens plus récents, qu'il ne fut pour rien dans la révolution, à la fois ecclésiastique et politique, qui fit succéder décidément la dynastie des Pépins à celle des Mérovée, à la tête des Francs, et qui prépara, par la réunion de toute la Germanie à la Gaule, la création du grand empire chrétien d'où sortit l'unité morale de l'Europe (1). Quoique la quatrième génération des maîtres de l'Ostrasie, instruite par l'exemple et par la tradition politique des précédentes, dût avoir une conscience bien plus claire et raisonnée du rôle qu'elle jouait, il est difficile de croire qu'elle menât l'Eglise où elle voulût et qu'elle ne fût point plutôt menée par celle-ci sans s'en rendre compte. Ces vaillants batailleurs d'Ostrasie, aux septième et huitième siècles, comme les premiers Mérovingiens de la Neustrie au sixième, étaient encore, sur le territoire romain et chrétien, les instruments inconscients de la force intelligente qui les entourait. Les fils de Karl-Martel sont bien plus dociles à

(1) Léo et Gfrœrer sont de la première opinion, et MM. Waitz et Œlsner sont de la seconde.



son influence qu'il ne l'était lui-même ; dans les conciles, c'est la volonté de l'Eglise qu'ils édictent.

Après l'époque malheureuse et tourmentée que l'on avait traversée, il y avait recrudescence, au huitième siècle, de l'influence de l'Eglise. Un fils du spoliateur des biens ecclésiastiques, Karloman, quitte le pouvoir que ses ancêtres avaient travaillé à lui préparer, pour entrer dans un cloître; et il n'est pas le seul. Un roi lombard, Ratchis, d'autres rois anglo-saxons, en Grande-Bretagne, suivent son exemple. Quelqu'intelligence et quelqu'étendue d'esprit que les traditions de sa famille et la pratique du pouvoir aient pu donner à Pépin, resté seul duc des Francs et maire du palais, l'éducation de Boniface, dans un de ces cloîtres où s'accumulait alors le travail des générations chrétiennes et où l'on sentait battre toutes les pulsations du corps social, ses voyages nombreux et ses missions de toute nature de la Grande-Bretagne en Germanie, et de Rome en Gaule, aux deux centres d'idées et d'activité les plus considérables du temps, durent donner aux conceptions du moine-primat et à sa conduite dans les affaires, une vivacité et une hauteur dont le plus habile guerrier même de ce temps n'était peut-être pas susceptible.

Les conquérants d'origine germaine, laissés à leur seule inspiration, n'étaient guère encore capables que de batailler et de vaincre, non d'édifier. Les Francs-Saliens avaient renversé l'empire romain en Gaule. L'aristocratie ostrasienne avait fait l'impuissance forcée des derniers Mérovingiens et détruit la royauté neustrienne. C'est avec le concours de la tradition précédente et de l'Eglise que les maires du palais relèvent maintenant les ruines qu'ils avaient aussi d'abord faites eux-mêmes. Quand les fils de Karl-Martel parlent de leur règne et de leur principat, ce n'est plus

seulement d'un principat guerrier qu'il s'agit. Ils jugent au palais ; ils président dans les synodes ; ils gouvernent ; ils règnent. On met sous la protection de leur nom, dans la prière, à saint Denys même, la stabilité du royaume (1). Le fils de Karl-Martel, Pépin, en transportant sa personne et le siége de son gouvernement dans la Neustrie, qui lui était d'abord seule restée en partage, ne pouvait plus être considéré comme un vainqueur, un étranger. Il tombait aussi sous l'influence de la tradition romaine et chrétienne que ses ancêtres avaient d'abord combattue. La cause de sa famille était la même que celle de la chrétienté, de la civilisation, par la victoire que son père avait remportée sur les ennemis du Christ et de la Gaule.

L'origine germaine des Carolingiens ne répugnait même plus à la réunion de ces intérêts, d'abord opposés, depuis que Boniface avait fait de la Germanie, récemment convertie, le pays le plus dépendant du Saint-Siége. Au contraire, les ducs ostrasiens voyaient, dans le pape, un allié naturel contre les païens de la Germanie ; et les papes, dans les ducs, un protecteur tout trouvé contre les conquérants lombards qui menaçaient toujours leur indépendance, et contre les empereurs byzantins qui ne la respectaient guère. En un temps où la double lutte soutenue par les nations chrétiennes, au nord, contre les païens, et, au midi, contre les sectateurs de Mahomet, donnait aux idées religieuses une si grande force et, au Saint-Siége de Rome, une si puissante considération, il y avait là les éléments

(1) *Regni nostri augere credimus monumentum in anno secundo principatûs ejusdem*, disent les actes sous Pépin et Karloman. — *Ad sepulcrum ipsius sancti Dionisii preces debeant recitare. Recueil dipl. des Mérov.*, II, p. 382 et 419.

d'un rapprochement fécond en conséquences pour l'avenir de la papauté et de la famille des Pépins.

Nul doute que l'Eglise de Rome, c'est-à-dire le pape Zacharie, et l'apôtre et primat de la Germanie, Boniface, n'aient eu la première et la plus grande part dans l'événement qui s'accomplit alors et fit, des maires du palais, en 752, les rois des Francs, en convertissant le fait en droit. La pensée de remplacer la tradition toute germaine et païenne par ses origines, de la transmission du pouvoir dans une famille, par une consécration religieuse, appartient, évidemment, à la sphère où se mouvaient l'évêque de Rome et l'apôtre Boniface. Les laïques reculaient devant des scrupules qui ne devaient point arrêter l'Eglise. Les assemblées auxquelles présidaient les princes francs pouvaient se demander « s'il était bon ou non qu'il y eût, chez les Francs, des rois qui n'eussent point le pouvoir royal. » Mais elles semblaient ne pas oser résoudre seules cette question. C'est après une de ces assemblées, si l'on entend bien Frédégaire, que Pépin sollicita une décision de la première autorité religieuse de ce temps. Et quels sont les deux envoyés de Pépin à Rome? C'est l'abbé de Saint-Denis, Fulrad, un des principaux personnages ecclésiastiques de la Gaule, et le nouvel évêque de Wurtzbourg, un élève, un ami de Boniface, Burkhard. Tous deux trouvent à Rome un autre élève et ami de Boniface, le célèbre Lull, chargé, par l'évêque de Mayence, de paroles confidentielles pour le pape (1). La réponse du pape Zacha-

(1) Jaffé, *Biblioth.*, ep. 791, p. 216 ; *Habet enim secreta quædam mea, quæ soli pietati vestræ profiteri debet : quædam viva voce vobis dicere, quædam per litteras notata ostendere.*

rie, qu'il était « juste que celui-là eût le titre de roi qui en avait le pouvoir, » fut rapportée par les ambassadeurs ecclésiastiques; et, si une assemblée, dont les monuments n'indiquent ni le temps ni le lieu, consentit à la déposition du dernier Mérovingien et à l'élévation de Pépin, il est certain que celui-ci ne devint réellement roi que par l'onction et le couronnement sacerdotal. L'Eglise avait, pour la première fois, inauguré auparavant cette cérémonie dans la monarchie des Visigoths, où elle était toute-puissante, puis chez les Anglo-Saxons; et c'est de là que celle-ci passa naturellement chez les Francs, par suite de l'influence conquise au milieu d'eux par le plus grand des missionnaires chrétiens de cette race (1). On voit la route qu'avait suivie de Rome, par l'Espagne et la Grande-Bretagne, la monarchie de droit divin, pour arriver en France.

Cette cérémonie importante, qui remplaça un droit divin tout païen par un droit divin chrétien, eut lieu en 752 sur le territoire neustrien, où Karl-Martel avait déjà trouvé sa tombe, à Saint-Denis, et où Pépin tenait maintenant ses assemblées, dans la ville de Soissons, près de laquelle Clovis avait autrefois battu Syagrius, comme pour attester l'importance de la tradition gallo-franque dans cette révolution. En présence d'un assez grand nombre d'évêques, s'il faut en croire les *Annales* de Lauresheim, que d'autres ne contredisent point, le missionnaire Boniface, l'intermédiaire véritable des deux plus grandes puissances guerrières et morales de ce temps, oignit solennellement du saint Chrême et proclama roi Pépin, dans une cérémonie qui

(1) Frédég., *Cont.*, c. CXVII. — Mabillon, *de Re diplom.*, p. 384.— *Ann. Laurescheim Maj.*, 750.

tenait de l'institution actuelle des évêques et de l'ancienne consécration du roi David par le prophète Samuel. Le lendemain, la restitution des biens ecclésiastiques, qui avait déjà été ordonnée, paraît avoir été confirmée encore sur le conseil de Boniface, *monente Bonifacio*. L'Eglise chrétienne et la royauté franque scellaient leur alliance par un échange de bons offices. En retour de l'autorité morale que la religion donnait à son avènement, Pépin restituait à l'Eglise une partie de sa puissance terrienne.

La venue de l'évêque même de Rome, du pape Etienne II, successeur de Zacharie, en France, donna une importance et une étendue bien plus grandes encore à cette alliance, en 754. La position de celui-ci, son indépendance, son autorité même, à Rome, n'étaient plus tenables, entre les hostilités des rois lombards et des empereurs byzantins, sans la protection d'un prince puissant. En Europe, le nouveau roi Pépin pouvait seul la lui offrir. C'est pourquoi le pape Etienne II, vivement pressé par le roi des Lombards, Astolphe, passa les Alpes, en 753, à travers la neige, malgré la colère du roi lombard. Il trouve Pépin et sa famille, pleins de respect, à Thionville, pour le recevoir, arrive avec le roi par Quersy et Verberie, séjours signalés par d'heureux édits canoniques, jusque sur les bords de la Seine ; et c'est là, dans un séjour de six mois fait à cette abbaye, qu'il consacre le nouveau roi de sa main, au milieu de la vieille basilique mérovingienne. Ce n'était plus seulement à sa personne, mais à sa famille même qu'il imposait le sceau d'une consécration nouvelle ; car il lui assurait, à lui, à ses deux fils et à leurs descendants, la royauté sur les Francs, à l'exclusion de toute autre personne, même de ses neveux, fils de Karloman, qui s'étaient retirés dans un

monastère, et de son frère Grippo, qui avait encore fait une tentative pour avoir au moins une part du royaume. Et cette consécration avait pour la royauté et la puissance franque une importance particulière (1)! Pépin lui-même avait le sentiment et l'intelligence de ce droit divin tout nouveau, quand il disait dans ses actes : « Il est manifeste que nous sommes montés sur ce trône avec l'aide de Dieu, *juvante Deo, per misericordiam Dei.* » Et ce trône, cette royauté étaient bien différents de ce qu'ils étaient auparavant (2).

La nouvelle royauté était l'héritière de la royauté mérovingienne. Ce n'était plus cependant un pouvoir personnel, mais un pouvoir public, une institution politique. Le fils de Karl-Martel n'appartenait plus seulement aux Francs d'Ostrasie et même de Neustrie. C'était alors dans une de ses métairies neustriennes, à Verberie, il est vrai, qu'il tenait un synode. Mais là, en édictant des lois protectrices du mariage, des liens de parenté et du respect de la vie humaine, contre les désordres et les attentats que les guerriers sauvages des bords du Rhin avaient ramenés avec leur victoire, il témoignait de son dévouement surtout à l'ordre de chose chrétien déjà commencé avant lui. Une mission plus haute lui était imposée et il l'acceptait. Consacré par l'Eglise, par un pouvoir supérieur au sien, le fondateur de la dynastie nouvelle assouplissait à ses lois la nation franque et celles qui lui obéissaient. Il prenait à tâche de raffermir la société, en même temps que sa domination en

(1) Frédég., *Cont.*, c. XVII. — *Ann. Laur. Maj.*, 750, p. 138 ; 752, p. 65. — *Ann. Bert.*, p. 138. — Aschbach, *Hist. des Visigoths.* — Œlsner, *Kœnig Pippin;* Leipsick, 1871 ; ouvrage où le voyage d'Etienne II est parfaitement éclairci. — (2) D. Bouquet, V : *Juvante Deo qui nos in solio regni instituit.*

Gaule; et, maître d'une aristocratie turbulente, qu'il avait domptée et groupée autour de lui, protecteur et serviteur de l'Eglise retrempée par la discipline, il devenait l'appui le plus efficace de la civilisation échappée à la menace d'une nouvelle ruine, contre la barbarie, le paganisme et l'infidélité.

C'est la raison de l'alliance plus étroite encore faite par lui avec la papauté romaine et de l'union, sous un même maître, de la puissance guerrière de la Gaule et de la puissance morale de l'Italie, de la royauté franque et de l'Eglise.

Au delà des Alpes, en Italie, le royaume lombard, au milieu des compétitions des prétendants, des hostilités des rois de Pavie et des évêques de Rome, n'avait pu sortir des désordres auxquels la vieille Gaule avait miraculeusement échappé. L'anarchie et la turbulence du royaume lombard d'Italie étaient, en outre, un encouragement aux désordres qui se perpétuaient souvent sur le versant septentrional des Alpes, en Bavière, et à la résistance que cette contrée opposait encore à la domination franque. Protéger l'Eglise de Rome, dont l'Eglise germaine était dépendante, contre les Lombards, c'était donc pour Pépin affermir sa domination sur les païens et sur les barbares au profit de la civilisation européenne. On avait appelé déjà européennes les armées de Karl-Martel (*europenses*). « Que le Seigneur, » disait Zacharie à Pépin, « étende les limites de votre domaine sur les nations bar« bares (1). » Le pape Grégoire III avait déjà tenté d'assurer

(1) Isid. Pacens. — D. Bouquet, XXII. — Cenni, n. XIV, p. 141 ; XVI, p. 146; XXII, p. 170 : *Cunctas barbaras nationes vestris subjiciat vestigiis, fines vestros dilatet Dominus, etc.*

à Rome le protectorat de Karl-Martel, en lui proposant le titre de patrice de Rome. « Vous serez nos alliés et nos coopérateurs, » avait-il écrit à des grands du royaume, « *auxiliatores et cooperatores*. »

Etienne II, avec la couronne royale, avait conféré aussi à Pépin le titre de patrice. Le nouveau roi fit honneur à l'alliance qu'il contracta ainsi avec le pape, dont il déclara être l'ami, en passant les Alpes, à son tour, en 756, avec une armée pour tenir en respect les Lombards; et c'est alors qu'il confirma au Saint-Siége la possession qui ne lui fut plus contestée, de cette ville et de ses environs, de ce qu'on appelait le duché de Rome. Par là, la papauté se séparait de l'empire byzantin pour se rattacher à la puissance la plus considérable de l'Occident, et la nouvelle royauté franque passait, contre la Germanie barbare, au service des contrées plus civilisées de l'ouest et du sud. Elles avaient ce sens, les paroles que le pape Adrien Ier adressait, un peu plus tard, à Pépin en lui prédisant de longs triomphes sur les nations ennemies et barbares : « La droite de Dieu est sur toi, les apôtres Pierre et Paul te donnent l'épée victorieuse et combattent à tes côtés. » Et le pape Paul Ier, à son tour, dans une lettre à son fils, exprimait plus vivement encore la pensée de toute l'Eglise en ajoutant : « J'ai trouvé mon serviteur David, je l'ai oint de ma sainte huile, lui et sa race, et je le protégerai tant que demeurera le ciel, pour qu'il protége mon peuple (1). »

Dès ce moment, la famille à laquelle le successeur de Pépin valut définitivement le nom de Carolingienne, n'est

(1) Sur le pouvoir et le titre de patrice, voir Hegel, I, p. 209. — Gregorovius, *Hist. de Rome au moyen âge*, II, p. 313, en allem.

plus au service de la barbarie, mais de l'ordre ; elle n'appartient plus à la Germanie, mais à la Gaule, à l'Italie, à la civilisation. Quelques sauvages *leudes* ostrasiens furent tentés de protester, les historiens du temps nous le disent; ils furent obligés de plier. La Germanie barbare éprouva déjà le contre-coup de ce grand événement. Pépin ne se contente pas de faire sentir sa puissance aux ducs d'Aquitaine et aux Arabes, au delà des Pyrénées. Il oblige à un véritable serment de fidélité le duc de Bavière, Tassilo, dont la soumission était souvent chancelante. Dans les rares intervalles que lui laissent ses guerres contre les Lombards et les Aquitains, il châtie les païens de la Saxe qui, poussant de nouveau leurs incursions jusqu'au Rhin, avaient tué l'évêque de Cologne, Hildegard. Il ravage plusieurs fois le pays jusqu'au Weser, rase toutes les forteresses et force plusieurs peuplades saxonnes à payer un tribut de trois cents chevaux.

L'apôtre et le conseiller de la Germanie, Boniface, l'inspirateur et le conseiller de cette politique chrétienne et romaine auprès des ancêtres de Charlemagne, voulut assurer après lui le succès de son œuvre par un grand exemple. Il avait organisé la Germanie, couronné ses protecteurs; il résolut, à l'âge de soixante-quinze ans, les cheveux blanchis par les ans, le corps brisé par les fatigues, *candidus canitie et decrepitus senectute,* déjà surabondant en vertus et en mérites, d'aller mourir comme un apôtre, un missionnaire, dans la Frise, sur le théâtre de ses premières missions. Après avoir laissé l'archevêché de Mayence à son disciple chéri Lull, un autre lui-même, recommandé l'achèvement du monastère de Fulde, écrit à sa chère Lioba, abbesse, et mis ses disciples, dans une lettre touchante,

sous la protection de Fulrad, évêque de Wurtzbourg, il partit, emportant le linceul dans lequel on devait le rapporter à Fulde où il fut enterré. Comme il plantait, avec ses disciples et ses serviteurs, la tente du missionnaire sur les bords de la Borda, près de Dorkum, entre les Frisons occidentaux et les Frisons orientaux, une nuée de barbares, armés de lances et de boucliers, vint fondre sur sa tente. Ses serviteurs voulaient courir aux armes : « Arrêtez, » dit l'homme de Dieu, « ce jour est celui que j'ai désiré depuis longtemps ; l'Ecriture nous apprend qu'il faut rendre le bien pour le mal ; » et, se tournant vers ses disciples, il ajouta : « Soyez fermes, ne craignez pas ceux qui ne peuvent rien sur l'âme, afin que vous puissiez régner éternellement avec le Christ. » Les barbares se précipitèrent dans les tentes et, ne trouvant que des croix et des livres, égorgèrent le saint vieillard et ses compagnons, et, par un meurtre bienfaisant, firent couler le sang de leurs corps sacrés (1).

Pépin vengea le missionnaire de la Germanie, auquel il devait tout, sur les Frisons orientaux, mais seulement par des ravages. Il fit mieux, en travaillant à continuer son œuvre, par l'appui et la sanction qu'il donna aux décisions des synodes de Verneuil, en Neustrie, et d'Ascheim, en Bavière, pour renforcer et renouveler l'observation des lois chrétiennes dans la vie privée et la discipline de l'Eglise. Sa politique guerrière était plutôt tournée, dans les dernières années, vers la soumission du midi de la Gaule, de l'Aquitaine, qu'il parvint, en effet, par une guerre de huit années, contre son dernier duc, Waifre, à soumettre à la

(1) Villib., *Vie de saint Boniface*, c. VIII. — Mabillon, *Acta SS.*, III, II, c. XX, p. 250 et *sqq*.

puissance franque du nord, à la vieille Neustrie. Cette contrée était devenue, en effet, son séjour préféré, comme Saint-Denys son sanctuaire de prédilection, surtout pendant ses dernières années, où l'abbé Fulrad remplaça, dans sa confiance, l'apôtre Boniface. C'est en faveur de cette abbaye qu'il fit ses dernières donations, et là qu'il voulut aussi que son corps reposât, tant la nouvelle dynastie avait déjà compris que c'était là le centre de la vraie monarchie gallo-franque, fondée par les Mérovingiens, et qui devait seule survivre aux entreprises des hommes, aux caprices des événements et à des ambitions plus hautes, suivies de déplorables déceptions (768).

V

Que le premier roi de la dynastie carolingienne ait jeté les fondements d'une grande puissance, dont le centre restait encore en Neustrie, c'est ce que prouve de nouveau le fait que Pépin, en partageant son héritage entre ses deux fils, Karl et Karloman, laissa ce vieux pays indivis. A l'aîné, il avait légué l'Ostrasie, la Thuringe et l'Aquitaine, au second, la Bavière, l'Allemanie, la Bourgogne et la Provence. Dans la Neustrie, restée commune, les deux jeunes rois furent en effet sacrés; l'un à Soissons, l'autre à Noyon (1). Les

(1) Sur le partage du royaume des Francs entre Charlemagne et Karloman, *Bibliot. de l'Ecole des Chartes*, quatrième série, tome II.

Etats de Karl semblaient envelopper ceux de Karloman et l'union de la domination franque était garantie par le fait même de l'indivision d'une partie du territoire. Il est probable que ces précautions n'eussent pas empêché entre les deux frères, comme autrefois chez les Mérovingiens, une lutte qui, par deux fois, faillit éclater. Mais, dit assez délibérément une lettre écrite même alors à Karl : « Dieu enleva promptement Karloman du royaume terrestre et éleva, sans effusion de sang, Karl au-dessus du royaume des Francs. » Resté ainsi seul roi par la mort de son frère, qui épargna sans doute à la puissance franque des divisions funestes déjà trop fréquentes et que, cette fois, leur mère Berthe avait conjurées, non sans peine (770), Karl, ou plus tard, Charlemagne, pendant son long et glorieux règne de plus de quarante années, changea cette assise de la puissance royale et franque par l'étendue même qu'il donna à sa domination, mais sans pour cela détourner de leurs voies les destinées véritables de la France et de l'Allemagne. Les plus grands hommes ne sauraient faire dévier le cours naturel des choses. On ne le vit que trop après la mort de ce grand prince.

Le commencement du règne de Karl, qui mérita le nom de grand, n'appartient guère à l'histoire de l'Allemagne, qu'on ne saurait évidemment confondre avec celle des Francs, sans manquer à la vérité historique. L'Aquitaine, jusqu'aux Pyrénées, est définitivement soumise aux Francs par la défaite d'Hunald, fils de Waifre, et le midi de la

— Eginh., ann. 768. — Œsner, *Kœnig Pippin.* — Sigurd Abel : *Iahrbucher des Frankischen Reiches unter Karl dem grossen,* p. 18, 27, 81. — Dom Bouquet, p. 631.

Gaule réuni au nord, deux années après la mort de Pépin. L'alliance de la famille carolingienne avec la papauté semble un instant menacée par le mariage du jeune Karl avec une fille du roi des Lombards, Didier. Mais la prompte répudiation de celle-ci, l'asile donné par Didier, mécontent, au vieil Aquitain Hunald et aux jeunes enfants de Carloman, enfin les attaques du roi lombard contre le territoire romain, rétablissent bientôt cette intimité du roi et du pape qui devait être si féconde pour l'Europe.

Karl, reconnu sans difficulté seul roi par tous les Francs, appelé de nouveau par le Saint-Siége en Italie, dompte et capture d'un coup, au delà des Alpes, tous ses ennemis, Didier, Hunald, la veuve et les fils de Carloman. Il est reçu comme un triomphateur par le pape Adrien, par le clergé et le peuple de Rome, avec la croix et la bannière, et va faire ses dévotions, en bon chrétien, à Saint-Pierre et à Saint-Jean-de-Latran. Pendant ce séjour, le pacte est conclu entre les deux puissances. Le pape et le roi franc se jurent solennellement amitié et alliance *(caritatis inviolabile fœdus)*. Le roi prend le titre de *patrice* ou protecteur, défenseur de la ville de Rome, et attache à ce devoir de protection les droits qu'il tenait de sa victoire et de sa puissance. Renouvelant enfin l'acte dont son père lui avait donné l'exemple, il fait minuter, selon le biographe du pape, cette promesse de donation *(promissionem donationis)* qui aurait ajouté, au territoire de Rome, l'exarchat, et à la Pentapole, l'île de Corse et des villes aussi éloignées de Rome que Parme, Reggio, Bénévent, et dont on n'a jamais pu voir l'original, peut-être parce que le pape n'établit jamais, sur ces villes et territoires, ces droits de possession qui l'avaient déjà mis en lutte avec le roi des Lombards. Promesse de donation, droits de patronage et de protection

qui liaient cependant les deux autorités religieuse et politique sur le même territoire, sans en exclure aucune, et qui leur imposait à toutes deux des concessions faites justement pour les unir. Ce sont là les conditions ordinaires des alliances (1).

Ces victoires remportées loin du sol originaire des Carolingiens, cette union avec Rome, emportaient déjà l'essor de la royauté gallo-franque bien loin de ses primitives destinées. Celui-là qui avait pris l'épée, signe alors de la royauté lombarde, comme plus tard la couronne de fer, et qui, dans ses lois, appelait les rois lombards ses prédécesseurs; celui qui s'était lié par un solennel serment d'amitié avec le pape à Rome et y rendait sa protection, son *patriciat*, son autorité présente par l'envoi de ses lieutenants, n'appartenait plus à la seule Gaule ou à la Neustrie. Il était déjà comme le représentant, l'héritier de l'ancien monde romain, le souverain des contrées gallo-latines réunies. Mais la conquête de l'Allemagne entière par la soumission de la Bavière et surtout par la soumission de la Saxe, à la suite d'une longue guerre, fit encore plus. Elle réunit sous lui, aux provinces de l'ancien empire romain, le vieux pays barbare de l'invasion arrêtée et fixée au sol; elle éleva l'œuvre personnelle du Franc Karl au-dessus des limites devant lesquelles la puissance franque s'était arrêtée. En faisant de lui Charlemagne, elle donna à son œuvre un ca-

(1) Après toutes les discussions renouvelées encore par M. Dollinger, sur cette fameuse donation et sur les rapports du pape et du roi, on est bien obligé, en l'absence de monuments authentiques qui établissent ou les rapports des deux pouvoirs, ou les limites de la promesse, de raisonner d'après les données du temps et les faits postérieurs.

ractère d'universalité plus utile peut-être à l'unité morale de l'Europe future et à l'Allemagne qu'à la consolidation de l'œuvre gallo-franque déjà commencée par les Mérovingiens, mais qui fait la grandeur de l'homme et le caractère de ce temps.

La position de la Bavière avait toujours été beaucoup plus indépendante que celle des autres pays déjà tombés sous la domination des Francs. Elle avait une maison ducale reconnue, celle des Agilolfings, qui comptait déjà une suite non interrompue de princes (1). Les rois francs n'avaient jamais porté atteinte à ses droits. Sous Pépin encore, on datait les actes du duc Tassilo II des années de son règne : *regnante Thassilone II*. On l'appelait : *summus princeps*. La Bavière avait ses assemblées ou synodes. En 769, à Dingolfing, des grands laïques et ecclésiastiques se réunirent pour délibérer sur les affaires laïques et ecclésiastiques, et de leurs délibérations sortirent des décrets signés par le prince. La Bavière n'était pas une province dépendante, mais presque un état libre et évidemment le plus anciennement constitué de toute l'Allemagne. Tassilo avait abandonné Pépin dans une de ses expéditions d'Aquitaine et on ne l'avait point recherché pour ce fait, quoiqu'on lui en gardât rancune. Il n'était, pour ainsi dire, que sous la suzeraineté des rois francs (2). L'Eglise de Bavière, déjà florissante, organisée par saint Boniface, faisait alors transporter solennellement à Sainte-Marie de Freisingen les

(1) Wittmann, *Sur la situation des Agilolfings en Bavière* (allem.). — Waitz, III, p. 99, n° 2. — Merkel., *Legg.*, III, 240, 459, 462. —
(2) *Annales* de Mabillon, II, 32. — *Vita Sancti Corbiniani*, dans Meichelback.

reliques de saint Corbinien; elle relevait directement du pape et était en fréquentes relations avec le Saint-Siége, comme le duché de Bavière avait été lié intimement, depuis longtemps, avec le royaume lombard. C'était pour cet Etat encore une double garantie d'indépendance.

La situation des Frisons et des Saxons était beaucoup plus indépendante encore de la puissance franque, de l'Eglise et du christianisme.

Les Frisons, dont les rois francs n'avaient encore entamé le territoire, au midi et à l'ouest, que jusqu'au Laubach (près de Groningue), habitaient toute la côte de la mer du Nord et ses îles plus nombreuses alors, jusqu'aux bouches du Weser et un peu au delà. Le christianisme n'avait pas pénétré plus loin, chez eux, que la puissance franque. Boniface était mort sur les bords de la Borda, affluent du Laubach. Depuis la mort de Poppo, après Radbod, il n'y avait plus chez eux de ducs, et les différents cantons ou *gaws*, sous des juges ou chefs élus, vivaient à l'ancienne manière germaine; peut-être une assemblée générale des cantons en faisait-elle une sorte de fédération.

Sur un territoire bien plus étendu, les Saxons, situés plus au midi et au nord-est, s'étendaient du Rhin à l'Elbe et du confluent de la Werra et de la Fulda, qui forment le Weser, aux rives de l'Eider, à l'entrée de la presqu'île du Jutland. Descendants des anciens Inghevons, ils s'étaient étendus sur le territoire des Thuringiens et des anciens Suèves, à l'est et au midi, et, comme ils étaient arrivés jusqu'au Rhin, à la place des anciens Chamaves et Bructères, ils avaient pénétré au sud-ouest, aux dépens des anciens Cattes, dans la Hesse actuelle, dont quelques parties, sur les rives de la Diemel, portent encore le caractère saxon (C'est le *pagus Hessi Saxonicus*). Ils formaient alors

ainsi, avec les Frisons, la plus grande partie de la basse Allemagne.

Tous les traits politiques et religieux du vieux caractère germanique et de l'ancienne barbarie s'étaient conservés chez les Saxons. Comme beaucoup de peuples germains, ils se divisaient, d'après leur situation géographique, en Westphales à l'ouest, Engriens au centre et Ostphales ou *Osterliudi* à l'est. Au delà de l'Elbe, au nord, ils confinaient par les Nordalbinges, *Nordliudi*, leurs frères, aux Scandinaves du Jutland et des îles qu'ils visitaient plus aisément encore sur leurs barques d'osier. Chez eux était toute vivante aussi la vieille tradition odinique; vivant également son culte public, avec son ordre de prêtres, qui ne portaient pas les armes, et ses idoles au fond des forêts comme celle d'Irmensul, à laquelle on offrait de l'or, de l'argent et quelquefois des victimes humaines. Il y avait chez eux des *ethelings* ou nobles, des *frilings* ou libres et des *lassen*, colons ou affranchis; les nobles paraissent avoir eu une condition plus élevée qu'ailleurs et les colons une condition plus douce; cependant, quelques-uns assurent que les trois classes ne s'alliaient jamais entre elles, ni avec les peuples étrangers. Un magistrat ou prince exerçait l'autorité dans chaque canton. On a longtemps cru que, de chaque canton, les trois ordres des nobles, des libres, des colons, envoyaient annuellement à l'assemblée de Marklo, sur les bords du Weser, douze députés chargés d'y traiter des affaires publiques. Rien n'est moins certain (1). Quand il y avait guerre, les cantons les plus voisins se réunissaient pour élire un chef commun. Ainsi, selon qu'ils étaient intéres-

(1) Waitz, *L. C.*, III, p. 113 et sqq.

sés à la guerre, la Westphalie, l'Engrie et l'Ostphalie avaient leurs chefs; une grande guerre générale pouvait seule donner, à toutes les parties de la Saxe, un chef commun.

Les Francs de la Gaule, ennemis héréditaires des Saxons, nous les dépeignent, au huitième siècle, sur la rive droite du Rhin, comme les écrivains romains, quatre siècles auparavant, les y dépeignaient eux-mêmes. « Rien ne prouve mieux, » dit M. Waitz, à qui l'évidence arrache cet aveu, « que la race allemande ne saurait, par ses propres forces et sans une impulsion extérieure et une rupture avec ses propres traditions, arriver à un développement supérieur. » Autrefois, elle n'avait fait, chez elle, aucun pas de César à Tacite; du quatrième siècle au huitième, elle était également restée stationnaire, c'est-à-dire barbare et sauvage, toujours ennemie de la civilisation qui florissait auprès d'elle ou qui voulait l'entamer.

Comme les Romains autrefois, les Francs, sur la rive gauche du Rhin, se tenaient sur la défensive et n'avaient rendu guerre pour guerre, à la rive droite, que pour punir ou prévenir ses agressions. Mais, malgré leurs défaites et leurs promesses, les Saxons, en vrais Germains, recommençaient toujours. Les *Nibelungen* ont conservé les souvenirs de cette vieille hostilité : « Les Saxons étaient toujours prêts à rassembler une armée de pillards pour passer le Rhin, » dit le poëme, « et troubler la paix des bourgs et des campagnes, briser les boucliers et les casques des ennemis et rapporter du butin; ils ne se montraient disposés à y renoncer que lorsqu'on leur faisait de bonnes offres et de riches présents (1). » Déjà plusieurs rois francs avaient as-

(1) Poëme des *Nibel.*

treint des peuplades saxonnes à payer tribut ; mais, comme elles étaient indépendantes les unes des autres, c'était toujours à refaire. Avec ce voisinage, la puissance franque n'était jamais sûre ; en même temps, les progrès du christianisme et de la civilisation, dans la basse Allemagne, étaient toujours menacés. Jusque-là, le roi franc Karl, en Aquitaine, en Italie, avait paru seulement continuer l'œuvre de ses prédécesseurs. La conquête, la soumission de la Saxe entière au royaume franc, et sa conversion au christianisme, sont le dessein personnel, l'œuvre particulière de ce roi puissant, et il l'accomplit avec une constance, une énergie, une variété de ressources qui ne reculèrent devant aucun moyen. En sa qualité de Franc, il apportait une passion héréditaire dans la poursuite de cette guerre contre les Saxons ; comme maître de la Gaule et chrétien, il y ajoutait l'esprit de suite politique et la ferveur de la foi. Il n'en fallait pas moins pour dompter l'entêtement aveugle des Saxons à leurs vieilles coutumes et leur résistance obstinée à la puissance franque.

Cette opposition radicale de mœurs, d'origine, de situation, d'intérêts, de religion, devait amener, tôt ou tard, une lutte entre deux peuples que ne séparaient point d'ailleurs des frontières fixes et déterminées et qui se trouvaient, à chaque instant, en contact ou plutôt en conflit. Le zèle d'un missionnaire, saint Libwin, qui, pour hâter l'effet de ses paroles, parla du prince franc tout-puissant qui saurait bien courber leurs fronts sous les eaux du baptême, commença la lutte. Il appartenait à l'école de missionnaires, alors très-florissante, d'Utrecht, et dirigée par un descendant des princes mérovingiens, nommé Grégoire. Le saint compromit, par ces menaces, les progrès qu'il avait déjà faits sur la rive orientale de l'Yssel, à Deventer,

et amena la première expédition de Karl dans la Saxe. Un des chefs des cantons où se trouvait le missionnaire, Buto, sauva la vie de l'imprudent apôtre; mais il fut au moins chassé avec les siens, malgré la promesse qu'on avait obtenue, de ces cantons, de souffrir les prêtres du Christ, et c'est ce qui donna, dès le commencement, à cette lutte de voisins et de race, un caractère religieux qui s'accentua tous les jours davantage.

C'est en 772 que Karl apparaît, pour la première fois, en Saxe. A la différence de ses prédécesseurs, il semble avoir tout de suite pour but d'atteindre le centre même de la Saxe, le pays d'Engrie, entre les Westphales et les Ostphales qui, jusque-là, avaient seuls été attaqués. Après avoir tenu, en effet, sa grande assemblée annuelle du Champ de Mai à Worms, il passe le Rhin près de Mayence, franchit le Taunus, descend dans le bassin du Weser et arrive sur les bords d'un de ses affluents, la Diemel. Là, s'élevait, dans le pays montueux de l'Eggegebirge, une forteresse, Ehresbourg; il la prend, et, continuant au nord, tombe dans un bois sacré où était l'idole d'Irmensul. Etait-ce une grossière statue élevée au fils d'Irminn, père des Irminungs, l'une des races allemandes, ou à l'ancien adversaire des Romains, Arminius, dont le souvenir se dressait maintenant devant les Francs, leurs vrais successeurs? Rien de tout cela. Ce bois antique abritait les trésors sacrés de la tribu, et ceux qui les gardaient adoraient surtout l'arbre géant, élevé jusqu'aux nues, qu'ils regardaient comme la

(1) Pertz, *Vit. Libuini.*, SS., II. Inutile de citer toujours les monuments de Pertz pour les sources qui n'avaient pas encore été éditées et pour celles qui, déjà connues, ont été éditées avec plus de soin dans cette belle collection.

colonne universelle qui soutient le monde et que nous retrouvons dans le chêne Ygdrassyll de l'Edda scandinave. Les Francs bouleversèrent ce sanctuaire, renversèrent l'idole et prirent les trésors qui lui avaient été consacrés (1). C'était par un été aride et brûlant; les ruisseaux étaient à sec et les vainqueurs souffraient de la soif, quand une source intermittente, celle de Bullerborn, probablement, jaillit du rocher tout à coup (2). Les Francs y virent un miracle qui ne convertit pas les Saxons.

Le roi franc était à peine parti avec des otages, que les serviteurs d'Odin, conduits par deux de leurs plus vaillants chefs, vengèrent la chute de l'Irmensul et la destruction du bois sacré par le massacre de la garnison franque d'Ehresbourg. Ils auraient voulu détruire également Buraburg, forteresse établie sur une hauteur et couverte par l'Eder (Burberg dans la Hesse), où se réfugiaient tous les chrétiens avec leurs reliques. La forteresse résista. Les barbares se dédommagèrent au moins, en surprenant la première fondation religieuse de saint Boniface, Fritzlar, située non loin de là. Tous les habitants chrétiens s'étaient enfuis. Les païens mirent leurs chevaux dans l'église, mais ne la détruisirent pas. Les vainqueurs chrétiens racontèrent plus tard que, comme les Saxons s'approchaient les torches à la main, une terreur religieuse les saisit. Plusieurs crurent avoir vu deux jeunes hommes vêtus de blanc défendre le

(1) *Translatio sancti Alex.: Truncum Irminsul, quod latine dicitur universa columna quasi sustinens omnia. SS.*, II, 672. — Grimm, *Myth.*, p. 114. — *Ann. Lauresch. Maj.: Aurum et argentum quod ibi reperit abstulit.* — (2) Cette source, au dix-septième siècle encore, se tarissait vers le milieu du jour et reparaissait ensuite. Elle se trouve non loin de Lippspringe, dans l'Osningsgeburge, six lieues au nord d'Ehresbourg.

sanctuaire (774). Boniface avait prédit que cette église ne serait jamais détruite par le feu. « C'est alors que Dieu, » dit le poëte saxon, « donna à ce peuple, pour docteur et maître de la foi, le glorieux Karl, qui les dompta par la guerre, sinon par la raison, et les sauva malgré eux. »

Les Saxons croyaient d'abord que la guerre commencée ressemblerait à celles qu'ils avaient déjà soutenues souvent et ils ne s'en préoccupèrent pas davantage. Ils furent bientôt détrompés. Karl revint en 775, avec la volonté, dit Eginhard, de ne point s'arrêter avant que les Saxons fussent convertis ou exterminés. Cette fois, il passa le Rhin au-dessous de Cologne et remonta la Ruhr pour atteindre les Westphales que la première guerre avait laissés en repos. Une forteresse, au confluent de la Lenne dans la Ruhr, couvrait le pays sous le nom de Sigebourg; il l'emporte, entre chez les Westphales qui ne font point résistance, met garnison dans Ehresbourg repris, force le Weser au milieu du pays d'Engrie, comme autrefois les Romains, en faisant tomber rudement le tranchant des épées franques sur les boucliers saxons qui les défendaient, et arrive jusqu'à l'Ocker, au nord du Hartz, chez les Ostphales.

C'était le premier Carolingien qui touchait là. Il reçoit la soumission des Ostphales et de leur chef Hessio. Le sort de Varus le menaça cependant au retour. Le vaillant guerrier voulait ramener ses soldats plus au nord, à travers le cœur du pays des Engriens et des Westphales qui semblaient aussi frappés de terreur. Les Engriens viennent, en effet, se soumettre à lui (1). Mais avant qu'il regagne le

(1) Eginh., *Vita Karoli*, c. VII. — *Ann. Laur. Maj.*, 775, p. 150-151. — Egin., ann. 775.

Weser, où il avait laissé son arrière-garde, dans un camp fortifié, à Lipbach, une troupe de Westphales, fidèles aux habitudes de dissimulation des Chérusques et presque sur le même terrain, se glisse, par ruse, dans le camp des Francs laissés à la garde du Weser, les surprend dormant et en fait un grand massacre. Le roi franc arriva à temps sur le Weser pour sauver les siens d'une ruine complète, et fit un traité qui lui assura du moins le retour, sinon la paix. A peine, en effet, le conquérant était-il parti avec l'armée franque pour l'Italie, qu'Ehresbourg fut repris par les rebelles et sa garnison chassée; Sigebourg aurait eu le même sort, si les machines des Saxons avaient été meilleures (776). Mais les pierres qu'elles lançaient retombaient sur leurs têtes. Les Francs en profitèrent pour faire une sortie qui réussit, et les Saxons, selon les historiens du temps, crurent avoir vu dans les airs des boucliers de feu qui les éblouissaient pour sauver les Francs. On ne saurait dire si vraiment la foi d'Odin faiblissait devant la nation enrôlée sous la bannière du Christ. Il est bien certain que les Saxons, comme les anciens Germains devant les Romains, ne perdaient rien de leurs vieilles haines, de leur esprit de résistance, et qu'ils ne se servaient aussi des trêves et même des traités que pour se préparer à de nouvelles guerres.

Karl apparut pour la première fois, en 777, avec une armée considérable, *cum ingenti exercitu,* qui annonçait de sa part la résolution sérieuse d'obtenir des résultats plus durables. Après avoir tenu un Champ de Mai à Worms, il pénétra jusqu'aux sources de la Lippe, et éleva une forteresse à Paderborn, non loin de l'endroit où Drusus avait autrefois construit le fort d'Aliso. Il est curieux de voir le conquérant barbare retrouver ainsi, à force de faire la

guerre, comme les traces de la science stratégique de Rome. Mais, si les expéditions militaires finissaient par se ressembler, les moyens de prendre pied, de s'affermir, différaient.

Dans cette partie de la Westphalie, la plus rapprochée des frontières franques, la conversion avait fait quelques progrès. La prédication, dirigée par un disciple de Boniface, Sturm, de son monastère de Fulde, n'était plus aussi infructueuse. Les jeunes otages saxons que le vainqueur se faisait livrer, les enfants surtout, étaient confiés à des évêques, à des prêtres francs et renvoyés chrétiens au milieu de leurs frères. On cite, parmi eux, un Amelung, un Hiddi. Plus rapprochée de la frontière saxonne, l'abbaye de Hersfeld, fondation religieuse nouvelle, faite en pleine guerre, sur la Fulda, concourait au but commun. Mais il fallait planter la croix en Saxe même (1). Ce fut le premier Champ de Mai tenu par Charlemagne en plein pays ennemi, que celui de Paderborn. Le spectacle du roi des Francs, entouré de ses évêques et de ses comtes, dans toute la pompe guerrière de la royauté franque, frappa les imaginations saxonnes. Les principaux chefs des cantons voisins vinrent prêter serment avec leurs hommes libres, s'engageant à perdre leurs biens et leur liberté s'ils violaient les traités conclus. La contrée de Paderborn fut, en effet, la première divisée en paroisses et pourvue de prêtres, comme nous l'apprend la vie de saint Sturm. Là aussi, grand nombre de Saxons vint revêtir la robe blanche des néophytes et recevoir le baptême dans les eaux courantes de la Lippe, aux chants des prêtres et des moines.

« Mais, » dit Eginhard, « le peuple saxon, sauvage de

(1) *Vita sancti Sturmi*, SS., c. XXI-XXIV.

nature, comme toutes les tribus allemandes, voué aux idoles et ennemi de la religion chrétienne, n'avait pas honte de fouler aux pieds tout droit humain et divin, et là où les forêts ou les sommets de montagnes n'établissaient pas de limites certaines, ils trouvaient toujours des raisons de rompre la paix et des occasions de piller, de tuer ou d'incendier (1). » Ce sont, à six siècles de distance, les mêmes traits constatés déjà, dans leurs guerres en Germanie, par les Romains. Les marais, les tourbières du pays, qui n'avait guère changé d'aspect depuis les expéditions romaines, étaient d'ailleurs très-favorables à la résistance. Les Saxons, en outre, ne formaient point une nation dont on pût obtenir une soumission complète. Chacun agissait à sa guise. Les défaites, les tributs, les appauvrissaient sans les dompter. Cependant, grâce aux succès obtenus jusque-là, la conversion de la Frise, interrompue depuis Boniface, recommencait. Deux missionnaires anglo-saxons, de l'école d'Utrecht, Luidgar et Willehald, relevaient Deventer et pénétraient jusqu'à Drenthe; le second, deux fois au péril de sa vie.

Mais un chef lui-même à Paderborn, celui des Westphales, Witikind, beau-frère du roi danois, n'avait pas paru; caché, tantôt au delà du Weser, dans la contrée boisée et montueuse du Harz, tantôt au delà de l'Elbe, chez les Nordalbingiens, c'était un autre Arminius pour la ténacité et la ruse. Il lui a manqué, pour célébrer ses hauts faits, l'impartial génie d'un Tacite et, pour sa gloire, les bénéfices de la légende. A la nouvelle de la défaite essuyée à

(1) *Vita Karol.*, c. VII. — *Vita Lulli SS., Boll.* — *Vita Vigb.*, Mabillon. — Voir, pour cette guerre, la carte du volume II.

Roncevaux, dans les Pyrénées, par le roi Karl, que les besoins de la défense de l'empire franc entraînaient à tous les points de l'horizon, et alors, sous un tout autre ciel et au milieu de peuples tout autres, le Saxon Witikind rentra dans la Saxe avec des troupes barbares et fut salué comme un libérateur (778). Toute la Westphalie se leva comme un seul homme; il l'entraîna, furieuse, jusqu'aux bords du Rhin, brûlant les manoirs et les églises depuis Deutz jusqu'à Coblentz. Le fleuve les arrêta. Ils se retournèrent alors, par le cours de la Lahn, dans la haute Hesse, contre l'abbaye de Fulde. En voyant de loin les flammes païennes qui dévoraient le pays, Sturm ordonna aux moines de charger sur leurs épaules la châsse de l'apôtre de la Germanie. Les contingents des Francs d'outre-Rhin et des Alamans, rassemblés sur l'ordre du puissant roi, arrêtèrent d'abord sur les bords de l'Eder, et repoussèrent chez eux les Saxons, à Battenfeld. Karl, lui-même, ne revint qu'en 779. Ayant passé le Rhin au-dessous de Cologne et remonté la Lippe, il atteignit, à travers les marais et les abattis d'arbres, ses ennemis à Bocholz, sur l'Aa, les y battit, réapparut sur les bords du Weser et, de là, poussa ses reconnaissances jusqu'à l'Elbe, sur la frontière des Slaves, contre lesquels il éleva quelques forteresses.

Pour la première fois, en 780, le conquérant songea, pour assurer son œuvre, à donner au pays une organisation à la fois ecclésiastique et politique. Le conquérant venait de perdre, dans l'abbé de Fulde, Sturm, un conseil et un aide puissant; son successeur ne le remplaça pas auprès de lui. Mais l'archevêque de Mayence, Lull, successeur de Boniface, qui reçut alors, de Rome, le *pallium*, et fit transporter plus près de la Saxe, à Hersfeld, qu'il avait fondé, les reliques de saint Wigbert, récemment martyr, lui prêta

son concours et celui des évêques de Wurtzbourg et de Liége.

Ce fut aux sources de la Lippe, sur les limites de la Westphalie et de l'Engrie, qu'il tint, en cette année, son Champ de Mai et que, de là, il rayonna avec ses soldats dans toute la Saxe. A Orheim, entre autres, entre l'Aller et l'Elbe, dans le Bardengau, il baptisa un grand nombre de païens et reçut des otages nobles, libres et autres. Ce qu'il avait fait précédemment pour une partie de la Saxe, il le fit pour la Saxe entière. Il distribua le pays, divisé en paroisses, à ses prêtres, et prépara, dans quelques-unes d'entre elles, le siége de futurs évêchés sous sa protection. L'Anglo-Saxon, Willehald, appelé de la Frise, bâtit des églises de bois et de planches d'abord, entre le Weser et l'Ems, semblables à celles que bâtissaient, dans l'Engrie, les religieux d'Hersfeld et de Fulde. Ce sont d'abord comme autant de stations pour les missionnaires. Charlemagne tente même déjà, dans les cantons saxons (1), d'assimiler le pouvoir des anciens chefs à celui des comtes francs, pour intéresser la noblesse à lui rester fidèle. Les Adelings ou Ethelings saxons, à qui le conquérant accorda, dans la loi, un *whergeld* supérieur, paraissent se prêter à cette organisation, comme beaucoup de simples hommes libres se soumettaient au baptême. Charles rendait déjà les premières ordonnances qui devaient plus tard constituer, avec celles qui suivirent, la loi saxonne. Le gouvernement franc et la foi franque devenaient le gouvernement saxon et la foi saxonne.

C'était le système politique par lequel Charlemagne es-

(1) *Ann. Mosell., SS.*, XVI, 497 : *Constituit super Saxoniam comites ex nobilissimis Saxonum genere.*

sayait de faire, d'une contrée teutonique, une possession franque, sa façon à lui de réduire en provinces, *ornare provinciam*, comme disaient autrefois les Romains. Mais les Saxons ne s'y plièrent d'abord, *selon leur mauvaise coutume*, qu'avec leur *dissimulation ordinaire*, pour parler avec les chroniques franques (1).

En 782, les Sorbes, un peuple slave qui habitait entre l'Elbe et la Saale son affluent, exerce des ravages sur le territoire saxon et thuringien. Devenu déjà le protecteur de ceux qu'il a soumis, Charlemagne ordonne au comte Geilo et au juge palatin Worad d'aller punir ces pillards avec quelques corps ostrasiens et des Saxons pour la première fois enrôlés dans l'armée franque. Mais aussitôt Witikind, qui avait disparu chez les Danois, franchit la frontière et soulève encore, par sa présence, les Frisons et les Saxons. Le missionnaire Willehald s'enfuit à son approche, sur un navire, du territoire de Brême; Luitgar de la Frise. Mais beaucoup de missionnaires, attardés dans les églises qui leur servaient de stations, sont massacrés. Charlemagne envoie un de ses parents, Botheric, avec un nouveau corps franc, au secours de ses lieutenants; ceux-ci, en route pour revenir, avaient repassé le Weser afin de lui donner la main. Witikind les suivait de près. On était non loin encore des portes westphaliques, dans un pays tourmenté par la petite chaîne de montagnes de Suntel ou Sonnthal. Saxons et Francs se guettaient en s'accompagnant par monts et par vaux. Tout à coup Geilo et Worad, apercevant les Saxons dans une vallée, veulent avoir seuls

(1) *Ann. Laur.*, 280 : *Secundum malam consuetudinem...* — Eginh., *Ann.*, *Solita simulatione*, an. 780.

la gloire de les vaincre; sans avertir leur compatriote Botheric, tranquille sur l'autre revers de la chaîne, ils se précipitent bride abattue sur les Saxons, comme pour une poursuite. Mais ceux-ci les reçoivent en bon ordre et, parmi les Francs, quatre comtes, vingt leudes et plus de la moitié de l'armée périssent. Botheric recueille avec peine ses débris.

Cette fois, c'est avec la rapidité de la foudre et l'irritation d'un vainqueur, tant de fois trompé, que Karl apparaît à la tête de l'armée franque; traversant le champ de bataille encore récent, il arrive au milieu de l'Engrie, à Verden, près du confluent de l'Aller et du Weser, et somme de comparaître les chefs saxons qui avaient juré fidélité. Witikind était déjà parti, abandonnant ses compatriotes compromis. Ils l'accusent et livrent, au maître irrité, quatre mille cinq cents de ceux qui avaient combattu avec lui. Le roi franc, par un ordre atroce *(atroci gladio),* les fait décapiter en un seul jour, comme traîtres à la foi jurée.

« On ne peut, » dit un historien allemand récent, « refuser sa sympathie à la défense de l'indépendance saxonne, en face de cet homme qui marche hardiment et avec une résolution inébranlable vers son but. Mais le droit supérieur de l'histoire est de son côté. On peut regretter sans doute qu'ici, comme souvent dans les choses humaines, le but ne soit atteint que par la violence. Mais il n'est pas douteux que la résistance des Saxons devait être vaincue et leur indépendance brisée, pour que le peuple allemand pût arriver à une unité supérieure. » Voilà bien le droit, tel que l'entend en Allemagne, aujourd'hui, la nouvelle école historique et politique. Le but, dût-il être même plus ou moins légitime, plus ou moins entrevu clairement, poursuivi avec plus ou moins de férocité ou de scrupule, voilà le droit. Les

moyens importent peu. Le succès légitime tout. Et cependant, le conquérant avait-il l'intention qu'on lui prête de frayer une voie sanglante à l'unification des races allemandes? L'instinct barbare de la vengeance, l'ambition de dominer en maître même des hommes de même race, ne lui dictaient-ils pas plutôt cet affreux massacre? Les chroniques franques du temps, qui traitent l'exécution d'*atroce*, ne laissent surprendre chez lui que ces derniers sentiments qui sont bien de l'époque. Mais les historiens allemands modernes sont plus avisés. Au risque de prêter à Charlemagne une idée qu'il ne pouvait avoir, celle de l'unité de la race allemande, de la nationalité germanique, qui ne devait venir que bien des siècles après, ils montrent moins d'humanité pour les vaincus, leurs ancêtres, que les historiens barbares et ennemis, contemporains de l'événement. Tels sont, aujourd'hui, les progrès de la philosophie et de la science, sinon de la morale, en Allemagne (1).

Charlemagne acheva, par une présence presque continue de trois années, l'œuvre poursuivie par de si terribles moyens. Le sanctuaire païen de Detmold, dans l'Engrie, lieu de réunion religieuse et politique *(thietmalli)*, fut emporté par les Francs, malgré une vigoureuse résistance dans l'Osninsgebirge. Le bourg de Paderborn, dans la Westphalie, et celui de Werden, dans l'Ostphalie, devinrent les lieux de rassemblement des armées franques. De là, par petites bandes disciplinées, les vainqueurs poursuivaient, de l'Ems à l'Elbe, leur œuvre destructive, au milieu de l'hiver, à travers les forêts dépouillées de feuilles, les fleuves débor-

(1) On est vraiment étonné de voir soutenir une semblable opinion par un historien aussi perspicace que M. Waitz. Mais la cause de l'unité, aujourd'hui, couvre tout en Allemagne. Voir au vol. III.

dés et les marais glacés. Charlemagne lui-même, célébrant la Pâque en pays ennemi, faisant venir à Ehresbourg, à Paderborn ou à Schœningen sa femme et ses enfants, vivant là et gouvernant de là son vaste empire, voyait poursuivre ceux qui faisaient résistance, incendier les villages rebelles, enlever les troupeaux et ramener les femmes et les enfants des fuyards. La terreur abattit cette terre rebelle. Quelques chefs saxons et même thuringiens essayèrent, contre le conquérant, d'une conspiration; ils voulaient, après une soumission feinte, l'assassiner; ils furent trahis, le coup manqua. Karl fit crever les yeux à quelques coupables et bannit les autres. C'en était fait. Le vainqueur put traverser la Saxe en tous sens sans rencontrer de résistance.

Restait Witikind au delà de l'Elbe. Quelques nobles saxons, envoyés par Charlemagne, allèrent le conjurer de renoncer à la lutte et d'accepter les propositions du vainqueur. Odin et Donar ne lui étaient plus d'aucun secours, *nec illi auxilio Thonar et Wodin erant*. Après s'être fait donner des otages, le chef barbare se rendit, avec son compagnon d'armes, Albion, au Champ de Mai d'Attigny, en Gaule (785), pour y recevoir le baptême et y jurer fidélité; le pape Adrien, informé du résultat, fit célébrer cette victoire définitive par trois jours de processions solennelles dans toute la chrétienté (1). La légende racontait plus tard que, dans cette église d'Attigny, deux étrangers assistaient au service de la messe comme des païens, lorsque l'un d'eux, au moment de l'élévation, aperçut briller d'une mystique lumière, dans l'hostie, le corps de l'enfant Jésus. Il s'élança aussitôt vers l'autel et demanda le baptême. C'était

(1) *Ann. Laur. Maj. : Et tunc tota Saxonia subjugata est,* I, 163.

Witikind. L'Arminius saxon ne mérite guère les honneurs de la légende. Bien inférieur à son prédécesseur, il est plutôt un chef de partisans qu'un chef national. Il disparaît après avoir fait ses coups et compromis ses compatriotes. Il sème la trahison parmi eux et il la recueille contre lui. Tout ce que la légende a voulu savoir de ses descendants, parmi lesquels de grandes familles allemandes ont voulu trouver des ancêtres, ne repose sur aucun fondement historique.

Il était temps que cette guerre finît. Une autre éclatait entre le duc de Bavière, Tassilo, et le puissant roi des Francs. L'indépendance dont la Bavière avait joui devenait, de jour en jour, plus difficile à garder depuis la soumission aux Francs du royaume lombard au midi et de la Saxe au nord. C'était cependant un Etat digne d'intérêt que la Bavière. En 771 encore, le duc Tassilo tenait, dans sa cour de Neuchingen, entre l'Isar et l'Inn, une assemblée ou synode où, non-seulement il s'efforçait d'affermir la discipline ecclésiastique, mais encore réformait ce qui était tombé en désuétude et améliorait ce qui était nécessaire dans les lois civiles; et cela avec l'assemblée de ses grands et de son peuple. Les affranchissements facilités, le duel judiciaire réglé parlaient en faveur des lumières naissantes du duc et de cette assemblée. Par ses propres forces, l'Eglise jetait des racines tous les jours plus profondes en Bavière; et, grâce aux armes du duc, le christianisme luttait même avec avantage contre le paganisme voisin. Une basilique épiscopale était élevée, en l'honneur de saint Rupert, à Salzbourg, en 774. Virgile, un Irlandais qui avait jusque-là gouverné le diocèse comme abbé de Saint-Pierre, prenait décidément possession de l'église cathédrale et exerçait désormais de

là son pouvoir. C'était en protégeant les Slaves de la haute vallée de la Save, dans la Carinthie, contre les Avares, que Tassilo avait favorisé l'établissement du christianisme dans ce pays situé au sud-est de ses Etats. Le chef de cette vallée, pour s'assurer la protection du Bavarois, avait laissé pénétrer chez lui les missionnaires qui partaient de Salzbourg pour cette nouvelle moisson d'âmes (1).

Tassilo, qui n'était peut-être pas sans ambition, avait vu avec peine, comme gendre du Lombard Didier, tomber le royaume indépendant d'Italie, et il avait eu plusieurs fois l'intention de se joindre aux résistances et aux soulèvements des Lombards, même après la chute de leur roi. La raison l'en avait empêché. Pieux, ayant prié le pape de tenir un de ses fils sur les fonts baptismaux, il eût sans doute regardé comme une trahison de prêter indirectement main-forte, par des hostilités, à la résistance païenne des Saxons. Un conflit de limites, difficile à éviter depuis que la frontière franque, par l'Italie et par la Saxe, entourait la Bavière, amena la chute de cette honorable indépendance. En 786, Tassilo avait eu maille à partir avec le comte franc de Botzen, sur le versant italien du Tyrol, vers les sources de l'Adige, et il lui avait, en prince indépendant, infligé une leçon. La même année, un fils de l'ancien roi des Lombards, Aréchis, excitait, avec le secours des Grecs, un mouvement en Italie. Tassilo était son beau-frère; il n'en fallut pas davantage à Charlemagne pour décider Karl à mettre fin à cette indépendance qui le gênait. Après la défaite d'Aréchis, le prince bavarois sentait venir sa desti-

(1) Merkel, *Legg.* III : *Synodus quæ dicitur Niuchinga.* — Sigurd Abel, *L. C.*, p. 87, 88. — Hansig., *Germania sacra*, II, 93. — Rettberg, *L. C.*, II, *Annales de Salzbourg.*

née. Il envoya le nouvel évêque de Salzbourg, Bruno, prier le pape Adrien de ménager un accommodement entre lui et le puissant roi. Mais, enorgueilli par ses victoires, le vainqueur de la Saxe ne voulait plus maintenant que des sujets en Germanie. Il exigea le serment de fidélité de Tassilo, et, comme les faibles ont toujours tort, le pape approuva cette exigence et menaça Tassilo de l'anathème.

Le bavarois, dont les ancêtres régnaient bien avant que fussent connus les Carolingiens, voulut d'abord refuser et se garda de se rendre à l'assemblée de Worms, où il était convoqué. Mais quand, en 787, il vit arriver contre lui trois armées franques et le roi en personne, il se résigna à éviter, à son pays prospère, les ravages d'une guerre dont il connaissait toutes les horreurs; et il se rendit sur les bords du Lech pour faire ce qu'on lui demandait. Il présenta à Karl, en forme de vasselage, un bâton dont l'extrémité avait une forme humaine, le reçut de nouveau de la main du roi, prêta serment de fidélité, livra son propre fils comme otage et promit d'apporter, l'année suivante, accompagné de ses grands, le serment de son peuple au Champ de Mai d'Ingelheim, près de Mayence.

Dans l'intervalle, Tassilo commit-il la faute de traiter sous main avec ses anciens ennemis, les Avares, pour attaquer son suzerain au moment où Karl avait de nouvelles difficultés avec les Grecs et les Bénéventins, en Italie? Toujours est-il qu'il fut arrêté quand il arriva volontairement à Ingelheim. C'étaient quelques-uns des siens même qui l'accusaient d'avoir envoyé des députés aux Avares, excité son peuple à ne pas tenir le serment prêté, et juré qu'il aimait mieux mourir que de vivre esclave. La fille de Didier, Luitberge, sa femme, qui l'avait toujours poussé d'ailleurs à la résistance, fut enlevée en même temps dans Ratisbonne

avec ses enfants, son trésor et sa suite. Accusé devant l'assemblée du crime de lèse-majesté (*Herisliz, crimen majestatis)*, sur des chefs qui ne sont guère prouvés, Tassilo fut condamné à mort. Le roi franc se contenta de le faire tonsurer, ainsi que ses fils, et d'envoyer dans des cloîtres sa femme et ses filles. Six années encore après, Karl faisait sortir Tassilo du monastère de Jumièges pour qu'il remît solennellement entre ses mains le duché de Bavière, tant cette sentence paraissait encore peu justifiée. Avec le dernier des Agilolfings, une des plus anciennes races germaines s'effaça pour un temps, et le duché de Bavière, le plus ancien des Etats allemands, fut soumis au régime des comtes francs, comme le reste de l'empire. « Dieu, » dit un annaliste contemporain, « avait travaillé pour le seigneur Karl, comme autrefois pour Moïse et les fils d'Israël, quand il précipita, sans combats, le royaume de Bavière aux mains de Charles le Grand (1). » On comprend ces mots dans les annalistes de l'Eglise dont l'épée du roi franc édifiait ainsi l'empire.

Maître de toute la Germanie, le vainqueur des Saxons devient son défenseur. Elle était encore portée aux mouvements, aux débordements de l'invasion, comme une mer agitée. La conquête la fixa. Entraînée toujours, par suite de la direction donnée depuis si longtemps, vers l'ouest et le midi, elle faiblissait, elle perdait du terrain, moins enviable il est vrai, au nord et à l'orient, et elle se laissait entamer par les Avares, les Slaves et les Danois. En relevant au Rhin et aux Alpes les digues longtemps impuissantes, le roi des Francs et des Lombards la rendit plus résistante

(1) *Ann. Laur.*, L C, — *Annales Petaviani, SS.*, I, 36.

à ses propres ennemis et, bientôt, il rétablit ou affermit ses frontières de l'est et du nord en portant les forces réunies des Germains de ce côté.

Les Avares, débris de l'invasion hunnique, avaient plus d'une fois, de leurs campements de l'ancienne Pannonie, couru la Bavière vainement couverte par l'Enns et la Traun, affluents du Danube de ce côté, et même la Lombardie, en franchissant les Alpes. Ils n'eurent plus si beau jeu quand ces deux contrées furent dans les mêmes mains et qu'on put les attaquer par le Danube et par les Alpes. Une première expédition contre eux (791) ne réussit pas; le roi franc, comprenant la difficulté de l'entreprise, avait cependant rassemblé trois armées contre ces païens qui avaient achevé de faire disparaître sous leurs pas les vestiges de l'ancienne civilisation romaine et chrétienne en Pannonie. Des Saxons, des Frisons et des Ostrasiens devaient, en un premier corps, traverser la Bohême pour passer le Danube. Un fils du conquérant, avec une armée de Lombards, avait ordre de franchir les Alpes à son tour pour descendre, par la Carinthie, dans la vallée du Raab. Le roi Karl lui-même, à la tête de corps francs, bavarois et alamans, descendait le Danube pour rallier les deux ailes de cette croisade contre les païens.

Mais c'était un pays redevenu complétement sauvage que cette Pannonie. Les Francs et les Bavarois la désignaient sous le nom de pays de l'Est ou Osterland. Le Danube, large et débordant, ne se prêta pas facilement au passage essayé sur de grands radeaux. Les Alpes arrêtèrent longtemps le fils du roi franc. Le conquérant lui-même, après avoir passé l'Enns, s'égara à travers les marais et les bois de la contrée et ne put rejoindre ses deux armées. Quel-

que crainte superstitieuse arrêta aussi ces braves aux limites de l'ancien pays des Huns. Peut-être, comme encore plus tard dans le *Nibelungenlied*, au même pays, ils croyaient voir planer, sur les brouillards des marais et des clairières, comme des oiseaux fantastiques et des femmes blanches, aux sens puissants et subtils, qui leur annonçaient une triste fin en s'enfuyant avec des cris sinistres. Après cette tentative infructueuse, les Saxons, aimant mieux mourir pour leur propre liberté que pour l'asservissement des autres, retardèrent encore, par une révolte, le châtiment des Avares. Il fallut plusieurs années et plusieurs expéditions pour que les armées du conquérant franc, apprenant à s'orienter dans ce pays sauvage, arrivassent à des résultats. Encore est-ce par la trahison d'un des chefs, Tudun, infidèle au khan des Avares, qu'un fils du roi franc parvint en face d'un des prodigieux camps, faits d'enceintes concentriques, qui servaient de refuge à ces barbares ; c'était peut-être le principal. Cette fois, ils l'emportèrent d'assaut, mirent la main sur les richesses accumulées là depuis des siècles. Une partie des Avares repassa le Danube. Les Slaves de la Saxe et de la Drave furent plus à l'abri de leurs attaques. Un comte de la ville de Lorch, qui relevait du duc de Frioul, résidant de l'autre côté des Alpes, en Italie, fut chargé de surveiller les pays frontières qui s'étendent entre l'Enns et le Raab, et qui devaient seulement former plus tard la Marche orientale *(Oster-Rick*, Autriche) et la frontière de l'Allemagne méridionale (1).

(1) *Nibelungenlied*, XXVI.— *Ann. Eginh.*, ann. 796.— *Ann. Laur.*, dans Pertz, I, 182. — M. Dummler, *Gesch. des ostfranck. R.*, a prouvé que les mots d'*Ostmark, Ostrick*, donnés à la Marche pannonienne, ne datent que de plus tard.

Au nord des Avares, sur la frontière orientale aussi de la Germanie, les Tscheches dans la Bohême, les Sorbes arrivés déjà plus bas, entre l'Elbe et la Saale, son affluent de gauche, enfin les Wiltzes sur les deux rives du même fleuve, au-dessous de ce confluent, et les Obotrites vers ses embouchures, formaient maintenant, du sud-est au nord-ouest, la ceinture barbare de l'empire Carolingien. Les Tscheches furent contenus dans leurs montagnes de granit et leurs forêts de sapins. Un chef des Sorbes fut tué et son peuple vit s'élever deux forteresses à l'endroit où furent, plus tard, Halle et Magdebourg. Les Obotrites, attirés depuis longtemps dans l'alliance des Francs contre les Saxons, aidèrent leurs amis à soumettre les Wiltzes à un tribut et à repousser les attaques des Danois du Jutland, qui voulaient venger les coups portés au culte d'Odin. Le roi des Danois, Godefried, ancien ami de Witikind, attaqué par les Francs et par les Slaves, fut obligé d'accepter l'Eyder pour limites, en 800. Il fortifia son royaume en élevant contre les Francs, en travers de la péninsule, de l'Eyder à la Schlei, une suite de retranchements qui subsistèrent longtemps, sous le nom de Danewerck. Le territoire compris entre cette muraille et les embouchures de l'Elbe devait former plus tard une nouvelle marche, au nord, contre la barbarie et l'odinisme. Mais la plupart de ces peuples slaves gardaient, sauf les Obotrites peut-être, leurs princes nationaux, leur indépendance.

Eginhard, l'intelligent historien de Charlemagne, exagère quand il nous dit que tous les peuples compris entre le Rhin et la Vistule, le Danube et la mer du Nord, étaient soumis dès lors à la domination franque. Mais un grand fait avait été accompli par les Francs, par les descendants

des envahisseurs barbares et des émigrants armés du cinquième siècle, passés maintenant au service de l'Eglise et de la civilisation. C'était, on peut le dire, la revanche heureuse et bienfaisante pour tous d'une invasion qui n'avait fait que des ruines. Sous les Mérovingiens et les Carolingiens, ces Gallo-Francs, intimement fondus déjà sur le territoire qui commençait à porter le nom de France *(Francia)*, avaient repris, pour le christianisme et pour la paix et la culture européennes, ces bords du Rhin et du Danube que les Romains avaient les premiers civilisés et malheureusement perdus. Ils avaient même été plus loin que les Romains. Après la conquête de la haute Allemagne et de l'Allemagne occidentale, ils avaient refoulé l'invasion et relancé la barbarie jusque dans cette Germanie septentrionale, cette basse Allemagne de marais et de tourbières, plus enfoncée encore que l'autre dans l'état sauvage, parce que, sans contact avec les pays gallo-latins, elle plongeait dans la barbarie slave et était toujours prête à passer par-dessus les populations de l'ouest et du sud, ou à les entraîner avec elles, pour se précipiter en Gaule et en Italie. Celle-ci aussi, malgré ses résistances, ils l'avaient convertie et soumise, attachée au sol et disposée à la culture. Ils l'avaient fait entrer bon gré mal gré dans le cercle des nations chrétiennes, sinon encore civilisées, de l'Europe; et maintenant qu'elle était sédentaire et apaisée, ils la défendaient contre les peuplades plus barbares du nord et de l'est, les Danois, les Slaves ou les Avares.

La France future, héritière de la Gaule romaine et mère adoptive des Francs, avait, une première fois, fait œuvre de civilisation au profit de l'Allemagne attardée et barbare, à cette époque des origines européennes où tout se trouve si singulièrement mêlé. Au grand homme, de race

franque mais d'éducation gallo-romaine qui avait fait cette dernière conquête, il restait la mission plus difficile de l'organiser. C'est à cette tâche qu'il consacra les dernières années de sa vie. Il fonda ce qu'on appela de son temps l'*Empire des Francs et des Romains*, pour réunir sous une même loi religieuse et politique toutes les races qu'il avait soumises, et il mit sur sa tête, à Rome, dans la capitale de l'Église, la couronne qui avait appartenu aux anciens maîtres de l'Occident, aux Césars et aux Augustes. Mais cette œuvre éphémère et peut-être chimérique de sa vie appartient moins à cette période qu'à la suivante, au moins pour l'histoire de l'Allemagne. Même, en effet, en s'affaissant bientôt sur lui-même, parce qu'il n'était point viable, cet établissement politique rendit possible en Allemagne la création de cet empire germanique qui fut un long et ambitieux plagiat de l'empire carolingien, comme aujourd'hui le néo-empire allemand, que nous voyons se relever à la fin du XIXe siècle, est un plagiat, funeste pour l'Europe, de l'empire napoléonien deux fois tombé en France. C'est pourquoi nous réservons l'appréciation même de l'empire carolingien pour le prochain volume consacré surtout à l'histoire de l'empire d'Allemagne, qui a là son origine au moyen âge; tant sont intimes et fréquents, nous aurons plus d'une fois encore occasion de le montrer, les rapports qui lient l'histoire de l'Allemagne à celle de la France!

FIN DE CE VOLUME.

ERRATA

Lisez :	au lieu de	1862.......	1863........	page	xviij,	ligne	8.
—	—	1862.	1864........	—	xix,	—	13.
—	—	62,000......	564,000. ...	—	8,	—	14.
—	—	32,650......	132,650.....	—	8,	—	15.
—	—	droite.....	gauche.....	—	19,	—	9.
—	—	Drusus....	Germanicus.	—	151,	—	8.
—	—	Cellius... .	Cettias.....	—	268,	—	16.